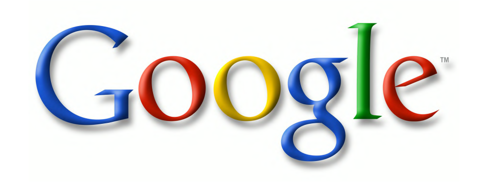
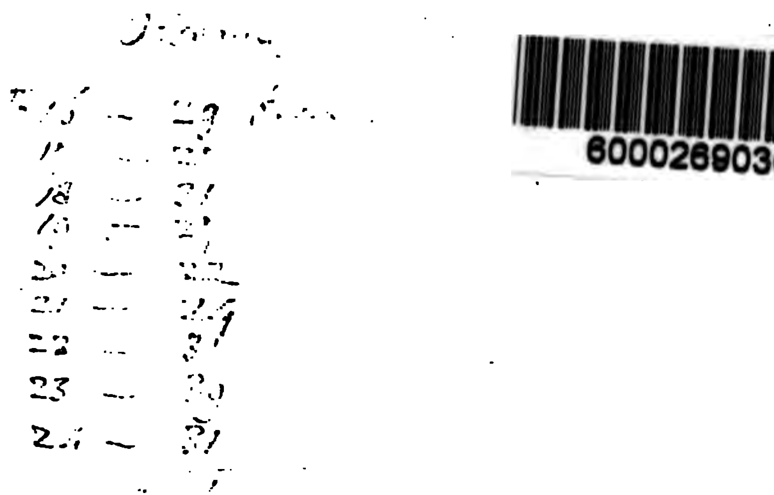





G.79. 13.11.
E. BIBL. RADCL.




600026903Q

HISTOIRE
NATURELLE,
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE,
AVEC LA DESCRIPTION
DU CABINET DU ROI.

Tome Seizième.

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

Tome Premier.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

TABLE.

TABLE.

TABLE.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS n'entreprenons pas de donner ici une Hiſtoire des Oiſeaux auſſi complète, auſſi détaillée que l'eſt celle des Animaux quadrupèdes ; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impoſſible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents eſpèces, dont plus du tiers ſe trouve dans nos contrées ou dans les climats voiſins, il étoit poſſible d'abord de donner l'hiſtoire de ceux-ci d'après nos propres obſervations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a pluſieurs de bien connus des Voyageurs d'après leſquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions eſpérer, avec des ſoins & du temps, de nous les procurer preſque tous pour les examiner; & l'on voit que nos eſpérances ont été remplies, puiſqu'à l'exception d'un

très-petit nombre d'animaux qui nous ſont arrivés depuis, & que nous donnerons par ſupplément, nous avons fait l'hiſtoire & la deſcription de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage eſt le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous inſtruire ſur les oiſeaux, & pour nous en procurer toutes les eſpèces rares; que nous ayons même réuſſi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuſe & plus complète qu'aucune autre collection du même genre qui ſoit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un aſſez grand nombre: à la vérité, la plupart des eſpèces qui nous manquent, manquent également par-tout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous ſommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons raſſemblé plus de ſept ou huit cents eſpèces, c'eſt que ſouvent il nous arrive de nouveaux oiſeaux qui ne ſont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a pluſieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologiſtes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il exiſte peut-être quinze cents, peut-être deux mille eſpèces d'oiſeaux, pouvons-nous eſpérer de les raſſembler toutes! & cela n'eſt encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a pluſieurs autres obſtacles dont nous

avons furmonté quelques - uns, & dont les autres nous paroiffent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés; cette expofition eft d'autant plus néceffaire, que fans elle on ne concevroit pas les raifons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les efpèces dans les oifeaux, font non - feulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles font auffi fujettes à beaucoup plus de variétés; c'eft une fuite néceffaire de la loi des combinaifons où le nombre des réfultats augmente en bien plus grande raifon que celui des élémens; c'eft auffi une règle que la Nature femble s'être prefcrite à mefure qu'elle fe multiplie, car les grands animaux qui ne produifent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'efpèces voifines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & font fujets, dans chaque efpèce, à varier beaucoup; & les oifeaux paroiffent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oifeaux font plus nombreux, plus petits, & qu'ils produifent en plus grand nombre. Indépendamment de cette caufe générale, il y en a de particulières pour les variétés dans plufieurs efpèces d'oifeaux. Le mâle & la femelle n'ont, dans les quadrupèdes, que des différences affez

légères, elles ſont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiſeaux; ſouvent la femelle eſt ſi différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une eſpèce diverſe: pluſieurs de nos Naturaliſtes, même des plus habiles, s'y ſont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même eſpèce, comme deux eſpèces diſtinctes & ſéparées; auſſi le premier trait de la deſcription d'un oiſeau doit être l'indication de la reſſemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainſi, pour connoître exactement tous les oiſeaux, un ſeul individu de chaque eſpèce ne ſuffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiſeaux ſont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on ſe repréſente donc que s'il exiſte deux mille eſpèces d'oiſeaux, il faudroit en raſſembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impoſſibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, ſi l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque eſpèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il eſt même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des eſpèces; le nombre encore

plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les femelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diverſités qui réſultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domeſticité, la captivité, le tranſport, les migrations naturelles & forcées; toutes les cauſes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en ſe réuniſſant ici & ſe multipliant, multiplient les obſtacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la conſidérer même que du côté de la nomenclature, c'eſt-à-dire, de la ſimple connoiſſance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la deſcription & l'hiſtoire! Ces deux parties, bien plus eſſentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais ſéparer en Hiſtoire Naturelle, ſe trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop ſenties, par le deſir que nous avions de les ſurmonter. L'une des principales eſt de donner, par le diſcours, une idée des couleurs, car malheureuſement les différences les plus apparentes entre les oiſeaux, portent ſur les couleurs encore plus que ſur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon deſſin rendu par une gravure noire, ſuffit pour la connoiſſance diſtincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes

n'étant qu'en petit nombre & aſſez uniformes, on peut aiſément les dénommer & les indiquer par le diſcours; mais cela ſeroit impoſſible, ou du moins ſuppoſeroit une immenſité de paroles, & de paroles très-ennuyeuſes pour la deſcription des couleurs dans les oiſeaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs ſont ici des caractères eſſentiels, & ſouvent les ſeuls par leſquels on puiſſe reconnoître un oiſeau & le diſtinguer de tous les autres. J'ai donc pris le parti de faire non-ſeulement graver, mais peindre les oiſeaux à meſure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiſeaux, repréſentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un ſeul coup d'œil que ne pourroit le faire une longue deſcription auſſi faſtidieuſe que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obſcure.

Pluſieurs perſonnes ont entrepris, preſqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiſeaux: en Angleterre, on vient de donner, ſous le titre de *Zoologie Britannique,* les animaux quadrupèdes & les oiſeaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiſeaux étrangers; ces deux ouvrages ſont ce que nous avons de mieux dans ce

genre de mauvaiſe peinture, que l'on appelle enluminure. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, & qui ſont déjà au nombre de près de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même aſſurer que la collection de nos planches coloriées l'emportera ſur toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour

* Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini: ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M.rs Edwards, Briſſon, &c..... On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

que chaque portrait donnât l'idée nette & diſtincte de ſon original. L'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet, qui a deſſiné & gravé tous ces oiſeaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, ſeul, a conduit cette grande entrepriſe ; je dis grande, par le détail immenſe qu'elle entraîne, & par les ſoins continuels qu'elle ſuppoſe : plus de quatre-vingts artiſtes & ouvriers ont été employés continuellement, depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons reſtreint à un petit nombre d'exemplaires ; & c'eſt bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'hiſtoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en France, ſans compter les éditions étrangères, c'eſt avec une ſorte de peine que nous nous ſommes réduits à un petit nombre d'exemplaires pour les planches coloriées de l'hiſtoire des oiſeaux; mais tous les gens d'art ſentiront bien l'impoſſibilité de faire peindre au même nombre des planches, ou de les tirer en ſimple gravure ; & lorſque nous avons vu qu'il n'étoit pas poſſible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été néceſſaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus aſtreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner

donner à un plus grand nombre d'oiſeaux leur grandeur réelle ; tous ceux dont les dimenſions n'excèdent pas celles du format des planches y ſont repréſentés de grandeur naturelle; les oiſeaux plus grands ont été réduits ſur une échelle ou module tracé au-deſſus de la figure : ce module eſt par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiſeau, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue ; ſi le module a trois pouces de longueur, l'oiſeau aura trois pieds; s'il n'eſt que de deux pouces, l'oiſeau ſera de deux pieds de longueur; & lorſqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiſeau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter enſuite ſur la partie de l'oiſeau que l'on veut meſurer. Nous avons cru cette petite attention néceſſaire pour donner, du premier coup d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puiſſe les comparer exactement avec ceux qui ſont repréſentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très-grand nombre d'oiſeaux, mais encore les indications de leur grandeur, & de leur groſſeur réelle & relative; nous aurons, au moyen des couleurs, une deſcription aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne ſeroit poſſible de la faire par le diſcours, & nous

renverrons ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur, de couleur, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches: mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires; que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires, qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences: j'ai fait faire, autant qu'il a été poſſible, les deſſins de ces gravures d'après les oiſeaux vivans; ce ne ſont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je ſuis perſuadé que le Public verra avec plaiſir, qu'on a mis autant de ſoin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons ſurmonté les premières difficultés de la deſcription des oiſeaux; nous ne comptons pas donner abſolument tous ceux qui nous ſont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop conſidérable;

nous avons même ſupprimé à deſſein la plupart des variétés, ſans cela ce Recueil deviendroit immenſe. Nous avons penſé qu'il falloit nous borner à ſix ou ſept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents eſpèces d'oiſeaux différens; ce n'eſt pas avoir tout fait, mais c'eſt déjà beaucoup: d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expoſer ſur la nomenclature & ſur la deſcription des oiſeaux, il s'en préſente d'autres encore plus grandes ſur leur hiſtoire: nous avons donné celle de chaque eſpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le ſujet exige; il ne nous eſt pas poſſible de faire ici de même: car, quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit ſur les oiſeaux que ſur les animaux quadrupèdes, leur hiſtoire n'en eſt pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des deſcriptions, & ſouvent ſe réduiſent à une ſimple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiſtoriques à leur deſcription, on ne trouve guère que des choſes communes, aiſées à obſerver ſur les oiſeaux de chaſſe & de baſſe-cour. Nous ne connoiſſons que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiſeaux de notre pays, & point du tout celles des oiſeaux étrangers:

à force d'études & de comparaisons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, sur lesquels nous nous sommes fondés, pour faire leur histoire particulière: la division des animaux naturels & propres à chaque continent, a souvent été notre boussole dans cette mer d'obscurité, qui sembloit environner cette belle & première partie de l'Histoire Naturelle; ensuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de nécessité, & les lieux où ils paroissent constamment attachés, nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renseignemens pour être plus instruits: tout cela nous manque dans les oiseaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & se transportent en si peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques espèces d'oiseaux pesans ou sédentaires, il est à croire que les autres peuvent passer d'un continent à l'autre; de sorte qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les oiseaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent se trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'existe aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède est forcé de subir les loix du climat sous lequel il est né, l'oiseau s'y soustrait & en devient indépendant par la faculté

de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très-grands, il n'obéit qu'à la ſaiſon; & cette ſaiſon qui lui convient ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement; en ſorte que pour ſavoir leur hiſtoire entière, il faudroit les ſuivre par-tout, & commencer par s'aſſurer des principales circonſtances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur ſéjour dans chaque climat, & les obſerver dans tous ces endroits éloignés: ce n'eſt donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la ſuite des ſiècles, que l'on pourra donner l'hiſtoire des oiſeaux auſſi complétement, que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un ſeul oiſeau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, diſparoît en automne, & fait ſon nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les obſervant, rendre un compte fidèle & aſſez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou ſix mois de leur ſéjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur abſence, on ne ſait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au ſujet de leurs migrations; les uns aſſurent qu'elles voyagent & ſe tranſportent dans les pays chauds

pour y paſſer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles ſe jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies juſqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique directement oppoſés, paroiſſent néanmoins également appuyés par des obſervations réitérées: comment tirer la vérité du ſein de ces contradictions! comment la trouver au milieu de ces incertitudes! j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler; & l'on jugera par les ſoins qu'il faudroit ſe donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce ſeul fait, combien il ſeroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit beſoin pour faire l'hiſtoire complète d'un ſeul oiſeau de paſſage, & à plus forte raiſon l'hiſtoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des eſpèces dont le ſang ſe refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'eſt ce refroidiſſement de leur ſang qui cauſe l'état de torpeur & d'engourdiſſement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver; je n'ai pas eu de peine à me perſuader qu'il devoit auſſi ſe trouver parmi les oiſeaux, quelques eſpèces ſujettes à ce même état d'engourdiſſement cauſé par le froid, il me paroiſſoit ſeulement que cela devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des

animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces espèces sujettes à l'engourdissement, & pour savoir si l'hirondelle étoit du nombre; j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps, elles ne s'y sont point engourdies, la plupart y sont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du soleil: les autres qui n'avoient souffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conservé leur mouvement & en sont sorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette espèce d'hirondelle n'est point sujette à l'état de torpeur ou d'engourdissement, que suppose néanmoins & très-nécessairement le fait de leur séjour au fond de l'eau pendant l'hiver; d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord sur le passage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanson m'a positivement assuré que pendant le séjour assez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu constamment les hirondelles à longue queue, c'est-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il est ici question, arriver au Sénégal dans la saison même où elles partent de France, & quitter les terres du Sénégal au printemps: on ne peut donc guère douter que cette espèce d'hirondelle ne passe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au

printemps; par conféquent, elle ne s'engourdit pas ni ne fe cache dans des trous, ni ne fe jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me fuis affuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'eft point fujette à l'engourdiffement par le froid, & qu'elle en peut fupporter la rigueur jufqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car fi l'on obferve ces oifeaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle faifon voler en famille, le père, la mère & les petits; enfuite plufieurs familles fe réunir & former fucceffivement des troupes d'autant plus nombreufes que le temps du départ eft plus prochain, partir enfin prefque toutes enfemble en trois ou quatre jours à la fin de feptembre ou au commencement d'octobre: mais il en refte quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois femaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, font celles dont les petits ne font pas encore affez forts pour les fuivre. Celles dont on a détruit plufieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconftruire & à pondre une feconde ou une troifième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux fouffrir l'intempérie de la faifon que de les abandonner; ainfi elles

elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles restent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée passent successivement & alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y passer l'hiver; & que par conséquent elles ne s'engourdissent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on opposer aux témoignages assez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & se jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-seulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de dessous la glace avec des filets! que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution! je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'est de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'est pas la même que celle qui voyage, que ce sont deux espèces différentes que l'on n'a pas distinguées faute de les avoir soigneusement comparées. Si les rats & les loirs étoient des animaux aussi fugitifs & aussi difficiles à observer que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'assez près, l'on prît les loirs pour des rats, il se trouveroit la même

contradiction entre ceux qui aſſureroient que les rats s'engourdiſſent & ceux qui ſoutiendroient qu'ils ne s'engourdiſſent pas; cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité, que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus: quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux: car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé

tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné; nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne ſavons pas s'ils arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſéjour, ſont également ignorées, en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très-difficiles à ſavoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart ſont petites, inutiles ou de peu de conſéquence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux de celui que je me ſuis propoſé, & que j'ai tâché de

remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes: au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures, ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles ſéparés. Tous les autres oiſeaux, ſur-tout les plus petits, ſeront réunis avec les eſpèces voiſines, & préſentés enſemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés eſt toujours d'autant plus grand que les eſpèces ſont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des eſpèces voiſines & aſſez reſſemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une

même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces voisines ne se sont probablement séparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la succession du temps qui amène toutes les combinaisons possibles & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'est pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & exclusivement que les espèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus instruits que nous ne le sommes, & que nous ne pouvons l'être, sur les effets du mélange des espèces & sur leur produit dans les oiseaux; car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles qui, comme nous l'avons dit, sont plus nombreuses, plus multipliées dans les oiseaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cause qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la quantité des espèces. Les oiseaux sont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'unissent plus fréquemment, & lorsqu'ils manquent de femelles

de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les eſpèces voiſines, & produiſent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets ſtériles: on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art peut ſe faire, & s'eſt fait mille & mille fois par la Nature; il eſt donc ſouvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & ſur-tout parmi les oiſeaux qui, ſouvent, faute de leur femelle ſe ſervent du premier mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente: le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſe-cours un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule, on voit dans les volières le ſerin & le chardonneret, le tarin & le ſerin, le linot rouge & la linotte commune ſe-chercher pour s'unir: & qui ſait tout ce qui ſe paſſe en amour au fond des bois! qui peut nombrer les jouiſſances illégitimes entre gens d'eſpèces différentes!

qui pourra jamais féparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, affigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puiffances de la Nature pour la multiplication, toutes fes reffources dans le befoin, tous les fupplémens qui en réfultent, & qu'elle fait employer pour augmenter le nombre des efpèces en rempliffant les intervalles qui femblent les féparer !

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on fait des oifeaux, & néanmoins ce ne fera comme l'on voit qu'un fommaire ou plutôt une efquiffe de leur hiftoire; feulement cette efquiffe fera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*hiftoire des Oifeaux*, ne contiennent prefque rien d'hiftorique; toute imparfaite que fera notre hiftoire, elle pourra fervir à la poftérité pour en faire une plus complète & meilleure, je dis à la poftérité; car je vois clairement qu'il fe paffera bien des années avant que nous foyons auffi inftruits fur les oifeaux que nous le fommes aujourd'hui fur les quadrupèdes. Le feul moyen d'avancer l'Ornithologie hiftorique feroit de faire l'hiftoire particulière des oifeaux de chaque pays; d'abord de ceux d'une feule province, enfuite de ceux d'une province voifine, puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces hiftoires particulières pour compofer

celle de tous les oiſeaux d'un même climat; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer enſuite ces hiſtoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps? quand y aura-t-il des Obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie? qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa? & comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent? Ce que nous donnons ici ſervira donc long-temps comme une baſe ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'hiſtoire naturelle, les faits ſe multiplieront, les connoiſſances augmenteront; notre eſquiſſe hiſtorique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits, ſe remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'eſt tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'eſt peut-être trop eſpérer encore & en même temps trop nous étendre ſur ſon peu de valeur.

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS
SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes; l'une suppose un sens actif & général; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers; l'autre acception ne présente qu'un sens passif & par-

ticulier, en ſorte que lorſqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des animaux, de celle des oiſeaux, ce mot ſignifie, ou plutôt indique & comprend dans ſa ſignification la quantité totale, la ſomme des qualités dont la Nature, priſe dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiſeaux, &c. Ainſi la nature active, en produiſant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & paſſive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *inſtinct* & toutes leurs autres *habitudes* & *facultés naturelles*. Nous avons déjà traité de la nature de l'homme *(a)* & de celle des animaux quadrupèdes *(b)*, la nature des oiſeaux demande des conſidérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous ſoit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en ſaiſir les principaux attributs, & de la préſenter ſous ſon véritable aſpect, c'eſt-à-dire, avec les traits caractériſtiques & généraux qui la conſtituent.

Le ſentiment ou plutôt la faculté de ſentir, l'inſtinct qui n'eſt que le réſultat de cette faculté, & le naturel qui n'eſt que l'exercice habituel de l'inſtinct guidé & même produit par le ſentiment, ne ſont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organiſation en général, & en particulier de celle des ſens, & elles ſont relatives, non-ſeulement à leur plus ou moins grand

(a) Hiſt. nat. gén. & part. *tome II, page 430 & ſuivantes.*
(b) Idem, *tome IV, page 1 & ſuivantes.*

degré de perfection, mais encore à l'ordre de supériorité que met entre les sens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raison, le sens du toucher est plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de sentiment, & au contraire l'odorat est plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher est le sens de la connoissance, & que l'odorat ne peut être que celui du sentiment. Mais comme peu de gens distinguent nettement les nuances qui séparent les idées & les sensations, la connoissance & le sentiment, la raison & l'instinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous, *raisonnement*, *discernement*, *jugement*, & nous nous bornerons à comparer les différens produits du simple sentiment, & à rechercher les causes de la diversité de l'instinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immense des espèces d'animaux qui tous en sont pourvus, paroît néanmoins être plus constant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins sujet à l'erreur que ne l'est la raison dans la seule espèce qui croit la posséder.

En comparant les sens qui sont les premières puissances motrices de l'instinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le sens de la vue est plus étendu, plus vif, plus net & plus distinct dans les oiseaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiseaux qui, comme les hibous, voyent

moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voyent mal pendant le jour, ils voyent très-bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à une grande lumière: cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité; & ce qui prouve qu'en effet l'œil eſt plus parfait dans l'oiſeau, c'eſt que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on ſait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiſeaux, qui ne ſe trouvent pas dans l'homme; la première *(c)*, c'eſt-à-dire, la plus extérieure de ces membranes eſt placée dans le grand angle de l'œil, c'eſt une ſeconde paupière plus tranſparente que la première, dont les mouvemens obéiſſent également à la volonté, dont l'uſage eſt de nétoyer & polir la cornée, & qui leur ſert auſſi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conſéquent la grande ſenſibilité de leurs yeux; la ſeconde *(d)* eſt ſituée au fond

(c) Nota. Cette paupière interne ſe trouve dans pluſieurs animaux quadrupèdes; mais, dans la plupart, elle n'eſt pas mobile comme dans les oiſeaux.

(d) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit ſitué fort à côté, après avoir percé la ſclérotique & la choroïde, s'élargiſſoit & formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit pluſieurs filets noirs qui s'uniſſoient pour former une membrane, que nous

de l'œil, & paroît être un épanouiſſement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impreſſions de la lumière, doit dès-lors être plus aiſément ébranlé, plus ſenſible qu'il ne l'eſt dans les autres animaux, & c'eſt cette grande ſenſibilité qui rend la vue des oiſeaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus loin une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-ſouple & très-ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe

avons trouvée *dans tous les oiſeaux.* — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la ſclérotique & la choroïde, ſe dilatoit & formoit une eſpèce d'entonnoir d'une ſubſtance ſemblable à la ſienne; cet entonnoir n'eſt pas ordinairement rond aux oiſeaux, où nous avons preſque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au-dedans de l'œil: de cet entonnoir ſortoit une membrane pliſſée, faiſant comme une bourſe qui aboutiſſoit en pointe. Cette bourſe, qui étoit large de ſix lignes par le bas, à la ſortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'eſt celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de ſa couleur, & dont la ſurface étoit ſolide. *Mém. pour ſervir à l'Hiſt. des animaux, pages 175 & 303.*

rétrécit ou s'élargit, & prend aisément, promptement & alternativement toutes les formes nécessaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les distances.

D'ailleurs le sens de la vue étant le seul qui produise les idées du mouvement, le seul par lequel on puisse comparer immédiatement les espaces parcourus; & les oiseaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'est pas étonnant qu'ils aient en même temps le sens qui le guide plus parfait & plus sûr; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps un grand espace, il faut donc qu'ils en voyent l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des

des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont ceux aussi dont la vue est la moins étendue : comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Paresseux* (l'unau & l'aï) qui ne se meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue basse.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîtesses relatives, de la grandeur des espaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des surfaces, sont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiseau que dans celle du quadrupède; & il semble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a mise entre la grandeur de l'œil & celle de la tête : car dans les oiseaux, les yeux sont proportionnellement beaucoup plus grands *(e)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes; ils sont plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct &

(e) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour servir à l'Hist. des animaux, partie II, page 257.* — Le globe de l'œil de l'ibis avoit six lignes de diamètre.... L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Idem, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

plus vif dans l'oiſeau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion ſur l'organe intérieur du ſentiment, en ſorte que l'inſtinct des oiſeaux ſera par cette première cauſe modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une ſeconde cauſe qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'inſtinct de l'oiſeau différent de celui du quadrupède, c'eſt l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir ſans toucher à la terre. L'oiſeau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la réſiſtance de l'air, de ſa température à différentes hauteurs, de ſa peſanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres & nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages *(f)*,

(f) Nota. On peut démontrer que l'aigle, & les autres oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'échelons; car, on les voit s'élever ſi haut qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cents trente-ſix fois ſon diamètre, & que par conſéquent ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendiculairement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingts pieds ou deux

peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures changer de climat, & planant au-deſſus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiſeau, qui ſont ſi longs, ſi difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des ſurfaces qu'ils repréſentent: l'oiſeau qui a la puiſſance de ſe placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & ſucceſſivement en tout ſens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en eſtimer, en juger par nos raiſonnemens, même appuyés de toutes les combinaiſons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainſi dire, à la motte de terre ſur laquelle il eſt né, ne connoît que ſa vallée, ſa montagne ou ſa plaine; il n'a nulle idée de l'enſemble des ſurfaces, nulle notion des grandes diſtances, nul deſir de les parcourir; & c'eſt par cette raiſon que les grands voyages & les migrations ſont auſſi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles ſont fréquentes dans les oiſeaux; c'eſt ce deſir, fondé ſur la connoiſſance des lieux éloignés, ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur

mille huit cent ſoixante-trois toiſes, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, ſur-tout de ceux qui produiſent les orages.

la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord : dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis.

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire, en automne & au printemps, eſt une eſpèce de beſoin ſi preſſant, qu'il ſe manifeſte dans les oiſeaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'obſervations à ce ſujet, par leſquelles on verra que ce deſir eſt l'une des affections les plus fortes de l'inſtinct de l'oiſeau; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour ſe mettre en liberté, & que ſouvent il ſe donne la mort par les efforts qu'il fait pour ſortir de ſa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la ſupporter tranquillement, & même chérir ſa priſon

s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours: lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le détail que ce sujet exige *(g)*, continuons nos recherches sur les causes qui constituent l'instinct, & modifient la nature des oiseaux.

L'homme supérieur à tous les êtres organisés, a le sens du toucher, & peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux, mais il est inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres sens; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiseaux; car quoiqu'on dise de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il est fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiseaux qui n'ont point de narines, c'est-à-dire, point de conduits ouverts au-dessus du

(g) Nota. Nous donnerons dans un autre Discours les faits qui ont rapport à la migration des oiseaux.

bec, en ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(h)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus parfaits, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la

(h) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sc. tome I, page 430.*

facilité avec laquelle la plupart des oiseaux retiennent & répètent des sons & des suites de sons, & même la parole ; on le voit par le plaisir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller sans cesse, sur-tout lorsqu'ils sont le plus heureux, c'est-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus souples & plus puissans, ils s'en servent aussi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci sont fort silencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, est presque toujours désagréable & rude; dans celle des oiseaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques espèces dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces espèces sont en assez petit nombre, & ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espace qu'une grande voix humaine: cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiſeau a d'abord les muſcles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'eſt par cette raiſon qu'il fait agir ſes ailes avec beaucoup plus de vîteſſe & de force que l'homme ne peut remuer ſes bras; & en même temps que les puiſſances qui font mouvoir les ailes ſont plus grandes, le volume des ailes eſt auſſi plus étendu, & la maſſe plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiſeau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue ſouvent double, triple & quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiſeau qui n'a beſoin que de la réaction de l'air pour ſoulever le corps, & de légers mouvemens pour le ſoutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol, ſes différens degrés de rapidité, ſa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaiſon de tous les réſultats de cette conformation. Les oiſeaux dont l'aile & la queue ſont plus longues & le corps plus petit, ſont ceux qui volent le plus vîte & le plus long temps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le caſoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muſcles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, ſont les cauſes phyſiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer

ſi peu

ſi peu la poitrine de l'oiſeau, que c'eſt ſouvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir ſa voix par des cris continus; c'eſt que dans l'oiſeau le thorax, avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, eſt plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'eſt dans les autres animaux; de même que les muſcles pectoraux placés à l'extérieur ſont plus gros, la trachée-artère eſt plus grande & plus forte, elle ſe termine ordinairement au-deſſous en une large cavité qui multiplie le volume du ſon. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont pluſieurs appendices qui forment des poches, des eſpèces de réſervoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiſeau plus léger, en même temps qu'ils fourniſſent aiſément & abondamment la ſubſtance aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine *(i)*, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine

(i) *Voy.* Hiſtoire naturelle, générale & particulière; *volume XV, page 6 & ſuivantes.*

paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(k)*.

Il me ſemble qu'on peut démontrer, par des faits combinés, que la voix des oiſeaux eſt non-ſeulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même abſolument, & ſans y faire entrer ce rapport de grandeur: communément les cris de nos quadrupèdes domeſtiques ou ſauvages ne ſe font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri ſe fait dans la partie de l'atmoſphère la plus denſe, c'eſt-à-dire, la plus propre à propager le ſon; au lieu que la voix des oiſeaux qui nous parvient

(k) Dans la plupart des oiſeaux de rivière, qui ont la voix très-forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page 496.* — Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de rivière, les organes de la voix conſiſtent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère; en deux anches membraneuſes, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée; en pluſieurs membranes ſémilunaires, diſpoſées les unes au-deſſus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne rempliſſent que la moitié de leur cavité, laiſſant à l'air un libre paſſage par l'autre demi-cavité; en d'autres membranes diſpoſées en différens ſens, ſoit dans la partie moyenne, ſoit dans la partie inférieure de la trachée; enfin, en une membrane plus ou moins ſolide, ſituée preſque tranſverſalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui ſe rencontre conſtamment à la partie ſupérieure & interne de la poitrine. *Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1753, page 290.*

du haut des airs, ſe fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On ſait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le ſon diminue à meſure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une obſervation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai ſouvent paſſé des jours entiers dans les forêts où l'on eſt obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le ſon du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'eſt-à-dire, depuis dix heures juſqu'à quatre, on ne peut entendre que d'aſſez près les mêmes voix, les mêmes ſons, que l'on entend de loin le matin, le ſoir & ſur-tout la nuit dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre ſaiſon. Tout le monde peut s'aſſurer de la vérité de cette obſervation, qui ne demande, pour être bien faite, que la ſimple attention de choiſir les jours ſereins & calmes, pour que le vent ne puiſſe déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du ſon; il m'a ſouvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de ſix cents pas de diſtance la même voix que j'en-

tendois de douze ou quinze cents à ſix heures du matin ou du ſoir, ſans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cauſe qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le ſoir ou le matin; & puiſque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié ſur la diſtance à laquelle peut s'étendre le ſon à la ſurface de la terre, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus baſſe & la plus denſe de l'atmoſphère, qu'on juge de combien doit être la perte du ſon dans les parties ſupérieures où l'air devient plus rare à meſure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction cauſée par la chaleur du jour! Les oiſeaux dont nous entendons la voix d'en haut, & ſouvent ſans les apercevoir, ſont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-ſix fois leur diamètre, puiſque ce n'eſt qu'à cette diſtance que l'œil humain ceſſe de voir les objets. Suppoſons donc que l'oiſeau avec ſes ailes étendues faſſe un objet de quatre pieds de diamètre, il ne diſparoîtra qu'à la hauteur de treize mille ſept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toiſes; & ſi nous ſuppoſons une troupe de trois ou quatre cents gros oiſeaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne ſoit encore plus grande, puiſque la troupe, pour peu qu'elle ſoit ſerrée, forme un objet dont le diamètre eſt bien plus grand,

Ainsi l'oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, & produisant des sons dans un milieu qui en diminue l'intensité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; & cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs, doit en se propageant remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, & que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide & sert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, & que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix & de l'agrément du chant des oiseaux, nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle & en partie acquise; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les sons, fait que non-seulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos instrumens. N'est-il

pas ſingulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiſeaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immenſe étendue des déſerts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes ſauvages, il n'exiſte auſſi que des oiſeaux criards, & qu'à peine on puiſſe citer quelques eſpèces dont la voix ſoit douce & le chant agréable? doit-on attribuer cette différence à la ſeule influence du climat! l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités exceſſives dans la nature des animaux, & ſe marque ſouvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe eſt variée & empreinte de couleurs oppoſées, ſemée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, ſont tous des animaux des climats les plus chauds; preſque tous les oiſeaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes ſont plus foibles, plus nuancées, plus douces: ſur trois cents eſpèces d'oiſeaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, ſont preſque les ſeuls que l'on puiſſe citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature ſemble avoir épuiſé ſes pinceaux ſur le plumage des oiſeaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe eſt ſi belle, ces oiſeaux dont le plumage éclate des plus vives

couleurs, ont en même temps la voix dure & sans inflexions, les sons rauques & discordans, le cri désagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne soit la cause principale de ces effets, mais ne doit-on pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme! Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer & se radoucir; on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques; les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine; il influe directement & presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'est soumis; il influe médiatement & de plus loin sur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays la surface de la terre; les animaux qui y sont attachés, & qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent, en un mot, sous ce même climat & sur cette même terre dont l'homme a changé la nature, ont dû changer aussi & se modifier; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré,

dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles; le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme, sa férocité naturelle s'est tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoissance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance, l'homme a satisfait à ses besoins: dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien & des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout aussi véhémens, s'est néanmoins modifié, ramolli par les impressions douces du commerce des hommes dont l'influence n'est pas aussi grande sur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revèche, impénétrable aux affections douces; que les autres sont durs, insensibles ou trop défians ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voyent que comme leur tyran ou leur destructeur.

L'homme a moins d'influence sur les oiseaux que sur les quadrupèdes, parce que leur nature est plus éloignée, & qu'ils sont moins susceptibles des sentimens d'attachement & d'obéissance; les oiseaux que nous

nous appelons *domestiques*, ne sont que prisonniers, ils ne nous rendent aucun service pendant leur vie, ils ne nous sont utiles que par leur propagation, c'est-à-dire, par leur mort; ce sont des victimes que nous multiplions sans peine, & que nous immolons sans regret & avec fruit. Comme leur instinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le nôtre, nous ne pouvons leur rien inspirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun sentiment relatif, nous ne pouvons influer que sur la machine, & eux aussi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiseau dont l'oreille est assez délicate, assez précise pour saisir & retenir une suite de sons & même de paroles, & dont la voix est assez flexible pour les répéter distinctement, reçoit ces paroles sans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en est qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui se passe à l'intérieur de l'animal, & ne représente aucune de ses affections. L'homme a donc modifié dans les oiseaux quelques puissances physiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé sur les qualités intérieures. On en instruit quelques-uns à chasser & même à rapporter leur gibier; on en apprivoise quelques autres assez pour les rendre familiers; à force d'habitude, on

les amène au point de s'attacher à leur prison, de reconnoître aussi la personne qui les soigne; mais tous ces sentimens sont bien légers, bien peu profonds en comparaison de ceux que nous transmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de succès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaison y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un serin, entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiseaux, soit parce que l'autruche est en effet l'éléphant des oiseaux par la taille, & que le privilége de l'air sensé est, dans les animaux, attaché à la grandeur, soit qu'étant moins oiseau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes!

Maintenant, si l'on considère la voix des oiseaux, indépendamment de l'influence de l'homme; que l'on sépare dans le perroquet, le serin, le sansonnet, le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels; que sur-tout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps: comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser,

& ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe: elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre, qui n'est qu'à demi satisfait: le serin dans sa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits sons de pur consentement; dans quelques espèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un semblable chant, mais toujours moins fort & moins plein; le rossignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le silence jusqu'à ce qu'il soit apparié; son chant est d'abord assez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore sûr de sa conquête, & sa voix ne devient pleine, éclatante & soutenue jour & nuit, que quand il voit déjà sa femelle chargée du fruit de ses amours, s'occuper d'avance des soins maternels; il s'empresse à les partager, il l'aide à construire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des

douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-ſeulement il pourvoit à ſa ſubſiſtance pendant tout ce temps, mais il cherche à le rendre plus court, en multipliant ſes careſſes, en redoublant ſes accens amoureux; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'eſt qu'il ceſſe avec elles: dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle ſe tait auſſi, ou ne ſe fait entendre que par quelques ſons rauques, ſemblables au coaſſement d'un reptile, & ſi différens des premiers, qu'on a de la peine à ſe perſuader que ces ſons viennent du roſſignol, ni même d'un autre oiſeau.

Ce chant qui ceſſe & ſe renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois; cette voix dont les beaux ſons n'éclatent que dans la ſaiſon de l'amour, qui s'altère enſuite & s'éteint comme la flamme de ce feu ſatisfait, indique un rapport phyſique entre les organes de la génération & ceux de la voix; rapport qui paroît avoir une correſpondance plus préciſe, & des effets encore plus étendus dans l'oiſeau. On ſait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté; que dans les quadrupèdes, elle ſe renforce & devient effrayante dans le temps du rut: la réplétion des vaiſſeaux ſpermatiques, la ſurabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération; celles de la gorge & de la voix paroiſſent ſe reſſentir plus ou moins de cette chaleur

irritante, la croiſſance de la barbe, la force de la voix, l'extenſion de la partie génitale dans le mâle, l'accroiſſement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent aſſez la correſpondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiſeaux, les changemens ſont encore plus grands; non-ſeulement ces parties ſont irritées, altérées ou changées par ces mêmes cauſes, mais elles paroiſſent même ſe détruire en entier pour ſe renouveler: les teſticules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, ſont à peu près les mêmes en tout temps, ſe flétriſſent dans les oiſeaux, & ſe trouvent pour ainſi dire réduits à rien, après la ſaiſon des amours au retour de laquelle ils renaiſſent, prennent une vie végétative, & groſſiſſent au-delà de ce que ſemble permettre la proportion du corps: le chant qui ceſſe & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le goſier de l'oiſeau; & il ſeroit bon d'obſerver s'il ne ſe fait pas alors dans les organes de ſa voix quelque production nouvelle, quelqu'extenſion conſidérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reſte, l'homme paroît encore avoir influé ſur ce ſentiment d'amour le plus profond de la Nature, il ſemble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiſeaux qu'il retient en domeſticité; les oiſeaux de

basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres à une seule saison, à un seul temps de rut; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que la seule influence de la Nature, sont bornés à une ou deux saisons, & ne cherchent à s'unir que dans ces seuls temps de l'année.

Nous venons d'exposer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiseaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme sur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent sur lui & sur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du sens de la vue, par la précision, la sensibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puissances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiseaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui semblent être toujours en mouvement, & ne se reposer que par instans; plusieurs se joignent, se choquent, semblent s'unir dans l'air; tous saisissent leur proie en volant sans se détourner, sans s'arrêter; au lieu que le quadrupède est forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour se joindre, & que l'instant où il atteint sa proie est la fin de sa course: l'oiseau

peut donc faire dans l'état de mouvement plusieurs choses qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos; il peut aussi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il se meut avec plus de vîtesse, plus de continuité, plus de durée: toutes ces causes réunies influent sur les habitudes naturelles de l'oiseau, & rendent encore son instinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiseaux, & aussi de la proportion du temps & des espaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîtesse, avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courses naturelles ou forcées; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente *(l)*, & peut soutenir ce même mouvement plusieurs jours de suite: le chameau peut faire trois cents lieues en huit jours *(m)*; le cheval élevé pour la course & choisi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en six ou sept minutes, mais bientôt sa vîtesse se ralentit, & il seroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité: nous avons cité l'exemple de la course d'un Anglois *(n)*, qui fit en onze heures trente-deux minutes soixante-douze lieues en changeant vingt-une fois

(l) Histoire naturelle, générale & particulière, *tome XII.*
(m) Idem, *tome II, page 223.*
(n) Idem, *tome IV, page 233.*

de cheval ; ainſi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande, car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds ; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cents cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure : il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce qui ſuppoſe pluſieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiſeaux voyageurs, peuvent donc ſe rendre de notre climat ſous la Ligne en moins de ſept ou huit jours. M. Adanſon *(o)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'eſt-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perſe *(p)*, le pigeon meſſager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en ſix. On connoît l'hiſtoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit ; celle du faucon des Canaries *(q)*, envoyé au duc de

(o) Voyage au Sénégal, par M. Adanſon.

(p) Voyage de Pietro della Valle, *tome I, page 416.*

(q) *Obſerv. de Sir Edmund Scoty.* Voy. *Purchaſſ.* pag. 785.

Lerme,

Lerme, qui revint d'Andaloufie à l'île de Ténériffe en feize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues. Hans Sloane *(r)* affure qu'à la Barbade, les mouettes vont fe promener en troupes à plus de deux cents milles de diftance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique affez la poffibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaifon de tous ces faits, qu'un oifeau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oifeau, d'abord les plumes dont la fubftance eft très-légère, la furface très-grande, & dont les tuyaux font creux; enfuite l'arrangement *(ſ)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes convexe en deffus & concave en deffous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des mufcles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus maffives, telles que les os, font beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oifeaux font proportionnellement beaucoup plus grandes que

(r) A voyage to the iſlands.... With the natural Hiſtory by Sir Hans Sloane. London, tome I, page 27.

(ſ) Voyez fur la ftructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obfervations de M.rs de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités ſont plus minces & ont moins de poids. « Le ſquelette *(t)* de l'onocrotale, diſent les Anato-» miſtes de l'Académie, eſt extrêmement léger, il ne peſoit que vingt-trois onces quoiqu'il ſoit très-grand ». Cette légèreté des os diminue conſidérablement le poids du corps de l'oiſeau, & l'on reconnoîtra, en peſant à la balance hydroſtatique, le ſquelette d'un quadrupède & celui d'un oiſeau, que le premier eſt ſpécifiquement bien plus peſant que l'autre.

Un ſecond effet très-remarquable, & que l'on doit rapporter à la nature des os, eſt la durée de la vie des oiſeaux, qui en général eſt plus longue & ne ſuit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie eſt toujours proportionnelle au temps employé à l'accroiſſement du corps, & en même temps nous avons obſervé qu'en général, ils ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement. Dans les oiſeaux l'accroiſſement eſt plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiſeau peut ſe ſervir de ſes pieds en ſortant de la coque, & de ſes ailes peu de temps après; il peut marcher en naiſſant & voler un mois ou cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à

(t) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article du* Pélican.

l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte & produiſent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, & néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, ſix ou ſept fois plus grande que celle de leur entier accroiſſement; il s'enſuivroit que le coq ou le perroquet qui ne ſont qu'un an à croître ne devroient vivre que ſix ou ſept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes priſonnières & néanmoins âgées de quatorze & quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je ſuis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(u)*, & je ſuis perſuadé qu'on ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que

(u) Un homme digne de foi m'a aſſuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu ſans le concours d'aucun mâle, au moins de ſon eſpèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau paſſent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiſeau*. — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit ceſſé d'engendrer que les ſix dernières années de ſa vie. — Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

celle des os des quadrupèdes, reste plus long-temps poreuse; en sorte que l'os ne se durcit, ne se remplit, ne s'obstrue pas aussi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes; cet endurcissement de la substance des os est, comme nous l'avons dit, la cause générale de la mort naturelle: le terme en est d'autant plus éloigné que les os sont moins solides, c'est par cette raison qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieillesse extrême; c'est par cette même raison que les oiseaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poissons plus long-temps que les oiseaux, parce que les os des poissons sont d'une substance encore plus légère, & qui conserve sa ductilité plus long-temps que celle des os des oiseaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiseaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trouverons plusieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature; il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme & dans les animaux la nécessité de vivre de chair & d'alimens très-substanciels, se retrouve dans les oiseaux; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac & des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits *(x)*; le jabot dans

(x) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins

ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correfpond à la panfe des animaux ruminans; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en rempliffant leur jabot, & compenfer ainfi la qualité par la quantité; ils ont deux *cœcum* & un géfier qui eft un eftomac très-mufculeux, très-ferme, qui leur fert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oifeaux de proie ont les inteftins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni géfier, ni jabot, ni double *cœcum.*

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oifeaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux eft le lion; que le vautour, cruel, infatiable, eft le tigre; le milan, la bufe, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, font les hyænes, les loups & les chacals; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oifeaux chaffeurs, font les chiens, les renards, les onces & les lynxs; les chouettes qui ne voient & ne chaffent que la nuit, feront les chats; les hérons, les cormorans qui vivent de poiffons, feront les caftors & les loutres; les pies feront les fourmillers, puifqu'ils fe nourriffent de même en tirant également la langue pour la charger

font courts, & ils n'ont que très-peu de *cœcum.* Dans les oifeaux granivores, les inteftins font beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis; il y a auffi fouvent plufieurs *cœcum. Voyez les Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des animaux, aux articles des* Oifeaux.

de fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiſeaux à jabot repréſentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établiſſant une échelle des appétits, & préſentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiſeaux les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons obſervées dans les quadrupèdes, & même les nuances en ſeront peut-être plus variées; par exemple, les oiſeaux paroiſſent avoir un fonds particulier de ſubſiſtance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les inſectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poiſſon, les amphibies, les reptiles, les inſectes, les fruits, les grains, les ſemences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils ſont aſſez indifférens ſur le choix, & que ſouvent ils ſuppléent à l'une des nourritures par une autre. Le ſens du goût dans la plupart des oiſeaux eſt preſque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la langue, ſont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus ſenſibles & moins durs que les oiſeaux dont la langue eſt preſque cartilagineuſe; car, de tous les oiſeaux, il n'y a guère que ceux qui ſe nourriſſent de chair dont la langue ſoit molle & aſſez ſemblable, pour la ſubſtance, à celle des quadrupèdes. Ces oiſeaux auront donc le ſens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroiſſent auſſi avoir plus d'odorat, & que la

finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir *(y)*.

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes *(z)* ont divisé les genres des

(y) Nota. Le persil, le café, les amandes amères, &c. sont un poison pour les poules, les perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(z) Nota. M. Frisch, dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards *, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales;* la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers;* la troisième, *les merles & les grives;* la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets;* la cinquième, *les geais & les pies;* la sixième, *les corbeaux & corneilles;* la septième, *les oiseaux de proie diurnes;* la huitième, *les oiseaux de proie nocturnes;* la neuvième, *les poules domestiques & sauvages;* la dixième, *les pigeons domestiques & sauvages;* la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans;* la douzième, *les oiseaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques.* On voit bien

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frisch, en Allemand; deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

oiseaux par leur manière de vivre; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus sensible, leurs appétits sont plus décidés, quoique l'on puisse dire avec raison des quadrupèdes comme des oiseaux, que la plupart de ceux qui se nourrissent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient aussi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiseaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les insectes, les parcelles de viande, encore plus soigneusement qu'ils ne cherchent les graines; on nourrit avec de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes; les chouettes qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité:

que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mésanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la seconde: il valoit donc mieux réunir ces deux classes en une, comme l'a fait M. Linnæus *; ou bien, M. Frisch, qui prend pour caractère de la première classe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conséquence une classe particulière des mésanges & des autres oiseaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une seule classe des poules & des pigeons qui les avalent également sans les percer ni les ouvrir en deux; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux classes séparées.

* Linn. Syst. nat. édit. x, *tome I, page 85.*

l'obſcurité: le bec crochu n'eſt pas, comme le diſent les gens amoureux des cauſes finales, un indice, un ſigne certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un inſtrument fait exprès pour la déchirer, puiſque les perroquets & pluſieurs autres oiſeaux dont le bec eſt crochu, ſemblent préférer les fruits & les graines à la chair; ceux qui ſont les plus voraces, les plus carnaſſiers, mangent du poiſſon, des crapauds, des reptiles, lorſque la chair leur manque. Preſque tous les oiſeaux qui paroiſſent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des inſectes. Ainſi rien n'eſt plus gratuit & moins fondé que cette diviſion des oiſeaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture; jamais on ne déterminera la nature d'un être par un ſeul caractère ou par une ſeule habitude naturelle, il faut au moins en réunir pluſieurs, car plus les caractères ſeront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'hiſtoire & la deſcription de chaque eſpèce en particulier.

Comme la maſtication manque aux oiſeaux, que le bec ne repréſente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut ſuppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(a)*, qu'ils ſont

(a) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiſeaux, la partie ſupérieure du bec eſt mobile comme l'inférieure; au lieu que dans

forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concassées, & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conséquent se nourrir, si leur estomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents; les oiseaux granivores ont des gésiers, c'est-à-dire, des estomacs d'une substance assez ferme & assez solide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'est comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur estomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement *(b)* est bien plus grande que dans les quadrupèdes & même

les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui soit mobile.

(b) De tous les animaux il n'y en a point dont la digestion soit plus favorable au système de la trituration, que celle des oiseaux; leur gésier a toute la force & la direction de fibres nécessaires, & les oiseaux voraces qui ne se donnent pas le loisir de séparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen desquelles leur gésier, en se contractant fortement, casse ces écorces; c'est-là une vraie trituration, mais ce n'est que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; seulement elle est transposée dans ceux-ci & remise à leur estomac, ce qui n'empêche pas ses liqueurs de dissoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres: avant cet estomac il y a encore une espèce de poche qui doit y verser une grande quantité de suc blanchâtre, puisque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la pressant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œsophage du cormoran des poissons à demi-digérés. *Histoire de l'Académie des Sciences, année 1719, page 37.*

dans les animaux carnaſſiers qui n'ont point de géſier, mais un eſtomac ſouple & aſſez ſemblable à celui des autres animaux : on a obſervé que ce ſeul frottement dans le géſier, avoit rayé profondément, & uſé preſque aux trois quarts pluſieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(c)*.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ſerrés, plus épais; de même tous les oiſeaux aquatiques & ceux des terres du nord, ſont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en ſorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiſeaux d'eau ſont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des groſſes glandes, des eſpèces de réſervoirs d'une

(c) On trouva dans l'eſtomac d'une autruche juſqu'à ſoixante-dix doubles, la plupart conſumés preſque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune diſſolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & boſſus de l'autre étoient tellement uſés & luiſans du côté de la boſſe, qu'il n'y paroiſſoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-uſée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement; il eſt certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un eſprit diſſolvant. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome I, page 139 & 140.* —Une piſtole d'or d'Eſpagne avalée par un canard, avoit perdu ſeize grains de ſon poids lorſqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

matière huileuse dont ils se servent pour lustrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaisseur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que glisser sur leur surface; les oiseaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiseaux presque nus, tels que l'autruche, le casoar, le dronte, ne se trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids sont bien fourrés & bien couverts; les oiseaux de haut vol ont besoin de toutes leurs plumes pour résister au froid de la moyenne région de l'air. Lorsqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de se perdre à nos yeux, il ne faut que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop sensible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiseaux, en général, sont sujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & se renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement sont bien plus sensibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiseaux sont souffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie cesse alors de pondre, la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, se trouve consommée, absorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient surabondante que quand elles ont pris leur entière

croissance. Communément c'est vers la fin de l'été & en automne que les oiseaux muent *(d)*; les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager, & au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les roussettes, les rou-

(d) Les oiseaux domestiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'est avant la fin de l'été que les faisans & les perdrix entrent dans la mue: ceux qu'on garde en parquet dans les faisanderies muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

gettes & les chauve-ſouris, qui volent & ne marchent pas, d'autres qui, comme les phoques, les morſes & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les caſtors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme les pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner. De même dans les oiſeaux on trouve l'autruche, le caſoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne nagent que quand ils y ſont forcés par la crainte ou par le beſoin de nourriture; au lieu que dans les oiſeaux, il y a une grande tribu d'eſpèces qui ne ſe plaiſent que ſur l'eau, & ſemblent n'aller à terre que par néceſſité & pour des beſoins particuliers, comme celui de dépoſer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux animaux terreſtres, c'eſt qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiſeaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager.

D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme plus légers, plus aisément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps spécifiquement moins pesant; les oiseaux dont les pieds sont des espèces de rames, dont la forme du corps est oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume est si léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour se soutenir, sont, par toutes ces causes, presqu'aussi propres à nager qu'à voler; & même cette faculté de nager se développe la première, car on voit les petits canards s'exercer sur les eaux, long-temps avant que de prendre leur essor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, sur-tout dans ceux qui ne peuvent rien saisir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le sens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule; comme c'est la seule partie qui soit divisée, & par laquelle ils puissent saisir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur surface la langue, le palais & les dents, cette partie est le principal siége de leur toucher, ainsi que de leur goût. Dans les oiseaux,

le toucher de cette partie eſt donc au moins auſſi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais ſont moins ſenſibles; mais il paroît qu'ils l'emportent ſur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal ſiége de ce ſens y réſide; car, en général, ils ſe ſervent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, ſoit pour ſaiſir *(e)*, ſoit pour palper les corps; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiſeaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuſe, le tact ne peut en être délicat, & les ſenſations qu'il produit doivent être aſſez peu diſtinctes.

Voici donc l'ordre des ſens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les différens êtres que nous conſidérons. Dans l'homme, le toucher eſt le premier, c'eſt-à-dire, le plus parfait; le goût eſt le ſecond, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième & l'odorat le dernier des ſens. Dans le quadrupède, l'odorat eſt le premier, le goût le ſecond, ou plutôt ces deux ſens n'en font qu'un, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiſeau la vue eſt le premier, l'ouïe eſt le ſecond, le toucher le troiſième;

(e) Nota. Nous avons vu dans l'Hiſtoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiſeaux ſe ſervent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec; quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puiſque n'ayant que deux pieds ils ſont obligés de ſe ſoutenir avec effort ſur un ſeul pendant que l'autre agit; au lieu que le quadrupède eſt alors appuyé ſur les trois autres pieds ou aſſis ſur les parties poſtérieures de ſon corps.

le troisième, le goût & l'odorat les derniers. Les sensations dominantes, dans chacun de ces êtres, suivront le même ordre; l'homme sera plus ému par les impressions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiseau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces sensations dominantes; celles des autres sens étant moins fortes & moins nombreuses, seront subordonnées aux premières, & n'influeront qu'en second sur la nature de l'être. L'homme sera aussi réfléchi que le sens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour: rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté

conjugale, & encore moins du ſoin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiſeaux ce ſont les exemples contraires qui ſont rares, puiſqu'à l'exception de ceux de nos baſſe-cours & de quelques autres eſpèces, tous paroiſſent s'unir par un pacte conſtant, & qui dure au moins auſſi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'eſt qu'indépendamment du beſoin de s'unir, tout mariage ſuppoſe une néceſſité d'arrangement pour ſoi-même & pour ce qui doit en réſulter; les oiſeaux qui ſont forcés, pour dépoſer leurs œufs, de conſtruire un nid que la femelle commence par néceſſité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaiſance, s'occupant enſemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre; les ſoins multipliés, les ſecours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce ſentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une ſeconde néceſſité, c'eſt, de ne pas laiſſer refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de ſoins; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte ſa ſubſiſtance; quelquefois même il la remplace, ou ſe réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de ſa ſituation; l'attachement qui vient de ſuccéder à l'amour, ſubſiſte dans toute ſa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naiſſance des petits; c'eſt une autre jouiſſance, mais

en même temps ce ſont de nouveaux liens ; leur éducation eſt un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiſeaux nous repréſentent donc tout ce qui ſe paſſe dans un ménage honnête ; de l'amour ſuivi d'un attachement ſans partage, & qui ne ſe répand enſuite que ſur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la néceſſité de s'occuper enſemble de ſoins indiſpenſables & de travaux communs ; & ne voit-on pas auſſi que cette néceſſité de travail ne ſe trouvant chez nous que dans la ſeconde claſſe, les hommes de la première pouvant s'en diſpenſer, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées !

Dans les animaux quadrupèdes, il n'y a que de l'amour phyſique & point d'attachement, c'eſt-à-dire nul ſentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne ſuppoſe aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni ſoins ſubſéquens ; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, ſe ſépare de la femelle, ſoit pour paſſer à d'autres, ſoit pour ſe refaire ; il n'eſt ni mari, ni père de famille, car il méconnoît & ſa femme & ſes enfans ; elle-même s'étant livrée à pluſieurs, n'attend de ſoins ni de ſecours d'aucun, elle reſte ſeule chargée du poids de ſa progéniture & des peines de l'éducation ; elle n'a d'attachement que pour ſes petits, & ce ſentiment dure ſouvent plus long-temps que dans l'oiſeau, comme il paroît dépendre du beſoin que les petits ont de leur

mère, qu'elle les nourrit de sa propre substance, & que ses secours sont plus long-temps nécessaires dans la plupart des quadrupèdes qui croissent plus lentement que les oiseaux, l'attachement dure aussi plus long-temps; il y a même plusieurs espèces d'animaux quadrupèdes, où ce sentiment n'est pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & soigner ses petits de deux ou trois portées. Il y a aussi quelques espèces de quadrupèdes dans lesquelles la société du mâle & de la femelle, dure & subsiste pendant le temps de l'éducation des petits; on le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, sur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale : il y a, au contraire, quelques espèces d'oiseaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les besoins de l'amour *(f)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de constance en amour aux oiseaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'est produit dans les oiseaux que par la nécessité d'un travail commun, c'est que ceux qui ne font point de nid ne se marient point, & se mêlent indifféremment : on le voit par l'exemple

(f) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laisse chargée seule de l'éducation des petits; les mâles qui ont servi leurs femelles se rassemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chasses de Sa Majesté, à Versailles.*

familier de nos oiſeaux de baſſe-cour, le mâle paroît ſeulement avoir quelques attentions de plus pour ſes femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la ſaiſon des amours n'eſt pas limitée, qu'il peut ſe ſervir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes eſt plus long, qu'elles ſont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation ſont moins preſſés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puiſſances pour la génération ſe trouvent amorties & preſque épuiſées : ajoutez à toutes ces cauſes, le peu de beſoin que ces oiſeaux domeſtiques ont de conſtruire un nid pour ſe mettre en ſûreté & ſe ſouſtraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui diſpenſent ces oiſeaux des travaux, des ſoins & des inquiétudes que les autres reſſentent & partagent en commun; & vous retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe & les maux de l'opulence, *libertinage & pareſſe.*

Au reſte, dans ces oiſeaux dont nous avons gâté les mœurs en les ſervant, comme dans ceux qui les ont conſervées parce qu'ils ſont forcés de travailler enſemble & de ſe ſervir eux-mêmes, le fonds de l'amour phyſique (c'eſt-à-dire, l'étoffe, la ſubſtance qui produit cette ſenſation, & en réaliſe les effets) eſt bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un

coq suffit aisément à douze ou quinze poules, & féconde par un seul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours *(g)*; il pourroit donc absolument parlant devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment à ces oiseaux, se convertissant en liqueur séminale, ne serve qu'à leurs plaisirs, & tourne toute entière au profit de la propagation; ce sont des espèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieusement le nombre en les tenant ensemble, en les nourrissant largement & en les dispensant de tout travail, de tous soins, de toute inquiétude pour les besoins de la vie; car, le coq & la poule sauvages ne produisent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles: & quoique de tous les oiseaux, les gallinacés soient les plus féconds, leur produit se réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une seule saison, lorsqu'ils sont dans l'état de nature: à la vérité, il pourroit y avoir deux saisons & deux pontes dans des climats plus heureux; comme l'on voit dans celui-ci, plusieurs espèces d'oiseaux, pondre deux & même trois fois dans

(g) Hist. nat. gén. & part. *tome II, pages 375 & 376.*

un été, mais auffi le nombre des œufs eft moins grand dans toutes ces efpèces, & le temps de l'incubation eft plus court dans quelques-unes. Ainfi, quoique les oifeaux foient en *puiffance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le font pas beaucoup plus par *l'effet;* les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oifeaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oifeaux cinq ou fix; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faifan, les perdrix & les cailles qui produifent en grand nombre.

La difette, les foins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puiffances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oifeaux; ils produifent d'autant plus qu'ils font mieux nourris, plus choyés, mieux fervis; & fi nous ne confidérons que ceux qui font livrés à eux-mêmes, & expofés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de befoins, d'inquiétudes & de crainte, ils n'ufent pas, à beaucoup près, autant qu'il fe pourroit, de toutes leurs puiffances pour la génération; ils femblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonftances de leur fituation. Un oifeau après avoir conftruit fon nid & fait fa ponte que je fuppofe de cinq œufs, ceffe de

pondre, & ne s'occupe que de leur conservation; tout le reste de la saison sera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autre ponte; mais si par hasard on brise les œufs, on renverse le nid, il en construit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & si on détruit ce second ouvrage comme le premier, l'oiseau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette seconde & cette troisième ponte dépendent donc en quelque sorte de la volonté de l'oiseau : lorsque la première réussit, & tant qu'elle subsiste, il ne se livre pas aux émotions d'amour & aux autres affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative nécessaire à leur accroissement & à leur exclusion au dehors; mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit, que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues & point épuisées, & qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiſeaux, les mœurs ſont plus pures en amour, de même auſſi les moyens d'y ſatisfaire ſont plus ſimples que dans les quadrupèdes: ils n'ont qu'une ſeule façon de s'accoupler *(h)*, au lieu que nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les ſituations *(i)*; ſeulement il y a des eſpèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaiſſe en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à ſa poſition ordinaire, & demeure droite ſur ſes pieds *(k)*. Dans tous, le temps de l'accouplement eſt très-court, & plus court encore dans ceux qui ſe tiennent debout que dans ceux qui s'abaiſſent. La forme extérieure *(l)* & la ſtructure intérieure des parties de la génération ſont fort différentes de celles des qua-

(h) Genus avium omne eodem illo ac ſimplici more conjungitur, nempe, fœminam mare ſupergrediente. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. VIII.

(i) Nota. La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant ſe renverſe ſur le dos. Les hériſſons s'accouplent face à face, debout ou couchés; & les ſinges de toutes les façons.

(k) Coitus avibus duobus modis, fœmina humi conſidente, ut in gallinâ aut ſtante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut paſſeres. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. II.

(l) Nota. La plupart des oiſeaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'eſt par l'anus que ſort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques eſpèces cette partie eſt d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle eſt à peine ſenſible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-deſſous de l'anus, elle le porte au-deſſus; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de ſimples ovaires, &c.

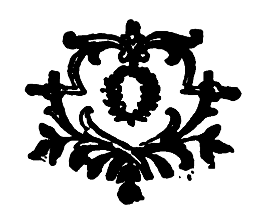
drupèdes ; & la grandeur, la position, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverses espèces d'oiseaux *(m)*. Aussi paroît-il qu'il y a intromission réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compression, ou même un simple attouchement ; mais nous réservons ces détails, ainsi que plusieurs autres, pour l'histoire particulière de chaque genre d'oiseau.

En rassemblant sous un seul point de vue les idées & les faits que nous venons d'exposer, nous trouverons que le sens intérieur, le *sensorium* de l'oiseau est principalement rempli d'images produites par le sens de la vue; que ces images sont superficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux distances, aux espaces ; que voyant une province entière aussi aisément que nous voyons notre horizon, il porte dans son cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, est l'une des causes déterminantes de ses fréquentes promenades & de ses migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-susceptible d'être ébranlé par le sens de l'ouïe, les bruits soudains doivent le remuer violemment, lui donner

(m) Voyez sur cela l'Histoire de l'Académie des Sciences, *année 1715, page 11.* — Les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie I, page 230 ; partie II, pages 108, 134, 164 ; partie III, page 71.* — La Collection Académique, partie étrangere, *tome IV, pages 520, 522, 525 ; & tome V, page 489.*

de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des sons doux, & le leurrer par des appeaux; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiseau ne peut manquer de s'en servir pour exprimer ses sensations, transmettre ses affections & se faire entendre de très-loin; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver un naturel sauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domesticité; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils sont moins troublés dans

le cours de leurs habitudes naturelles; que c'eſt par cette raiſon qu'ils ſe raſſemblent plus volontiers, & que la plupart ont un inſtinct décidé pour la ſociété; qu'étant forcés de s'occuper en commun des ſoins de leur famille, & même de travailler d'avance à la conſtruction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & ſe répand enſuite ſur leurs petits; que ce ſentiment doux tempère les paſſions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chaſteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépenſent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & ſavent ſubordonner leurs plaiſirs à leurs devoirs; qu'enfin cette claſſe d'êtres légers que la Nature paroît avoir produits dans ſa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple ſérieux, honnête, dont on a eu raiſon de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES

OISEAUX DE PROIE.

ON pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putois, mouſſettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes, ſurikates, gloutons, pékans, viſons, ſouſliques; & des ſarigues, marmoſes, cayopollins, tarſiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-ſouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres ſe dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus conſidérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buſes, creſſerelles, émerillons, ducs, hiboux, chouettes,

pie-grièches & corbeaux, qui ſont les ſeuls oiſeaux dont l'appétit pour la chair ſoit bien décidé; & encore y en a-t-il pluſieurs, tels que les milans, les buſes & les corbeaux, qui ſe nourriſſent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en ſorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiſeaux qui ſoient carnaſſiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiſeaux de proie étant moins puiſſans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnaſſiers, font auſſi beaucoup moins de dégât ſur la terre; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte une grande tribu d'oiſeaux qui font une prodigieuſe déprédation ſur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores; ils ſont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recouvertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poiſſon avec le bec

qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont aussi les doigts réunis par des membranes, les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiseaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & séparant encore pour un instant les oiseaux de nuit des oiseaux de jour, nous les présenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel; nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buses; nous continuerons par les éperviers, les gerfauts, les faucons; & nous finirons par les émerillons & les pie-grièches: plusieurs de ces articles contiennent un assez grand nombre d'espèces & de races constantes, produites par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiseaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-seulement tous les oiseaux du pays, mais encore tous les oiseaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les espèces nouvelles que nos correspondances nous ont procurées, & qui ne laissent pas d'être en assez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force: à la vérité, dans les

insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs, sont plus petites que leur mâle; tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buses, qui n'en produisent que trois ou quatre, sont d'un tiers plus grosses que les mâles; c'est par cette raison qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les espèces d'oiseaux de proie: ce mot est un nom générique & non pas spécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit; & ce nom générique indique seulement que le mâle ou tiercelet est d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiseaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chasse & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête grosse, la langue charnue, l'estomac simple & membraneux, les intestins moins amples & plus courts que les autres oiseaux; ils habitent de préférence

préférence les lieux solitaires, les montagnes désertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou sur les plus hauts arbres; l'on en trouve plusieurs espèces dans les deux continens, quelques-uns même ne paroissent pas avoir de climat fixe & bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien séparés; mais on distinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un simple duvet, & on les distinguera tous deux des éperviers, buses, milans & faucons par un autre caractère qui n'est pas difficile à saisir, c'est que le bec de ces derniers oiseaux commence à se courber dès son insertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque distance de son origine.

Les oiseaux de proie ne sont pas aussi féconds que les autres oiseaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiseaux produisoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en font jusqu'à sept; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multipli-

(a) Linn. Syst. nat. édit. X, *tome I, page 81.*

comme tous deux font en état de se pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne se quittent guère, & ne se séparent pas, même après la saison des amours. On trouve presque toujours une paire de ces oiseaux dans le même lieu; mais presque jamais on ne les voit s'attrouper ni même se réunir en famille, & ceux qui, comme les aigles, sont les plus grands, & ont par cette raison besoin de plus de subsistance, ne souffrent pas même que leurs petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voisins de ceux qu'ils habitent, tandis que tous les oiseaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont besoin pour se nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la société de leurs semblables, & se mettent en bandes & en troupes nombreuses, & n'ont d'autre querelle, d'autre cause de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits; car, dans presque tous les animaux même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques, qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie; nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres: les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans

ces méthodes à la diſtinction des eſpèces; & un Méthodiſte ne croit avoir fait une bonne deſcription que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorſque ces variétés ſont grandes ou ſeulement aſſez ſenſibles pour être aiſément remarquées, il en conclut ſans héſiter que ce ſont des indices certains de la différence des eſpèces; & en conſéquence, on conſtitue autant d'eſpèces d'oiſeaux qu'on remarque de différence dans les couleurs: cependant rien n'eſt plus fautif & plus incertain; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'eſpèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous ſuffira de faire ſentir ici les raiſons ſur leſquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la ſource qui produit ces erreurs.

Tous les oiſeaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage ſont preſque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant; ce changement de couleur après le premier âge eſt aſſez général dans la Nature, & s'étend juſqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée*, & qui perdent cette livrée, c'eſt-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiſeaux de proie, l'effet de cette première mue change ſi fort les

couleurs, leur diſtribution, leur poſition, qu'il n'eſt pas étonnant que les Nomenclateurs, qui preſque tous ont négligé l'hiſtoire des oiſeaux, aient donné comme des eſpèces diverſes le même oiſeau, dans ces deux états différens dont l'un a précédé & l'autre ſuivi la mue: après ce premier changement, il s'en fait un ſecond aſſez conſidérable à la ſeconde, & ſouvent encore un à la troiſième mue; en ſorte que par cette ſeule première cauſe, l'oiſeau de ſix mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiſeaux différens, ſur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur hiſtoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées ſur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent ſouvent du tout au tout, non-ſeulement par la cauſe générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres cauſes particulières; la différence des ſexes eſt ſouvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des eſpèces qui dans le même climat, varient indépendamment même de l'âge & du ſexe; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent abſolument par l'influence des différens climats. Rien n'eſt donc plus incertain que la connoiſſance des oiſeaux, & ſur-tout de ceux de proie dont il eſt ici queſtion, par les couleurs & leur diſtribution; rien de plus fautif que la diſtinction de leurs eſpèces fondée ſur des caractères auſſi inconſtans qu'accidentels.

LES AIGLES.

IL y a plusieurs oiseaux auxquels on donne le nom d'*aigles;* nos Nomenclateurs en comptent onze espèces en Europe, indépendamment de quatre autres espèces, dont deux sont du Bresil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze espèces sont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le jean-le-blanc; mais, comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroissent s'être beaucoup moins souciés de restreindre & réduire au juste le nombre des espèces, ce qui néanmoins est le vrai but du travail d'un Naturaliste, que de les multiplier, chose bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans: car la réduction des espèces suppose beaucoup de connoissances, de réflexions & de comparaisons; au lieu qu'il n'y a rien de si aisé que d'en augmenter la quantité; il suffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Histoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères spécifiques, toutes les différences, soit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle soit, faire une espèce nouvelle & séparée de toutes les autres; mais

malheureusement, en augmentant ainsi très-gratuitement le nombre nominal des espèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Histoire Naturelle, dont l'obscurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, souvent fausse, toujours particulière, & qui ne saisit jamais l'ensemble des caractères; tandis que c'est de la réunion de tous ces caractères, & sur-tout de la différence ou de la ressemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & aussi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diversité ou l'unité des espèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le grand *aigle*; 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle;* les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pygargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que

que j'appellerai *balbuzard,* de ſon nom anglois, parce que ce n'eſt point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'eſpèce, & que par cette raiſon j'appellerai *orfraie,* de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt compoſée de deux variétés; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche & l'aigle à tête blanche: je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartienne à une eſpèce déterminée; ce n'eſt à mon avis qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal: on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſur-tout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun: que l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne ſont auſſi que des variétés dans l'eſpèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche; & que l'aigle blanc n'eſt qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les eſpèces:

ainſi des onze prétendues eſpèces d'aigles, il ne nous en reſte plus que trois, qui ſont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle ; les quatre autres ; ſavoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiſeaux aſſez différens des aigles pour être conſidérés chacun ſéparément, & porter par conſéquent un nom particulier. Je me ſuis déterminé à cette réduction d'eſpèces, avec d'autant plus de fondement & de raiſon, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes ſe mêlent volontiers & produiſent enſemble, & que d'ailleurs cette diviſion ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Ariſtote, qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui ſéparent les eſpèces : il dit qu'il y en a ſix dans le genre des aigles ; mais dans ces ſix eſpèces, il comprend un oiſeau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conſéquent en ſéparer, puiſque c'eſt en effet celui que l'on connoît ſous le nom de *vautour des Alpes :* ainſi reſte à cinq

(a) Quartum genus (aquilæ) *percnopterus ab alarum notis apellatum ; capite albicante ; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ (PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) hæc eſt : ſed brevioribus alis ; caudâ longiore. VULTURIS ſpeciem hæc refert, ſubaquila & montana ciconia cognominatur : incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers eſt ; quippe quæ a corvo, cæteris que id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur : gravis eſt enim, victu iners ; exanimata fert corpora ; famelica ſemper eſt, & querula clamitat & clangit.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

eſpèces qui correſpondent d'abord aux trois eſpèces d'aigles que je viens d'établir; & enſuite à la quatrième & à la cinquième, qui ſont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philoſophe, devoir ſéparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiſeaux, & c'eſt en cela ſeul que ma réduction diffère de la ſienne; car, du reſte je me trouve entièrement d'accord avec ſes idées, & je penſe comme lui, que l'orfraie, *oſſifraga* ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiſeau appelé *jean-le-blanc,* duquel il ne fait pas mention, & qui eſt ſi différent des aigles qu'on ne lui en a jamais donné le nom. Tout ceci ſera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles ſuivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des eſpèces que nous venons d'indiquer.



LE
GRAND AIGLE *(a)*.

Voyez les Planches enluminées, n.° 410.

LA première eſpèce eſt le grand Aigle *(planche 1)* que Belon, après Athénée, a nommé l'*aigle royal* ou le *roi des oiſeaux;* c'eſt en effet l'aigle d'eſpèce franche & de race noble, appelé par cette raiſon Ἀετὸς γνήσιος par Ariſtote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs ſous

(a) En Grec, Ἀετὸς γνήσιος; Ariſtot. Χρυσαέτος, Oppian. En Arabe, *Zummach*, ſelon pluſieurs Auteurs; *Néſir*, ſelon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans ſon petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue ſyriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion* en langue latine; mais cette dernière dénomination eſt françoiſe, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'eſt le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion*. Geſner & Aldrovande diſent que les Hébreux appellent l'aigle, *Neſer;* les Chaldéens, *Niſra;* les Arabes, *Neſer*, *Achal gagila*, *Zummach*, *Aukeb*, *Haukeb;* les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Perſans, *An ſi muger;* en Latin, *Aquila fulva;* en Eſpagnol, *Aquila coronada;* en Allemand, *Adeler quaſi Adel, Aar;* en Polonois, *Orzelprzedni;* en Anglois, *Golden Eagle;* en François, le *grand Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux*, l'*Aigle fauve*.

(b) Sextum genus (aquilæ) *gneſium, id eſt verum, germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, eſſe veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiſcua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum*

le nom d'*aigle doré (c)*; c'est le plus grand de tous les aigles, la femelle a jusqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure; elle pèse seize *(d)* & même dix-huit livres *(e)*, le mâle est plus petit & ne pèse guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & assez semblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand,

omnium hæc est, major etiam quam ossifraga. Sed cæteras aquilas vel sesqui-altera portione excedit. Colore est rufa, conspectu rara. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré. Brisson, *tome I, page 431.*

(d) Klein, *ordo. avium*, pag. 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnoissance. J'ai vu, dit-il, dans le pays de Bugey de deux espèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il pesoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'est le grand aigle, le même qui est représenté dans la Zoologie Britannique, *planche A)*; il étoit très-fort & très-méchant, & blessa cruellement au sein une femme qui avoit soin de la faisanderie: l'autre étoit presque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre espèce de ces aigles à Genève, où on les nourrissoit dans des cages séparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes jusqu'à la naissance des doigts, & les plumes de leurs cuisses sont si longues & si touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiseaux d'un peu loin, qu'ils sont posés sur quelque petite éminence. On croit qu'ils sont de passage en Bugey; car, on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

qui eſt celui de derrière, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif; l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze; le cryſtallin qui eſt ſec & ſolide, a le brillant & l'éclat du diamant; l'œſophage ſe dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'eſtomac qui eſt au-deſſous n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi grand que cette première poche, mais il eſt à-peu-près également ſouple & membraneux. Cet oiſeau eſt gras, ſurtout en hiver, ſa graiſſe eſt blanche, & ſa chair, quoique dure & fibreuſe, ne ſent pas le ſauvage comme celle des autres oiſeaux de proie *(f)*.

On trouve cette eſpèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Siléſie *(h)*, dans les forêts de Dantzic *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve auſſi dans l'Aſie mineure & en Perſe, car les anciens Perſes

(f) Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 216.

(g) Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(h) Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 214.

(i) Klein, *Ordo. avium*, pag. 40.

(k) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(l) Barrère, *Ornithol.* Claſſ. III, gen. IV, ſp. 1.

(m) *Britiſch Zoology*, pag. 61.

avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu-près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me degré de latitude: aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux comme le lion sur les quadrupèdes;

(n) Fulvam aquilam Jovis nuntiam. Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis.* Ovid. lib. V. — *Fulvusque tonantis armiger.* Claudian.

(o) Majores (aquilæ) *Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilas docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edoctæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *part. II, pag. 767.*

la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprifent leurs infultes ; ce n'eft qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle fe détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange prefque jamais fon gibier en entier, & il laiffe comme le lion les débris & les reftes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il foit, il ne fe jette jamais fur les cadavres. Il eft encore folitaire comme le lion, habitant d'un défert dont il défend l'entrée & l'ufage de la chaffe à tous les autres oifeaux ; car il eft peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt ; ils fe tiennent affez loin les uns des autres pour que l'efpace qu'ils fe font départi leur fourniffe une ample fubfiftance ; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chaffe. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu-près de la même couleur *(p)* que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout auffi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux pour le combat & la proie,

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam fplendore intermicantem ; qualem in leonum oculis confpicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre,

proie, ils ſont également ennemis de toute ſociété, également féroces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiſer qu'en les prenant tout petits. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dreſſer à la chaſſe un jeune aigle de cette eſpèce; il devient même dangereux pour ſon maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en ſervoit en Orient pour la chaſſe du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il eſt trop lourd pour pouvoir, ſans grande fatigue, le porter ſur le poing; jamais aſſez privé, aſſez doux, aſſez ſûr pour ne pas faire craindre ſes caprices ou ſes momens de colère à ſon maître; il a le bec & les ongles crochus & formidables; ſa figure répond à ſon naturel: indépendamment de ſes armes, il a le corps robuſte & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens bruſques & le vol très-rapide. C'eſt de tous les oiſeaux celui qui s'élève le plus haut, & c'eſt par cette raiſon que les Anciens

tigre; or, l'on ſait que le lion a la tête & le cou couverts d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainſi dire, nus en comparaiſon du lion; il en eſt de même du vautour, il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

(r) On prétend que les plumes de l'aigle ſont ſi rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiſeaux, elles les uſent par le frottement.

ont appelé l'aigle, l'*oiseau céleste*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; & lorsqu'il a saisi sa proie il rabat son vol comme pour en éprouver le poids, & la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, sur-tout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux; & lorsqu'il attaque les faons & les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu de leur sang & de leur chair, & en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire;* c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu sec & inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, & assez solide pour durer long-temps; il est construit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds & assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle & ses petits, mais pour supporter encore le

poids d'une grande quantité de vivres; il n'est point couvert par le haut & n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, & il est rare de trouver trois aiglons dans un nid *(ʃ)*, ordinairement il n'y en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi

(ʃ) Un ami m'a assuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, suspendu entre deux rochers, où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornith. de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'est qu'en général qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syst. nat. edit. x, *tome I, page 81.* Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.

fortes que quand ils ſont adultes ; ils ſont d'abord blancs, enſuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin d'un fauve aſſez vif. La vieilleſſe, ainſi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On aſſure qu'ils vivent plus d'un ſiècle, & l'on prétend que c'eſt moins encore de vieilleſſe qu'ils meurent, que de l'impoſſibilité de prendre de la nourriture; leur bec ſe recourbant ſi fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile : cependant on a vu ſur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguiſent leur bec, & que l'accroiſſement n'en étoit pas ſenſible pendant pluſieurs années. On a auſſi obſervé qu'on pouvoit les nourrir avec toute ſorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des ſerpens, des lézards, &c. Lorſqu'ils ne ſont point apprivoiſés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, ſonore, perçant & lamentable, & d'un ſon ſoutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorſqu'il eſt en liberté, parce que le ſang de ſes victimes ſuffit à ſa ſoif. Ses excrémens ſont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiſeaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'eſt à cette grande eſpèce qu'on doit rapporter le paſſage de Léon-l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'accordent à dire que cet oiſeau enlève



De Seve del. *Lucas sculp.*

LE GRAND AIGLE.



non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & moleſtation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul. *liv. II, page 56.*



L'AIGLE COMMUN (a).

Voyez les Planches enluminées, n.° 409.

L'ESPÈCE de l'Aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun *(b)* & l'aigle noir *(c)*: Aristote ne les a pas distingués nommément, & il paroît les avoir réunis sous le nom

(a) En grec, Ἀετὸς, Μελαναίετος; en Espagnol, *Aquila conocida;* en Allemand, *Adler, Arn, Aar;* en Suède, *Orn;* en Anglois, *Eagle.*

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I, planche 1.* — L'aigle. Brisson, *Ornith.* tom. I, p. 419. — *Aquila fulva seu chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synopf. avi.* page 6, n.° 2. — *Chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol.* page 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysætos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré. — Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 54.* — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I, page 1. Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche,* parce que cela fait confusion avec le *Pygargue,* qui est le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, tome III, page 89.*

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *numéro LXIX.* — L'aigle noir. Brisson, *tome I, page 434.* — Voyez aussi la description de cet oiseau dans Schwenckfeld, *page 218.* — Aigle noir. Belon, *Histoire des oiseaux,* page 92.

de Μιλαναίετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raiſon de ſéparer cette eſpèce de la précédente, parce qu'elle en diffère; 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle; 2.° par les couleurs qui ſont conſtantes dans le grand aigle, & varient comme l'on voit dans l'aigle commun; 3.° par la voix, le grand aigle pouſſant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ſes petits dans ſon nid, les élève & les conduit enſuite dans leur jeuneſſe; au lieu que le grand aigle les chaſſe hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils ſont en état de voler.

Il me paroît qu'il eſt aiſé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux ſous une même eſpèce, ne forment pas en effet deux eſpèces différentes; il ſuffit pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer; ils ſont tous deux à peu près de la même grandeur; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *ſed viribus omnium præſtantiſſima* (præſtantior) *colit montes ac ſilvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus ſuos alit atque educit : pernix, concinna, polita, apta intrepida, ſtrenua, liberalis, non invida eſt ; modeſta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes; les jambes & les pieds également couverts & garnis; tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette, la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs; en ſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſur-tout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences: c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appelée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction ſans l'indiquer; mais il me paroît que ſon traducteur, Théodore Gaza, l'avoit ſenti, car, il n'a pas traduit le mot Μελανάετος *par aquila nigra*, mais par *aquila nigricans, pulla fulvia*, ce qui comprend les deux variétés de cette eſpèce qui toutes deux ſont noirâtres, mais dont l'une eſt mêlée de plus de jaune que l'autre. Ariſtote, dont j'admire ſouvent l'exactitude, donne les noms & les ſurnoms des choſes qu'il indique. Le ſurnom de cette eſpèce d'oiſeau, dit-il, eſt Αἰετὸς λαγωφόνος: l'*aigle aux lièvres;* & en effet, quoique les autres aigles prennent auſſi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre; c'eſt ſa chaſſe habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence:

préférence : les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria, quaſi valens viribus (e)*, à cauſe de ſa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'eſpèce de l'aigle commun eſt plus nombreuſe, & plus répandue que celle du grand aigle : celui-ci ne ſe trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent : l'aigle commun au contraire, préfère les pays froids, & ſe trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f)*, en Savoie, en Suiſſe *(g)*, en Allemagne *(h)*, en Pologne *(i)* & en Écoſſe *(k)*; on le retrouve en Amérique à la baie de Hudſon *(l)*.

(e) Melænaetos a grecis dicta, eademque Valeria. Plin. *Hiſt. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne ; *voyez les notes ci-deſſus.*

(g) Aquila alpina ſaxatilis. Gazoph. *Rup. Beſler.* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva, valeria, leporaria...... Colit ſilvas & montes. Hieme apud nos (in Sileſiâ) maxime apparet. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 218 & 219. — Voyez auſſi Klein, *Ordo. avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 42.

(k) Sibbald. *Scot. illuſtr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'eſt-à-dire dans les terres voiſines de la baie de Hudſon), pluſieurs autres oiſeaux très-curieux quant à leur forme & force : tel eſt, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui eſt à peu près de la groſſeur d'un coq d'inde ; ſa couronne eſt aplatie, & il a le cou court, l'eſtomac large, les cuiſſes fortes, & les ailes

sont longues & larges à proportion du corps; elles sont noirâtres sur le derrière, mais plus claires aux côtés: l'estomac est marqueté de blanc, les plumes des ailes sont noires; la queue étant fermée est blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui sont noires ou brunes: les cuisses sont couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lesquelles on voit en certains endroits un duvet blanc: les jambes sont couvertes jusqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en arrière; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis; Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche: au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willughby l'ont appelé *aquila fulva chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* page 6. Willughby, *Ornithol.* page 28; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère (*Ringtail Eagle*), tandis qu'il n'est ni jaune (*fulvus*), ni doré (*chrysætos*), & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



LE
PETIT AIGLE (a).

LA troisième espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle (b)*, & dont Aristote donne une notion exacte en disant *(c)*, que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est plus petit & moins fort que les autres aigles ; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & ses ailes sont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure : on l'a appelé *aquila planga, aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard ; & ces noms ont été bien appliqués, car il pousse

(a) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος ; en Latin, *Aquila nævia ;* en Allemand, *Stein adler, Gause aar ;* en Anglois, *Rough-footed Eagle.*

(b) Voyez les planches enluminées de Frisch, *planche LXXI.* — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I, page 426.* — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tome I, page 214.* — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonston, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener ;* & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(c) Alterum genus (aquilæ) *magnitudine secundum & viribus ; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna a maculâ pennæ quasi næviam dixeris : cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Aristote, *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

continuellement des plaintes ou des cris lamentables; on l'a surnommé *anataria*, parce qu'il attaque les canards de préférence; & *morphna*, parce que son plumage qui est d'un brun obscur est marqueté sur les jambes & sous les ailes de plusieurs taches blanches, & qu'il a aussi sur la gorge une grande zone blanchâtre: c'est de tous les aigles celui qui s'apprivoise le plus aisément *(d)*; il est plus foible, moins fier & moins courageux que les autres; c'est celui que les Arabes ont appelé *zimiech* *(e)*, pour le distinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach*. La grue est sa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiseaux & des rats *(f)*. L'espèce, quoique peu nombreuse en chaque lieu, est répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, mensæ in plures horas insidebat mihi a sinistrâ, observans motum manûs dextræ litteras perarantis; permulcens aliquando suo capite mitram meam si titillabam sub mento, tintinnabat clarâ voce: familiaris fuit aliis avibus in horto in specie lavis, non nisi recenti carni bovinæ assuefacta. Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

(e) Il y a de deux espèces d'aigles; l'une est absolument appelée *zummach;* l'autre est nommée *zemiech*.... L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle; l'aigle zemiech prend la grue & oiseaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif,* liv. II, cap. 11.

(f) Mures ut gratum cibum devorare solet; aviculas etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzic: on le trouve aussi, quoique rarement, dans les montagnes de Silésie. *Voyez Schwenckfeld,* page 220.

l'Asie *(h)*, en Afrique où on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance *(i)* dans ce continent; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique: car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente: si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)*: d'ailleurs on voit

(h) On le trouve en Grèce, puisqu'Aristote en fait mention: en Perse, comme on le voit par le témoignage de Chardin; & en Arabie où il porte le nom de *zimiech*, ou *aigle foible*.

(i) On le trouve au cap de Bonne-espérance, car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III, page 139*.

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse); j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans. « Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier; ce vol est « tout-à-fait quelque chose de curieux & de fort admirable: la façon « dont l'épervier abat l'aigle, c'est qu'il vole au-dessus fort haut, « fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui enfonce les serres dans « les flancs, & de ses ailes lui bat la tête en volant toujours: il arrive « pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux « ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293*.

par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dreſſé, du moins en France, que les deux premières eſpèces d'aigles; ſavoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui eſt l'aigle commun. Pour les inſtruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte eſt non-ſeulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chaſſer. Leur éducation exige des ſoins encore plus aſſidus que celle des autres oiſeaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai ſeulement ici quelques particularités que l'on a obſervées ſur les aigles, tant dans leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres eſpèces d'oiſeaux de proie, eſt plus grande que le mâle, & ſemble être auſſi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuſe & plus fine, ne paroît pas conſerver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chaſſe; & l'on remarque qu'au printemps lorſque commence la ſaiſon des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en ſorte que ſi l'on veut les exercer à la chaſſe dans cette ſaiſon, on riſque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs deſirs en les purgeant aſſez violemment: on a auſſi obſervé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève enſuite en ligne droite, c'eſt ſigne qu'il médite ſa fuite: il faut alors le rappeler

promptement en lui jetant son past; mais s'il vole en tournoyant au-dessus de son maître, sans se trop éloigner, c'est signe d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dressé à la chasse, se jette souvent sur les autours & autres moindres oiseaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorsqu'il ne suit que son instinct; car, alors il ne les attaque pas comme proie, mais seulement pour leur en disputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chasse seul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ses œufs ou ses petits; comme c'est la saison où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiseaux, il pourvoit aisément à sa propre subsistance & à celle de sa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroissent s'entendre pour la chasse; on les voit presque toujours ensemble ou du moins à peu de distance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui sont à portée de les observer, prétendent que l'un des deux bat les buissons, tandis que l'autre se tient sur quelqu'arbre ou sur quelque rocher pour saisir le gibier au passage: ils s'élèvent souvent à une hauteur si grande qu'on les perd de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix se fait encore entendre très-distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, sur-tout dans l'état de captivité

lorſqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiſeaux de l'eſpèce commune, pris dans un piège à renard, avoit paſſé cinq ſemaines entières ſans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours; au bout deſquels on le tua pour ne pas le laiſſer languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déſerts & les montagnes, il eſt rare d'en trouver dans celles des preſqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne ſont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre-ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles ſont moins peuplées d'animaux. Les anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que dans le temps où l'empereur Tibère ſe trouva dans cette île, un aigle vint ſe poſer ſur le toit de la maiſon où il étoit logé. Les aigles ne ſont en effet que paſſer dans les îles ſans s'y habituer, ſans y faire leur ponte; & lorſque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les îles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer,* qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier,

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles;

aigles, & je ne peux les puiſer dans une meilleure ſource que dans les Mémoires de M.rs de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'eſpèce commune *(l)*. Après avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur iſabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont obſervé ſur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuſe par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'eſt à la plupart des oiſeaux qui ont le bec droit; que l'œſophage qui étoit fort large, s'élargiſſoit encore davantage au-deſſous pour former le ventricule ou eſtomac; que cet eſtomac n'étoit point un géſier dur, qu'il étoit ſouple & membraneux comme l'œſophage, & qu'il étoit ſeulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œſophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les inteſtins étoient petits comme dans les autres animaux qui ſe nourriſſent de chair; qu'il n'y avoit point de *cæcum*

(l) Nota. Que quoique M.rs de l'Académie aient penſé que ces deux aigles qu'ils ont décrits & diſſéqués étoient de l'eſpèce du grand aigle *(chryſætos)*, il eſt aiſé de reconnoître par leur propre deſcription & en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande eſpèce, mais de l'eſpèce moyenne ou commune.

dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux assez amples & de plus de deux pouces de longueur; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit; que la vésicule du fiel étoit grande, & de la grosseur d'une grosse châtaigne ou marron; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaison de ceux des autres oiseaux; que les testicules du mâle n'étoient que de la grosseur d'un pois & de couleur de chair tirant sur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiseaux *(m)*.

(m) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II*, article de l'*aigle*.



LE PYGARGUE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 411.

L'ESPÈCE du Pygargue me paroît être composée de trois variétés ; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c) & le Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Aristote ne fait mention que de l'espèce *(e)*, & ne dit rien des variétés ; ce n'est même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puisqu'il lui donne pour surnom

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla, hinularia.*

(b) Aquila albicilla. L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 427.* — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne,* pag. 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *planche LXX.* — Le petit aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 429.*

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, *tome I, page 1, planche 1.* — L'aigle à tête blanche. Brisson, *tome I, page 422.*

(e) Aquilarum plura sunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac si albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia a nonnullis vocata cognomine est. Montes etiam sylvasque suis freta viribus petit; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

le mot *hinularia*, qui indique que cet oiseau fait sa proie des faons (*hinulos*), c'est-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'aussi grands animaux.

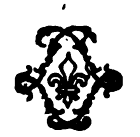
Les différences entre les pygargues & les aigles sont, 1.° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2.° la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3.° la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits ; car, il ne les

(f) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède..... qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

nourrit pas long-temps ; il les chaſſe hors du nid avant même qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir, & l'on prétend que ſans le ſecours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willughby, & dans pluſieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié ; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce ſentiment contre Nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpèces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils ſont aſſez forts pour ſe

(g) Quæ oſſifraga appellatur . . . . . . nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ ; cum enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat ; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem . . . . . pulli a parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque ; ſed oſſifraga recipit eos benignè & tuetur & alit dum, quantùm ſatis ſit, adoleſcant. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

paſſer de tous ſecours: d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid; en ſorte que ſouvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat: on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils ſont ſouvent au dépourvu; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit; au lieu que l'aigle commun *(aquila valeria)* eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.



LE
BALBUZARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 414.

LE Balbuzard *(pl. 11)* eſt l'oiſeau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer (b)*, & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui ſignifie *corbeau-pêcheur.* Crau ou craw eſt le cri du corbeau ; c'eſt auſſi ſon nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot eſt reſté en Bourgogne parmi les payſans, comme quantité d'autres termes anglois que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du ſéjour des Anglois dans cette province, ſous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Geſner, qui le premier a dit que cet oiſeau étoit appelé *croſpeſcherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne ; le vrai mot eſt *crau* & non pas *cros*, & la prononciation n'eſt ni *cros*,

(a) En Grec, Ἁλιάετος; en Latin, *Aquila marina ;* en Italien, *Anguiſta piombina ;* en Allemand, *Fiſch-adler* ou *Fiſch-ahr ;* en Polonois, *Orzelmarsky ;* en Anglois, *Baldbuzard ;* en Bourgogne, *Craupêcherot.*

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique.... L'aigle de mer. Briſſon, *tom. I, pag. 440, pl. XXXIV.* = *Balbuzardus anglorum.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 37.

ni *crau,* mais *craw,* ou ſimplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

A tout conſidérer, on doit dire que cet oiſeau n'eſt pas un aigle, quoiqu'il reſſemble plus aux aigles qu'aux autres oiſeaux de proie. D'abord il eſt bien plus petit *(c),* il n'a ni le port, ni la figure, ni le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles ſont auſſi très-différentes, ainſi que ſes appétits, ne vivant guère que de poiſſon qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce

(c) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard: celui que M. Briſſon a décrit, & qui ſans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied ſept pouces de longueur juſqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds ſept pouces de vol: au lieu que la femelle décrite par M.rs de l'Académie des Sciences, ſous le nom d'*haliætus,* à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf pouces de longueur de corps, y compris la queue, ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps ſeul, & ſept pieds & demi de vol; cette différence eſt ſi grande qu'on pourroit douter que cet oiſeau décrit par M.rs de l'Académie fût le balbuzard ou *craupêcherot,* ſi l'on n'en étoit aſſuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit: *Quintum* (aquilæ) *genus eſt quod haliætus, hoc eſt marina vocatur, cervice magnâ & craſſâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic ſæpius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut obſerver que les Grecs comprenoient tous les oiſeaux de proie qui volent de jour ſous

& ce qui prouve que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang juſqu'à ce qu'il aperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts ſi roides qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête groſſe & épaiſſe. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas des jambes dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière

ſous les noms génériques de *aëtos*, *gyps* & *hierax*, c'eſt-à-dire, *aquila*, *vultur & accipiter;* aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en diſtinguoient peu par des noms ſpécifiques; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'Ariſtote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs eſt un Écrivain ſavant & exact, aſſure que l'*haliætus* & l'*oſſifraga* ne ſont que le même oiſeau, puiſqu'Ariſtote les diſtingue ſi nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus;* mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus*, par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

eſt le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière eſt le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts & la peau qui recouvre la baſe du bec ſont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties ſont jaunes. Au reſte, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds ſont également ſéparés & dénués de membranes. C'eſt une erreur populaire que cet oiſeau nage avec un pied, tandis qu'il prend le poiſſon avec l'autre, & c'eſt cette erreur populaire qui a produit la mépriſe de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même choſe de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'eſt également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiſeaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied gauche. La ſource commune de ces erreurs eſt dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiſeau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté l'ayent accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié

(e) Haliætus.... Victitat piſcibus, majoribus anatibus, pes ſiniſter ſub palmatus. Linn. Syſt. nat. edit. X, *tome I, page 91.*

fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion; car l'*haliætus* ou *balbuzard*, ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres méditerranées voiſines des rivières, des étangs & des autres eaux douces; il eſt peut-être plus commun en Bourgogne, qui eſt au centre de la France, que ſur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce eſt un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en ſont traverſées & environnées par la mer à d'aſſez petites diſtances, Ariſtote a obſervé dans ſon pays que ces oiſeaux pêcheurs cherchoient leur proie ſur les rivages de la mer, & par cette raiſon il les a nommés *aigles de mer;* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suiſſe *(g)* & les autres pays

(f) Hanc aquilam (haliætum) *nuper accepi a nobili Dom. Nicolai Zedlitz in ſchildau quam ſervitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero piſces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piſcium odorem ſpirabat. . . . . non ſolum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & ſtagna Sileſiæ noſtræ degit & arboribus inſidens piſcibus inſidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 217.

(g) Geſner dit que cet oiſeau ſe trouve en Suiſſe en pluſieurs endroits, & qu'il fait ſon nid dans certains rochers près des eaux

éloignés de la mer où ils ſont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces*. Je fais cette remarque afin de faire ſentir que j'ai eu d'autant plus de raiſon de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, & d'y ſubſtituer le nom ſpécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *(h)*. Ariſtote aſſure que cet oiſeau a la vue très-perçante *(i)*; il force, dit-il, ſes petits à regarder le ſoleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en ſupporter l'éclat; ce fait, que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par pluſieurs autres auteurs, & qu'on l'ait même généraliſé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le ſoleil; cette obſervation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me ſemble qu'Ariſtote, ſur le témoignage duquel ſeul le fait eſt fondé, n'étoit pas trop bien informé au ſujet des petits de cet oiſeau; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il

ou dans des vallées profondes: il ajoute qu'on peut l'apprivoiſer & s'en ſervir dans la fauconnerie.

(h) M. Salerne a fait une mépriſe en diſant que l'oiſeau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, eſt l'oſſifrague ou le grand aigle de mer; c'eſt au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui eſt le craupêcherot. *Voyez l'Ornithol. de M. de Salerne, in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(i) At vero marina illa (aquila) *clariſſimâ oculorum acie eſt ac pullos adhuc implumes cogit adverſos intueri ſolem, percutit eum qui renitet & vertit ad ſolem; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

tue celui qui ne peut regarder le ſoleil. Or nous ſommes aſſurés qu'il pond ſouvent quatre œufs & rarement moins de trois ; que de plus il élève tous ſes petits. Au lieu d'habiter les rochers eſcarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il ſe tient plus volontiers dans les terres baſſes & marécageuſes, à portée des étangs & des lacs poiſſonneux ; & il me paroît encore que c'eſt à l'*orfraie* ou *oſſifrage*, & non pas au *balbuzard* ou *haliætus* qu'il faut attribuer ce que dit Ariſtote de ſa chaſſe aux oiſeaux de mer *(k)*, car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chaſſe, & je n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la pourſuite des mouettes ou des autres oiſeaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poiſſon. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiſeau n'ont trouvé que du poiſſon dans ſon eſtomac, & ſa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poiſſon, eſt un indice certain qu'il en fait au moins ſa nourriture habituelle ; il eſt ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, ſe paſſer d'alimens pendant pluſieurs jours ſans en être incommodé ni paroître affoibli *(l)*. Il eſt auſſi moins fier &

(k) Vagatur hæc (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur ſingulas.* Ariſtot. lib. IX, cap. XXXIV.

(l) Captus aliquando haliætus a doctiſſimo quodam medico, moribus ſatis placidus viſus fuit ac tractabilis & famis patientiſſimus. Vixit dies ſeptem abſque omne cibo & quidem in altâ quiete..... Carnem oblatam recuſavit, piſces ſine dubio voraturus, ſi exhibitæ fuiſſent, cum certò conſtaret eum hiſce vivere. Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut assez aisément le dresser pour la pêche, comme l'on dresse les autres oiseaux pour la chasse.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'espèce du balbuzard, est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & jusqu'en Nigritie *(m)*.

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.rs de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres Naturalistes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau

(m) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant : « on nous fit remarquer quantité d'oiseaux en Ni- » gritie, entr'autres des aigles de deux sortes, dont l'une vit de proie » de terre & l'autre de poisson; nous appelons celle-ci *monnette*, parce » qu'elle a le plumage de couleur de l'habit d'une carmélite avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, article* de l'Aigle.

Pl. II. Pag. 110.



del. Michel Sculp.

LE BALBUZARD

plus grand que M.rs de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter: car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles; le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps; je pense donc, avec M.rs de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliætus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.rs de l'Académie, n'ont remarqué de différences considérables que dans le foie qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle qui sont aussi moins grands; dans la position de la rate qui est immédiatement adhérente au côté droit de l'estomac dans l'aigle; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit située sous le lobe droit du foie; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiseaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.



L'ORFRAIE (a).

Voyez les planches enluminées, n.[os] *112 & 415.*

L'ORFRAIE, *Offifraga (pl. III)*, a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer (b)*. Il eft en effet à peu près auffi grand que le grand aigle ; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion, mais il a les ailes plus courtes; car, l'orfraie a jufqu'à trois pieds & demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que fept pieds de vol ou d'envergure ; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jufqu'à neuf pieds de vol. Cet oifeau eft d'abord très-remarquable par fa grandeur, & il eft reconnoiffable, 1.° par la couleur & la figure de fes ongles, qui font d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les

(a) En Grec, Φήνης; en Latin, *Offifraga;* en Italien, *Aquilaftro anguifta barbata;* en Allemand, *Groffer hafen ahr;* en Siléfie, *Skaft;* en Polonois, *Orzel-Lomignat;* en Anglois, *Ofprey;* en vieux François, *Orfraye, Offraie, Freneau, Bris-os, Osfrague, Orfraie.* Les Anciens lui ont donné le nom d'*offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oifeau caffoit avec fon bec les os des animaux dont il fait fa proie.

(b) Le grand aigle de mer. Briffon, *tome I, page 437.* — Orfraie ou offifrague. *Defcription du cap de Bonne-efpérance, par Kolbe, tome III, page 140.*

jambes

jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif: 3.° par une barbe de plumes qui pend sous le menton, ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu*. L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poissonneuses; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne aussi du gibier; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les chevreaux. Aristote assure que non-seulement l'orfraie femelle soigne ses petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chassés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient: je ne trouve pas que ce fait qui est assez singulier, & qui a été répété par tous les Naturalistes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'est que cet oiseau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit; & que par conséquent on doit présumer qu'il se trouveroit très-embarrassé, s'il avoit à soigner & nourrir une nombreuse famille: cependant, il n'y a guère de faits dans l'histoire des animaux d'Aristote qui ne soient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même plusieurs, qui me paroissoient aussi suspects que celui-ci, & c'est ce qui me porte à recommander à

ceux qui ſe trouveront à portée d'obſerver cet oiſeau, de tâcher de s'aſſurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve ſans aller chercher plus loin, qu'Ariſtote voyoit bien & diſoit vrai preſqu'en tout, c'eſt un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être conſtaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux léſés & obſcurcis par une eſpèce de nuage *(c)*: en conſéquence, il paroît que c'eſt la principale raiſon qui a déterminé Ariſtote à ſéparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiſeaux qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les réſultats, on le croiroit non-ſeulement ſuſpect, mais faux; car tous ceux qui ont obſervé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit aſſez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poiſſon, mais ils ne ſe ſont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il viſe d'aſſez loin le poiſſon ſur lequel il veut fondre; il pourſuit vivement les oiſeaux dont il veut faire ſa proie, & quoiqu'il vole moins vîte que les aigles, c'eſt plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles: cependant le reſpect qu'on doit à l'autorité du grand Philoſophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner ſcrupuleuſement les yeux de l'orfraie; & il a reconnu que l'ouverture de la

(c) Parum oſſifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læſos. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille; il a de plus obſervé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiſeaux eſt opaque & de couleur obſcure. Ainſi l'obſervation d'Ariſtote eſt bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'enſuit pas néceſſairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puiſque la lumière peut paſſer aiſément & abondamment par le petit cercle, parfaitement tranſparent, qui environne la pupille. Il doit ſeulement réſulter de cette conformation, que cet oiſeau porte ſur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obſcur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod væa quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat: atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit..... ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & ſubſtantia paulo craſſior ſit; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exacte pellucidam natura fabricata eſt; hoc ipſum viſus detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos ſupernè operit. Aldrov. *Avi.* tome I, page 226.

je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin : ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles; mais il est sûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offusquée pendant le jour, puisqu'il cherche & ravit sa proie aussi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le soir; d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette ou des autres oiseaux de nuit, on verra qu'elle n'est pas la même; & que les résultats doivent en être différens. Ces oiseaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux sont trop sensibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir : leur pupille est parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui se trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiseaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poisson pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaissant sur les eaux. M. Salerne dit aussi que quand l'orfraie s'abat sur un étang pour saisir sa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, sur-tout la nuit. *Ornithol. pag. 6.*

ne reçoit l'impreſſion que d'une lumière foible comme celle du crépuſcule ; elle devient au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reſte ronde en ſe rétréciſſant concentriquement dans les oiſeaux de nuit, dès que l'œil eſt frappé d'une forte lumière; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal, que parce qu'ils voient trop bien, puiſqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont beſoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière : à plus forte raiſon l'orfraie avec ſa taie ſur la pupille auroit beſoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compenſation à ce défaut; mais ce qui excuſe entièrement Ariſtote, d'avoir placé cet oiſeau avec les oiſeaux de nuit; c'eſt qu'en effet, il pêche & chaſſe la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être auſſi plus mal que la chouette dans l'obſcurité; mais il tire plus de parti, plus de produit que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus ;* ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages; en ſorte que je ſuis porté à croire

que ce Traité *de Mirabilibus*, n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondées ſur des préjugés populaires: nous pouvons en donner un exemple ſans ſortir du ſujet que nous traitons. L'on voit qu'Ariſtote déſigne & ſpécifie parfaitement l'eſpèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans ſon hiſtoire des animaux, puiſqu'il en fait la cinquième eſpèce de ſes aigles, à laquelle il donne des caractères très-diſtinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus*, que l'*haliætus* n'eſt d'aucune eſpèce, ou plutôt ne fait pas une eſpèce; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-ſeulement que les balbuzards (*haliæti*) n'ont point d'eſpèce, & qu'ils proviennent des mélanges des aigles de différentes eſpèces; mais encore que ce qui naît des balbuzards ne ſont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *deſquels orfraies naiſſent*, dit-il, *des petits vautours, leſquels*, ajoute-t-il encore, *produiſent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer* (f). Que de faits incroyables ſont compris

(f) *Haliæti ſuum genus non habent, ſed ex diverſo aquilarum coïtu*

dans ce passage ! que de choses absurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il est permis ou possible, les limites des variations de la Nature, & en donnant à ce passage l'explication la moins défavorable, supposons, pour un instant, que les balbuzards ne soient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes espèces d'aigles, ils seront féconds, comme le sont les métis de quelques autres oiseaux, & produiront entr'eux des second métis qui pourront remonter à l'espèce de l'orfraie, si le premier mélange a été de l'orfraie avec un autre aigle : jusque-là les loix de la Nature ne se trouvent pas entièrement violées ; mais dire ensuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produisent de grands, lesquels ne peuvent plus rien produire, c'est ajouter trois faits absolument incroyables, à deux qui sont déjà difficiles à croire ; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choses écrites légèrement, je ne puis me persuader qu'il soit l'auteur de ces trois assertions, & j'aime mieux croire que la fin de ce passage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en soit, il est très certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produisent plus rien. Chaque espèce, chaque race de vautour engendre

nascuntur : id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

plumage ; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiseaux ne soient d'espèces assez voisines pour pouvoir se mêler ; & des raisons d'analogie me persuadent que le mélange est fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, soit orfraies, soit balbuzards, tenant presque tout de la nature de leurs mères, ne conservent que quelques caractères de celle de leurs pères, par lesquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux espèces : de même on trouve des balbuzards, tels que celui qu'ont décrit M.rs de l'Académie, qui sont beaucoup plus grands & plus gros que les autres ; & en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais



v. del. Magd. Ther. Rousselet sculp.

L'ORFRAIE ou AIGLE DE MER

elle eſt aſſez répandue: on la trouve preſque par-tout en Europe, & il paroît même qu'elle eſt commune aux deux continens, & que ces oiſeaux fréquentent les lacs de l'Amérique ſeptentrionale *(h)*.

(h) Nota. Il me paroît que c'eſt à l'orfraie qu'il faut rapporter le paſſage ſuivant: « il y a encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur langue *ſondaqua;* elles font ordinairement leurs nids ſur le « *bord des eaux* ou de quelqu'autre précipice, tout au-deſſus des « plus *hauts arbres* ou *rochers*, de ſorte qu'elles ſont fort difficiles « à avoir: nous en dénichames néanmoins pluſieurs nids; mais nous « n'y trouvames pas plus d'un ou deux aiglons: j'en penſois nourrir « quelques-uns lorſque nous étions ſur le chemin des Hurons à « Québec; mais tant pour être trop lourds à porter, que pour ne « pouvoir fournir au *poiſſon* qu'il leur falloit, n'ayant autre choſe à « leur donner, nous en fimes chaudière & nous les trouvames fort « bons; car ils étoient encore jeunes & tendres », *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat, page 297.*



LE
JEAN-LE-BLANC (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 413, & planche IV de ce volume.

J'AI eu cet oiseau vivant, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroissoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ses dimensions : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces ; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces ; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure ; ses ailes lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de

(a) Jean-le-Blanc ou premier oiseau Saint-Martin. Bélon, *Hist. nat. des Ois.* pag. 103, fig. pag. 104. — Le jean-le-blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 443. — Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue,* peut-être parce qu'il est un peu haut monté sur ses jambes. *Ornithol. de Salerne,* page 24. . . . Le mâle est plus léger & plus blanc que la femelle, sur-tout au croupion ; sa queue est fort longue, & ses jambes sont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c.* . . . . . *Nota.* Belon & quelques autres Naturalistes après lui ont cru que cet oiseau étoit le pygargue ; mais ils se sont trompés, comme on peut s'en assurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous disons du jean-le-blanc.

la queue: la tête, le deſſus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reſte de leur étendue; en ſorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes: la gorge, la poitrine, le ventre & les côtés étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux; il y avoit des bandes tranſverſales plus brunes ſur la queue; la membrane qui couvre la baſe du bec eſt d'un bleu ſale; c'eſt-là que ſont placées les narines. L'iris des yeux eſt d'un beau jaune-citron ou de couleur de topaze d'orient; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans ſa jeuneſſe, & ſont devenus jaunes, ainſi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroiſſoit rougeâtre; en ſorte que l'apparence du tout, vu de loin, ſembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiſeau peſoit trois livres ſept onces après avoir mangé; & trois livres quatre onces, lorſqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ſes jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'eſt celui de l'aigle ou du pygargue: il n'a, comme je l'ai dit,

que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presqu'aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de deux pieds & demi de longueur, & plus de sept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc se rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus; il a aussi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles; ainsi quoiqu'il paroisse tenir quelque chose des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'est pas moins d'une espèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient aussi de la buse par la disposition des couleurs du plumage, & par un caractère qui m'a souvent frappé; c'est que dans de certaines attitudes, & sur-tout, vu de face, il ressembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il ressembloit à la buse. Cette même remarque a été faite par mon Dessinateur, & par quelques autres personnes; & il est singulier que cette ambiguité de figure, réponde à l'ambiguité de son naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buse; en sorte qu'on doit à certains égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiseaux.

Il m'a paru que cet oiseau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand

jour, & même vis-à-vis le ſoleil: il couroit aſſez vîte lorſqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ſes ailes en courant; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas abſolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant pluſieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, ſans qu'il en ait paru incommodé. On le nourriſſoit avec de la viande crue & ſaignante; mais en le faiſant jeûner, il mangeoit auſſi de la viande cuite: il déchiroit avec ſon bec la chair qu'on lui préſentoit, & il en avaloit d'aſſez gros morceaux; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un; mais en ſe mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution qu'un acte auſſi ſimple ne paroît en exiger. On laiſſoit à ſa portée un vaſe rempli d'eau: il commençoit par regarder de tous côtés fixement & long-temps, comme pour s'aſſurer s'il étoit ſeul, enſuite il s'approchoit du vaſe, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des héſitations, il plongeoit ſon bec juſqu'aux yeux, & à pluſieurs repriſes dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiſeaux de proie ſe cachent de même pour boire. Cela vient vraiſemblablement de ce que ces oiſeaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête juſqu'au-delà de l'ouverture du bec, & juſqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raiſon de crainte: cependant, le jean-le-blanc

ne montroit de défiance que ſur cela ſeul, car, pour tout le reſte, il paroiſſoit indifférent & même aſſez ſtupide. Il n'étoit point méchant, & ſe laiſſoit toucher ſans s'irriter; il avoit même une petite expreſſion de contentement Cŏ.... Cŏ, lorſqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à perſonne de préférence. Il devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiſeaux de proie *(b)*.

Il eſt

(b) Nota. Voici la note que m'a donnée ſur cet oiſeau l'homme que j'ai chargé du ſoin de mes volières. « Ayant préſenté au jean-» le-blanc différens alimens, comme du pain, du fromage, des » raiſins, de la pomme, &c..... il n'a voulu manger d'aucun, » quoiqu'il jeûnât depuis vingt-quatre heures: j'ai continué à le » faire jeûner trois jours de plus, & au bout de ce temps il a » également refuſé ces alimens; en ſorte qu'on peut aſſurer qu'il » ne mange rien de tout cela, quelque faim qu'il reſſente: je lui ai » auſſi préſenté des vers qu'il a conſtamment refuſés; car lui en ayant » mis un dans le bec, il l'a rejeté, quoiqu'il l'eût déjà avalé preſque » à moitié: il ſe jetoit avec avidité ſur les mulots & les ſouris que je » lui donnois, il les avaloit ſans leur donner un ſeul coup de bec; » je me ſuis aperçu que lorſqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou » ſeulement une groſſe, il paroiſſoit avoir un air plus inquiet, comme » s'il eût reſſenti quelque douleur; il avoit alors la tête moins libre » & plus enfoncée qu'à l'ordinaire; il reſtoit cinq ou ſix minutes » dans cet état, ſans s'occuper d'autre choſe; car il ne regardoit pas » de tous côtés comme il fait ordinairement, & je crois même qu'on » auroit pu l'approcher ſans qu'il ſe fût retourné, tant il étoit ſérieu-» ſement occupé de la digeſtion des ſouris qu'il venoit d'avaler: je » lui ai préſenté des grenouilles & des petits poiſſons; il a toujours » refuſé les poiſſons & mangé les grenouilles par demi-douzaines,

» & quelquefois

Il eſt très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoiſſent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce ſont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il eſt en effet remarquable par la blancheur du ventre, du deſſous des ailes, du croupion & de la queue. Il eſt cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères; car la femelle eſt preſque toute griſe, & n'a que du blanc ſale ſur les plumes du croupion; elle eſt, comme dans les autres oiſeaux de proie, plus grande, plus groſſe & plus peſante que le mâle : elle fait ſon nid preſqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt &

& quelquefois davantage; mais il ne les avale pas tout entières « comme les ſouris, il les ſaiſit d'abord avec ſes ongles & les dépèce « avant de les manger: je l'ai fait jeûner pendant trois jours, en ne « lui donnant que du poiſſon crud; il l'a toujours refuſé: j'ai ob- « ſervé qu'il rendoit les peaux des ſouris en petites pelotes longues « d'environ un pouce; & en les faiſant tremper dans de l'eau chaude, « j'ai reconnu qu'il n'y avoit que le poil & la peau de la ſouris, « ſans aucun os, & j'ai trouvé dans quelques-unes de ces pelotes « des grains de fer fondu & quelques autres parcelles de charbon ».

(c) Les habitans des villages connoiſſent un oiſeau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le-blanc*; car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

..... Ce jean-le-blanc aſſaut les poules des villages & prend les oiſeaux & connins; car auſſi eſt-il hardi: il fait grande deſtruction des perdrix & mange les petits oiſeaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, ſomme qu'il n'y a païſan qui ne le connoiſſe. *Idem, ibidem.*

de joncs; quelquefois aussi sur des sapins & sur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs, qui sont d'un gris tirant sur l'ardoise *(d)*: le mâle pourvoit abondamment à sa subsistance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle soigne & élève ses petits. Il fréquente de près les lieux habités, & sur-tout les hameaux & les fermes: il saisit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés; & lorsque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres oiseaux: il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiseaux & sur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol est pesant, & ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur: on les voit toujours voler bas *(e)*, & saisir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement: ils ne chassent guère que le matin & le soir, & ils se reposent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette espèce, car Belon donne la description d'un second oiseau qui est, dit-il *(f)*, encore une autre espèce

(d) Ornithologie de Salerne, *pages 23 & 24.*

(e) Quiconque le regarde voler, advise en lui la semblance d'un héron en l'air; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme plusieurs autres oiseaux de proie, mais vole le plus souvent bas contre terre, & principalement soir & matin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

d'oiſeau ſaint-martin, ſemblablement nommé *blanche-* «
queue, de même eſpèce que le ſuſdit jean-le-blanc, «
& qui reſſemble au milan royal, de ſi près, qu'on «
n'y trouveroit aucune différence, ſi ce n'étoit qu'il «
eſt plus petit & plus blanc deſſous le ventre, ayant «
les plumes qui touchent le croupion en la queue, «
tant deſſus que deſſous de couleur blanche ». Ces reſſemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus eſſentielle, qui eſt d'avoir les jambes longues, indiquent ſeulement que cette eſpèce eſt voiſine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en diffère conſidérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce ſoit une variété du jean-le-blanc; & nous avons reconnu que c'eſt le même oiſeau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la ſuite ſous le nom d'oiſeau *ſaint-martin*, parce qu'il ne reſſemble en rien au lanier.

Au reſte, le jean-le-blanc qui eſt très-commun en France, eſt néanmoins aſſez rare par-tout ailleurs, puiſqu'aucuns des Naturaliſtes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon; & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir m'étendre ſur les faits particuliers de l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe *(g)*, en diſant que cet oiſeau

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri; Raii, ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche;* & le mâle

étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'est-à-dire, *ravisseur de poules* : c'est ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, communs au ringtail & au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau; mais il auroit dû comparer les descriptions des Auteurs précédens, & il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes : d'autres Naturalistes ont pris l'oiseau appelé par M. Edwards, *Blue-hawk*, épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h)*, ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'Histoire Naturelle des oiseaux de proie.

henharrow ou *henharrier*, c'est-à-dire, *ravisseur de poules*; il diffère des autres oiseaux de ce genre par son croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redressées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiseau; apparemment qu'il ne se trouve point en Suède : il est assez commun dans ce pays-ci, & sur-tout en Sologne où il fait son nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles*. *Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota*. Que si M. Salerne eût seulement vu cet oiseau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redressées autour de la tête; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiseau que Turner a nommé *subbuteo*, & que M. Brisson appelle *faucon à collier*.

(h) *Britisch. Zoology*. pag. 67.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c..... Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c..... Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, & qui participent au naturel des oiseaux nobles & des oiseaux ignobles; ces espèces intermédiaires sont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buse; 2.° celle de l'oiseau saint-martin, que M.rs Brisson & Frisch ont appelé le *lanier cendré,* & que M. Edwards a nommé *faucon bleu,* mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buse, que du faucon ou du lanier; 3.° celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules); ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier,* mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & sur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc ne doit

point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.rs Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres; on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par les indications d'Aldrovande *(i)*, sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier que l'oiseau saint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiseaux, dont l'un est bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, c'est la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & si l'on compare la description d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je suis persuadé qu'on y trouvera assez de caractères pour présumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-

(i) Laniarius. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380. *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) Milvus albus, Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 367.



...e delin. Baron Sculp.

LE JEAN-LE-BLANC.

blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie est bonne & très-complète, sur-tout pour les oiseaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puisqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté jusqu'à la figure de cet oiseau.

(l) Pygargi secundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.



OISEAUX ÉTRANGERS
Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.
Voyez les planches enluminées, n.° 416.

I.

L'OISEAU des grandes Indes, dont M. Brisson a donné une description exacte *(a)*, sous le nom d'*aigle de Pondichéri*. Nous observerons seulement que par sa seule petitesse, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puisqu'il est de moitié moins grand que le plus petit des aigles: il ressemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la base du bec, & qui est d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue: son bec cendré à son origine, & d'un jaune pâle à son bout, semble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues; & ces différences indiquent assez que cet oiseau est d'une espèce particulière: c'est vraisemblablement l'oiseau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puisque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b)*; mais c'est plutôt

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV*. Brisson. *Ornith.* tome I, pag. 450.

(b) L'aigle Malabare est également beau & rare, sa tête, son cou & toute sa poitrine, sont couverts de plumes très-blanches, plus longues

plutôt par la beauté de ſon plumage, que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur: on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

II.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit ſous le nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Breſil, & que Fernandès a indiqué par le nom *yſquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique: c'eſt celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orenoque (f)*: les Anglois ont adopté

longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les ailes que deſſus; les ſix premières plumes de l'aile ſont noires au bout, la peau autour du bec eſt bleuâtre, le bout du bec eſt jaune, tirant ſur le vert; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs; cet animal a le regard perçant, il eſt de la groſſeur d'un faucon: c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornith. de Salerne*, pag. 8.

(c) L'aigle hupé du Breſil. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 446.

(d) Urutaurana (Braſilienſibus), *& urutari-tuquichu-caririri.* Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 203.

(e) Yſquauthli. Fernandès, *Hiſt. nat. nov. Hiſp.* pag. 34.

(f) Il paſſe aſſez ſouvent de la terre-ferme aux îles Antilles une ſorte de gros oiſeau, qui doit tenir le premier rang entre les oiſeaux de proie de l'Amérique: les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orenoque*, à cauſe qu'il eſt de la groſſeur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiſeau, qui n'eſt que

cette dénomination *(g)*, & l'appellent *orenoko-eagle:* il est un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de son plumage; mais il a pour caractères propres & spécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, & qu'il peut baisser ou relever à sa volonté; les jambes couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs: ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait

passager en cette île, se voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui est arrosée de la grande rivière d'Orénoque; tout son plumage est d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités de ses ailes & de sa queue sont bordées de jaune: il a les yeux vifs & perçans; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la pesanteur de son corps: il se repaît d'autres oiseaux sur lesquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale..... il attaque les arras, les perroquets..... on a remarqué qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hist. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, *pages 30 & 31.*

(g) Voyez Browne, *Hist. nat. of. Jamaïca*, page 471.

mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette eſpèce, l'oiſeau que Garcilaſſo appelle *aigle du Pérou (h),* qu'il dit être plus petit que les aigles d'Eſpagne.

Il en eſt de même de l'oiſeau des côtes occidentales de l'Afrique *(i),* dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente deſcription ſous le nom d'*eagle-crowned, aigle hupé,* qui me paroît être de la même eſpèce, ou d'une eſpèce très-voiſine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la deſcription de M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger *(k).*

(h) Hiſtoire naturelle des Incas, *tome II, page 274.*

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Briſſon, *Ornithol.* tom. I, pag. 448.

(k) Cet oiſeau, dit M. Edwards, eſt d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui ſe voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines ſont placées, eſt d'un brun obſcur, les coins de l'ouverture du bec ſont fendus aſſez avant juſque ſous les yeux, & ſont jaunâtres, l'iris des yeux eſt d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge ſont couverts de plumes blanches, parſemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, ſont d'un brun foncé, tirant ſur le noir, mais les bords extérieurs des plumes ſont d'un brun clair. Les pennes * ſont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes ſont blancs; la queue eſt d'un gris foncé, croiſée de barres noires, & le deſſous

* *Pennes* eſt un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiſeaux de proie.

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil, & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont aussi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre;

en, paroît être d'un gris de cendre obscur & léger; la poitrine est d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires transversales sur les côtés; le ventre est blanc, aussi-bien que le dessous de la queue qui est marqueté de taches noires; les cuisses & les jambes, jusqu'aux ongles, sont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles sont noirs & très-forts, les doigts sont couverts d'écailles d'un jaune vif, il élève ses plumes du dessus de la tête en forme de crête ou de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. 1, pag. 31 & 32, *planche enluminée 224*.

les jambes jusqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la distribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaison, avec toutes les ressemblances que nous venons d'indiquer; ainsi, je crois être bien fondé à regarder cet oiseau des côtes d'Afrique, comme étant de la même espèce que celui du Bresil; en sorte que l'aigle hupé du Bresil, l'aigle d'Orenoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne sont qu'une seule & même espèce d'oiseau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Bresil *(l)*, indiqué par Marcgrave sous le nom *urubitinga (m)*, qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays; & en effet il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit; 2.° par la couleur: celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

(l) L'aigle du Bresil. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 445.

(m) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

IV.

Voyez les planches enluminées, n.° 417.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur; & il est remarquable même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge pourpré qu'il a sous la gorge & sous le cou: on pourroit croire à cause de sa petitesse qu'il seroit du genre des éperviers ou des faucons; mais la forme de son bec, qui est droit à son insertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque distance de son origine, nous a déterminé à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample description, parce que la planche enluminée représente assez ses autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur*, par le P. du Tertre *(n)*, & qui est très-vraisemblablement le même que celui qui nous est indiqué par Catesby sous le nom de *fishing-hawk (o)*, épervier-pêcheur de

(n) Hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 253*.

(o) Fishing-Hawk. Catesby, *tome I, page 2, planche II, avec une figure coloriée.*

la Caroline; il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un autour, avec le corps plus alongé: ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure; il a l'iris des yeux jaune; la peau qui couvre la baſe du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & preſque tous auſſi longs les uns que les autres: tout le deſſus du corps, des ailes & de la queue, eſt d'un brun foncé; tout le deſſous du corps, des ailes & de la queue eſt blanc; les plumes des jambes ſont blanches, courtes & appliquées de très-près ſur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, eſt tout ſemblable au mansfeni, hormis « qu'il a les plumes du ventre blanches, & celles du « deſſus de la tête noires; ſes griffes ſont un peu plus « petites. Ce pêcheur eſt un vrai voleur de mer, qui « n'en veut non plus aux animaux de la terre qu'aux « oiſeaux de l'air, mais ſeulement aux poiſſons qu'il « épie de deſſus une branche ou une pointe de roc; « & les voyant à fleur d'eau, il fond promptement « deſſus, les enlevant avec ſes griffes, & les va manger « ſur un rocher: quoiqu'il ne faſſe pas la guerre aux « oiſeaux, ils ne laiſſent pas de le pourſuivre & de « s'attrouper, & de le bequeter juſqu'à ce qu'il change « de quartier. Les enfans des Sauvages les élèvent « étant petits, & s'en ſervent à la pêche par plaiſir « ſeulement, car ils ne rapportent jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre, n'eſt ni aſſez

précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption: mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de se nourrir de poisson. Tous ces caractères se réunissent pour n'en faire qu'une seule & même espèce avec celle du balbuzard.

V I.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une espèce de petit aigle (*nisus*): le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, est un puissant oiseau de proie, qui en sa forme & en son plumage, a tant de ressemblance avec l'aigle, que la seule petitesse peut l'en distinguer; car il n'est guère plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes; quoiqu'il soit si bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiseaux qui n'ont point de défense, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit aussi de serpens & de petits lézards: il se perche ordinairement sur les arbres les plus élevés: les plumes

sont

sont si fortes & si serrées, que si en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de prise pour pénétrer; la chair en est un peu plus noire, mais elle ne laisse pas d'être excellente. *Histoire des Antilles, tome II, page 252.*



LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps; seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre, il n'y a qu'eux qui se mettent en nombre & plusieurs contre un; il n'y a qu'eux qui s'acharnent sur les cadavres au point de les déchiqueter jusqu'aux os; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repousser: les éperviers, les faucons & jusqu'aux plus petits oiseaux montrent plus de courage, car ils chassent seuls, & presque tous dédaignent la chair morte, & refusent celle qui est corrompue: dans les oiseaux comparés aux quadrupèdes,

le vautour ſemble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandiſe du chacal, qui ſe met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la nobleſſe, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord diſtinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la ſimple inſpection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite; la tête nue, le cou auſſi preſque nu, couvert d'un ſimple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant preſque demi-circulaires, parce qu'ils ſe tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'eſpèce de duvet fin qui tapiſſe l'intérieur de leurs ailes, & qui ne ſe trouve pas dans les autres oiſeaux de proie; à la partie du deſſous de la gorge qui eſt plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui ſe tient fièrement droit, & preſque perpendiculairement ſur ſes pieds; au lieu que le vautour dont la ſituation eſt à demi horizontale, ſemble marquer la baſſeſſe de ſon caractère par la poſition inclinée de ſon corps: on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils ſont preſque les ſeuls oiſeaux de proie qui volent en nombre, c'eſt-à-dire

plus de deux ensemble; & aussi parce qu'ils ont le vol pesant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'essayer & de s'efforcer à trois ou quatre reprises, avant de pouvoir prendre leur plein essor *(a)*.

Nous avons composé le genre des aigles de trois espèces; savoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oiseaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie, le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil, *urutaurana*; 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubitinga*; 4.° celui que nous avons appelé le *petit*

(a) Nota. M. Ray, & M. Salerne, qui n'a fait presque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractéristiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne se recourbe pas immédiatement à sa naissance & se maintient droit jusqu'à deux pouces de distance de son origine; mais je dois observer que ce caractère n'est pas bien indiqué, car le bec des aigles ne se recourbe pas non plus dès sa naissance, il se maintient d'abord droit, & la seule différence est que dans le vautour cette partie droite du bec est plus longue que dans l'aigle; d'autres Naturalistes donnent aussi comme différence caractéristique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce caractère est équivoque & n'appartient pas à toutes les espèces de vautours; le griffon qui est l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a si rentré en dedans, qu'il y a au-dessous de son cou & à la place du jabot, un creux assez grand pour y mettre le poing.

aigle de l'Amérique ; 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de l'Amérique,* n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs; quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.

LE

PERCNOPTERE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 426.

J'ai adopté ce nom, tiré du Grec, pour distinguer cet oiseau de tous les autres; ce n'est point du tout un aigle, & ce n'est certainement qu'un vautour, ou si l'on veut suivre le sentiment des Anciens, il sera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiseaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Aristote *(b),* qui l'a placé parmi les

(a) Cet oiseau s'appelle en Catalogne, *Trencalos.* — Le Vautour des Alpes. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 464.

(b) Nota. Aristote en fait la quatrième espèce de ses aigles, sous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne ensuite pour surnom Ὑπαίετος,

aigles, avoue lui-même qu'il eſt plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, ſans avoir aucune de ſes bonnes qualités; ſe laiſſant chaſſer & battre par les corbeaux, étant pareſſeux à la chaſſe, peſant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres: il a auſſi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'eſt-à-dire, couvert comme la tête d'un ſimple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-deſſous du cou en forme de fraiſe; l'iris des yeux eſt d'un jaune rougeâtre; le bec & la peau nue qui en recouvre la baſe ſont noirs, l'extrémité crochue du bec eſt blanchâtre; le bas des jambes & les pieds ſont nus & de couleur plombée; les ongles ſont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles: il eſt de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte ſur la poitrine au-deſſous de ſa fraiſe, & cette tache brune paroît entourée ou plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche: en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines,

que Théodore Gaza a bien rendu par *ſubaquila;* mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont penſé qu'on devoit lire Γυπαίετος au lieu de Υπαίετος, c'eſt-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *ſubaquila:* ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiſeau.

& de deux autres trous qui se trouvent dans son bec par lesquels s'écoule la salive: il a le jabot proéminent; & lorsqu'il est à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)*: enfin il ne ressemble à l'aigle que par la grandeur, car il surpasse l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la grosseur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'espèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en assez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les ailes étendues appartient non-seulement à cette espèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiseaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.rs de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour jaune (c)*, le *vautour fauve (d)*;

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *part. III, pag. 209, avec une assez bonne figure.*

(b) Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussia. Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

(c) Vultur fulvus noster, Bætico Bellonii congener. Willugh. *Ornith.* pag. 36; & Ray, *Synops. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Brisson, *Ornithol.* tom. I, pag. 462.

& comme aucune de ces dénominations n'eſt univoque ni exacte, nous avons préféré le nom ſimple de griffon. Cet oiſeau eſt encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a ſept pouces de longueur; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles; le cou eſt preſque entièrement dénué de plumes; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé; le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils, qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère; la peau du corps qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre; les plus grandes plumes de l'aile ont juſqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence: les ongles ſont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je

Je crois, comme l'ont dit M.rs de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote *(e)*; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)*; il paroîtroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car, il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'espèce en particulier; & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raison, que le griffon fût le même que son grand vautour; le vautour commun, qui est tout aussi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour; en sorte qu'on doit penser que M.rs de l'Académie des Sciences, ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une chose aussi équivoque & aussi douteuse, sans avoir même indiqué la raison ou le fondement de leur assertion, qui ne peut se trouver vraie que par hasard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des com-

(e) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appelé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 59.*

(f) Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius. Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 3.

petite éminence ronde aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent; que dans la base du bec sont les trous des narines, longs de six lignes sur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau; que la langue est dure & cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que l'œsophage se dilate vers le bas, & forme une grosse bosse qui prend un peu au-dessous du rétrécissement de l'œsophage; que cette bosse n'est différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle est parsemée d'une grande quantité de vaisseaux fort visibles, à cause que la membrane de cette poche est fort blanche & fort transparente *(l)*; que le gésier n'est ni aussi dur, ni aussi épais qu'il l'est dans les gallinacés, & que sa partie charnue n'est pas rouge comme aux gésiers des autres oiseaux, mais blanche comme sont les autres ventricules; que les intestins & les *cæcum* sont petits

(l) Nota. Il paroîtroit par ce que disent ici M.[rs] de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me suis assuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une bosse & un grand élargissement dans cette partie de l'œsophage qui soulève la peau du creux & le remplit lorsque l'animal est bien repu.

comme dans les autres oiſeaux de proie; qu'enfin l'ovaire eſt à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit droit & égal, ainſi qu'il l'eſt dans pluſieurs autres oiſeaux *(m)*.

Si nous comparons ces obſervations ſur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomiſtes de l'Académie ont faites ſur les aigles, nous remarquerons aiſément que quoique les vautours ſe nourriſſent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui ſervent à la digeſtion, & qu'ils ſont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiſeaux qui ſe nourriſſent de grain, puiſqu'ils ont un jabot & un eſtomac qu'on peut regarder, comme un demi-géſier, par ſon épaiſſeur à la partie du fond: en ſorte que les vautours paroiſſent être conformés non-ſeulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie III, article* du Griffon.

LE VAUTOUR
OU
GRAND VAUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 425.

LE Vautour, simplement dit, ou le grand Vautour *(pl. V)*, est l'oiseau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré (b)*, & que la plupart des Naturalistes après lui, ont aussi nommé *vautour cendré (c)*, quoiqu'il soit beaucoup plus noir que cendré: il est plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer, 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, & qui est de la même couleur que celle des plumes du dos; 2.° par

(a) Vautour, en Arabe, *Racham* ou *Rocham;* en Grec, Γύψ; en Latin, *Vultur;* en Espagnol, *Buyetre;* en Italien, *Avoltorio;* en Allemand, *Gyr* ou *Geir,* ou *Geier;* en Polonois, *Sep;* en Anglois, *Geir* ou *Vulture.* — Le Vautour. Brisson, *tome I, page 453.*

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 83, avec une figure.*

(c) *Vultur cinereus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 271 & 235. — Ray, *Synops. avi.* pag. 9, n.° 1. — Willughby, *Ornithol.* pag. 35, n.° 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomast.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.



...ain. Hubert Sculp.

LE VAUTOUR.

une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc; 3.° par les pieds qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.

LE
VAUTOUR À AIGRETTES (a).

CE Vautour qui est moins grand que les trois premiers, l'est cependant encore assez pour être mis au nombre des grands vautours: nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Gesner *(b)*, qui de tous les Naturalistes est le seul qui ait vu plusieurs de ces oiseaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *hasengeier* (*vautour aux lièvres*), a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorsqu'il est en repos, à terre ou perché, il redresse

(a) Le vautour hupé. Brisson, *Ornith.* tome I, page 460.

(b) Gesner. *Avi.* page 782.

les plumes de la tête qui lui font alors comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue: il poursuit les oiseaux de toute espèce, & il en fait sa proie; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson: il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser; non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course; il vole avec grand bruit: il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres: quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, & l'année suivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)*: ils font leurs nids

(c) Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo complurimum. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

dans

dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver: ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher *(d)*; les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles; ils sont moins communs dans le nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà; puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède *(e)*, ne fait aucune mention des vautours: cependant nous parlerons dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les Observations de Belon, depuis la page 10 jusqu'à 14.* — Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel, par Dapper, page 460.*

(e) Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

n'empêche pas qu'ils ne ſoient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte *(f)*, en Arabie, dans les îles de l'Archipel, & dans pluſieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Aſie: on y fait même grand uſage de la peau des vautours, le cuir en eſt preſque auſſi épais que celui d'un chevreau, il eſt recouvert d'un duvet très-fin, très-ſerré & très-chaud; & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

(f) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déſerte, avons obſervé que les vautours y ſont fréquens & grands. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 84.*

(g) Les païſans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Égypte & dans l'Arabie déſerte, s'étudient de prendre les vautours en diverſes manières; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers. . . . . Leur peau eſt quaſi auſſi épaiſſe que celle d'un chevreau. . . . . Les pelletiers ſavent tirer les plus groſſes plumes de la peau des vautours, laiſſant le duvet qui eſt au-deſſous, & ainſi la conroyent faiſant pelices qui valent grand'ſomme d'argent; mais en France s'en ſervent le plus à faire pièces à mettre ſur l'eſtomac. . . . . Qui ſeroit au Caire & iroit voir les marchandiſes qui ſont expoſées en vente, trouveroit des vêtemens de fine ſoie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Id. ibid.* pag. 83 & 84. — Il y a une grande quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiſeaux ſont de la groſſeur d'un cygne, fort ſemblables à l'aigle en ce que leurs ailes & leur dos ſont couverts de mêmes plumes; leur cou eſt plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en eſt ſi couverte que les Inſulaires la portent ſur la poitrine & devant leur eſtomac pour aider à la digeſtion: ces oiſeaux ont une touffe de plumes au-deſſous du cou; leurs jambes ſont groſſes & fortes. . . . . Ils ne vivent que de charognes & ils s'en rempliſſent ſi fort qu'ils en dévorent en une fois autant

Au reſte, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, eſt de la même eſpèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré*, & qu'on ne doit pas les ſéparer comme l'ont fait quelques Naturaliſtes *(h)*, puiſque Belon lui-même, qui eſt le ſeul qui les ait indiqués, ne les ſépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faiſant tous deux l'eſpèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en ſorte qu'il eſt probable qu'il en exiſte en effet de noirs, tels que celui qui eſt repréſenté dans les planches enluminées, *n.° 425*, & d'autres qui ſont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en eſt du vautour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux ſont de l'eſpèce commune du vautour ou de l'aigle. Ariſtote a eu raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puiſque ce genre eſt en effet compoſé des trois eſpèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, ſans y comprendre le percnoptère, qu'Ariſtote avoit cru devoir ſéparer des vautours & aſſocier aux aigles. Il n'en eſt pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une ſeule eſpèce en

qu'il leur en faut pour quinze jours..... Et lorſqu'ils ſont ainſi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'eſt alors qu'on les tire & tue fort à l'aiſe; ils ſont même alors quelquefois ſi peſans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Deſcription de l'Archipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Briſſon, *tome I, page 457.*

Europe; ainsi, ce Philosophe a eu encore raison de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'est-à-dire, contenoit plus d'espèces que celui du petit vautour.

LE
PETIT VAUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 449.

IL nous reste maintenant à parler des petits Vautours, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous donnons ici la représentation, paroît être en effet d'une espèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus; tandis que les deux

(a) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

(b) Vultur leucocephalos. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375. — Le Vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, eſt vraiſemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui ſe trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & juſqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé: on peut remarquer qu'il a la tête & le deſſous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il eſt blanc preſqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui ſont noires *(c)*: ces caractères ſont plus que ſuffiſans pour le faire reconnoître.

Des autres eſpèces de petits vautours indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou plutôt ſéparer le ſecond, c'eſt-à-dire, le vautour d'Égypte, qui, par la deſcription que Belon ſeul en a donnée *(d)*, n'eſt point un vautour, mais un oiſeau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *ſacre Égyptien*; il ne nous reſte donc plus que le vautour brun, au ſujet duquel je remarquerai ſeulement, que je ne vois pas les raiſons qui ont déterminé M. Briſſon à rapporter cet oiſeau à l'*aquila heteropode* de Geſner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet

(c) Cet oiſeau, dit M. Schwenckfeld, qui ſe nomme en Siléſie *Grimmer*, a la langue aſſez large, l'eſtomac épais & ridé, la véſicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

(d) Sacre Égyptien. *Hierax*, en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Égypte*, en François. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, pages 110 & 111.

aigle hétéropode un vautour, on devoit le supprimer de la liſte des oiſeaux; car ſon exiſtence n'eſt nullement prouvée; aucun des Naturaliſtes ne l'a vu; Geſner *(e)*, qui ſeul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*, n'en avoit eu qu'un deſſin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, eſt priſe du deſſin dans lequel l'une des jambes de cet oiſeau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain ſur cette eſpèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en ſuppoſant la vérité de ce même deſſin. Or un oiſeau deſſiné par un homme inconnu, nommé d'après un deſſin incorrect, & que la ſeule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle; un oiſeau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, eſt-il un vautour ou un aigle! eſt-il même un oiſeau réellement exiſtant! il me paroît donc que c'eſt très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reſte, l'oiſeau qui exiſte réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'exiſte pas, eſt repréſenté dans les planches enluminées,

(e) Aquila Heteropode. Geſner, *Avi.* pag. 207.

(f) Aquila Heteropos. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232. — *Heteropos. Geſner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71. — *Falco capite nudo fuſcus.* Linn. *Syſt. nat.* edit. VI, gen. 36, ſp. 2.

n.° 427; & comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte *(g)*, nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Vautours.

I.

Voyez les planches enluminées, n.° 427.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte, sous le nom de *Vautour brun*, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée comme appartenante au climat de l'Afrique, & sur-tout aux terres voisines de la mer méditerranée.

I I.

L'OISEAU appelé par Belon, le *sacre d'Égypte*, & que le docteur Shaw indique sous le nom *Achbobba;* cet oiseau se voit par troupes dans les terres stériles & sablonneuses qui avoisinent les pyramides d'Égypte; il se tient presque toujours à terre & se repaît comme les vautours de toute viande & de chair corrompue. « Il

» eſt (dit Belon) oiſeau ſordide & non gentil, &
» quiconque feindra voir un oiſeau, ayant la corpulence
» d'un milan, le bec entre le corbeau & l'oiſeau de
» proie, crochu par le fin bout, & les jambes & pieds,
» & marcher comme le corbeau, aura l'idée de cet
» oiſeau, qui eſt fréquent en Égypte, mais rare
» ailleurs, quoiqu'il y en ait quelques-uns en Syrie,
» & que j'en aye (ajoute-t-il) vu quelqu'uns dans
la Caramanie ». Au reſte, cet oiſeau varie pour les
couleurs; c'eſt à ce que croit Belon, *l'hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous
deux tuent & mangent les ſerpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du Caire,
» dit le docteur Shaw, nous rencontrames pluſieurs
» troupes d'achbobbas, qui, comme nos corbeaux,
» vivent de charogne. . . c'eſt peut-être l'épervier
» d'Égypte, dont Strabon dit, que contre le naturel
» de ces ſortes d'oiſeaux, il n'eſt pas fort ſauvage,
» car l'achbobba eſt un oiſeau qui ne fait point de mal
» & que les Mahometans regardent comme ſacré;
» c'eſt pourquoi le Bacha donne tous les jours deux

(a) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, pages 110 & 111, avec figure,* dans laquelle on peut remarquer que le bec reſſemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit préſumer que cette partie eſt mal repréſentée dans la figure, puiſque l'Auteur dit dans ſa deſcription, que le bec eſt entre celui du corbeau & celui d'un oiſeau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime aſſez bien la forme du bec d'un vautour.

» bœufs

bœufs pour les nourrir, ce qui paroît être un reste « de l'ancienne superstition des Égyptiens » *(b)*. C'est de ce même oiseau dont parle Paul Lucas. « On rencontre encore en Égypte, dit-il, de ces éperviers à qui « on rendoit, ainsi qu'à l'ibis, un autre culte religieux; « c'est un oiseau de proie de la grosseur d'un corbeau, « dont la tête ressemble à celle d'un vautour & les « plumes à celles d'un faucon; les prêtres de ce pays « représentoient de grands mystères sous le symbole de « cet oiseau; ils le faisoient graver sur leurs obélisques « & sur les murailles de leurs temples pour représenter « le soleil; la vivacité de ses yeux qu'il tourne incessamment vers cet astre, la rapidité de son vol, sa « longue vie, tout leur parut propre à marquer la nature « du soleil, &c » *(c)*. Au reste, cet oiseau, qui, comme l'on voit, n'est pas assez décrit, pourroit bien être le même que le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, art. IV.

III.

Voyez les planches enluminées, n.° 428.

L'OISEAU *(d)* de l'Amérique méridionale, que les

(b) Voyage de M. Shaw, D. M. *tome II, pages 9 & 92.*

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III, page 204.*

(d) Cosquauhtli, *ut Mexicani vocant; sive aura.* De Laët, *Hist. nov. orbis,* pag. 232. — Coscaquauhtli. *Regina aurarum.* Hernandès, *Hist. Mex.* pag. 319. — Coscaquauhtli. Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* p. 20. — *Regina aurarum.* Eus. Nieremberg, *p. 224.* — Vautour des Indes. Albin, *tome II, p. 2, avec une figure coloriée, planche IV.*

Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi des Vautours (e)*, & qui eſt en effet le plus bel oiſeau de ce genre : c'eſt d'après celui qui eſt au cabinet du Roi que M. Briſſon en a donné une bonne & ample deſcription. M. Edwards, qui a vu pluſieurs de ces oiſeaux à Londres, l'a auſſi très-bien décrit & deſſiné : nous réunirons ici les remarques de ces deux auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes ſur la forme & la nature de cet oiſeau ; c'eſt certainement un vautour, car il a la tête & le cou dénué de plumes, ce qui eſt le caractère le plus diſtinctif de ce genre ; mais il n'eſt pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle, & n'ayant pas les ailes à proportion ſi grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec qui eſt aſſez fort & épais, eſt d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il eſt entièrement rouge, & dans d'autres il ne l'eſt qu'à ſon extrémité, & noir dans ſon milieu ; la baſe du bec eſt environnée & couverte d'une peau

(e) Roi des Vautours. Edwards, *Hiſt. des Oiſeaux*, tome I, page 2, avec une bonne figure bien enluminée, planche II. — Le Roi des Vautours. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

de couleur orangée, large, & s'élevant de chaque côté jusqu'au haut de la tête, & c'est dans cette peau que sont placées les narines, de forme oblongue, & entre lesquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, selon le mouvement de tête que fait l'oiseau; les yeux sont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles; la tête & le cou sont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair sur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif sur le derrière & plus terne sur le devant; au-dessous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle sort & s'étend de chaque côté sous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans sa partie postérieure: cette peau est rayée de petites lignes de duvet noir; les joues ou côtés de la tête sont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec, il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie supérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale de duvet noir, & l'espace contenu entre ces deux lignes est d'un jaune terne; les côtés du haut du cou sont d'une couleur rouge, qui se change en descendant par nuances en jaune; au-dessous de la partie nue du cou est une espèce de collier ou de fraise, formée par des plumes douces, assez longues, & d'un cendré foncé; ce collier qui entoure le cou entier & descend sur la poitrine, est

assez ample pour que l'oiseau puisse, en se resserrant, y cacher son cou & partie de sa tête, comme dans un capuchon, & c'est ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de *moine (f)* par quelques Naturalistes; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuisses, des jambes, & celles du dessous de la queue sont blanches & teintes d'un peu d'aurore; celles du croupion & du dessus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans d'autres; les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi-bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris; la couleur des pieds & des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux, les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre & les ongles noirâtres; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts & peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)*; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne : Navarette en parlant de cet

(f) Vultur monachus. Monck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picto Bareithano. Calvitium quasi rasum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere potest. Klein, *Ordo Avi.* pag. 46.

(g) Albin dit que celui qu'il a dessiné étoit venu des Indes orientales par un vaisseau Hollandois appelé le *Pallampank, part. III, page 2, n.° 4.* M. Edwards dit aussi que les gens qui montroient ces oiseaux à la foire de Londres, assuroient qu'ils venoient des Indes orientales; mais que néanmoins il croit qu'ils sont de l'Amérique.

oiſeau dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* ou *vautours ;* c'eſt un des plus beaux oiſeaux qu'on « puiſſe voir, &c. » Le ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards, que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique : Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne,* le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre : Fernandès, Nieremberg & de Laët *(i)* qui tous ont copié la deſcription de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiſeau eſt commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Eſpagne ; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet

(h) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchaſſ, *page 753.*

(i) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une incroyable abondance & variété de beaux oiſeaux, entre leſquels on eſtime exceller le *Coſquauhtli* ou *Aura,* comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles ſont d'un noir rougiſſant ; les ailes ſont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reſte ; les ongles ſont recourbés ; le bec ſemblable au papagais, rouge au bout ; les trous des narines ouverts ; les yeux noirs, les prunelles fauves ; les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de ſang & rempli de pluſieurs rides, leſquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres ; la queue eſt ſemblable à celle d'un aigle, noire deſſus & cendrée deſſous..... Il y a un autre oiſeau de même eſpèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl.* De Laët, *Hiſt. du nouveau Monde,* liv. V, chap. IV, p. 143 & 144. *Nota.* Ce ſecond oiſeau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, eſt un vautour ; car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été auſſi nommé *roi des Zopilotles.*

oiſeau dans ceux de l'Afrique & de l'Aſie, je penſe qu'on peut aſſurer qu'il eſt propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne ſe trouve pas dans l'ancien; on pourroit m'objecter, que puiſque l'ouroutaran ou aigle du Breſil ſe trouve de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas aſſurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas auſſi; la diſtance entre les deux continens eſt égale pour ces deux oiſeaux, mais probablement la puiſſance du vol eſt inégale *(k)*, & les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en ſoit, il paroît que celui-ci eſt confiné dans les terres où il eſt né, & qui s'étendent du Breſil à la nouvelle Eſpagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainſi ne pouvant traverſer la mer au vol entre le Breſil & la Guinée, & ne pouvant paſſer par les terres du nord, cette eſpèce eſt demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liſte de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reſte, ce bel oiſeau n'eſt ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiſeau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que ſon vol eſt ſi ferme qu'il réſiſte aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il ſurmonte la force du vent par celle de ſon vol; mais ce nom *aura* n'eſt pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui eſt le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article ſuivant.



...in. Hubert Sculp.

LE ROI DES VAUTOURS

foibles, & ne se nourrit que de rats, de lézards, de serpens & même des excrémens des animaux & des hommes; aussi a-t-il une très-mauvaise odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de sa chair.

I V.

Voyez les planches enluminées, n.° 187 (l).

L'OISEAU appelé *ouroua* ou *aura (m)*, par les Indiens de Cayenne, *urubu (n)* (ouroubou) par ceux du Bresil,

(l) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus*. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus; duplici ingluvie foras propendente.* Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des Amazones. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale*, page 129. — *Aura; gallinaça aut gallinaço aliis.* Euf. Nieremberg, *page 224.* — *Zopilotl sive aura.* Hernandès, *page 331;* Fernandès, *page 37.* — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag. 224.* — Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Cavion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzard.* Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page 6, avec une figure coloriée. Nota. Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du Traducteur. *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse.*

(n) Nota. On a mis par méprise le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours; mais c'est à l'oiseau dont il est ici question que ce nom appartient.

Zopilott par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le furnom de *marchand*: c'eft encore une efpèce qu'on doit rapporter au genre des vautours *(o)*, parce qu'il eft du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il reffemble au dindon *(p)*, ce qui lui a fait donner par les Efpagnols & les Portugais, le nom de *gallinaça* ou *gallinaço*; il n'eft guère que de la grandeur d'une oie fauvage; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'eft couverte, ainfi que le cou, que de la peau nue, & femée feulement de quelques poils noirs affez rares; cette peau eft raboteufe & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre: les ailes, lorfqu'elles font pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant eft elle-même affez longue: le bec eft d'un blanc jaunâtre & n'eft crochu qu'à l'extrémité; la peau nue qui en recouvre la bafe s'étend prefqu'au milieu du bec, & elle eft d'un jaune rougeâtre; l'iris de l'œil eft orangé, & les paupières font blanches; les plumes de tout le corps font brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obfcurs; les pieds font d'une couleur livide, & les ongles font

(o) Vultur pullus, capite implumi, cute craffâ rugofâ, ultra aperturas nafales laxata, tecto. Browne, *Hift. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Brefil. Briffon, *Ornithol.* tome I, page 468.

(p) Vultur gallinæ Africanæ facie. Sloane, *Of Jamaïc.* pag. 294, avec une figure.

noirs;

noirs: cet oiſeau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il eſt auſſi plus lâche, plus ſale & plus vorace qu'aucun d'eux, ſe nourriſſant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & aſſez rapide, pour pourſuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chaſſe quelquefois, c'eſt, en ſe réuniſſant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre ſur quelque animal endormi ou bleſſé.

Le marchand eſt le même oiſeau que celui qu'a décrit Kolbe, ſous le nom d'*aigle du cap;* il ſe trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du Nord, il paroît qu'il a traverſé la mer entre le Breſil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & obſervé pluſieurs de ces oiſeaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils ſont toujours maigres. Il eſt donc très-poſſible qu'étant auſſi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui ſépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne ſe nourriſſent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains;

(q) Nota. J'ai cru devoir donner une courte deſcription de cet oiſeau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de légères différences, il eſt à préſumer que ce ſont des variétés individuelles, & par conſéquent leurs deſcriptions peuvent être auſſi bonnes que la mienne.

qu'ils se rassemblent sur de grands arbres d'où ils descendent en troupes pour dévorer les charognes; il ajoute que leur chair a une mauvaise odeur, plus forte que celle de la chair du corbeau. Nieremberg dit aussi qu'ils volent très-haut & en grandes troupes; qu'ils passent la nuit sur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts, qui peuvent leur servir de pâture; qu'ils sont très-silencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent; qu'ils sont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits sont blancs dans le premier âge, & deviennent ensuite bruns ou noirâtres en grandissant. Marcgrave, dans la description qu'il donne de cet oiseau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainsi dire, couleur de rubis; la langue en gouttière & en scie sur les côtés. Ximenés assure que ces oiseaux ne volent jamais qu'en grandes troupes & toujours très-haut; qu'ils tombent tous ensemble sur la même proie, qu'ils dévorent jusqu'aux os & sans aucun débat entr'eux, & qu'ils se remplissent au point de ne pouvoir reprendre leur vol: ce sont de ces mêmes oiseaux dont Acosta fait mention sous le nom de *poullazes (r)*, « qui sont, dit-il, d'une admirable

(r) Histoire des Indes, par Joseph Acosta, *page 196*.

légèreté, ont la vue très-perçante, & qui sont fort « propres pour nétoyer les cités, d'autant qu'ils n'y « laissent aucunes charognes ni choses mortes; ils passent « la nuit sur les arbres ou sur les rochers, & au matin « viennent aux cités, se mettent sur le sommet des plus « hauts édifices, d'où ils épient & attendent leur prise; « leurs petits ont le plumage blanc, qui change ensuite « en noir avec l'âge ». « Je crois, dit Desmarchais, que ces oiseaux appelés *gallinaches* par les Portugais, & « *marchands* par les François de Saint-Domingue, « sont une espèce de coq-d'inde *(s)*, qui au lieu de « vivre de grains, de fruits & d'herbes comme les « autres, se sont accoutumés à être nourris de corps « morts & de charognes; ils suivent les chasseurs, sur- « tout ceux qui ne vont à la chasse que pour la peau « des bêtes; ces gens abandonnent les chairs, qui « pourriroient sur les lieux & infecteroient l'air sans le « secours de ces oiseaux, qui ne voient pas plutôt « un corps écorché, qu'ils s'appellent les uns les « autres, & fondent dessus comme des vautours, & « en moins de rien en dévorent la chair & laissent « les os aussi nets que s'ils avoient été raclés avec un « couteau. Les Espagnols des grandes îles & de la « terre-ferme, aussi-bien que les Portugais, habitans «

(s) Nota. Que quoique cet oiseau ressemble au coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'est pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-seulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les serres.

» des lieux où l'on fait des cuirs, ont un ſoin tout
» particulier de ces oiſeaux, à cauſe du ſervice qu'ils
» leur rendent, en dévorant les corps morts & em-
» pêchant ainſi qu'ils ne corrompent l'air; ils con-
» damnent à une amende les chaſſeurs qui tombent
» dans cette mépriſe; cette protection a extrêmement
» multiplié cette vilaine eſpèce de coq-d'inde; on
» en trouve en bien des endroits de la Guiane, auſſi-
» bien que du Breſil, de la nouvelle Eſpagne & des
» grandes îles; ils ont une odeur de charogne que rien
» ne peut ôter; on a beau leur arracher le croupion
» dès qu'on les a tués, leur ôter les entrailles, tous
» ces ſoins ſont inutiles; leur chair dure, coriace,
» filaſſeuſe, a contracté une mauvaiſe odeur inſup-
portable ».

« Ces oiſeaux (dit Kolbe) ſe nourriſſent d'animaux
» morts; j'ai moi-même vu pluſieurs fois des ſquelettes
» de vaches, de bœufs & d'animaux ſauvages qu'ils
» avoient dévorés; j'appelle ces reſtes des ſquelettes, &
» ce n'eſt pas ſans fondement, puiſque ces oiſeaux
» ſéparent avec tant d'art les chairs d'avec les os &
» la peau, que ce qui reſte eſt un ſquelette parfait,
» couvert encore de la peau, ſans qu'il y ait rien de
» dérangé; on ne ſauroit même s'apercevoir que ce
» cadavre eſt vide que lorſqu'on en eſt tout près:
» pour cela, voici comme ils s'y prennent; d'abord
» ils font une ouverture au ventre de l'animal, d'où
» ils arrachent les entrailles, qu'ils mangent, & entrant

dans le vide qu'ils viennent de faire ils séparent les « chairs ; les Hollandois du Cap appellent ces aigles « *ſtront-vogels* ou *ſtront-jagers (t),* c'eſt-à-dire, *oiſeaux* « *de fiente,* ou qui vont à la chaſſe de la fiente ; il « arrive ſouvent qu'un bœuf qu'on laiſſe retourner ſeul « à ſon étable, après l'avoir ôté de la charue, ſe « couche ſur le chemin pour ſe repoſer ; ſi ces aigles « l'aperçoivent elles tombent immanquablement ſur lui « & le dévorent ; lorſqu'elles veulent attaquer une vache « ou un bœuf, elles ſe raſſemblent & viennent fondre « deſſus au nombre de cent & quelquefois même « davantage ; elles ont l'œil ſi excellent qu'elles « découvrent leur proie à une extrême hauteur, & « dans le temps qu'elles-mêmes échappent à la vue la « plus perçante, & auſſitôt qu'elles voient le moment « favorable elles tombent perpendiculairement ſur l'a- « nimal qu'elles guettent ; ces aigles ſont un peu plus « groſſes que les oies ſauvages, leurs plumes ſont en « partie noires, & en partie d'un gris clair, mais la « partie noire eſt la plus grande ; elles ont le bec gros, « crochu & fort pointu ; leurs ſerres ſont groſſes & « aiguës *(u)* ».

» Cet oiſeau (dit Cateſby) pèſe quatre livres &

(t) Cette eſpèce d'aigle eſt appelée *turkey buzzard, dindon buſe,* par Cateſby. *Hiſt. Nat. Carol.* Tab. VI ; & par Hans Sloane, *Hiſt. nat. Jamaïc. &c.* Note de l'Éditeur de Kolbe.

(u) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe ; *tome III, pages 158 & 159.*

» demie, il a la tête & une partie du cou rouge, chauve
» & charnu comme celui d'un dindon, clairement
» semés de poils noirs; le bec de deux pouces & demi
» de long, moitié couvert de chair, & dont le bout
» qui est blanc est crochu comme celui d'un faucon;
» mais il n'a point de crochets aux côtés de la man-
» dibule supérieure; les narines sont très-grandes &
» très-ouvertes, placées en avant à une distance
» extraordinaire des yeux; les plumes de tout le corps
» ont un mélange de pourpre foncé & de vert; ses
» jambes sont courtes & de couleur de chair, ses
» doigts longs comme ceux des coqs domestiques,
» & ses ongles qui sont noirs ne sont pas si crochus
» que ceux des faucons: ils se nourrissent de charognes
» & volent sans cesse pour tâcher d'en découvrir; ils
» se tiennent long-temps sur l'aile & montent &
» descendent d'un vol aisé, sans qu'on puisse s'aper-
» cevoir du mouvement de leurs ailes; une charogne
» attire un grand nombre de ces oiseaux, & il y a du
» plaisir à être présent aux disputes qu'ils ont entr'eux
» en mangeant *(x)*: un aigle préside souvent au festin &
» les fait tenir à l'écart pendant qu'il se repaît; ces
» oiseaux ont un odorat merveilleux; il n'y a pas
» plutôt une charogne, qu'on les voit venir de toutes
» parts en tournant toujours, & descendant peu à peu

(x) Nota. Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais, du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant.

jusqu'à ce qu'ils tombent sur leur proie; on croit «
généralement qu'ils ne mangent rien qui ait vie, «
mais je sais qu'il y en a qui ont tué des agneaux, «
& que les serpens sont leur nourriture ordinaire. «
La coutume de ces oiseaux est de se jucher plusieurs «
ensemble sur des vieux pins & des cyprès, où ils «
restent le matin pendant plusieurs heures, les ailes «
déployées *(y)*: ils ne craignent guère le danger «
& se laissent approcher de près, sur-tout lorsqu'ils «
mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on sait d'historique au sujet de cet oiseau, parce que c'est souvent des pays étrangers, & sur-tout des déserts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature; nos animaux, & même nos oiseaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conserver leurs véritables habitudes naturelles, & c'est dans celles de ce vautour des déserts de l'Amérique, que nous devons voir ce que feroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre; ce sont-là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiseaux sont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorsqu'ils sont posés.

V.

LE CONDOR (z).

SI la faculté de voler eſt un attribut eſſentiel à l'oiſeau, le Condor doit être regardé comme le plus grand de tous; l'autruche, le caſoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne ſont pas conformées pour le vol, & qui par cette raiſon ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés; ce ſont, pour ainſi dire, des oiſeaux imparfaits, des eſpèces d'animaux terreſtres, bipèdes, qui ſont une nuance mitoyenne entre les oiſeaux & les quadrupèdes dans un ſens, tandis que les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris font une ſemblable nuance, mais en ſens contraire, entre les quadrupèdes & les oiſeaux. Le condor poſsède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités,

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovaſſou*, (Ouyra-ouaſſou), chez les peuples du Maragnon, ce qui ſignifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiſeau de proie; car de Léry obſerve que le mot *Ouara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, eſt un nom générique pour tous les oiſeaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Eſpagnols; *Hiſtoire du nouveau Monde, par de Laët, page 330.* — *Ouyrad-Ouaſſou; idem, page 553.* — Oiſeau de proie nommé *Condor. Journal des Voyages du P. Feuillée, page 640.* — Condor. Fréſier, *Voyage de la mer du Sud. page 111.* — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones, page 175.* — Oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, appelé *Contour* ou *Condur*. *Voyage de Deſmarchais, tome III, page 320.*

toutes

toutes les puiſſances que la Nature a départies aux eſpèces les plus parfaites de cette claſſe d'êtres; il a juſqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les ſerres à proportion auſſi grandes & auſſi fortes, le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juſte de la forme & des proportions de ſon corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le ſeul de tous les Naturaliſtes & Voyageurs qui en ait donné une deſcription détaillée.

« Le condor eſt un oiſeau de proie de la vallée d'Ylo
au Pérou.... J'en découvris un qui étoit perché ſur «
un grand rocher; je l'approchai à portée de fuſil & «
le tirai; mais comme mon fuſil n'étoit chargé que «
de gros plomb, le coup ne put entièrement percer «
la plume de ſon parement; je m'aperçus cependant «
à ſon vol qu'il étoit bleſſé, car s'étant levé fort «
lourdement, il eut aſſez de peine à arriver ſur un «
autre grand rocher à cinq cents pas de là, ſur le bord «
de la mer, c'eſt pourquoi je chargeai de nouveau «
mon fuſil d'une bale & perçai l'oiſeau au-deſſous de «
la gorge; je m'en vis pour lors le maître & courus «
pour l'enlever, cependant il diſputoit encore avec «
la mort, & s'étant mis ſur ſon dos il ſe défendoit «
contre moi avec ſes ſerres toutes ouvertes, en ſorte «
que je ne ſavois de quel côté le ſaiſir; je crois même «
que s'il n'eût pas été bleſſé à mort, j'aurois eu beaucoup «
de peine à en venir à bout; enfin je le traînai du «
haut du rocher en bas, & avec le ſecours d'un «

» matelot je le portai dans ma tente pour le deſſiner
» & mettre le deſſin en couleur.

» Les ailes du condor, que je meſurai fort exacte-
» ment, avoient d'une extrémité à l'autre onze pieds
» quatre pouces, & les grandes plumes, qui étoient
» d'un beau noir luiſant, avoient deux pieds deux
» pouces de longueur; la groſſeur de ſon bec étoit
» proportionnée à celle de ſon corps, la longueur
» du bec étoit de trois pouces & ſept lignes, ſa partie
» ſupérieure étoit pointue, crochue & blanche à ſon
» extrémité, & tout le reſte étoit noir; un petit duvet
» court, de couleur minime, couvroit toute la tête de
» cet oiſeau; ſes yeux étoient noirs & entourés d'un
» cercle brun-rouge; tout ſon parement, & le deſſous
» du ventre, juſqu'à l'extrémité de la queue, étoit
» d'un brun-clair, ſon manteau de la même couleur
» étoit un peu plus obſcur; les cuiſſes étoient couvertes
» juſqu'au genou de plumes brunes, ainſi que celles
» du parement; le femur avoit dix pouces & une ligne
» de longueur, & le tibia cinq pouces & deux lignes;
» le pied étoit compoſé de trois ſerres antérieures &
» d'une poſtérieure; celle-ci avoit un pouce & demi
» de longueur & une ſeule articulation, cette ſerre
» étoit terminée par un ongle noir & long de neuf
» lignes; la ſerre antérieure du milieu du pied, ou la
» grande ſerre, avoit cinq pouces huit lignes & trois
» articulations, & l'ongle qui la terminoit avoit un
» pouce neuf lignes & étoit noir comme ſont les

autres ; la ſerre intérieure avoit trois pouces deux « lignes & deux articulations, & étoit terminée par « un ongle de la même grandeur que celui de la « grande ſerre ; la ſerre extérieure avoit trois pouces « & quatre articulations, & l'ongle étoit d'un pouce ; « le tibia étoit couvert de petites écailles noires, les « ſerres étoient de même, mais les écailles en étoient « plus grandes. «

Ces animaux gîtent ordinairement ſur les mon- « tagnes où ils trouvent de quoi ſe nourrir ; ils ne « deſcendent ſur le rivage que dans la ſaiſon des pluies ; « ſenſibles au froid, ils y viennent chercher la chaleur. « Au reſte, quoique ces montagnes ſoient ſituées ſous « la Zône torride, le froid ne laiſſe pas de s'y faire « ſentir ; elles ſont preſque toute l'année couvertes « de neiges, mais beaucoup plus en hiver où nous « étions entrés depuis le 21 de ce mois. «

Le peu de nourriture que ces animaux trouvent « ſur le bord de la mer, excepté lorſque quelques « tempêtes y jettent quelques gros poiſſons, les oblige « à n'y pas faire de longs ſéjours ; ils y viennent ordi- « nairement le ſoir, y paſſent toute la nuit & s'en « retournent le matin ».

Fréſier, dans ſon voyage de la mer du Sud, parle de cet oiſeau dans les termes ſuivans : « nous tuames un jour un oiſeau de proie, appelé *condor*, qui avoit « neuf pieds de vol & une crête brune qui n'eſt « point déchiquetée comme celle du coq ; il a le «

» devant du gosier rouge, sans plumes, comme » le coq-d'inde; il est ordinairement gros & fort » à pouvoir emporter un agneau. Garcilasso dit qu'il » s'en est trouvé au Pérou, qui avoient seize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Frésier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le P. d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme *(b)*. Il s'en est vu, disent Acosta *(c)* & Garcilasso *(d)*, qui ayant les ailes étendues, avoient quinze

(a) Ad oram (inquit D. STRONG) maritimam Chilensem non procul a mockâ insulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope littus insidentem. Glande plumbea trajectæ & occisæ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur: quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis istius incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent. Ray, *Synops. Avi.* p. 11.

(b) Hist. du nouveau Monde, par de Laët, *page 553.*

(c) Les oiseaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, page 197.*

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe

& même ſeize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec ſi fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiſeaux en peuvent tuer & manger une, & même ils ne s'abſtiennent pas des hommes; heureuſement il y en a peu, car, s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail *(e)*. Deſmarchais dit que ces oiſeaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les ſerres groſſes, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique aſſurent, qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils ſont de la groſſeur d'un mouton; que leur chair eſt coriace & ſent la charogne; qu'ils ont la vue perçante, le regard aſſuré & même cruel; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'eſpace pour remuer leurs grandes ailes; mais qu'on les trouve ſur les bords de la mer & des rivières, dans les ſavanes ou prairies naturelles *(f)*.

d'une aile à l'autre..... ils ont le bec ſi fort & ſi dur qu'ils percent aiſément le cuir des bœufs. Deux de ces oiſeaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout: ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage eſt ſemblable à celui des pies; ils ont une crête ſur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'eſt point dentelée; leur vol, au reſte, eſt effroyable, & quand ils fondent à terre ils étourdiſſent par leur grand bruit. *Hiſtoire des Incas, tome II, page 201.*

(e) Hiſt. du nouveau Monde, par de Laët, *page 330.*

(f) Voyage de Deſmarchais, *tome III, pages 321 & 322.*

M. Ray *(g)*, & preſque tous les Naturaliſtes après lui *(h)*, ont penſé que le condor étoit du genre des vautours, à cauſe de ſa tête & de ſon cou dénués de plumes: cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que ſon naturel tient plus de celui des aigles; il eſt, diſent les Voyageurs, courageux & très-fier; il attaque ſeul un homme, & tue aiſément un enfant de dix ou douze ans *(i)*; il arrête un

— c'eſt auſſi au condor qu'il faut rapporter les paſſages ſuivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Loubet, aux côtes du Pérou, deux oiſeaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des griffes comme en ont les aigles; un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, ſi bien que leur figure étoit auſſi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 528.* — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiſeaux d'une grandeur & d'une fierté ſi extraordinaire, qu'ils paroiſſoient des monſtres. . d'une taille ſurprenante & d'une prodigieuſe voracité, juſque-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces oiſeaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hiſt. de la Conquête du Mexique, t. I, p. 5.*

(g) Hujus generis (vulturini) *eſſe videtur avis illa ingens Chilenſis* contur *dicta; avis iſta ex deſcriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito; a nautis ob caput calvum ſeu implume pro gallopavone per errorem initio habita eſt, ut &* aura *a primis noſtræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis.* Ray, *Synop. Avi.* pag. 11 & 12.

(h) Vultur Gryps, *Gryphus,* Greif-Geier, Klein, *Ord. Avi.* pag. 45. — Le condor. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 473.

(i) Il eſt ſouvent arrivé qu'un ſeul de ces oiſeaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Tranſ. Philoſ.* n.° 208. Sloane

troupeau de moutons, & choisit à son aise celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend aussi de gros poissons: il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse, il se nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres; toutes ces habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau qui est encore peu connu, parce qu'il est rare par-tout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie & peut-être même en Europe. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k)*, est le même oiseau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé; & il a eu encore raison de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans sa relation presque autant d'exagération.

— Le fameux oiseau, appelé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *condor*, que j'ai vu en plusieurs endroits des montagnes de la province de Quito, se trouve aussi, si ce qu'on m'a assuré est vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon: j'en ai vu planer au-dessus d'un troupeau de moutons; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre; c'est une opinion universellement répandue, que cet oiseau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait sa proie d'un enfant: on prétend que les Indiens lui présentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-visqueuse, sur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ses serres, de manière qu'il ne lui est plus possible de s'en dépêtrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 172.*

(k) Hist. des Incas, *tome I, page 27.*

« Il se trouve (dit-il) dans l'île de Madagascar,
» une merveilleuse espèce d'oiseau qu'ils appellent
» *roc*, qui a la ressemblance de l'aigle, mais qui est
» sans comparaison beaucoup plus grand..., les plumes
» des ailes étant de six toises de longueur & le corps
» grand à proportion; il est de telle force & puissance,
» que seul & sans aucune aide, il prend & arrête un
» éléphant qu'il enlève en l'air & laisse tomber à
terre pour le tuer, & se repaître ensuite de sa chair *(l)* ».
Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres Australes *(m)*, ouvrage que M. le président de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de soin, doit être le même que le condor des Américains & le roc des Orientaux; de

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, *livre III, chapitre 40.*

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann*. À juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'autruche. Hist. des Navigations aux terres Australes, tome II, page 104.*

même,

même, il me paroît que l'oiseau de proie des environs de Tarnasar *(n)*, ville des Indes orientales, qui est bien plus grand que l'aigle, & dont le bec sert à faire une poignée d'épée, est encore le condor, ainsi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enlève des enfans; que l'oiseau sauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand comme un mouton, dont parlent Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands!

(n) In regione circa Tarnasar urbem Indiæ complura avium genera sunt, raptu præsertim viventia, longe aquilis proceriora; nam ex superiore rostri parte ensium capuli fabricantur. Id rostri fulvum cæruleo colore distinctum..... Aliti vero colos est niger & item purpureus intercursantibus pennis nonnullis. Lud. patritius apud Gesnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours aussi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire, page 106.*

(p) Il se trouve aussi dans la Lapponie Moscovite, un oiseau sauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays septentrionaux, par la Martiniere, page 76, avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiseaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie; les aigles s'y rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. Regnard, *Voyage de Lapponie*, page 181.

ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a ſouvent été vu en Allemagne & en Suiſſe en différens temps, & qui eſt beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Geſner rapporte, d'après un Auteur digne de foi (George Fabricius), les faits ſuivans. Des païſans d'entre Mieſen & Briſa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid poſé ſur trois chênes, conſtruit de perches & de branches d'arbres, & ſi étendu qu'un char pouvoit être à l'abri deſſous ; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiſeaux déjà ſi grands, que leurs ailes étendues avoient ſept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus groſſes que celles d'un lion, leurs ongles auſſi grands & auſſi gros que les doigts d'un homme; il y avoit dans ce nid pluſieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont penſé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne rapporte auſſi un fait très-poſitif à ce ſujet, & qui eſt aſſez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, » tua à ſon château de Mylourdin, paroiſſe de Saint-

(q) Diction. d'Hiſt. nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

Martin d'Abat, un oiſeau qui peſoit dix-huit livres, «
& qui avoit dix-huit pieds de vol; il voloit depuis «
quelques jours autour d'un étang; il fut percé de «
deux balles ſous l'aile. Il avoit le deſſus du corps «
bigarré de noir, de gris & de blanc, & le deſſus «
du ventre rouge comme de l'écarlate, & ſes plumes «
étoient friſées; on le mangea tant au château de «
Mylourdin, qu'à Châteauneuf-ſur-Loire; il fut «
trouvé dur, & ſa chair ſentoit un peu le maré- «
cage; j'ai vu & examiné une des moindres plumes «
de ſes ailes; elle eſt plus groſſe que la plus groſſe «
plume de cygne. Cet oiſeau ſingulier ſembleroit être «
le contur ou condor *(r)*; » en effet, l'attribut de grandeur exceſſive doit être regardé comme un caractère déciſif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même eſpèce, du moins juſqu'à ce que l'on ait une deſcription plus exacte de l'un & de l'autre.

Il paroît par les indications des Voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'eſt-à-dire, mêlé de blanc & de noir; & ce grand oiſeau tué en France, au château de Mylourdin, lui reſſemble donc, non-ſeulement par la grandeur, puiſqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il peſoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant auſſi mêlé de noir & de blanc: on peut donc croire avec toute

(r) Ornithol. de Salerne, *page 1 0.*

apparence de raiſon, que cette eſpèce principale, & première dans les oiſeaux, quoique très-peu nombreuſe, eſt néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant ſe nourrir de toute eſpèce de proie *(ſ)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiſeaux fuient les lieux habités & ne ſe trouvent que dans les grands déſerts ou les hautes montagnes.

(ſ) Les déſerts de la province de Pachacamac, au Pérou, inſpirent une ſecrète horreur; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui eſt de la groſſeur d'un mouton, & qui ſe perche ſur les montagnes les plus arides & ſe nourrit des vers qui naiſſent dans ces ſables. *Nouv. voyage autour du monde, par le Gentil, tome I, page 129.*



LE MILAN ET LES BUSES.

Les Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de générosité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre ; par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités ; ils font leur nid dans des endroits plus acceſſibles ; ils reſtent rarement dans les déſerts ; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes ſtériles : comme toute proie leur eſt bonne, que toute nourriture leur convient ; & que plus la terre produit de végétaux, plus elle eſt en même temps peuplée d'inſectes, de reptiles, d'oiſeaux & de petits animaux ; ils établiſſent ordinairement leur domicile au pied des montagnes, dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poiſſon ; ſans être courageux ils ne ſont pas timides, ils ont une ſorte de ſtupidité féroce, qui leur donne

l'air de l'audace tranquille, & ſemble leur ôter la connoiſſance du danger: on les approche, on les tue bien plus aiſément que les aigles ou les vautours; détenus en captivité, ils ſont encore moins ſuſceptibles d'éducation: de tout temps on les a proſcrits, rayés de la liſte des oiſeaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie: de tout temps on a comparé l'homme groſſièrement impudent au milan, & la femme triſtement bête à la buſe.

Quoique ces oiſeaux ſe reſſemblent par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par pluſieurs autres attributs, le milan eſt néanmoins aiſé à diſtinguer, non-ſeulement des buſes, mais de tous les autres oiſeaux de proie, par un ſeul caractère facile à ſaiſir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laiſſent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le ſurnom d'*aigle à queue fourchue:* il a auſſi les ailes proportionnellement plus longues que les buſes, & le vol bien plus aiſé: auſſi paſſe-t-il ſa vie dans l'air; il ne ſe repoſe preſque jamais, & parcourt chaque jour des eſpaces immenſes; & ce grand mouvement n'eſt point un exercice de chaſſe ni de pourſuite de proie, ni même de décou-

(a) *Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis eſt...., crura illi ſunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis ſimiliter ferrugineis dilatis obteguntur.* Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 303.

verte, car il ne chaſſe pas; mais il ſemble que le vol ſoit ſon état naturel, ſa ſituation favorite: l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné; il ſemble plutôt nager que voler; il précipite ſa courſe, il la ralentit; s'arrête & reſte comme ſuſpendu ou fixé à la même place pendant des heures entières, ſans qu'on puiſſe s'apercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan *(voyez les pl. enluminées, n.° 422, & la pl. VII dans ce volume)*, que nos François ont appelé *milan royal (b)*,

(b) Milan Royal. En Grec, Ἰκτῖς; en Latin, *Milvus;* en Italien, *Milvio, Nibbio, Poyana;* en Eſpagnol, *Milano;* en Allemand, *Weihe* ou *Weiher;* en Hollandois, *Wowe;* en Anglois, *Kite* ou *Glead;* en Polonois, *Kania;* en Suédois, *Glada;* en vieux françois, *Écouffle, Écouffe, Huau, Milion.* — Milan royal. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* pag. 129. — Milan royal, Albin. *tom. I, pag. 4, pl. coloriée.* — *The Kite, Milvus Regalis, Brit. Zoology, pl.* A 2 *avec une figure coloriée.* — Le Milan royal. Briſſon, *Ornith.* tom. I, pag. 414, pl. 33. *Nota.* Les Grecs appeloient Ἰκτῖς, le putois; & il eſt probable qu'ils ont donné au milan le même nom, parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les Latins l'ont appelé *Milvus, quaſi mollis avis,* oiſeau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, ſemblent être des dénominations empruntées de ſon cri *hu-o.* — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, ſont tirés de ce qu'il paroît gliſſer en volant. — *Milion* eſt un mot corrompu de Milan.

parce qu'il servoit aux plaisirs des Princes qui lui faisoient donner la chasse, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaisir, cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant, comme pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coups d'ailes, de serres & de bec, & le ramène à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure : la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux & les pieds : le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs : sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance : il n'attaque que les plus petits animaux & les oiseaux les plus foibles; c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut; mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser & l'éloigner. « Les milans sont » des

des animaux tout-à-fait lâches, m'écrit un de mes «
amis *(c)*, je les ai vu pourſuivre à deux un oiſeau de «
proie pour lui dérober celle qu'il tenoit, plutôt que de «
fondre ſur lui, & encore ne purent-ils y réuſſir: les «
corbeaux les inſultent & les chaſſent; ils ſont auſſi «
voraces, auſſi gourmands que lâches: je les ai vu «
prendre, à la ſuperficie de l'eau, des petits poiſſons «
morts & à demi corrompus; j'en ai vu emporter «
une longue couleuvre dans leurs ſerres; d'autres ſe «
poſer ſur des cadavres de chevaux & de bœufs: «
j'en ai vu fondre ſur des tripailles que des femmes «
lavoient le long d'un petit ruiſſeau, & les enlever «
preſqu'à côté d'elles: je m'aviſai une fois de pré- «
ſenter à un jeune milan que des enfans nourriſſoient «
dans la maiſon que j'habitois, un aſſez gros pigeon- «
neau, il l'avala tout entier avec les plumes ».

Cette eſpèce de milan eſt commune en France, ſur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui ſont voiſines des montagnes: ce ne ſont pas des oiſeaux de paſſage, car ils font leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, diſent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien obſervé pluſieurs faits relatifs à l'hiſtoire des oiſeaux.

(d) Some, have ſuppoſed theſe to be birds of paſſage but in england they certainly continue the whole year. Britiſch Zoology. *Species VI, the kite*

reſtent pendant toute l'année: la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiſeaux carnaſſiers, ſont plus ronds que les œufs de poule: ceux du milan ſont blanchâtres, avec des taches d'un jaune ſale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faiſoit ſon nid dans les forêts ſur de vieux chênes ou de vieux ſapins; ſans nier abſolument le fait, nous pouvons aſſurer que c'eſt dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'eſpèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède juſqu'au Sénégal *(e)*, mais je ne ſais ſi elle ſe trouve auſſi dans le nouveau, car

(e) Il paroît que le milan royal ſe trouve dans le nord, puiſque M. Linnæus l'a compris dans ſa liſte des oiſeaux de Suède, ſous la dénomination de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ; corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n.° 59; & l'on voit auſſi par les témoignages des Voyageurs, qu'il ſe trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Boſman, une eſpèce d'oiſeau de proie; ce ſont les milans: ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper, ſoit viande, ſoit poiſſon, & cela avec tant de hardieſſe, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poiſſons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée, page 278.* Près du déſert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiſeau de proie de l'eſpèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'écouffe..... toute nourriture convient à ſa faim dévorante; il n'eſt point épouvanté des armes à feu; la chair cuite ou crue le tente ſi vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Hiſt. générale des Voyages, par M. l'abbé Prevoſt, tome III, page 306.*

les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a ſeulement un oiſeau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui reſſemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Cateſby en a donné la deſcription & la figure *(f)*, ſous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Briſſon l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je ſerois aſſez porté à croire que c'eſt une eſpèce voiſine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre eſpèce encore plus voiſine & qui ſe trouve dans nos climats comme oiſeau de paſſage, que l'on a appelé le *milan noir* (*Voyez les planches enluminées, n.° 472*). Ariſtote diſtingue cet oiſeau du précédent, qu'il appelle ſimplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en Étolie qu'ailleurs; Belon *(i)* fait auſſi mention de ces deux milans; mais il ſe trompe lorſqu'il dit que le premier, qui eſt le milan royal, eſt plus noir que le ſecond, qu'il appelle néanmoins *milan noir*; ce n'eſt

(f) Hiſt. nat. de la Caroline, par Cateſby, *tome I, page 4, pl. IV, avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Briſſon, *Ornith. tome I, page 418.*

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos ; ſed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VI, cap. 6.

(i) Milan noir. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 131.*

peut-être qu'une faute d'impreſſion ; car il eſt certain que le milan royal eſt moins noir que l'autre ; au reſte, aucun des Naturaliſtes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiſeaux, & qui conſiſte, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou preſque égale dans toute ſa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiſeaux ne ſoient d'eſpèce très-voiſine, puiſqu'à l'exception de cette forme de la queue ils ſe reſſemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage diſtribuées de même, les ailes proportionnellement auſſi étroites & auſſi longues, le bec de la même forme, les plumes auſſi étroites & auſſi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf;* que quoiqu'il ſoit plus petit que le milan royal, il eſt néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld aſſure au contraire qu'il eſt plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chaſſe que les mulots, les ſauterelles & les petits oiſeaux qui ſortent de leurs nids; il ajoute que l'eſpèce en eſt très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous ſommes certains qu'en France & en Angleterre elle eſt beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci eſt un oiſeau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire eſt un



e del. Baron sculp.

LE MILAN.

oiſeau de paſſage, qui quitte notre climat en automne pour ſe rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur paſſage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & paſſent en files nombreuſes ſur le pont Euxin, en automne, & repaſſent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils reſtent pendant tout l'hiver en Égypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons; ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 419; & pl. VIII de ce volume.

LA Buſe eſt un oiſeau aſſez commun, aſſez connu pour n'avoir pas beſoin d'une ample deſcription; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol, ſur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps; ſa queue n'a que huit pouces, & ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de ſon extrémité; l'iris de ſes yeux eſt d'un jaune pâle & preſque blanchâtre; les pieds ſont jaunes, auſſi-bien que la membrane qui couvre la baſe du bec, & les ongles ſont noirs.

Cet oiſeau demeure pendant toute l'année dans nos forêts; il paroît aſſez ſtupide, ſoit dans l'état de domeſticité, ſoit dans celui de liberté; il eſt aſſez ſédentaire & même pareſſeux; il reſte ſouvent pluſieurs

(a) En Grec, Τριόρχης, parce qu'on a cru fauſſement que cet oiſeau avoit trois teſticules; en Latin, *Buteo;* en Italien, *Buzza, Bucciario;* en Allemand, *Buſz-hen, Buzant, Buze, Bushard;* en Anglois, *Buzzard, Common-Buzzard,* Puttok. — *Buteo.* Geſner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo ſeu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 362. — *Buteo vulgaris.* Willughby, *Ornith.* page 38. — *Buſe* ou *Buſard,* ou *Caſſard.* Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 100. — Buzard. Albin, *tome I, page 1, pl. 1, figure coloriée.* — La Buſe. Briſſon, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard.* Britiſch Zoology, *pl. XLIII, avec une figure coloriée.*



..e del. Cath. Haussard. Sc.

LA BUSE.

heures de ſuite perché ſur le même arbre; ſon nid eſt conſtruit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets; la buſe pond deux ou trois œufs qui ſont blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève & ſoigne ſes petits plus long-temps que les autres oiſeaux de proie, qui preſque tous les chaſſent du nid avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir aiſément; M. Ray *(b)* aſſure même que le mâle de la buſe nourrit & ſoigne ſes petits lorſqu'on a tué la mère.

Cet oiſeau de rapine ne ſaiſit pas ſa proie au vol; il reſte ſur un arbre, un buiſſon ou une motte de terre, & de-là ſe jette ſur tout le petit gibier qui paſſe à ſa portée; il prend les levreaux & les jeunes lapins, auſſi-bien que les perdrix & les cailles; il dévaſte les nids de la plupart des oiſeaux; il ſe nourrit auſſi de grenouilles, de lézards, de ſerpens, de ſauterelles, &c. lorſque le gibier lui manque.

Cette eſpèce eſt ſujette à varier, au point que ſi l'on compare cinq ou ſix buſes enſemble, on en trouve à peine deux bien ſemblables. Il y en a de preſque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui ſont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc: ces différences dépendent principalement de l'âge & du ſexe, car on les trouve toutes dans notre climat.

(b) Ray's Letters 53. Voyez auſſi *Britiſch Zoology.* Species VII.

LA BONDRÉE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 420.

COMME la Bondrée diffère peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes & séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, & pèse environ deux livres; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces jusqu'à celui des pieds; ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure: son bec est un peu plus long que celui de la buse; la peau nue qui en couvre la base, est jaune *(b)*, épaisse & inégale;

(a) Goiran ou *Bondrée.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* seu *Vespivorus.* Willughby, *Ornithol.* pag. 39, fig. tab. 3. — Bondrée. Albin, *tome I, page 3, fig. coloriée, pl. 11.* — *Falco* pedibus *seminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo,* caudæ fasciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 66. — *Buteo apivorus.* La Bondrée. Brisson, *tome I, page 410.*

(b) Quelques Naturalistes ont dit que cette peau de la base du bec

inégale; les narines ſont longues & courbées; lorſqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune: l'iris des yeux eſt d'un beau jaune; les jambes & les pieds ſont de la même couleur, & les ongles, qui ne ſont pas fort crochus, ſont forts & noirâtres: le ſommet de la tête paroît large & aplati; il eſt d'un gris cendré. On trouve une ample deſcription de cet oiſeau dans l'ouvrage de M. Briſſon & dans celui d'Albin: ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buſe; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'eſtomac d'une bondrée, pluſieurs chenilles vertes, comme auſſi pluſieurs chenilles communes & autres inſectes.

Ces oiſeaux, ainſi que les buſes, compoſent leur nid avec des bûchettes, & le tapiſſent de laine à l'intérieur, ſur laquelle ils dépoſent leurs œufs, qui ſont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers: on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourriſſent leurs petits de chryſalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées: elles ſont, dans ce premier âge,

bec étoit noire; mais on peut préſumer que cette différence vient de l'âge, puiſque cette peau qui couvre la baſe du bec eſt blanche dans le premier âge de ces oiſeaux: elle peut paſſer par le jaune, & devenir enfin brune & noirâtre.

couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui eſt ſur la baſe du bec, blanche. On a auſſi trouvé dans l'eſtomac de ces oiſeaux, qui eſt fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle eſt dans cette eſpèce, comme dans toutes celles des grands oiſeaux de proie, plus groſſe que le mâle; & tous deux piettent & courent, ſans s'aider de leurs ailes, auſſi vîte que nos coqs de baſſe-cour.

Quoique Belon diſe qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne ſache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois auſſi aux gluaux, & ſouvent au lacet, il eſt cependant très-vrai qu'elle eſt aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buſe commune. Dans plus de vingt buſes qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'eſt pas trouvé une ſeule bondrée; & je ne ſais de quelle province eſt venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'eſt la buſe ordinaire qu'on appelle *bondrée;* mais cela n'empêche pas que ce ne ſoient deux oiſeaux différens.

La bondrée ſe tient ordinairement ſur les arbres en plaine, pour épier ſa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres inſectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buiſſons en buiſſons, toujours bas & ſans s'élever comme le milan, auquel du reſte elle reſſemble aſſez

par le naturel, mais dont on pourra toujours la diſtinguer de loin & de près, tant par ſon vol que par ſa queue, qui n'eſt pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle eſt très-graſſe & aſſez bonne à manger.



L'OISEAU SAINT-MARTIN (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 459.

LES Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau le nom de *Faucon-lanier* ou *Lanier cendré;* mais il nous paroît être non-seulement d'une espèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robustes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104. — *Laniarius cinereus sive falco cinereo albus.* Frisch, *planche LXXIX, avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk.* Le Faucon bleu. Edwards, *Glanures, pl. CCXXV, avec une figure bien coloriée.* — Le Lanier cendré. Brisson, *Ornith. tome I, page 365.*

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le-blanc, & en même-temps il convient qu'il approche beaucoup du milan: « il est, dit-il, encore une autre espèce de » jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblablement nommée *blanche* » *queue, de même espèce* que le susdit; mais il ressemble beaucoup » mieux à la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il est de moindre » corpulence..... Il ressemble au milan royal de si près, qu'on n'y » trouveroit différence, n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous » le ventre, ayant les plumes qui touchent le croupion en la queue, » tant dessus que dessous de couleur blanche; aussi est-ce de cela qu'il est nommé *queue blanche* ». *Hist. nat. des Oiseaux, page 104.*

faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il ressemble au jean-le-blanc & à la soubuse; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit; & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiseaux de proie : il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la classe des faucons à longues ailes; ce seroit, à mon avis, plutôt avec les buses qu'avec les faucons, que cet oiseau devroit être rangé, ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, *n.os 79 & 80*, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçût, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert; car on lui

trouva, dans l'eſtomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiſeau, avec ce que dit Belon, de ſon ſecond oiſeau ſaint-martin, on ne pourra douter que ce ne ſoit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & conſtance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiſeaux nobles, qu'à la buſe, à la harpaye & aux autres oiſeaux de ce genre, dont les mœurs ſont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiſeau bien décrit & très-bien repréſenté par M. Edwards *(planche 225)*, n'eſt pas, comme le diſent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce ſont des oiſeaux différens, dont le premier, que nous appelons d'après Belon, l'*oiſeau ſaint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.rs Friſch & Briſſon, ſous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré;* le ſecond de ces oiſeaux qui eſt le *ſubbuteo* de Geſner, & que nous appelons *ſoubuſe*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Briſſon. Au reſte, les Fauconniers nomment cet oiſeau ſaint-martin, *la harpaye-épervier. Harpaye* eſt parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-ſeulement à l'oiſeau ſaint-martin, mais encore à la ſoubuſe & au buſard-roux ou rouſſeau, dont nous parlerons dans la ſuite.

LA SOUBUSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 443 & 480; & planche IX de ce volume.

LA Soubuse ressemble à l'oiseau saint-martin, par le naturel & les mœurs; tous deux volent bas pour saisir des mulots & des reptiles; tous deux entrent dans les basses-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets; tous deux sont oiseaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin.*

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer en les comparant,

(a) *Subbuteo.* Gesner, *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter.* Willughby, *Ornithol.* page 40. — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page 3, planche V, avec une figure coloriée du mâle.....* Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharrow* ou *Henharrier*, c'est-à-dire, *Déchireur de poules.* — *Falco torquatus;* le Faucon à collier. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier; the male*, pl. A 6. *The Ringtail; the female*, pl. A 7. *Britisch Zoology.........*

qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou: cette différence qui paroîtroit être un caractère spécifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté *(planche 480)*, n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représenté *n.° 443;* mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c.... en sorte que nous n'avons pu resister à leur avis: ce qui sur cela nous rendoit plus difficiles, c'est que presque tous les Naturalistes ont donné à la soubuse un mâle tout différent, & qui est celui que nous avons appelé oiseau *saint-martin;* & ce n'est qu'après mille & mille comparaisons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous observerons que la soubuse se trouve en France, aussi-bien qu'en Angleterre; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiseau saint-martin; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais; qu'enfin ces deux oiseaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article suivant, sous le nom de *harpaye*, semblent former un petit genre à part plus voisin de celui des milans & des buses, que de celui des faucons.

LA HARPAYE.



Desève del. C. Baron sculp.

LA SOUBUSE.

LA HARPAYE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 460.

HARPAYE eſt un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiſeaux du genre des buſards ou buſards de marais, & à quelques autres eſpèces voiſines, telles que la ſoubuſe & l'oiſeau ſaint-martin, qu'on appeloit *harpaye-épervier:* nous avons rendu ce nom ſpécifique, en l'appliquant à l'eſpèce dont il eſt ici queſtion, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rouſſeau:* nos Nomenclateurs l'ont nommé *buſard-roux*, & M. Friſch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen*, comme il a de même & tout auſſi improprement appelé le buſard de marais, *grand vautour lanier:* nous avons préféré le nom ſimple de *harpaye*, parce qu'il eſt certain que cet oiſeau n'eſt ni un vautour ni un buſard: il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiſeaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens: il prend le poiſſon comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau; il paroît, dit M. Friſch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. Il ſe trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas &

(a) Friſch, *tome I, planche LXXVIII.* — Le Buſard roux. Briſſon, *tome I, page 404.*

les bords des fleuves & des étangs; & comme pour le reste de ses habitudes naturelles, il ressemble aux précédens, nous n'entrerons pas à son sujet dans un plus grand détail.

LE BUSARD (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 424; & planche X de ce volume.

On appelle communément cet oiseau, le *Busard de marais;* mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux,* & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche;* cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison qu'il paroît moins stupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il est aussi avide de poisson que de gibier ; au lieu d'habiter comme la buse, les forêts en montagne, il

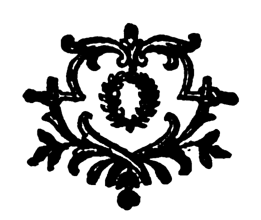
(a) En Grec, Κίρκος; en Latin, *Circus.* — Le Fau-perdrieux. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 114. — *Circus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 351 . . . . . *Milvus æruginosus.* Aldrov. *tom. I, pag. 396.* — Busard de marais. Albin, *tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée.* — *Vultur fuscus,* sive *Laniarius.* Frisch, *pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée.* — Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. Britisch Zoology,* pl. A 5, avec une figure coloriée.

ne ſe tient que dans les buiſſons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poiſſonneuſes: il niche dans les terres baſſes, & fait ſon nid à peu de hauteur de terre, dans des buiſſons, ou même ſur des mottes couvertes d'herbes épaiſſes: il pond trois œufs, quelquefois quatre; & quoiqu'il paroiſſe produire en plus grand nombre que la buſe, qu'il ſoit comme elle, oiſeau ſédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il eſt néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le buſard avec le milan noir; quoiqu'il lui reſſemble à pluſieurs égards, parce que le buſard a comme la buſe, la bondrée, &c.... le cou gros & court; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on diſtingue aiſément le buſard de la buſe, 1.° par les lieux qu'il habite; 2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3.° parce qu'il ne ſe perche pas ſur de grands arbres, & que communément il ſe tient à terre ou dans des buiſſons; 4.° on le reconnoît à la longueur de ſes jambes qui, comme celles de l'oiſeau ſaint-martin & de la ſoubuſe, ſont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiſeaux de rapine.

Le buſard chaſſe de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiſeaux d'eau; il prend les poiſſons vivans & les enlève dans ſes ſerres: au défaut de gibier ou de poiſſon, il ſe nourrit

de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'inſectes aquatiques: quoiqu'il ſoit plus petit que la buſe, il lui faut une plus ample pâture, & c'eſt vraiſemblablement parce qu'il eſt plus vif, & qu'il ſe donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il eſt auſſi bien plus vaillant. Belon aſſure en avoir vu qu'on avoit élevés à chaſſer & prendre des lapins, des perdrix & des cailles: il vole plus peſamment que le milan; & lorſqu'on veut le faire chaſſer par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement: un ſeul faucon ne ſuffit pas pour le prendre, il ſauroit s'en débarraſſer & même l'abattre; il deſcend au duc comme le milan, mais il ſe défend mieux, & il a plus de force & de courage; en ſorte qu'au lieu d'un ſeul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les creſſerelles le redoutent, évitent ſa rencontre, & même fuient lorſqu'il les approche.





De Seve delin.   C. G. Guttenberg sc.

LE BUSARD.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Caſteſby *(a)*, l'*Épervier à queue d'hirondelle;* & par M. Briſſon, le *Milan de la Caroline.* Cet oiſeau, « dit Cateſby, pèſe quatorze onces : il a le bec noir & crochu ; mais il n'a point de crochets « aux côtés de la mandibule ſupérieure comme les « autres éperviers : il a les yeux fort grands & noirs, « & l'iris rouge ; la tête, le cou, la poitrine & le ventre « ſont blancs, le haut de l'aile & le dos d'un pourpre « foncé, mais plus brunâtre vers le bas, avec une « teinture de vert ; les ailes ſont longues à proportion « du corps, & ont quatre pieds, lorſqu'elles ſont « déployées : la queue eſt d'un pourpre foncé, mêlé « de vert & très-fourchue ; la plus longue plume des « côtés ayant huit pouces de long de plus que la plus « courte du milieu : ces oiſeaux volent long-temps, « comme les hirondelles, & prennent en volant les « eſcarbots, les mouches, & autres inſectes ſur les « arbres & ſur les buiſſons : on dit qu'ils font leur proie «

(a) Hiſt. nat. de la Caroline, *tome I, page 4, planche IV*, avec une bonne figure coloriée.

» de lézards & de ferpens, ce qui fait que quelques-» uns les ont appelés *éperviers à ferpens*. Je crois, ajoute » M. Catefby, que ce font des oifeaux de paffage » (en Caroline), n'en ayant jamais vu aucuns pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au fujet de ce que dit ici cet Auteur, que l'oifeau dont il eft queftion n'eft point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'efpèce du milan; & fi on ne veut pas le regarder comme une variété de l'efpèce du milan d'Europe, on peut au moins affurer que c'eft le genre dont il approche le plus, & que fon efpèce eft infiniment plus voifine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Brefil, & dont Marcgrave a donné la figure & une affez courte indication *(b)*, puifqu'il fe contente de dire que le *caracara* du Brefil, nommé *gavia[illegible]* par les Portugais, eft une efpèce d'épervier ou de petit aigle *(nifus)*, de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorfqu'elles font pliées jufqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu &

(b) Marcgrave, *Hift. nat. Brafil.* pag. 211.

médiocrement grand ; les pieds jaunes, les serres semblables à celles des éperviers, avec des ongles sémilunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau jaune; il ajoute que cet oiseau est le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans son espèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudson, auquel M. Edwards a donné le nom de *buse cendrée (c)*, & qu'il décrit à peu près dans les termes suivans. Cet oiseau est de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne grosseur : il ressemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buse commune; le bec & la peau qui en couvre la base, sont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie supérieure du cou, sont couvertes de plumes blanches, tachées de brun-foncé dans leur milieu: la poitrine est blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes: le ventre & les côtés sont couverts de plumes brunes, marquées de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes sont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du dessous de la queue sont rayées transversalement de blanc & de noir: toutes les parties supérieures du cou,

(c) *The ash coloured Buzzard.* Edwards, *Hist. of Birds, tome II, page 53, pl. LIII, avec une figure bien coloriée.*

du dos, des ailes & de la queue, ſont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair ſur les bords; les couvertures du deſſous des ailes ſont d'un brun ſombre avec des taches blanches; les plumes de la queue ſont croiſées par-deſſus de lignes étroites & de couleur obſcure, & par-deſſous croiſées de lignes blanches; les jambes & les pieds ſont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles ſont noirs, & les jambes ſont couvertes, juſqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obſcure: cet oiſeau, ajoute M. Edwards, qui ſe trouve dans les terres de la baie de Hudſon, fait principalement ſa proie des gelinotes blanches. Après avoir comparé cet oiſeau, décrit par M. Edwards, avec les buſes, ſoubuſes, harpayes & buſards, il nous a paru différer de tous par la forme de ſon corps & par ſes jambes courtes: il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il ſemble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buſe. Mais comme M. Edwards eſt un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiſeaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buſes; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & ſuivre la ſienne: c'eſt par cette raiſon que nous plaçons ici cet oiſeau à la ſuite des buſes.

L'ÉPERVIER

L'ÉPERVIER (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 466, 467 & 412; voyez aussi planche XI de ce volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à une seule. M. Brisson fait mention de quatre espèces ou variétés; savoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Ζερτζι; en Latin, *accipiter fringillarius, quod fringillas & minores aves rapiat;* en Italien, *Sparviero;* en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen;* en Polonois, *Croguler;* en Suède, *Spacshoek;* en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparrow-hawk;* en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet.* — *Accipiter fringillarius.* Gesner, *Avium, pag. 51.* — *Accipiter minor, idem, pag. 52.....* *Nisus recentiorum.* Gesner, *Icon. Avium, pag. 7. Nisus à conatu, nisu, quod aves multò se majores rapere nitatur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 121. Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus.* Aldrov. *Avi. tom. I, pag. 344.* — Épervier. Albin, *tome I, page 6, planche V,* avec une figure coloriée de la femelle; *& tome III, page 2, planche IV,* avec une figure coloriée du mâle. — *Nisus sagittatus, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC,* avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux..... *Nisus sagittatus alter idem, planche XCI,* avec une figure coloriée de l'épervier-sors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne représentent pas deux oiseaux différens...... *Nisus striatus, idem, planche XC,* avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Brisson, *Ornithol. tome I, page 310.* — *The Sparrow-hawk. Britisch Zoology,* planche A 10; *The male,* planche A 12, *The female.*

des alouettes n'eſt que la creſſerelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'eſt que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en ſorte qu'il ne reſte plus que l'épervier tacheté, qui n'eſt qu'une variété accidentelle de l'eſpèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* eſt le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oiſeau lui fut envoyé du pays de Marienbourg; il faut donc réduire à l'eſpèce commune le petit épervier, auſſi-bien que l'épervier tacheté, & ſéparer de cette eſpèce, l'épervier des alouettes qui n'eſt que la femelle de la creſſerelle.

On obſervera, d'après nos planches enluminées, que le tiercelet-ſors d'épervier, *n.° 466,* diffère du tiercelet-hagard, *n.° 467,* en ce que le ſors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs, & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet hagard, qui a ces parties preſqu'entièrement rouſſes & traverſées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a ſur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il eſt d'autant plus brun ſur le dos, qu'il eſt plus âgé; & les bandes tranſverſales de la poitrine ne ſont bien régulières que quand il a paſſé ſa première ou ſa ſeconde mue: il en eſt de même de la femelle, *n.° 412,* qui n'a des bandes régulières que lorſqu'elle a paſſé ſa ſeconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la diſtribution des couleurs, nous

(b) Klein, *Ordo Avium, pag. 53.*

remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de la poitrine & du ventre, sont presque toutes séparées les unes des autres, & qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé, qu'une suite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire, du tiercelet qui a subi ses deux premières mues: les mêmes changemens arrivent dans la femelle; ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont dans la première année que des taches séparées; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier; rien ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, & présenter au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur: ce changement, quoique très-singulier, est plus sensible dans l'autour & dans les éperviers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur & de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays; l'espèce en est assez nombreuse: on m'en a apporté

plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois; ils sont alors très-maigres, & ne pèsent que six onces: le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile: on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver: il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît; car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons, il en passe en grande quantité dans d'autres pays (c), & qu'en général l'espèce se

(c) *Nota.* Je crois devoir rapporter ici en entier un assez long récit de Belon, qui prouve le passage de ces oiseaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche » du Pont-Euxin, où commence le détroit du Propontide; nous » étions montés sur la plus haute montagne, nous trouvames un Oi- » seleur qui prenoit des éperviers de belle manière; & comme c'étoit » vers la fin d'Avril, lorsque tous oiseaux sont empêchés à faire leurs » nids, il nous sembloit étrange voir tant de milans & d'éperviers de » venir de-là par de devers le côté dextre de la mer majeure: l'Oi- » seleur les prennoit avec grande industrie, & n'en failloit pas un; il » en prennoit plus d'une douzaine à chaque heure, il étoit caché



del. Haussard Sc.

L'ÉPERVIER.

trouve répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)* jusqu'au cap de Bonne-espérance *(f)*.

derrière un buisson, au-devant duquel il avoit fait une aire unie & « carrée, qui avoit deux pas en diamètre, distante environ de deux ou « trois pas du buisson; il y avoit six bâtons fichés autour de l'aire, « qui étoient de la grosseur d'un pouce & de la hauteur d'un homme, « trois de chaque côté, à la summité desquels il y avoit en chacun une « coche entaillée du côté de la place, tenant un rets de fil vert fort « délié, qui étoit attaché aux coches des bâtons, tendus à la hauteur « d'un homme, & au milieu de la place il y avoit un piquet de la « hauteur d'une coudée, au faîte duquel il y avoit une cordelette atta- « chée, qui répondoit à l'homme caché derrière le buisson; il y avoit « aussi plusieurs oiseaux attachés à la cordelette, qui paissoient le grain « dedans l'aire, lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit advisé « l'épervier de loin venant du côté de la mer; & l'épervier ayant si « bonne vue, dès qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit son « vol à ailes déployées, & venoit si roidement donner dans le filet, « pensant prendre les petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans « enseveli dedans les rets; alors l'Oiseleur le prennoit & lui fichoit les « ailes jusqu'au pli dedans un linge qui étoit là tout prêt expressément « cousu, duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses & la queue, « & l'ayant, laissoit l'épervier contre terre qui ne pouvoit ne se remuer « ne se débattre: Nul ne sauroit penser de quelle part venoient tant « d'éperviers, car étant arrêté deux heures, il en print plus de trente; « tellement qu'en un jour un homme seul en prendroit bien près « d'une centaine. Les milans & les éperviers venoient à la file qu'on « advisoit d'aussi loin que la vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat.* « *des Oiseaux*, *page 121* ».

(d) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 113.*

(e) Linnæus, *Fauna Suecica*, *n.° 68.*

(f) Kolbe, *Descript. du cap de Bonne-espér. t. III, p. 167 & 168.*

L'AUTOUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 461 & 418;
Voyez aussi planche XII de ce volume.

L'AUTOUR est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes naturelles, & par un caractère qui leur est commun, & qui dans les oiseaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches; c'est d'avoir les ailes courtes; en sorte que quand elles sont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il ressemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par son extrémité; & que la quatrième plume de l'aile

(a) En Grec, Ἀστερίας..... *Accipiter stellaris;* en Latin moderne, *Astur;* en Italien, *Astore;* en Allemand, *Habich*, *Grosser-Habich;* en Polonois, *Jastrzabwielki* ou *Jastrzabgolebiow;* en Anglois, *Staf-hawk* ou *Gof-hawk*, ou *Egret. Accipiter major firmica & recentioribus astur.* Gesner, *Icon. Avi. pag.* 7..... Gesner, *Avium, pag.* 3..... *Accipiter palumbarius.* Gesner, *Avi. pag.* 51. — Aldrov. *tome I, page* 342..... *Asterias.* Aldrov. *tome I, page* 336. — Autour. Albin, *tome II, page* 5, *planche* VIII, avec une figure coloriée... *Milvus, sive astur.* Autour. Frisch, *pl.* LXXII, avec une figure coloriée. — *Nota.* C'est l'Autour blond-sors..... *Accipiter stellarius sive guttatus Milan,* Frisch, *pl.* LXXIII. *Nota.* C'est une variété de l'autour blond-sors..... *Falco sagittatus.* Frisch, *planche* LXXXI, avec la figure coloriée de la femelle après sa première mue... *Falco.* Frisch, *planche* LXXXII, avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Brisson, *tome I, page* 317.

eſt la plus longue de toutes. Les Fauconniers diſtinguent les oiſeaux de chaſſe en deux claſſes; ſavoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourſerie;* & dans cette ſeconde claſſe, ils comprennent non-ſeulement l'autour, mais encore l'épervier, les harpayes, les buſes, &c.

L'autour avant ſa première mue, c'eſt-à-dire, pendant la première année de ſon âge, porte ſur la poitrine & ſur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales; mais lorſqu'il a ſubi ſes deux premières mues, ces taches longitudinales diſparoiſſent, & il s'en forme de tranſverſales, qui durent enſuite pour tout le reſte de la vie; en ſorte qu'il eſt très-facile de ſe tromper ſur la connoiſſance de cet oiſeau qui dans deux âges différens, eſt marqué ſi différemment; & c'eſt ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le repréſentant dans ſes deux âges: la *planche 461* eſt le jeune autour, & la *planche 418* l'autour plus âgé.

Au reſte, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiſeaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b)*, comme le gerfaut qui eſt à très-peu près de ſa grandeur: le mâle autour, eſt comme la plupart des oiſeaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle:

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerſaut pour l'autour, *Gyr. falco.* Linn. *Hiſt. nat. edit. VI, gen. 36, ſp. 10.* Il eſt néanmoins très-aiſé de les diſtinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerſaut les a pâles & bleuâtres.

tous deux ſont des oiſeaux de poing & non de leurre; ils ne volent pas auſſi haut que ceux qui ont les ailes plus longues à proportion du corps; ils ont, comme je l'ai dit, pluſieurs habitudes communes avec l'épervier; jamais ils ne tombent à plomb ſur leur proie; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers: on peut prendre les autours de la même manière; on met un pigeon blanc, pour qu'il ſoit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui eſt au centre, un eſpace de neuf ou dix pieds de longueur ſur autant de largeur; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne ſe précipitent point ſur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en ſaiſir: les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarraſſer, que quand il eſt repu.

L'autour ſe trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris; mais il eſt encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'eſpèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord juſqu'en Suède; & dans ceux de l'Orient & du Midi, juſqu'en Perſe & en Barbarie; ceux de Grèce ſont les meilleurs de tous, pour la fauconnerie, ſelon Belon; « ils ont, dit-il, la tête » grande, le cou gros & beaucoup de plumes; ceux d'Arménie,

d'Arménie, ajoute-t-il, ont les yeux verts; ceux « de Perse les ont clairs, concaves & enfoncés; ceux « d'Afrique, qui sont les moins estimés, ont les yeux « noirs dans le premier âge, & rouges après la première « mue »; mais ce caractère n'est pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils sont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturalistes en une espèce d'erreur *(c)*; on a appelé *busard (voyez les planches enluminées n.° 423)*, un autour dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, & lui en a fait donner le nom: c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié;* mais cet oiseau varié, aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

(c) Nota. M. Brisson a donné sous le nom de *gros busard (tome I, page 398)*, cet autour blond, dont il fait une espèce particulière, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards; cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère dans l'espèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'eſpèce de l'autour brun; la femelle étoit au moins d'un tiers plus groſſe que le mâle; il s'en falloit plus de ſix pouces que les ailes, lorſqu'elles étoient pliées, ne s'étendiſſent juſqu'à l'extrémité de la queue: elle étoit plus groſſe dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroiſſement de ces oiſeaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge juſqu'à cinq ou ſix ſemaines, ces oiſeaux ſont d'un gris blanc; ils prennent enſuite du brun ſur tout le dos, le cou & les ailes; le ventre & le deſſous de la gorge changent moins, & ſont ordinairement blancs ou blancs jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes tranſverſales brunes dans les années ſuivantes. Le bec eſt d'un bleu ſale, & la membrane qui en couvre la baſe eſt d'un bleu livide: les jambes ſont dénuées de plumes, & les doigts des pieds ſont d'un jaune foncé: les ongles ſont noirâtres, & les plumes de la queue qui ſont brunes, ſont marquées par des raies tranſverſales fort larges, de couleur d'un gris ſale. Le mâle a ſous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouſſâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reſſemble par tout le reſte, à l'exception de la groſſeur, qui, comme nous l'avons dit, eſt de plus d'un tiers au-deſſous.

On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus

méchant: ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ils ne ſe ſervent guère que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer & mordre ceux qui les veulent ſaiſir: ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos, en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt aperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entière de l'été, depuis le commencement de mai juſqu'à la fin de novembre, où la femelle, dans un accès de fureur, tua le mâle dans le ſilence de la nuit, à neuf ou dix heures du ſoir, tandis que tous les autres oiſeaux étoient endormis: leur naturel eſt ſi ſanguinaire, que quand on laiſſe un autour en liberté avec pluſieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres; cependant il ſemble manger de préférence les ſouris, les mulots & les petits oiſeaux: il ſe jette avidement ſur la chair ſaignante, & refuſe aſſez conſtamment la viande cuite; mais en le faiſant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir: il plume les oiſeaux fort proprement, & enſuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les ſouris tout entières. Ses excrémens ſont blanchâtres & humides: il rejette ſouvent par le vomiſſement les peaux roulées des ſouris qu'il a avalées.

Son cri eſt fort rauque, & finit toujours par des ſons aigus, d'autant plus déſagréables qu'il les répète plus ſouvent ; il marque auſſi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & ſemble s'effaroucher de tout; en ſorte qu'on ne peut paſſer auprès de la volière où il eſt détenu, ſans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter pluſieurs cris répétés.





L'AUTOUR.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport à l'Épervier & à l'Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans aucun nom, & que nous avons fait repréſenter dans nos planches enluminées, *n.° 464,* ſous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne,* parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiſeau de proie; il eſt ſeulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a auſſi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le deſſous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuſe; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reſte; il reſſemble aſſez à l'épervier d'Europe, pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

II.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne,* parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec

l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'eſt-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiſeaux ou des animaux étrangers aux eſpèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas, & il eſt très-poſſible que cet oiſeau de Cayenne que nous préſentons ici *(planche 473),* ſoit d'une eſpèce particulière & différente de celles de l'autour & du lanier.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Cateſby *(a),* ſous le nom d'*épervier des pigeons,* qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainſi que la peau qui couvre la baſe du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à ſon origine, & noir vers ſon crochet; le deſſus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes tranſverſales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hiſt. nat. of. Carol. by Marc. Cateſby, *tome I, page 3, planche III,* avec une figure coloriée.

LE GERFAUT (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 210, 462 & 446; voyez aussi planche XIII de ce volume.

LE Gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la fauconnerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les cresserelles: ils ont tous les ailes presqu'aussi longues que la queue; la première plume de l'aile appelée *le cerceau,* presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco;* en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittel-falck;* en Polonois, *Bialozor;* en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiczot;* en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon;* les Anglois appellent le mâle *Jerkin. Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco,* signifie *Faucon-vautour, Gyr* ou *Gyer,* signifiant *Vautour* en Allemand. — Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I, page 471.* — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tome I, page 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande, par Anderson,* tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche XXX, fig. 2.* Brisson, *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, planche XXXI.

en penne ou en forme de tranchant ou de lame de couteau, ſur une longueur d'environ un pouce à ſon extrémité; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buſes, qui ne ſont pas oiſeaux auſſi nobles ni propres aux mêmes exercices; la queue eſt plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile eſt beaucoup plus courte & arrondie par ſon extrémité; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile eſt dans ces derniers oiſeaux la plus longue, au lieu que c'eſt la ſeconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère ſpécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par ſon plumage qui eſt brun ſur toutes les parties ſupérieures du corps, blanc taché de brun ſur toutes les parties inférieures, avec la queue griſe, traverſée de lignes brunes, *voyez les planches enluminées, n.° 210.* Cet oiſeau ſe trouve aſſez communément en Iſlande, & il paroît qu'il y a variété dans l'eſpèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui ſe trouve également dans les pays les plus ſeptentrionaux *(voyez les planches enluminées, n.° 462)*, qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la diſtribution des couleurs, & qui eſt plus eſtimé des Fauconniers que celui d'Iſlande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité; & indépendamment de cette première variété, qui paroît être variété de l'eſpèce, il y en a une ſeconde qu'on pourroit attribuer au climat, ſi tous n'étoient pas également des pays froids; cette ſeconde

ſeconde variété eſt le gerfaut blanc *(voyez les planches enluminées, n.° 446)*, qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous préſumons que dans ceux de Norvège auſſi-bien que dans ceux d'Iſlande, il s'en trouve de blancs; en ſorte qu'il eſt probable que c'eſt une ſeconde variété commune aux deux premières, & qu'il exiſte en effet dans l'eſpèce du gerfaut trois races conſtantes & diſtinctes, dont la première eſt le gerfaut d'Iſlande, la ſeconde le gerfaut de Norvège, & la troiſième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont aſſuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conſervoient leur blancheur dans les années ſuivantes; en ſorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieilleſſe de l'animal ou au climat plus froid, les bruns ſe trouvant également dans le même climat. Ces oiſeaux ſont naturels aux pays froids du Nord, de l'Europe & de l'Aſie; ils habitent en Ruſſie, en Norvège, en Iſlande, en Tartarie; & ne ſe trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'eſt, après l'aigle, le plus puiſſant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiſeaux de proie: ce ſont auſſi les plus chers & les plus eſtimés de tous ceux de la fauconnerie: on les tranſporte d'Iſlande & de Ruſſie en France *(b)*, en Italie & juſqu'en Perſe & en

(b) Nous ne verrions point le gerſaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays; on dit qu'il vient de Ruſſie où il fait ſon aire, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il eſt oiſeau paſſager en Allemagne.... C'eſt un oiſeau bon à tous vols; car il ne refuſe jamais rien, & il eſt

Turquie *(c)*; & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité; ils attaquent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus: la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.

plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pages 94 & 95.*

(c) Nota. C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant: « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient » de Moscovie, d'où on le transporte en Perse, & qui est presqu'aussi » gros qu'un aigle; ces oiseaux sont rares, & il n'y a que le Roi seul » qui puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse d'évaluer les » présens que l'on fait au Roi, sans en rien excepter, ces oiseaux sont » mis à cent tomans la pièce, qui font quinze cents écus; & s'il en » meure quelques-uns en chemin, l'Ambassadeur en apporte à Sa » Majesté la tête & les ailes, & on lui tient compte de l'oiseau, comme » s'il étoit vivant: on dit que cet oiseau fait son nid dans la neige, » qu'il perce jusqu'à terre par la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à une toise de hauteur, &c.... » *Voyage de Chardin, tome II, page 31.*





eve del. Baron sculp.

LE GERFAUT.

LE LANIER (a).

CET oiſeau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pu nous le procurer; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.rs Edwards, Friſch & les Auteurs de la Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une deſcription aſſez détaillée, n'en donne pas la figure; il en eſt de même de Geſner, d'Aldrovande & des autres Naturaliſtes modernes. M.rs Briſſon & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu: la ſeule repréſentation qu'on en ait eſt dans Albin, dont on ſait que les planches ſont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier qui eſt aujourd'hui ſi rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en

(a) En Italien, *Laniero;* en Allemand, *Swimere* ou *Schmeymer;* en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret.* — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiſeau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page 4, planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cæruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus.* Linn. *Faun. Suec. n.° 61.* Le Lanier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 363.

Suiſſe, en Italie, puiſqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon : cependant il ſe retrouve en Suède, puiſque M. Linnæus le met dans la liſte des oiſeaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère deſcription, & point du tout l'hiſtoire : ne le connoiſſant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-» lanier, dit-il, fait ordinairement ſon aire en France, » ſur les plus hauts arbres des forêts ou dans les rochers » les plus élevés : comme il eſt d'un naturel plus doux » & de mœurs plus faciles que les faucons ordinaires, » on s'en ſert communément *à tous propos*. Il eſt de » plus petite corpulence que le faucon-gentil, & de » plus beau plumage que le ſacre, ſur-tout après la mue ; » il eſt auſſi plus court *empiété* que nul des autres faucons. » Les Fauconniers choiſiſſent le lanier ayant groſſe tête, » les pieds bleus & orés ; le lanier vole tant pour rivière » que pour les champs ; il ſupporte mieux la nourriture » de groſſes viandes qu'aucun autre faucon ; on le » reconnoît ſans pouvoir s'y méprendre, car il a le bec » & les pieds bleus ; les plumes de devant mêlées de » noir ſur le blanc, avec des taches droites le long des » plumes, & non pas traverſées comme au faucon..... » quand il étend ſes ailes, & qu'on les regarde par-» deſſous, les taches paroiſſent différentes de celles des » autres oiſeaux de proie ; car elles ſont ſemées & rondes » *comme petits deniers*. Son cou eſt court & aſſez gros,

aussi-bien que son bec : on appelle la femelle *lanier*, «
elle est plus grosse que le mâle qu'on nomme *lanneret* : «
tous deux sont assez semblables par les couleurs du «
plumage ; il n'est aucun oiseau de proie qui tienne plus «
constamment sa perche, & il reste au pays pendant «
toute l'année ; on l'instruit aisément à voler & prendre «
la grue : la saison où il chasse le mieux est après la «
mue, depuis la mi-juillet jusqu'à la fin d'octobre ; «
mais en hiver il n'est pas bon à l'exercice de la chasse ».



LE SACRE (a).

JE crois devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des faucons, & le mettre à la ſuite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le Sacre que comme une variété de l'eſpèce du faucon, parce qu'en le conſidérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'eſpèce du lanier qu'à celle du faucon: en effet, le ſacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne feroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en diffère beaucoup par les couleurs, & conſtamment par la grandeur; il paroît que ce ſont deux eſpèces diſtinctes & voiſines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons: ce qu'il y a de ſingulier ici, c'eſt que Belon eſt encore le ſeul qui nous ait donné des indications de cet oiſeau; ſans lui, les Naturaliſtes ne connoîtroient que peu ou point du tout le ſacre & le lanier: tous deux ſont devenus également rares, & c'eſt ce qui doit faire préſumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes natu-

(a) Sacre, la femelle; *Sacret*, le mâle.... Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 108, avec la figure, page 109*. En latin moderne, *Falco-ſacer;* en Italien, *Sacro;* en Allemand, *Sacker;* en Anglois, *Sacre.*

(b) Falco-ſacer. Le Sacre. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota.* Cet Auteur en fait la douzième variété de l'eſpèce du faucon.

relles, & que par conséquent ils sont d'espèces très-voisines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiseaux réellement différens l'un de l'autre, il est juste de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du sacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le sacre est de plus laid pennage que nul des oiseaux de faucon- « nerie; car il est de couleur comme entre roux & « enfumé, semblable à un milan; il est court empiété, « ayant les jambes & les doigts bleus, ressemblant en « ce quelque chose au lanier: il seroit quasi pareil au « faucon en grandeur, n'étoit qu'il est compassé plus « rond. Il est oiseau de moult hardi courage, comparé « en force au faucon pélerin: aussi est oiseau de passage, « & est rare de trouver homme qui se puisse vanter « d'avoir oncq'veu l'endroit où il fait ses petits: il « y a quelques Fauconniers qui sont d'opinion qu'il « vient de Tartarie & Russie, & de devers la mer « majeur, & que faisant son chemin pour aller vivre « certaine partie de l'an vers la partie du midi, est « prins au passage par les Fauconniers qui les aguettent « en diverses îles de la mer Égée, Rhodes, Chypre, « &c. Et combien qu'on fasse de hauts vols avec le « sacre pour le milan, toutes fois on le peut aussi « dresser pour le gibier & pour la campagne à prendre « oyes sauvages, ostardes, olives, faisends, perdrix, « lièvres & à toute autre manière de gibier.... Le « sacret est le mâle & le sacre la femelle, entre lesquels «

il n'y a d'autre différence ſinon du grand au petit ».

En comparant cette deſcription du ſacre, avec celle que le même Auteur a donnée du lanier, on ſe perſuadera aiſément, 1.° que ces deux oiſeaux ſont plus voiſins l'un de l'autre que d'aucune autre eſpèce ; 2.° que tous deux ſont oiſeaux paſſagers, quoique Belon diſe que le lanier étoit de ſon temps naturel en France, il eſt preſque ſûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui ; 3.° que ces deux oiſeaux paroiſſent différer eſſentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec & les pieds bleus, & c'eſt à cauſe de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en ſéparer.

Il y a pluſieurs années que nous avons fait deſſiner à la ménagerie du Roi, un oiſeau de proie qu'on nous dit être le *ſacre,* & que nous donnons ici *(planche XIV de ce volume) ;* mais la deſcription qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.



LE FAUCON.



...ve del. Baron sculp.

LE SACRE.

LE FAUCON (a).

LORSQU'ON jette les yeux ſur les liſtes de nos Nomenclateurs d'Hiſtoire Naturelle *(b)*, on ſeroit porté à croire qu'il y a dans l'eſpèce du Faucon autant de

(a) En grec moderne, Φαλχων; en latin moderne, *Falco;* en Italien, *Falcone;* en Eſpagnol, *Halkon;* en Allemand, *Falck;* en Pol. *Sokol;* en Anglois, *Falcon.— Falco apud Firmicum, Suidam & recentiores.* Geſner, *Icon Avi. pag. 110. — Faucon.* Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 115. *— Falco.* Aldrov. *Avi. tom I, pag. 429. — Accipiter fuſcus.* Friſch, *planche LXXIV, avec une figure coloriée. — Accipiter fuſcus oris pennarum rufeſcentibus, rectricibus fuſcis fuſco ſaturatiore tranſverſim ſtriatis..... Falco,* le Faucon. Briſſon, *Ornith. tome I, page 321.*

(b) M. Briſſon compte treize variétés dans cette première eſpèce, ſavoir; le faucon-ſors, le faucon-hagard ou boſſu, le faucon à tête blanche, le faucon blanc, le faucon noir, le faucon tacheté, le faucon brun, le faucon rouge, le faucon rouge des Indes, le faucon d'Italie, le faucon d'Iſlande & le ſacre; & en même temps il compte douze autres eſpèces ou variétés de faucons, différentes de la première, ſavoir; le faucon-gentil, le faucon-pélerin, dont le faucon de Barbarie & le faucon de Tartarie ſont des variétés; le faucon à collier, le faucon de roche ou rochier; le faucon de montagne ou montagner, dont le faucon de montagne cendré eſt une variété; le faucon de la baie de Hudſon, le faucon-étoilé, le faucon-hupé des Indes, le faucon des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline. M. Linnæus comprend ſous l'indication générique de faucon, vingt-ſix eſpèces différentes; mais il eſt vrai qu'il confond ſous ce même nom, comme il fait en tout, les eſpèces éloignées, auſſi-bien que les eſpèces voiſines, car on trouve dans cette liſte de faucons, les aigles, les pygargues, les orfraies, les creſſelles, les buſes, &c. Au moins la liſte de M. Briſſon, quoique d'un tiers trop nombreuſe, eſt faite avec plus de circonſpection & de diſcernement.

variétés que dans celle du pigeon, de la poule ou des autres oiseaux domestiques: cependant rien n'est moins vrai: l'homme n'a point influé sur la nature de ces animaux; quelqu'utiles aux plaisirs, quelqu'agréables qu'ils soient pour le faste des Princes chasseurs, jamais on n'a pu en élever, en multiplier l'espèce: on dompte à la vérité, le naturel féroce de ces oiseaux, par la force de l'art & des privations *(c)*: on leur fait acheter leur vie par des mouvemens qu'on leur commande; chaque morceau de leur subsistance ne leur est accordé que pour un service rendu: on les attache, on les garotte, on les affuble, on les prive même de

(c) Pour dresser le faucon, l'on commence par l'armer d'entraves, appelées *jets*; au bout desquelles on met un anneau, sur lequel est écrit le nom du maître; on y ajoute des sonnettes qui servent à indiquer le lieu où il est lorsqu'il s'écarte de la chasse; on le porte continuellement sur le poing; on l'oblige de veiller: s'il est méchant & qu'il cherche à se défendre, on lui plonge la tête dans l'eau; enfin on le contraint par la faim & par la lassitude à se laisser couvrir la tête d'un chaperon qui lui enveloppe les yeux; cet exercice dure souvent trois jours & trois nuits de suite: il est rare qu'au bout de ce temps, les besoins qui le tourmentent & la privation de la lumière ne lui fassent pas perdre toute idée de liberté: on juge qu'il a oublié sa fierté naturelle, lorsqu'il se laisse aisément couvrir la tête, & que découvert il saisit le pât ou la viande qu'on a soin de lui présenter de temps en temps; la répétition de ces leçons en assure peu à peu le succès: les besoins étant le principe de la dépendance, on cherche à les augmenter en lui nétoyant l'estomac par des cures; ce sont de petites pelottes de filasse qu'on lui fait avaler, & qui augmentent son appétit; on le satisfait après l'avoir excité, & la reconnoissance attache l'oiseau à celui même qui l'a tourmenté. *Encyclopédie, à l'article de la fauconnerie.*

la lumière & de toute nourriture, pour les rendre plus dépendans, plus dociles, & ajouter à leur vivacité naturelle l'impétuosité du besoin *(d)*; mais ils servent

(d) Lorsque les premières leçons ont réussi, & que l'oiseau montre de la docilité; on le porte sur le gazon dans un jardin, là on le découvre, & avec l'aide de la viande, on le fait sauter de lui-même sur le poing; quand il est assuré à cet exercice, on juge qu'il est temps de lui donner le vif, & de lui faire connoître le leurre; c'est une représentation de proie, un assemblage de pieds & d'ailes, dont les fauconniers se servent pour réclamer les oiseaux, & sur lequel on attache leur viande; il est important qu'ils soient non-seulement accoutumés, mais affriandés à ce leurre; dès que l'oiseau a fondu dessus & qu'il a pris seulement une beccade, quelques fauconniers sont dans l'usage de retirer le leurre, mais par cette méthode on court risque de rebuter l'oiseau; il est plus sûr, lorsqu'il a fait ce qu'on attend de lui, de le paître tout-à-fait, & ce doit être la récompense de sa docilité; le leurre est l'appât qui doit le faire revenir lorsqu'il sera élevé dans les airs, mais il ne seroit pas suffisant sans la voix du fauconnier qui l'avertit de se tourner de ce côté-là; il faut que ces leçons soient souvent répétées.... Il faut chercher à bien connoître le caractère de l'oiseau, parler souvent à celui qui paroît moins attentif à la voix, laisser jeûner celui qui revient moins avidement au leurre; laisser aussi veiller plus long-temps celui qui n'est pas assez familier; couvrir souvent du chaperon celui qui craint ce genre d'assujettissement: lorsque la familiarité & la docilité de l'oiseau sont suffisamment confirmées dans un jardin, on le porte en pleine campagne, mais toujours attaché à la filière, qui est une ficelle longue d'une dixaine de toises; on le découvre, & en l'apelant à quelques pas de distance, on lui montre le leurre, lorsqu'il fond dessus, on se sert de la viande & on lui en laisse prendre bonne gorge; pour continuer de l'assurer, le lendemain on la lui montre d'un peu plus loin, & il parvient enfin à fondre dessus du bout de la filière, c'est alors qu'il faut faire connoître & manier plusieurs fois à l'oiseau le gibier auquel on le destine; on en conserve de privés pour

par néceſſité, par habitude & ſans attachement; ils demeurent captifs, ſans devenir domeſtiques; l'individu ſeul eſt eſclave, l'eſpèce eſt toujours libre, toujours également éloignée de l'empire de l'homme: ce n'eſt même qu'avec des peines infinies qu'on en fait quelques-uns priſonniers, & rien n'eſt plus difficile que d'étudier leurs mœurs dans l'état de nature; comme ils habitent les rochers les plus eſcarpés des plus hautes montagnes, qu'ils s'approchent très-rarement de terre, qu'ils volent d'une hauteur & d'une rapidité ſans égale; on ne peut avoir que peu de faits ſur leurs habitudes naturelles: on a ſeulement remarqué qu'ils choiſiſſent toujours pour élever leurs petits, les rochers expoſés au midi; qu'ils ſe placent dans les *trous & les anfractures* les plus inacceſſibles; qu'ils font ordinairement quatre œufs, dans les derniers mois de l'hiver, qu'ils ne couvent pas long-temps; car les petits ſont adultes vers le 15 de Mai, qu'ils changent de couleur ſuivant le ſexe, l'âge & la mue; que les femelles ſont conſidérablement plus groſſes que les mâles; que tous deux jettent des cris perçans, déſagréables & preſque continuels, dans le temps qu'ils chaſſent leurs petits pour les dépaïſer, ce qui ſe fait, comme chez les aigles, par la dure néceſſité, qui rompt les liens des

cet uſage, cela s'appelle *donner l'eſcap;* c'eſt la dernière leçon, mais elle doit ſe répéter juſqu'à ce qu'on ſoit parfaitement aſſuré de l'oiſeau: alors on le met hors de filière, & on le vole pour lors. *Encyclopédie, art. de la fauconnerie.*

familles & de toute société, dès qu'il n'y a pas assez pour partager, ou qu'il y a impossibilité de trouver assez de vivres pour subsister ensemble dans les mêmes terres.

Le faucon est peut-être l'oiseau dont le courage est le plus franc, le plus grand, relativement à ses forces: il fond sans détour & perpendiculairement sur sa proie; au lieu que l'autour & la plupart des autres arrivent de côté: aussi prend-on l'autour avec des filets dans lesquels le faucon ne s'empêtre jamais; il tombe à plomb sur l'oiseau victime, exposé au milieu de l'enceinte des filets, le tue, le mange sur le lieu, s'il est gros, ou l'emporte, s'il n'est pas trop lourd, en se relevant à plomb: s'il y a quelque faisanderie dans son voisinage, il choisit cette proie de préférence; on le voit tout-à-coup fondre sur un troupeau de faisans comme s'il tomboit des nues, parce qu'il arrive de si haut, & en si peu de temps, que son apparition est toujours imprévue & souvent inopinée: on le voit fréquemment attaquer le milan, soit pour exercer son courage, soit pour lui enlever une proie; mais il lui fait plutôt la honte que la guerre, il le traite comme un lâche, le chasse, le frappe avec dédain, & ne le met point à mort, parce que le milan se défend mal, & que probablement sa chair répugne au faucon encore plus que sa lâcheté ne lui déplaît.

Les gens qui habitent dans le voisinage de nos grandes montagnes, en Dauphiné, Bugey, Auvergne

& aux pieds des Alpes, peuvent s'aſſurer de tous ces faits *(e)*. On a envoyé de Genève, à la fauconnerie du Roi, des jeunes faucons pris dans les montagnes voiſines au mois d'avril, & qui paroiſſent avoir acquis toutes les dimenſions de leur taille & toutes leurs forces avant le mois de juin. Lorſqu'ils ſont jeunes, on les appelle *faucon-ſors*, comme l'on dit *harengs-ſors*, parce qu'ils ſont alors plus bruns que dans les années ſuivantes *(voyez les planches enluminées, n.° 470, & planche XV de ce volume)*; & l'on appelle les vieux faucons, *hagards*, qui ont beaucoup plus de blanc que les jeunes *(f)*, *voyez planche XVI de ce volume, & les planches enluminées n.° 421)*; le faucon qui eſt repréſenté dans cette dernière planche nous paroît être de la ſeconde année, ayant encore un aſſez grand nombre de taches brunes ſur la poitrine & ſur le ventre; car à la troiſième année ces taches diminuent, & la quantité du blanc ſur le plumage augmente, comme on le peut voir dans le faucon repréſenté, planche enluminée, *n.° 430*, dans laquelle on a gravé, par erreur, le nom de *lanier*, au lieu de *tiercelet de faucon de la troiſième année.*

Comme ces oiſeaux cherchent par-tout les rochers les plus hauts, & que la plupart des îles ne ſont que

(e) Nota. Ils m'ont été rendus par des témoins oculaires, & particulièrement par M. Hebert, que j'ai déjà cité plus d'une fois, & qui a chaſſé pendant cinq ans dans les montagnes du Bugey.

(f) Nota. Puiſque le faucon-ſors & le faucon-hagar ou boſſu ne ſont que le même faucon, jeune & vieux, on ne doit pas en faire des variétés dans l'eſpèce.

des groupes & des pointes de montagnes; il y en a beaucoup à Rhodes, en Chypre, à Malte, & dans les autres îles de la Méditerranée, aussi-bien qu'aux Orcades & en Islande; mais on peut croire que suivant les différens climats, ils paroissent subir des variétés différentes, dont il est nécessaire que nous fassions quelque mention.

Le faucon qui est naturel en France est gros comme une poule: il a dix-huit pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, & autant jusqu'à celui des pieds: la queue a un peu plus de cinq pouces de longueur, & il a près de trois pieds & demi de vol ou d'envergure: ses ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent presque jusqu'au bout de la queue: je ne dirai rien des couleurs, parce qu'elles changent aux différentes mues, à mesure que l'oiseau avance en âge, & que d'ailleurs elles sont fidèlement représentées par les trois planches enluminées que nous venons de citer ci-dessus. J'observerai seulement que la couleur la plus ordinaire des pieds du faucon, est verdâtre, & que quand il s'en trouve qui ont les pieds & la membrane du bec jaunes, comme celui qui est représenté dans cette planche enluminée, *n.° 430;* les Fauconniers les appellent *faucons bec jaune,* & les regardent comme les plus laids & les moins nobles de tous les faucons; en sorte qu'ils les rejettent de l'école de la fauconnerie: j'observerai encore qu'ils se servent du tiercelet de faucon, c'est-à-dire, du mâle, lequel est d'un tiers plus

petit que la femelle, pour voler les perdrix, pies, geais, merles & autres oiſeaux de cette eſpèce; au lieu qu'on emploie la femelle au vol du lièvre, du milan, de la grue & des autres grands oiſeaux.

Il paroît que cette eſpèce de faucon, qui eſt aſſez commune en France, ſe trouve auſſi en Allemagne. M. Friſch *(g)* a donné la figure coloriée d'un faucon-ſors à pieds & à membrane du bec jaunes, ſous le nom de *enten-ſtoſſer* ou *ſchwartz-braune habigt*, & il s'eſt trompé en lui donnant le nom d'*autour brun;* car il diffère de l'autour par la grandeur & par le naturel. Il paroît qu'on trouve auſſi en Allemagne, & quelquefois en France, une eſpèce différente de celle-ci, qui eſt le faucon pattu à tête blanche, que M. Friſch appelle mal-à-propos *vautour.* « Ce vautour à pieds velus ou » à culotte de plume, eſt, dit-il, de tous les oiſeaux » de proie diurnes à bec crochu, le ſeul qui ait des » plumes juſqu'à la partie inférieure des pieds, auxquels » elles s'appliquent exactement: l'aigle des rochers a » auſſi des plumes ſemblables, mais qui ne vont que » juſqu'à la moitié des pieds: les oiſeaux de proie » nocturnes, comme les chouettes, en ont juſqu'aux » ongles, mais ces plumes ſont une eſpèce de duvet:

(g) Nota. Voici ce que M. Friſch dit de cet oiſeau, qu'il appelle l'*ennemi des canards* ou l'*autour d'un brun-noir.* Il a été pourvu par la Nature de longues aîles & de plumes ſerrées les unes ſur les autres... C'eſt des oiſeaux de proie l'un des plus vigoureux, il pourſuit de préférence les canards, les poules d'eau & autres oiſeaux d'eau, *planche LXXIV.*

» ce *vautour*

ce *vautour* pourſuit toute ſorte de proie, & on ne « le trouve jamais auprès des cadavres » *(h)*, c'eſt parce que ce n'eſt pas un vautour, mais un faucon, qu'il ne ſe nourrit pas de cadavres; & ce faucon a paru à quelques-uns de nos Naturaliſtes aſſez ſemblable à notre faucon de France *(i)*, pour n'en faire qu'une variété: s'il ne différoit en effet de notre faucon que par la blancheur de la tête, tout le reſte eſt aſſez ſemblable pour qu'on ne dût le conſidérer que comme variété; mais le caractère des pieds couverts de plumes juſqu'aux ongles, me paroît être ſpécifique, ou tout au moins l'indice d'une variété conſtante, & qui fait race à part dans l'eſpèce du faucon.

Une ſeconde variété eſt le faucon blanc, qui ſe trouve en Ruſſie, & peut-être dans les autres pays du Nord; il y en a de tout-à-fait blancs & ſans taches, à l'exception de l'extrémité des grandes plumes des ailes qui ſont noirâtres: il y en a d'autres de cette eſpèce, qui ſont auſſi tout blancs, à l'exception de quelques taches brunes ſur le dos & ſur les ailes, & de quelques raies brunes ſur la queue *(k)*: comme ce faucon blanc eſt de la même grandeur que notre faucon, & qu'il n'en diffère que par la blancheur,

(h) Friſch, *planche LXXV, avec une figure coloriée.* — Le Faucon à tête blanche. Briſſon, *tome I, page 325 ; & tome VI, ſupplément, page 22, planche 1.*

(i) Voyez l'Ornithologie de M. Briſſon, *page 325.*

(k) Briſſon, *tome I, page 326.*

qui eſt la couleur que les oiſeaux; comme les autres animaux, prennent aſſez généralement dans les pays du Nord, on peut préſumer avec fondement que ce n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune, produite par l'influence du climat: cependant il paroît qu'en Iſlande, il y a auſſi des faucons de la même couleur que les nôtres, mais qui ſont un peu plus gros, & qui ont les ailes & la queue plus longues; comme ils reſſemblent preſqu'en tout à notre faucon, & qu'ils n'en diffèrent que par ces légers caractères, on ne doit pas les ſéparer de l'eſpèce commune. Il en eſt de même de celui qu'on appelle *faucon-gentil*, que preſque tous les Naturaliſtes ont donné comme différent du faucon commun, tandis que c'eſt le même, & que le nom de *gentil* ne leur eſt appliqué que lorſqu'ils ſont bien élevés, bien faits & d'une jolie figure; auſſi nos anciens Auteurs de fauconnerie, ne comptoient que deux eſpèces principales de faucon, le faucon-gentil ou faucon de notre pays, & le faucon-pélerin ou étranger, & regardoient tous les autres comme de ſimples variétés de l'une ou de l'autre de ces deux eſpèces. Il arrive en effet quelques faucons des pays étrangers, qui ne font que ſe montrer ſans s'arrêter, & qu'on prend au paſſage: il en vient ſur-tout du côté du midi, que l'on prend à Malte, & qui ſont beaucoup plus noirs que nos faucons d'Europe *(voyez les planches enluminées, n.° 469)*; on en a pris même quelquefois de cette eſpèce en France; & celui dont nous donnons ici la figure enluminée, a été

pris en Brie: c'eſt par cette raiſon que nous avons cru pouvoir l'appeler *faucon paſſager;* il paroît que ce faucon noir paſſe en Allemagne comme en France, car c'eſt le même que M. Friſch a donné ſous le nom de *falco fuſcus, faucon brun (planche LXXXIII),* & qu'il voyage beaucoup plus loin; car c'eſt encore le même faucon que M. Edwards a décrit & repréſenté, *tome I, page 4,* ſous le nom de *faucon noir de la baie de Hudſon,* & qui en effet lui avoit été envoyé de ce climat. J'obſerverai à ce ſujet, que le faucon paſſager ou pélerin, décrit par M. Briſſon, *page 341,* n'eſt point du tout un faucon étranger ni paſſager, & que c'eſt abſolument le même que notre faucon-hagard, repréſenté dans la planche enluminée, *n.° 421;* en ſorte que l'eſpèce du faucon commun ou paſſager, ne nous eſt connue juſqu'à préſent que par le faucon d'Iſlande, qui n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune, & par le faucon noir d'Afrique, qui en diffère aſſez, ſur-tout par la couleur, pour pouvoir être regardé comme formant une eſpèce différente.

On pourroit peut-être rapporter à cette eſpèce le faucon Tuniſien ou Punicien dont parle Belon *(l),* « & qu'il dit être un peu plus petit que le faucon-pélerin, « qui a la tête plus groſſe & ronde, & qui reſſemble par « la grandeur & le plumage au lanier »; peut-être auſſi le faucon de Tartarie *(m),* qui au contraire, eſt un peu

(l) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 117.*

(m) Ibidem, page 116.

plus grand que le faucon-pélerin, & que Belon dit en différer encore, en ce que le dessus de ses ailes est roux, & que ses doigts sont plus alongés.

En rassemblant & resserrant les différens objets que nous venons de présenter en détail, il paroît 1.° qu'il n'y a en France qu'une seule espèce de faucon bien connue, pour y faire son aire dans nos provinces montagneuses; que cette même espèce se trouve en Suisse, en Allemagne, en Pologne & jusqu'en Islande vers le Nord, en Italie *(n)*, en Espagne & dans les iles de la Méditerranée, & peut-être jusqu'en Égypte *(o)* vers le midi; 2.° que le faucon blanc n'est dans cette même espèce, qu'une variété produite par l'influence du climat du nord; 3.° que le faucon-gentil n'est pas d'une espèce différente de notre faucon commun *(p)*; 4.° que le

(n) Aldrov. *Avi. tom. I, pag. 429.*

(o) Prosper Alpin, *Ægypt. tome I, page 200.*

(p) Nota. Jean de Franchières, qui est l'un des plus anciens & peut-être le meilleur de nos Auteurs sur la fauconnerie, ne compte que sept espèces d'oiseaux auxquels il donne le nom de *faucon*, savoir; le faucon-gentil, le faucon-pélerin, le faucon-tartaret, le gerfaut, le sacre, le lanier & le faucon-tunisien ou tunicien: en retranchant de cette liste le gerfaut, le sacre & le lanier, qui ne sont pas proprement des faucons, il ne reste que le faucon-gentil & le faucon-pélerin, dont le tartaret & le tunisien sont deux variétés. Cet Auteur ne connoissoit donc qu'une seule espèce de faucon naturelle en France, qu'il indique sous le nom de *faucon-gentil*, & cela prouve encore ce que j'ai avancé, que le faucon-gentil & le faucon commun, ne sont tous deux qu'une seule & même espèce.

faucon-pélerin ou passager est d'une espèce différente, qu'on doit regarder comme étrangère, & qui peut-être renferme quelques variétés, telles que le faucon de Barbarie, le faucon Tunisien, &c...... Il n'y a donc, quoiqu'en disent les Nomenclateurs, que deux espèces réelles de faucons en Europe; dont la première est naturelle à notre climat, & se multiplie chez nous, & l'autre qui ne fait qu'y passer, & qu'on doit regarder comme étrangère : en rappelant donc à l'examen la liste la plus nombreuse de nos Nomenclateurs, au sujet des faucons, & suivant article par article celle de M. Brisson, nous trouverons 1.° que le faucon-sors n'est que le jeune de l'espèce commune; 2.° que le faucon-hagard n'en est que le vieux; 3.° que le faucon à tête blanche & à pieds pattus, est une variété ou race constante dans cette même espèce; 4.° sous le nom de *faucon blanc*, M. Brisson indique deux différentes espèces d'oiseaux, & peut-être trois, car le premier & le troisième pourroient être, absolument parlant, des faucons qui auroient subi la variété commune aux oiseaux du nord, qui est le blanc; mais pour le second, dont M. Brisson ne paroît parler que d'après M. Frisch, dont il cite la *planche* LXXX, ce n'est certainement pas un faucon, mais un oiseau de rapine, commun en France, auquel on donne le nom de *harpaye:* 5.° que le faucon noir est le véritable faucon-pélerin ou passager, qu'on doit regarder comme étranger; 6.° que le faucon tacheté, n'est que le jeune de ce même

faucon étranger; 7.° que le faucon brun eſt moins un faucon qu'un buſard; M. Friſch eſt le ſeul qui en ait donné la repréſentation *(q)*, & cet Auteur nous dit que cet oiſeau attrape quelquefois en volant les pigeons ſauvages; que ſon vol eſt très-haut, & qu'on le tire rarement, mais que néanmoins il guette les oiſeaux aquatiques, ſur les étangs & dans les autres lieux marécageux: ces indices réunis, nous portent à croire que ce faucon brun de M. Briſſon n'eſt vraiſemblablement qu'une variété dans l'eſpèce des buſards, quoiqu'il n'ait pas la queue auſſi longue que les autres buſards; 8.° que le faucon rouge n'eſt qu'une variété dans notre eſpèce commune du faucon, que Belon dit, avec quelques anciens Fauconniers, ſe trouver dans les lieux marécageux qu'il fréquente de préférence; 9.° que le faucon rouge des Indes, eſt un oiſeau étranger, dont nous parlerons dans la ſuite; 10.° que le faucon d'Italie, dont M. Briſſon ne parle que d'après Jonſton, peut encore être, ſans ſcrupule, regardé comme une variété de l'eſpèce commune de notre faucon des Alpes; 11.° que le faucon d'Iſlande eſt, comme nous l'avons dit, une autre variété de l'eſpèce commune, dont il ne diffère que par un peu plus de grandeur; 12.° que le ſacre n'eſt point, comme le dit M. Briſſon, une variété du faucon, mais une eſpèce différente qu'il faut conſidérer à part; 13.° que le faucon-gentil n'eſt point une eſpèce diffé-

(q) Friſch, *tome I, planche LXXVI.*

rente de celle de notre faucon commun, & que ce n'eſt que le faucon-ſors de cette eſpèce commune, que M. Briſſon a décrit ſous le nom de *faucon-gentil;* mais dans un temps de mue, différent de celui qu'il a décrit ſous le ſimple nom de *faucon;* 14.° que le faucon appelé *pélerin* par M. Briſſon, n'eſt que notre même faucon commun, devenu par l'âge faucon-hagard, tel que nous l'avons repréſenté dans la planche enluminée, *n.° 421*, & que par conſéquent ce n'eſt qu'une variété de l'âge, & non pas une diverſité d'eſpèce; 15.° que le faucon de Barbarie n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du faucon étranger, que nous avons nommé *faucon paſſager*, & que nous avons fait repréſenter, planche enluminée, *n.° 469;* 16.° qu'il en eſt de même du faucon de Tartarie; 17.° que le faucon à collier n'eſt point un faucon, mais un oiſeau d'un tout autre genre, auquel nous avons donné le nom de *ſoubuſe;* 18.° que le faucon de roche n'eſt point encore un faucon, puiſqu'il approche beaucoup plus du hobreau & de la creſſerelle; & que par conſéquent c'eſt un oiſeau qu'il faut conſidérer à part; 19.° que le faucon de montagne n'eſt qu'une variété du rochier; 20.° que le faucon de montagne cendré n'eſt qu'une variété de l'eſpèce commune du faucon; 21.° que le faucon de la baie de Hudſon eſt un oiſeau étranger, d'une eſpèce différente de celle d'Europe, & dont nous parlerons dans l'article ſuivant; 22.° que le faucon étoilé eſt un oiſeau d'un autre genre que le

faucon; 23.° que le faucon huppé des Indes, le faucon des Antilles, le faucon-pêcheur des Antilles, & le faucon-pêcheur de la Caroline, sont encore des oiseaux étrangers dont il sera fait mention dans la suite. On peut voir par cette longue énumération, qu'en séparant même les oiseaux étrangers, & qui ne sont pas précisément des faucons; & en ôtant encore le faucon pattu, qui n'est peut-être qu'une variété ou une espèce très-voisine de celle du faucon commun, il y en a dix-neuf que nous réduisons à quatre espèces; savoir, le faucon commun, le faucon passager, le sacre & le busard, dont il n'y en a plus que deux qui soient en effet des faucons.

Après cette réduction faite de tous les prétendus faucons, aux deux espèces du faucon commun ou gentil, & du faucon passager ou pélerin; voici les différences que nos anciens Fauconniers trouvoient dans leur nature & mettoient dans leur éducation. Le faucon-gentil mue dès le mois de mars, & même plus tôt; le faucon pélerin ne mue qu'au mois d'août: il est plus plein sur les épaules, & il a les yeux plus grands, plus enfoncés, le bec plus gros, les pieds plus longs & mieux fendus que le faucon-gentil *(r)*: ceux qu'on prend au nid s'appellent *faucons-niais;* lorsqu'ils sont pris trop jeunes, ils sont souvent criards & difficiles à élever; il ne faut donc pas les dénicher avant qu'ils

(r) Fauconnerie d'Artelouche, imprimée à la suite de la Vénerie de du Fouilloux, & des Fauconneries de Jean de Franchières & de Guillaume Tardif. *Paris, 1614, page 89.*

soient

ſoient un peu grands, ou ſi l'on eſt obligé de les ôter de leur nid, il ne faut point les manier, mais les mettre dans un nid le plus ſemblable au leur qu'on pourra, & les nourrir de chair d'ours, qui eſt une viande aſſez commune dans les montagnes où l'on prend ces oiſeaux, & au défaut de cette nourriture on leur donnera de la chair de poulet: ſi l'on ne prend pas ces précautions, les ailes ne leur croiſſent pas *(ſ)*, & leurs jambes ſe caſſent ou ſe déboîtent aiſément: les faucons-ſors, qui ſont les jeunes, & qui ont été pris en ſeptembre, octobre & novembre, ſont les meilleurs & les plus aiſés à élever: ceux qui ont été pris plus tard en hiver ou au printemps ſuivant, & qui par conſéquent ont neuf ou dix mois d'âge, ſont déjà trop accoutumés à leur liberté pour ſubir aiſément la ſervitude, & demeurer en captivité ſans regret, & l'on n'eſt jamais ſûr de leur obéiſſance & de leur fidélité dans le ſervice: ils trompent ſouvent leur maître, & quittent lorſqu'il s'y attend le moins. On prend tous les ans les faucons-pélerins au mois de ſeptembre, à leur paſſage dans les îles, ou ſur les falaiſes de la mer. Ils ſont de leur naturel prompts, propres à tout faire, dociles & fort aiſés à inſtruire *(t)*: on peut les faire voler pendant tout le mois de mai & celui

(ſ) Recueil de tous les oiſeaux de proie qui ſervent à la fauconnerie, par G. B. imprimé à la ſuite des Fauconneries citées dans la note précédente, *page 114, verſo.*

(t) Fauconnerie de Jean de Franchières, *page 2, recto.*

de juin, parce qu'ils ſont tardifs à muer; mais auſſi dès que la mue commence, ils ſe dépouillent en peu de temps. Les lieux où l'on prend le plus de faucons-pélerins, ſont non-ſeulement les côtes de Barbarie, mais toutes les îles de la Méditerranée, & particulièrement celle de Candie, d'où nous venoient autrefois les meilleurs faucons.

Comme les Arts n'appartiennent point à l'Hiſtoire Naturelle, nous n'entrerons point ici dans les détails de l'art de la fauconnerie; on les trouvera dans l'Encyclopédie *(u)*, dont nous avons déjà emprunté deux notes. « Un bon faucon, dit M. le Roi, auteur de » l'article *Fauconnerie*, doit avoir la tête ronde, le bec » court & gros, le cou fort long, la poitrine nerveuſe, » les mahutes larges, les cuiſſes longues, les jambes » courtes, la main large, les doigts déliés, alongés & » nerveux aux articles, les ongles fermes & recourbés, » les ailes longues; les ſignes de force & de courage, » ſont les mêmes pour le gerfaut & pour le tiercelet, » qui eſt le mâle dans toutes les eſpèces d'oiſeaux de » proie, & qu'on appelle ainſi, parce qu'il eſt d'un » tiers plus petit que la femelle; une marque de bonté » moins équivoque dans un oiſeau, eſt de chevau- » cher contre le vent, c'eſt-à-dire, de ſe roidir

(u) Voyez cet article *Fauconnerie*, au ſujet de l'éducation des faucons, de ſes maladies & des ſoins propres à les prévenir, ou des remèdes néceſſaires pour les guérir. *Par M. le Roy, Lieutenant des Chaſſes de Sa Majeſté, à Verſailles.*



De Seve del. R. De Launay le jne Sculp.

LE FAUCON SORT.



eve delin. *Blanchon Sculp. 1770.*

LE FAUCON HAGARD.

contre, & se tenir ferme sur le poing lorsqu'on l'y « expose: le pennage d'un faucon doit être brun & « tout d'une pièce, c'est-à-dire, de même couleur; la « bonne couleur des mains est de vert-d'eau; ceux dont « les mains & le bec sont jaunes, ceux dont le plumage « est semé de taches, sont moins estimés que les autres: « on fait cas des faucons noirs, mais quel que soit leur « plumage, ce sont toujours les plus forts en courage « qui sont les meilleurs..... Il y a des faucons lâches « & paresseux, il y en a d'autres si fiers, qu'ils s'irritent « contre tous les moyens de les apprivoiser; il faut « abandonner les uns & les autres, &c ».

M. Forget, Capitaine du vol à Versailles, a bien voulu me communiquer la notice suivante.

« Il n'y a, dit-il, de différence essentielle entre les faucons de différens pays, que par la grosseur; ceux qui « viennent du Nord, sont ordinairement plus grands que « ceux des montagnes, des Alpes & des Pyrénées; ceux-ci « se prennent, mais dans leurs nids; les autres se prennent « au passage, dans tous les pays; ils passent en octobre & « en novembre, & repassent en février & mars... L'âge « des faucons se désigne très-distinctement la seconde « année, c'est-à-dire, à la première mue, mais dans la suite « les connoissances deviennent bien plus difficiles; indé- « pendamment des changemens de couleur, on peut les « distinguer jusqu'à la troisième mue, c'est-à-dire, par la « couleur des pieds & celle de la membrane du bec ».

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport au Gerfaut & aux Faucons.

I.

LE faucon d'Islande, que nous avons dit être une variété dans l'espèce de notre faucon commun, & qui n'en diffère en effet, qu'en ce qu'il est un peu plus grand & plus fort.

II.

Voyez les planches enluminées, n.° 469.

Le faucon noir qui se prend au passage à Malte, en France, en Allemagne, dont nous avons parlé, & que M.rs Frisch *(a)* & Edwards *(b)* ont indiqué & décrit, qui nous paroît être d'une espèce étrangère & différente de celle de notre faucon commun; j'observerai que la description qu'en donne M. Edwards est exacte, mais que M. Frisch n'est pas fondé à prononcer, que ce faucon doit être sans doute le plus fort des oiseaux de proie de sa grandeur, parce que près de l'extrémité du bec supérieur, il y a une espèce de dent triangulaire ou de pointe tranchante, & que les jambes sont garnies de plus grands doigts & ongles qu'aux

(a) Frisch, *tome I, planche LXXXIII.*

(b) Edwards, *tome I, page 4, planche IV.*

autres faucons; car en comparant les doigts & les ongles de ce faucon noir, que nous avons en nature, avec ceux de notre faucon, nous n'avons pas trouvé qu'il y eût de différence, ni pour la grandeur, ni pour la force de ces parties; & en comparant de même le bec de ce faucon noir avec le bec de nos faucons, nous avons trouvé que dans la plupart de ceux-ci, il y avoit une pareille dent triangulaire, vers l'extrémité de la mandibule supérieure; en sorte qu'il ne diffère point à ces deux égards du faucon commun, comme M. Frisch semble l'insinuer; au reste, le faucon tacheté dont M. Edwards donne la description & la figure *(c)*, & qu'il dit être du même climat que le faucon noir, c'est-à-dire, des terres de la baie de Hudson, ne nous paroît être en effet que le faucon-sors ou jeune de cette même espèce, & par conséquent ce n'est qu'une variété produite dans les couleurs par la différence de l'âge, & non pas une variété réelle ou variété de race dans cette espèce. On nous a assuré que la plupart de ces faucons noirs arrivent du côté du midi; cependant nous en avons vu un qui avoit été pris sur les côtes de l'Amérique septentrionale, près du banc de Terre-neuve; & comme M. Edwards dit qu'il se trouve aussi dans les terres voisines de la baie de Hudson, on peut croire que l'espèce est fort répandue, & qu'elle fréquente également les climats chauds, tempérés ou froids.

(c) Edwards, *tome I, page 3, planche III.*

Nous obſerverons que cet oiſeau que nous avons eu en nature, avoit les pieds d'un bleu bien décidé, & que ceux que l'on trouve repréſentés dans les planches enluminées de M.rs Edwards & Friſch avoient les pieds jaunes; cependant il n'eſt pas douteux que ce ne ſoient les mêmes oiſeaux : nous avons déjà reconnu en examinant les balbuzards, qu'il y en avoit à pieds bleus, & d'autres à pieds jaunes; ce caractère eſt donc beaucoup moins fixe qu'on ne l'imaginoit : il en eſt de la couleur des pieds à peu près comme de celle du plumage; elle varie ſouvent avec l'âge ou par d'autres circonſtances.

III.

L'OISEAU qu'on peut appeler le *faucon rouge des Indes orientales*, très-bien décrit par Aldrovande *(d)*, & à peu près dans les termes ſuivans. La femelle qui eſt d'un tiers plus groſſe que le mâle, a le deſſus de la tête large & preſque plat : la couleur de la tête, du cou, de tout le dos & du deſſus des ailes, eſt d'un cendré tirant ſur le brun ; le bec eſt très-gros, quoique le crochet en ſoit aſſez petit ; la baſe du bec eſt jaune, & le reſte juſqu'au crochet eſt de couleur cendrée ; la pupille des yeux eſt très-noire, l'iris brune, la poitrine entière, la partie ſupérieure du deſſous des ailes, le ventre, le croupion & les cuiſſes, ſont d'un

(d) Falco rubeus indicus. Aldrov. *Avi.* pag. 494; *fig.* pages 495 & 496.

orangé presque rouge: il y a cependant au-dessus de la poitrine sous le menton, une tache longue de couleur cendrée, & quelques petites taches de cette même couleur sur la poitrine: la queue est rayée de bandes en demi-cercle, alternativement brunes & cendrées; les jambes & les pieds sont jaunes, & les ongles noirs. Dans le mâle toutes les parties rouges sont plus rouges, & toutes les parties cendrées sont plus brunes; le bec est plus bleu, & les pieds sont plus jaunes. Ces faucons, ajoute Aldrovande, avoient été envoyés des Indes orientales au grand duc Ferdinand, qui les fit dessiner vivans *(e)*. Nous devons observer ici que Tardif *(f)*, Albert & Crescent *(g)*, ont parlé du faucon rouge comme d'une espèce ou d'une variété qu'on connoissoit en Europe, & qui se trouve dans les pays de plaines & de marécages; mais ce faucon rouge n'est pas assez bien décrit, pour qu'on puisse dire si c'est le même que le faucon rouge des Indes, qui pourroit bien voyager & venir en Europe comme le faucon passager.

IV.

L'OISEAU indiqué par Willughby *(h)*, sous la dénomination de *falco indicus cirratus*, qui est plus gros que

(e) Rouge faucon est souvent trouvé ès lieux pleins & en marais: il est hardi; mais difficile à gouverner. *Fauconnerie de Tardif, première partie, chapitre III.*

(f) Albert, *verso 23, cap. XII.*

(g) *Petr. Crescentius*, lib. X, cap. IV.

(h) Willughby, *Ornithol.* pag. 48.

le faucon, & presque égal à l'autour; qui a sur la tête une huppe dont l'extrémité se divise en deux parties qui pendent sur le cou. Cet oiseau est noir sur toutes les parties supérieures de la tête & du corps; mais sur la poitrine & le ventre, son plumage est traversé de lignes noires & blanches alternativement: les plumes de la queue sont aussi rayées de lignes alternativement noires & cendrées; les pieds sont couverts de plumes jusqu'à l'origine des doigts; l'iris des yeux, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds sont jaunes; le bec est d'un bleu noirâtre, & les ongles sont d'un beau noir.

Au reste, il paroît par le témoignage des Voyageurs, que le genre des faucons est l'un des plus universellement répandus; nous avons dit qu'on en trouve partout en Europe, du Nord au Midi, qu'on en prend en quantité dans les îles de la Méditerranée, qu'ils sont communs sur la côte de Barbarie. M. Shaw *(i)*, dont j'ai trouvé les relations presque toujours fidèles, dit qu'au royaume de Tunis, il y a des faucons & des éperviers en assez grande abondance, & que la chasse à l'oiseau est un des plus grands plaisirs des Arabes & des gens un peu au-dessus du commun : on les trouve encore plus fréquemment au Mogol *(k)* & en Perse *(l)*, où l'on

(i) Voyage de M. Shaw, *tome I, page 389.*

(k) On se sert du faucon, au Mogol, pour la chasse du daim & des gazelles. *Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.*

(l) Les Persans entendent tout-à-fait bien à enseigner les oiseaux de chasse,

où l'on prétend que l'art de la fauconnerie est plus

de chasse, & ordinairement ils dressent les faucons à voler sur toutes sortes d'oiseaux, & pour cela ils prennent des grues & d'autres oiseaux qu'ils laissent aller, après leur avoir bouché les yeux; aussitôt ils font voler le faucon, qui les prend fort aisément.... Il y a des faucons pour la chasse de la gazelle, qu'ils instruisent de la manière qui suit: ils ont des gazelles contrefaites (empaillées), sur le nez desquelles ils donnent toujours à manger à ces faucons, & jamais ailleurs: après qu'ils les ont ainsi élevés, ils les mènent à la campagne; & lorsqu'ils ont découvert une gazelle, ils lâchent deux de ces oiseaux, dont l'un va fondre sur le nez de la gazelle, & lui donne en arrière des coups de pieds: la gazelle s'arrête & se secoue pour s'en délivrer; l'oiseau bat des ailes pour se retenir, ce qui empêche encore la gazelle de bien courir, & même de voir devant elle; enfin, lorsqu'avec bien de la peine elle s'en est défaite, l'autre faucon qui est en l'air prend la place de celui qui est à bas, lequel se relève pour succéder à son compagnon quand il sera tombé; & de cette sorte ils retardent tellement la course de la gazelle, que les chiens ont le temps de l'attraper. Il y a d'autant plus de plaisir à ces chasses, que le pays est plat & découvert, y ayant fort peu de bois. *Relation de Thevenot, tome II, page 200...... Voyage de Jean Ovington, tome I, page 279.* — La manière dont les Persans dressent les faucons à la chasse des bêtes fauves, est d'en écorcher une & d'en remplir la peau de paille, & d'attacher toujours la viande dont on repaît les faucons sur la tête de cette peau bourrée, que l'on fait mouvoir sur quatre roues par une machine, tant que l'oiseau mange, afin de l'y accoutumer..... Si la bête est grande, on lâche plusieurs oiseaux après elle, qui la tourmentent l'un après l'autre..... Ils se servent aussi de ces oiseaux pour les rivières & les marais, dans lesquels ils vont, comme les chiens, chercher le gibier..... Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent d'ordinaire à l'arçon de la selle une petite timbale de huit à neuf pouces de diamètre, qui leur sert à rappeler l'oiseau en frappant dessus. *Voyage de Chardin, tome II, pages 32*

cultivé que par-tout ailleurs *(m)*; on en trouve jusqu'au Japon, où Kœmpfer *(n)* dit qu'on les tient plutôt par faste, que pour l'utilité de la chasse, & ces faucons du Japon viennent des parties septentrionales de cette île. Kolbe *(o)* fait aussi mention des faucons du cap de Bonne-espérance, & Bosman de ceux de Guinée *(p)*; en sorte qu'il n'y a, pour ainsi dire, aucune terre, aucun climat dans l'ancien continent, où l'on ne trouve l'espèce du faucon; & comme ces oiseaux supportent très-bien le froid, & qu'ils volent facilement & très-rapidement, on ne doit pas être surpris de les

& 33. — La Perse ne manque pas d'oiseaux de proie; il s'y trouve quantité de faucons, d'éperviers & de lannerets, & autres semblables oiseaux de chasse, dont la Vénerie du Roi est très-bien pourvue, & on y en compte plus de huit cents: les uns sont pour le sanglier, l'âne sauvage & la gazelle; les autres pour voler les grues, les hérons, les oies & les perdrix. Une grande partie de ces oiseaux de chasse s'apporte de Russie; mais les plus grands & les plus beaux viennent des montagnes qui s'étendent vers le Midi, depuis Schyras jusqu'au golfe Persique. *Voyage de Dampierre, tome II, page 23 & suiv.*

(m) Les Persans qui sont fort patiens, prennent aussi plaisir à dresser un corbeau de la même manière qu'ils dressent un épervier. *Voyage de Dampierre, tome II, page 25.*

(n) Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 115.*

(o) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, page 146.*

(p) Sur cette côte de Guinée, on voit encore un autre oiseau de proie, qui ressemble fort à un faucon, & qui, quoiqu'un peu plus gros qu'un pigeon, est si hardi & si fort, qu'il se jette sur les plus grosses poules & les emporte. *Voyage de Guillaume Bosman, lettre 15.e page 268.*

retrouver dans le nouveau continent; il y en a dans le Groenland *(q)*, dans les parties montagneuſes de l'Amérique ſeptentrionale & méridionale *(r)*, & juſque dans les îles de la mer du Sud *(ſ)*.

V.

L'OISEAU appelé *tanas* par les Nègres du Sénégal, & qui nous a été donné par M. Adanſon, ſous le nom de *faucon-pêcheur (voyez les planches enluminées, n.° 478)*, il reſſemble preſque en tout à notre faucon par les couleurs du plumage; il eſt néanmoins un peu plus petit, & il a ſur la tête de longues plumes éminentes qui ſe rabattent en arrière & qui forment une eſpèce

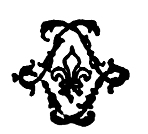
(q) On trouve dans le Groenland des faucons blancs & gris, en très-grand nombre, & plus qu'en autre lieu du monde. On portoit anciennement de ces oiſeaux pour grande rareté aux rois de Danemarck, à cauſe de leur bonté merveilleuſe, & les rois de Danemarck en faiſoient des préſens aux rois & princes leurs voiſins ou amis, parce que la chaſſe de l'oiſeau n'eſt du tout point en uſage dans le Danemarck, non plus qu'aux autres endroits du Septentrion. *Recueil des Voyages du Nord, tome I, page 99*.

(r) On a envoyé pluſieurs & diverſes ſortes de faucons de la neuve Eſpagne & du Pérou aux ſeigneurs d'Eſpagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. Il y a même des hérons & des aigles de diverſes ſortes, & il n'y a point de doute que ces eſpèces d'oiſeaux, & autres ſemblables, n'y aient paſſé bien plus tôt que les lions & les tigres. *Hiſt. naturelle des Indes occidentales, par Acoſta, page 193*. — *Nota*. L'oiſeau que les Mexicains appeloient *Hotli*, indiqué par Fernandès, paroît être le même que le faucon noir dont nous avons parlé.

(ſ) Hiſt. des Navigations aux terres Auſtrales, *tome III, page 197*.

de huppe, par laquelle on pourra toujours diſtinguer cet oiſeau des autres du même genre : il a auſſi le bec jaune, moins courbé & plus gros que le faucon ; il en diffère encore en ce que les deux mandibules ont des dentelures très-ſenſibles ; & ſon naturel eſt auſſi différent ; car il pêche plutôt qu'il ne chaſſe : je crois que c'eſt à cette eſpèce qu'on doit rapporter l'oiſeau duquel Dampierre *(t)* fait mention ſous ce même nom de *faucon-pêcheur :* « il reſſemble, dit-il, à nos plus petits » faucons pour la couleur & la figure : il a le bec & » les ergots faits tout de même ; il ſe perche ſur les » troncs des arbres & ſur les branches sèches qui » donnent ſur l'eau dans les criques, les rivières ou » au bord de la mer ; & dès que ces oiſeaux voient » quelques petits poiſſons auprès d'eux, ils volent à » fleur d'eau, les enfilent avec leurs griffes, & s'élèvent auſſitôt en l'air, ſans toucher l'eau de leurs ailes » : il ajoute « qu'ils n'avalent pas le poiſſon tout entier, » comme font les autres oiſeaux qui en vivent, mais » qu'ils le déchirent avec leur bec, & le mangent par morceaux ».

(t) Nouveau Voyage autour du monde, par Guillaume Dampierre, *tome III, page 318.*



LE HOBREAU (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 431 & 432; & planche XVII de ce volume.

LE Hobreau eſt bien plus petit que le faucon, & en diffère auſſi par les habitudes naturelles: le faucon eſt plus fier, plus vif & plus courageux; il attaque des oiſeaux beaucoup plus gros que lui. Le hobreau eſt plus lâche de ſon naturel; car à moins qu'il ne ſoit dreſſé, il ne prend que les alouettes & les cailles; mais il ſait compenſer ce défaut de courage & d'ardeur par ſon induſtrie: dès qu'il aperçoit un chaſſeur & ſon chien, il les ſuit d'aſſez près ou plane au-deſſus de leur tête, & tâche de ſaiſir les petits oiſeaux qui s'élèvent devant eux; ſi le chien fait lever une alouette, une caille, & que le chaſſeur la manque, il ne la manque pas: il a l'air de ne pas craindre le bruit, & de ne pas connoître l'effet des armes à feu, car il s'approche de très-près du chaſſeur qui le tue, ſouvent

(a) En Anglois, *Hobby;* en Italien, *Bacello.* — Hobreau. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 118. — *Subbuteo.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 373..... *Falco arborarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 492. — Hobreau. Albin, *tome I, page 7, pl. VI,* avec une figure coloriée. — *Litho-Falco ſive æſalus, Rochier, æſalon.* Friſch, *pl. LXXXVI,* avec une figure coloriée. — Le Hobreau. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 375. — *The Hobby.* Britiſch Zoology, *planche A 9,* avec une figure coloriée.

lorſqu'il ravit ſa proie: il fréquente les plaines voiſines des bois, & ſur-tout celles où les alouettes abondent; il en détruit un très-grand nombre, & elles connoiſſent ſi bien ce mortel ennemi, qu'elles ne l'aperçoivent jamais ſans le plus grand effroi, & qu'elles ſe précipitent du haut des airs, pour ſe cacher ſous l'herbe ou dans des buiſſons: c'eſt la ſeule manière dont elles puiſſent échapper; car quoique l'alouette s'élève beaucoup, le hobreau vole encore plus haut qu'elle, & on peut le dreſſer au leurre comme le faucon & les autres oiſeaux du plus haut vol: il demeure & niche dans les forêts où il ſe perche ſur les arbres les plus élevés. Dans quelques-unes de nos provinces on donne le nom de *hobreau (b)* aux petits ſeigneurs qui tyranniſent leurs païſans, & plus particulièrement au gentilhomme à lièvre, qui va chaſſer chez ſes voiſins, ſans en être prié, & qui chaſſe moins pour ſon plaiſir que pour le profit.

On peut obſerver que dans cette eſpèce le plumage de l'oiſeau eſt plus noir dans la première année qu'il ne l'eſt dans les années ſuivantes: il y a auſſi dans notre climat une variété de cet oiſeau, qui nous a paru aſſez ſingulière pour mériter d'être repréſentée *(voyez les planches enluminées, n.° 431)*; les différences conſiſtent en ce que la gorge, le deſſous du cou, la

(b) Ce nom de *Hobreau*, appliqué aux Gentilshommes de campagne, peut venir auſſi de ce qu'autrefois tous ceux qui n'étoient point aſſez riches pour entretenir une fauconnerie, ſe contentoient d'élever des hobreaux pour la chaſſe.



De Seve del. Hubert Sculp.

LE HOBREAU.

poitrine, une partie du ventre & les grandes plumes des ailes sont cendrées & sans taches; tandis que dans le hobreau commun, la gorge & le dessous du cou sont blancs, la poitrine & le dessus du ventre blancs aussi, avec des taches longitudinales brunes, & que les grandes plumes des ailes sont presque noirâtres: il y a de même d'assez grandes différences dans les couleurs de la queue, qui dans le hobreau commun est blanchâtre par-dessous, traversée de brun, & qui dans l'autre est absolument brune. Mais ces différences n'empêchent pas que ces deux oiseaux ne puissent être regardés comme de la même espèce; car ils ont la même grandeur, le même port, & se trouvent de même en France; & d'ailleurs ils se ressemblent par un caractère spécifique très-particulier, c'est qu'ils ont tous deux le bas du ventre & les cuisses garnies de plumes d'un roux vif, & qui tranche beaucoup sur les autres couleurs de cet oiseau; il n'est pas même impossible que cette variété, dont toutes les différences se réduisent à des nuances de couleurs, ne proviennent de l'âge ou des différens temps de la mue de cet oiseau; & c'est encore une raison de plus pour ne le pas séparer de l'espèce commune. Au reste, le hobreau se porte sur le poing, découvert & sans chaperon, comme l'émérillon, l'épervier & l'autour; & l'on en faisoit autrefois un grand usage pour la chasse des perdrix & des cailles.

LA CRESSERELLE (a).

Voyez les planches enluminées, n.os 401 & 471; & planche XVIII de ce volume.

LA Cresserelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, & sur-tout en Bourgogne:

(a) En Grec, Κέγχρις ou Κέγχρις; *Cenchris seu miliaria dicitur hæc avis, ait Gesnerus, quod punctis nigris milii æmulis insignis sit;* en Latin, *Tinnunculus;* en Italien, *Canibello, Tittinculo, Tintarello, Garinello;* en Espagnol, *Cernicalo* ou *Zernicalo;* en Allemand, *Roethel-weih* ou *Wannen-waeher, quod alas extendat* (ait Schwenckfeld) *ventiletque instar ventilabri quod vannum nominant;* en Polonois, *Pustolka;* en Anglois, *Kestril* ou *Kestrel. Nota.* Ce pourroit être de ce mot Anglois *Kestrel,* qu'est dérivé le nom *Cristel* que les Bourguignons donnent à cet oiseau; en Écosse, *Stanchel* ou *Stannel* ou *Stonegall;* on l'a aussi appelé en vieux François, & encore actuellement dans quelques provinces de France, *Cercerelle, Quercerelle, Écrecelle.* Salerne dit qu'on l'appelle en Sologne, *Mezy;* à Châlons-sur-Marne, *Rabaillet;* en Provence, *Ratier;* en Touraine, *Pitrion;* à Saumur, *Pitri;* en Beauce, *Preneur de mulots, &c.*... Cresserelle ou Cercerelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 114. — *Tinnunculus seu Cenchris.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356. — Crecerelle. Albin, *tome I, page 8, planche VII,* avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle..... *Coc de Windhover.* Albin, *tome III, planche V,* avec une figure coloriée, qui est celle du mâle. — *Tinnunculus verus.* Frisch, *planche LXXXIV,* avec une figure coloriée, qui est celle du mâle..... *Falco rufus.* Frisch, *planche LXXXVIII,* avec une figure coloriée, qui est celle de la femelle. — La Cresserelle. Brisson,

en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente & qu'elle n'habite ; c'eſt ſur-tout le matin & le ſoir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtimens, & on l'entend encore plus ſouvent qu'on ne la voit ; elle a un cri précipité *plĭ, plĭ, plĭ* ou *prĭ, prĭ, prĭ,* qu'elle ne ceſſe de répéter en volant, & qui effraie tous les petits oiſeaux ſur leſquels elle fond comme une flèche, & qu'elle ſaiſit avec ſes ſerres ; ſi par haſard elle les manque du premier coup, elle les pourſuit ſans crainte du danger juſque dans les maiſons ; j'ai vu plus d'une fois mes gens prendre une creſſerelle & le petit oiſeau qu'elle pourſuivoit, en fermant la fenêtre d'une chambre ou la porte d'une galerie, qui étoient éloignées de plus de cent toiſes des vieilles tours d'où elle étoit partie : lorſqu'elle a ſaiſi & emporté l'oiſeau, elle le tue & le plume très-proprement avant de le manger : elle ne prend pas tant de peine pour les ſouris & les mulots ; elle avale les plus petits tout entiers, & dépèce les autres. Toutes les parties molles du corps de la ſouris ſe digèrent dans l'eſtomac de cet oiſeau ; mais la peau ſe roule & forme une petite pelote, qu'il rend par le bec, & non par le bas ; car ſes excrémens ſont preſque liquides & blanchâtres : en mettant ces pelotes qu'elle vomit, dans l'eau chaude, pour les ramollir &

Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 393. — *Keſtril.* Britiſch Zoology, *planche A 8*, fig. 1, *The male ;* fig. 2, *The female :* ces deux figures ſont coloriées.

les étendre, on retrouve la peau entière de la souris comme si on l'eût écorchée. Les ducs, les chouettes, les buses, & peut-être beaucoup d'oiseaux de proie, rendent de pareilles pelotes dans lesquelles, outre la peau roulée, il se trouve quelquefois des portions les plus dures des os : il en est de même des oiseaux pêcheurs ; les arêtes & les écailles des poissons se roulent dans leur estomac, & ils les rejettent par le bec.

La cresserelle est un assez bel oiseau ; elle a l'œil vif & la vue très-perçante, le vol aisé & soutenu : elle est diligente & courageuse ; elle approche par le naturel, des oiseaux nobles & généreux ; on peut même la dresser, comme les émérillons, pour la fauconnerie. La femelle est plus grande que le mâle, & elle en diffère en ce qu'elle a la tête rousse, le dessus du dos, des ailes & de la queue rayé de bandes transversales brunes ; & qu'en même temps toutes les plumes de la queue sont d'un brun roux plus ou moins foncé ; au lieu que dans le mâle, la tête & la queue sont grises, & que les parties supérieures du dos & des ailes sont d'un roux vineux, semé de quelques petites taches noires ; on peut voir les différences du mâle & de la femelle dans les planches enluminées que nous avons citées.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que quelques-uns de nos Nomenclateurs modernes *(b)*,

(b) Brisson, *tome I, page 379*.

ont appelé *épervier des alouettes*, la cresserelle femelle, & qu'ils en ont fait une espèce particulière & différente de celle de la cresserelle.

Quoique cet oiseau fréquente habituellement les vieux bâtimens, il y niche plus rarement que dans les bois; & lorsqu'il ne dépose pas ses œufs dans des trous de murailles ou d'arbres creux, il fait une espèce de nid très-négligé, composé de bûchettes & de racines, & assez semblable à celui des geais, sur les arbres les plus élevés des forêts: quelquefois il occupe aussi les nids que les corneilles ont abandonnés; il pond plus souvent cinq œufs que quatre, & quelquefois six & même sept, dont les deux bouts sont teints d'une couleur rougeâtre ou jaunâtre, assez semblable à celle de son plumage. Ses petits, dans le premier âge, ne sont couverts que d'un duvet blanc; d'abord il les nourrit avec des insectes, & ensuite il leur apporte des mulots en quantité qu'il aperçoit sur terre du plus haut des airs où il tourne lentement, & demeure souvent stationnaire pour épier son gibier sur lequel il fond en un instant: il enlève quelquefois une perdrix rouge beaucoup plus pesante que lui; souvent aussi il prend des pigeons qui s'écartent de leur compagnie; mais sa proie la plus ordinaire après les mulots & les reptiles, sont les moineaux, les pinçons & les autres petits oiseaux: comme il produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie, l'espèce est plus nombreuse & plus répandue; on la

trouve dans toute l'Europe, depuis la Suède *(c)* jusqu'en Italie & en Espagne *(d)*; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale *(e)*: plusieurs de ces oiseaux restent pendant toute l'année dans nos provinces de France; cependant j'ai remarqué qu'il y en avoit beaucoup moins en hiver qu'en été, ce qui me fait croire que plusieurs quittent le pays, pour aller passer ailleurs la mauvaise saison.

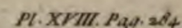
J'ai fait élever plusieurs de ces oiseaux dans de grandes volières; ils sont, comme je l'ai dit, d'un très-beau blanc pendant le premier mois de leur vie, après quoi les plumes du dos deviennent roussâtres & brunes en peu de jours: ils sont robustes & aisés à nourrir; ils mangent la viande crue qu'on leur présente, à quinze jours ou trois semaines d'âge; ils connoissent bientôt la personne qui les soigne, & s'apprivoisent assez pour ne jamais l'offenser: ils font entendre leur voix de très-bonne heure, & quoiqu'enfermés, ils répètent le même cri qu'ils font en liberté: j'en ai vu s'échapper & revenir d'eux-mêmes à la volière, après un jour ou deux d'absence, & peut-être d'abstinence forcée.

Je ne connois point de variétés dans cette espèce que quelques individus qui ont la tête & les deux

(c) Linn. *Faun. Suec.* n.° 67.

(d) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 356.

(e) Hans Sloane, *Jamaïc.* pag. 294.



eve inv. Magd. Ther. Rousselet sc.

LA CRESSERELLE.

plumes du milieu de la queue grises, tels qu'ils nous sont représentés par M. Frisch *(planche LXXXV)*; mais M. Salerne fait mention d'une cresserelle jaune qui se trouve en Sologne, & dont les œufs sont de cette même couleur jaune. « Cette cresserelle, dit-il, est rare, & quelquefois elle se bat généreusement « contre le jean-le-blanc, qui, quoique plus fort, est « souvent obligé de lui céder : on les a vus, ajoute-t-il, « s'accrocher ensemble en l'air, & tomber de la sorte « par terre comme une motte ou une pierre: » ce fait me paroît bien suspect; car l'oiseau jean-le-blanc est non-seulement très-supérieur à la cresserelle par la force; mais il a le vol & toutes les allures si différentes, qu'ils ne doivent guère se rencontrer.



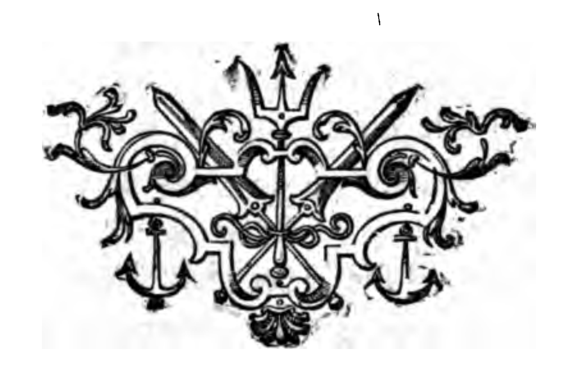
LE ROCHIER (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 447.

L'OISEAU qu'on a nommé *faucon de roche* ou *rochier*, n'eſt pas ſi gros que la creſſcrelle, & me paroît fort ſemblable à l'émérillon, dont on ſe ſert dans la fauconnerie; il fait, diſent les Auteurs, ſa retraite & ſon nid dans les rochers. M. Friſch eſt le ſeul avant nous qui ait donné une bonne indication de cet oiſeau, & l'on peut comparer dans ſon ouvrage, la figure du rochier, *planche LXXXVII*, avec la nôtre, & auſſi avec les creſſerelles mâle & femelle, qui, toutes trois ſont aſſez bien rendues; leurs rapports de reſſemblance & de différence, ſont encore mieux exprimés dans nos planches enluminées: en conſidérant attentivement la forme & les caractères de cet oiſeau, & en les comparant avec la forme & les caractères de l'eſpèce d'émérillon, dont on ſe ſert dans la fauconnerie, & que nous avons fait repré-

(a) *Litho-falcus.* Geſner, *Avi.* pag. 75. — *Falco lapidarius.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 499. — *Dendro-falco ſive ſmerlus.* Émérillon. Friſch, *planche LXXXVII*, avec la figure coloriée. — Le Faucon de roche ou Rochier. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 349. *Nota.* Il me paroît qu'on doit rapporter à cette eſpèce le faucon de montagne cendré; Briſſon, *tome I, page 355*, ou le *Falconis montani ſecundum genus* d'Aldrovande, *Avi.* tom. I, pag. 79; & que ces Auteurs ont fait un double emploi en ſéparant ces deux eſpèces d'oiſeaux.

ſenter *n.° 468*, nous ſommes très-portés à croire que le rochier & cet émérillon ſont de la même eſpèce, ou du moins d'une eſpèce encore plus voiſine l'une de l'autre, que de celle de la creſſerelle. On verra dans l'article ſuivant, qu'il y a deux eſpèces d'émérillons, dont la première approche beaucoup de celle du rochier, & la ſeconde de celle de la creſſerelle: comme tous ces oiſeaux ſont à peu près de la même taille, du même naturel, & qu'ils varient autant & plus par le ſexe & par l'âge, que par la différence des eſpèces, il eſt très-difficile de les bien reconnoître, & ce n'eſt qu'à force de comparaiſons faites d'après nature, que nous ſommes parvenus à les diſtinguer les uns des autres.



L'ÉMÉRILLON (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 468; & planche XIX de ce volume.

L'OISEAU dont il eſt ici queſtion, n'eſt point l'émérillon des Naturaliſtes, mais l'émérillon des Fauconniers, qui n'a été indiqué ni bien décrit par aucun de nos Nomenclateurs, cependant c'eſt le véritable émérillon dont on ſe ſert tous les jours dans la fauconnerie, & que l'on dreſſe au vol pour la chaſſe; cet oiſeau eſt, à l'exception des pie-grièches, le plus petit de tous les oiſeaux de proie, n'étant que de la grandeur d'une groſſe grive, néanmoins on doit le regarder comme un oiſeau noble, & qui tient de plus près qu'un autre à l'eſpèce du faucon; il en a le plumage *(b)*, la forme & l'attitude; il a le même naturel, la même docilité, & tout autant d'ardeur & de courage : on peut en faire un bon oiſeau de chaſſe pour les alouettes, les cailles, & même les perdrix qu'il prend & tranſporte,

(a) En Grec, Αἰσάλων, *quod omni tempore appareat;* en Latin, *æſalo;* en Italien, *Smerlo* ou *Smeriglio;* en Allemand, *Myrle* ou *Smyrlin;* en Pologne, *Orzemlik;* en Anglois, *Merlin;* en Écoſſe on appelle le mâle, *Jack;* en vieux François, *Loyette;* en quelques provinces de France, *Paſſetier, Preneur de Paſſe* ou *Paſſerets.* —*The Merlin.* Britiſch Zoology, *planche A 12.* — Friſch, *tome I, page 89.*

(b) Nota. Il reſſemble en effet par les nuances & la diſtribution des couleurs au faucon-ſors.

quoique

quoique beaucoup plus pesantes que lui ; souvent il les tue d'un seul coup, en les frappant de l'estomac, sur la tête ou sur le cou.

Cette petite espèce, si voisine d'ailleurs de celle du faucon par le courage & le naturel *(c)*, ressemble néanmoins plus au hobreau par la figure, & encore plus au rochier ; on le distinguera cependant du hobreau, en ce qu'il a les ailes beaucoup plus courtes, & qu'elles ne s'étendent pas à beaucoup près jusqu'à l'extrémité de la queue, au lieu que celles du hobreau s'étendent un peu au-delà de cette extrémité ; mais, comme nous l'avons déjà fait sentir dans l'article précédent, ses ressemblances avec le rochier sont si grandes, tant pour la grosseur & la longueur du corps ; la forme du bec, des pieds & des serres ; les couleurs du plumage, la distribution des taches, &c... qu'on seroit très-bien fondé à regarder le rochier comme une variété de l'émérillon, ou du moins comme une espèce si voisine, qu'on doit suspendre son jugement sur la diversité de ces deux espèces : au reste, l'émérillon s'éloigne de l'espèce du faucon & de celle de tous les autres oiseaux de proie, par un attribut qui le rapproche de la classe commune des autres oiseaux ; c'est que le mâle & la femelle sont

(c) Plusieurs Auteurs ayant fait la remarque de la conformité de l'émérillon avec le faucon, l'ont appelé *petit faucon, falco parvus merlinus*. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 349. — *Falconellus*. Rzac. *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 354.

dans l'émerillon de la même grandeur, au lieu que dans tous les autres oiſeaux de proie, le mâle eſt bien plus petit que la femelle : cette ſingularité ne tient donc point à leur manière de vivre, ni à rien de tout ce qui diſtingue les oiſeaux de proie des autres oiſeaux; elle ſembleroit d'abord appartenir à la grandeur, parce que dans les pie-grièches, qui ſont encore plus petites que les émerillons, le mâle & la femelle ſont auſſi de la même groſſeur; tandis que dans les aigles, les vautours, les gerfauts, les autours, les faucons & les éperviers, le mâle eſt d'un tiers ou d'un quart plus petit que la femelle. Après avoir réfléchi ſur cette ſingularité, & reconnu qu'elle ne pouvoit pas dépendre des cauſes générales, j'ai recherché s'il n'y en avoit pas de particulières auxquelles on pût attribuer cet effet; & j'ai trouvé en comparant les paſſages de ceux qui ont diſſéqué des oiſeaux de proie, qu'il y a dans la plupart des femelles un double *cæcum* aſſez gros & aſſez étendu; tandis que dans les mâles il n'y a qu'un *cæcum*, & quelquefois point du tout : cette différence de la conformation intérieure, qui ſe trouve toujours en plus dans les femelles que dans les mâles, peut être la vraie cauſe phyſique de leur excès en grandeur. Je laiſſe aux gens qui s'occupent d'anatomie à vérifier plus exactement ce fait, qui ſeul m'a paru propre à rendre raiſon de la ſupériorité de grandeur de la femelle ſur le mâle, dans preſque toutes les eſpèces des grands oiſeaux de proie.

L'émérillon vole bas, quoique très-vîte & très-légèrement; il fréquente les bois & les buiſſons pour y ſaiſir les petits oiſeaux, & chaſſe ſeul ſans être accompagné de ſa femelle; elle niche dans les forêts en montagnes, & produit cinq ou ſix petits.

Mais indépendamment de cet émérillon dont nous venons de donner l'hiſtoire & la repréſentation, il exiſte une autre eſpèce d'émérillon mieux connue des Naturaliſtes, dont M. Friſch a donné la figure *(pl. LXXXIX)*, & qui a été décrit d'après nature par M. Briſſon, *tome I, page 382:* cet émérillon diffère en effet par un aſſez grand nombre de caractères de l'émérillon des Fauconniers; il paroît même approcher beaucoup plus de l'eſpèce de la creſſerelle, du moins autant qu'il nous eſt permis d'en juger par la repréſentation, n'ayant pu nous le procurer en nature; mais ce qui ſemble appuyer notre conjecture, c'eſt que les oiſeaux d'Amérique qui nous ont été envoyés ſous les noms *d'émérillon de Cayenne (voyez les planches enluminées, n.° 444)*, & émérillon de Saint-Domingue *(voyez les planches enluminées, n.° 465)*, ne nous paroiſſent être que des variétés d'une ſeule eſpèce, & peut-être l'un de ces oiſeaux n'eſt-il que le mâle ou la femelle de l'autre; mais tous deux reſſemblent ſi fort à l'émérillon donné par M. Friſch, qu'on doit les regarder comme étant d'eſpèce très-voiſine; & cet émérillon d'Europe, auſſi-bien que ces émérillons d'Amérique dont les eſpèces ſont ſi voiſines, paroîtront à tous ceux qui

les confidèreront attentivement beaucoup plus près de la cresserelle que de l'émérillon des Fauconniers: il se peut donc que cette espèce ait passé d'un continent à l'autre; & en effet M. Linnæus fait mention des cresserelles en Suède, & ne dit pas que les émérillons s'y trouvent; ceci semble confirmer encore notre opinion, que ce prétendu émérillon des Naturalistes n'est qu'une variété, ou tout au plus une espèce très-voisine de celle de la cresserelle; on pourroit même lui donner un nom particulier, si on vouloit la distinguer, soit de l'émérillon des Fauconniers, soit de la cresserelle, & ce nom seroit celui qu'on lui donne dans les îles Antilles. « L'émérillon, dit le P. du Tertre, que nos » habitans appellent *gry gry*, à cause qu'en volant il » jette un cri qu'ils expriment par ces syllabes *gry gry*, » est un autre petit oiseau de proie qui n'est guère » plus gros qu'une grive; il a toutes les plumes de » dessus le dos & des ailes rousses, tachées de noir, » & le dessous du ventre blanc, moucheté d'hermine; » il est armé de bec & de griffes à proportion de sa » grandeur; il ne fait la chasse qu'aux petits lézards & » aux sauterelles, & quelquefois aux petits poulets quand » ils sont nouvellement éclos; je leur en ai fait lâcher » plusieurs fois, ajoute-t-il; la poule se défend contre » lui & lui donne la chasse; les habitans en mangent, mais il n'est pas bien gras *(d)* ».

(d) Hist. nat. des Antilles, par du Tertre, *tome II, pages 253 & 254.*



De Seve del.   Guttenberg sc.

L'ÉMÉRILLON.

La reſſemblance du cri de cet émérillon du P. du Tertre *(e)*, avec le cri de notre creſſerelle eſt encore un autre indice du voiſinage de ces eſpèces ; & il me paroît qu'on peut conclure aſſez poſitivement que tous ces oiſeaux donnés par les Naturaliſtes, ſous les noms d'*émérillon d'Europe*, *émérillon de la Caroline* ou *de Cayenne ; & émérillon de Saint-Domingue* ou *des Antilles*, ne ſont qu'une variété dans l'eſpèce de la creſſerelle à laquelle on pourroit donner le nom de *gry gry* pour la diſtinguer de la creſſerelle commune.

(e) Nota. Le cri de la creſſerelle eſt *pri pri*, ce qui approche beaucoup de *gry gry*, qui eſt le nom qu'on donne aux Antilles à cet oiſeau à cauſe de ſon cri.



LES

PIE-GRIÈCHES.

Ces oiſeaux, quoique petits, quoique délicats de corps & de membres, doivent néanmoins par leur courage, par leur large bec, fort & crochu; & par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiſeaux de proie, même des plus fiers & des plus ſanguinaires; on eſt toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les creſſerelles, tous oiſeaux beaucoup plus grands & plus forts qu'elle; non-ſeulement elle combat pour ſe défendre, mais ſouvent elle attaque, & toujours avec avantage, ſur-tout lorſque le couple ſe réunit pour éloigner de leurs petits les oiſeaux de rapine; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il ſuffit qu'ils paſſent à leur portée, pour qu'elles aillent au devant; elles les attaquent à grands cris, leur font des bleſſures cruelles, & les chaſſent avec tant de fureur, qu'ils fuient ſouvent ſans oſer revenir; & dans ce combat inégal contre d'auſſi grands ennemis, il eſt rare de les voir ſuccomber ſous la force, ou ſe laiſſer emporter; il arrive ſeulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiſeau contre lequel elles ſe ſont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute & la mort de tous deux: auſſi les oiſeaux

de proie les plus braves les respectent; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre & les fuir plutôt que les chercher: rien dans la Nature ne peint mieux la puissance & les droits du courage, que de voir ce petit oiseau qui n'est guère plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons & tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter; & chasser dans leur domaine, sans craindre d'en être punis; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence: elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux; on en a vu prendre des perdreaux & de jeunes levreaux; les grives, les merles, & les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent & déchiquètent le cou, & après les avoir étranglés ou tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, & en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Le genre de ces oiseaux est composé d'un assez grand nombre d'espèces; mais nous pouvons réduire à trois principales ceux de notre climat, la première est celle de la pie-grièche grise, la seconde celle de la pie-grièche rousse, & la troisième celle de la pie-grièche appelée vulgairement l'*écorcheur.* Chacune de ces trois espèces mérite une description particulière, & contient quelques variétés que nous allons indiquer.

LA
PIE-GRIÈCHE GRISE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 445; & planche XX de ce volume.

CETTE Pie-grièche grise est très-commune dans nos provinces de France, & paroît être naturelle à notre climat, car elle y passe l'hiver & ne le quitte en aucun temps; elle habite les bois & les montagnes en été, & vient dans les plaines & près des habitations en hiver; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes; ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelassée d'herbes

(a) En Grec moderne, Κολλυριων; en Latin, *Lanius;* en Italien, *Gaza sperviera, Falconello, Oresto, Castrica, Verla, Stragazzina, Ragazzoia;* en Savoye, *Montagasse, Arneat;* en Bourgogne, *Pouchari* ou *Bouchari,* mot qui vient de l'Anglois *Butcher, Butchery,* qu'on prononce en François *Boutcher, Boutchery, Boucher, Boucherie;* en Allemand, *Thorn-Kretzer, Thorn-Tracer; Walot-he, Warkengel; Nun-moerder, Nun-toeder;* en Polonois, *d'Zierzba, Strokos, Wiekszy;* en Suède, *Warfogel;* en Anglois, *Butcher-bird, Adder-bird, Matagasse.* — *Lanius Cinereus.* Gesner, *Avi,* pag. 579. *Cum icone maris.* — *Collurio.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone fœminæ.* — Grande Pie-grièche. Belon, *Hist. naturelle des Oiseaux,* page 126; *fig.* page 127. — *Castrica palumbina. Olina,* pag. 41, avec une figure. — Grand Écorcheur cendré. Albin, *tome II, page 9,* avec une figure coloriée, planche XIII. — *Lanius medius seu secundus, Pica mediæ magnitudinis.* Frisch, *tab. LX. Icones maris & fœminæ.*

d'herbes longues, & au dedans il eſt bien doublé & tapiſſé de laine; ordinairement il eſt appuyé ſur une branche à double & triple fourche; la femelle qui ne diffère pas du mâle par la groſſeur, mais ſeulement par la teinte des couleurs plus claires que celles du mâle, pond ordinairement cinq ou ſix & quelquefois ſept, ou même huit œufs, gros comme ceux d'une grive; elle nourrit ſes petits de chenilles & d'autres inſectes dans les premiers jours, & bientôt elle leur fait manger de petits morceaux de viande que leur père leur apporte avec un ſoin & une diligence admirables; bien différente des autres oiſeaux de proie qui chaſſent leurs petits avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes; la pie-grièche garde & ſoigne les ſiens tout le temps du premier âge, & quand ils ſont adultes, elle les ſoigne encore; la famille ne ſe ſépare pas, on les voit voler enſemble pendant l'automne entier, & encore en hiver, ſans qu'ils ſe réuniſſent en grandes troupes: chaque famille fait une petite bande à part, ordinairement compoſée du père, de la mère & de cinq ou ſix petits, qui tous prennent un intérêt commun à ce qui leur arrive, vivent en paix, & chaſſent de concert, juſqu'à ce que le ſentiment ou le beſoin d'amour, plus fort que tout autre ſentiment, détruiſe les liens de cet attachement, & enlève les enfans à leurs parens; la famille ne ſe ſépare que pour en former de nouvelles.

Il eſt aiſé de reconnoître les pie-grièches de loin,

non-ſeulement à cauſe de cette petite troupe qu'elles forment après le temps des nichées, mais encore à leur vol qui n'eſt ni direct, ni oblique à la même hauteur, & qui ſe fait toujours de bas en haut, & de haut en bas, alternativement & précipitamment; on peut auſſi les reconnoître, ſans les voir à leur cri aigu *trŏuī trŏuī*, qu'on entend de fort loin, & qu'elles ne ceſſent de répéter lorſqu'elles ſont perchées au ſommet des arbres.

Il y a dans cette première eſpèce, variété pour la grandeur, & variété pour la couleur: nous avons au Cabinet une pie-grièche qui nous a été envoyée d'Italie, & qui ne diffère de la pie-grièche commune, que par une teinte de roux ſur la poitrine & le ventre (*voyez les planches enluminées, n.° 32, figure 1*), on en trouve d'abſolument blanches dans les Alpes *(b)*, & ces pie-grièches blanches, auſſi-bien que celles qui ont une teinte de roux ſur le ventre, ſont de la même grandeur que la pie-grièche griſe, qui n'eſt elle-même pas plus groſſe que le *mauvis (c)*, autrement la *grive-mauviette (d)*; mais il s'en trouve d'autres en Allemagne & en Suiſſe qui ſont un peu plus grandes, & dont

(b) Lanius albus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 387. *Cum icone.*

(c) Lanius major. Geſner, *Avi.* pag. 581. *Cum icone. — Pica cinerea ſeu lanius major.* Friſch, *tab.* LIX, avec des figures coloriées du mâle & de la femelle.

(d) Nota. Elle diffère de la première en ce qu'elle eſt plus grande & plus groſſe, & en ce qu'elle a les plumes ſcapulaires & les petites couvertures du deſſus des ailes d'une couleur rouſsâtre; mais comme

quelques Naturalistes ont voulu faire une espèce particulière, quoiqu'il n'y ait aucune autre différence entre ces oiseaux que celle d'un peu plus de grandeur, ce qui pourroit bien provenir de la nourriture, c'est-à-dire, de l'abondance ou de la disette des pays qu'ils habitent; ainsi la pie-grièche grise varie, même dans nos climats d'Europe, par la grandeur & par les couleurs: on ne doit donc pas être surpris si elle varie encore davantage dans des climats plus éloignés, tels que ceux de l'Amérique, de l'Afrique & des Indes; la pie-grièche grise de la Louisiane *(voyez les planches enluminées, n.° 476, figure 2)* est le même oiseau que la pie-grièche grise d'Europe, de laquelle elle paroît différer aussi peu que la pie-grièche d'Italie; on n'y remarqueroit même aucune différence bien sensible, si elle n'étoit pas un peu plus petite & un peu plus foncée de couleur sur les parties supérieures du corps.

La pie-grièche du cap de Bonne-espérance *(e)*,

elle ressemble par tout le reste à la pie-grièche commune, ces différences, qui peut-être ne sont pas générales ni bien constantes, ne nous paroissent pas suffisantes pour établir une espèce distincte & séparée de la première.

(e) Nota. C'est à cette espèce qu'on doit aussi rapporter l'oiseau des Indes orientales, que les Anglois qui fréquentent les côtes de Bengale ont appelé *Dial-bird* (l'horloge ou le cadran), & qui a été indiqué par Albin, *tome III, page 8,* avec des figures coloriées du mâle *(pl. XVII),* & de la femelle *(pl. XVIII):* « cette pie-grièche, dit-il, est grande à peu près comme notre pie-grièche grise, avec « le bec noir, les coins de la bouche jaunes, l'iris des yeux de la «

(*voyez les planches enluminées, n.° 477, figure 1*), la pie-grièche grise du Sénégal (*voyez les planches enluminées, n.° 297, figure 1*) & la pie-grièche bleue de Madagascar (*voyez les planches enluminées, n.° 298, figure 1*), sont encore trois variétés très-voisines l'une de l'autre, & appartiennent également à l'espèce commune de la pie-grièche grise d'Europe; celle du Cap ne diffère de celle d'Europe qu'en ce qu'elle a toutes les parties supérieures du corps d'un brun noirâtre; celle du Sénégal les a d'un brun plus clair, & celle de Madagascar a ces mêmes parties d'un beau bleu; mais ces différences dans la couleur du plumage, tout le reste étant égal & semblable d'ailleurs, ne suffisent pas à beaucoup près pour en faire des espèces distinctes & séparées de la pie-grièche commune. Nous donnerons plusieurs exemples de changemens de couleur tout aussi grands dans d'autres oiseaux, même dans notre climat; à plus forte raison, ces changemens doivent-ils arriver dans des climats différens & aussi éloignés les uns des autres: l'influence de la température se marque par des rapports que des gens attentifs ne doivent pas laisser échapper; par exemple, nous

» même couleur, les jambes & les pieds bruns: le mâle a la tête, » le cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, » les plumes scapulaires, la gorge & la poitrine noires; le ventre, les » côtés & les couvertures du dessous de la queue blanches; toutes les » plumes de la queue également longues, noires en dessus & blanches » en dessous: la femelle ne diffère du mâle qu'en ce que les couleurs sont moins foncées ».



de Seve del. Baron Sculp

LA PIE-CRIÈCHE GRISE.

trouvons ici que la pie-grièche étrangère qui reſſemble le plus à notre pie-grièche d'Italie, eſt celle de la Louiſiane : or la température de ces deux climats n'eſt pas fort inégale ; & nous trouvons au contraire que celle du Cap, du Sénégal & de Madagaſcar reſſemble moins, parce que ces climats ſont en effet d'une température très-différente de celle d'Italie.

Il en eſt de même du climat de Cayenne, où la pie-grièche prend un plumage varié ou rayé de longues taches brunes (*voyez les planches enluminées, n.° 297*) ; mais comme elle eſt de la même grandeur que notre pie-grièche griſe, & qu'elle lui reſſemble à tous autres égards, nous avons cru pouvoir la rapporter avec fondement à cette eſpèce commune.

LA
PIE-GRIÈCHE ROUSSE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 9, fig. 2, le mâle ; & n.° 31, fig. 1, la femelle.

CETTE Pie-grièche rouſſe eſt un peu plus petite que la griſe, & très-aiſée à reconnoître par le roux

(a) *Collurionis primum genus.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 389. *Cum icone maris.* — Écorcheur à tête rouge. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée du mâle, planche XVI... Petit Écorcheur femelle. *Idem, ibidem*, avec une figure coloriée de la femelle,

qu'elle a ſur la tête, qui eſt quelquefois rouge & ordinairement d'un roux vif; on peut auſſi remarquer qu'elle a les yeux d'un gris blanchâtre ou jaunâtre; au lieu que la pie-grièche griſe les a bruns; elle a auſſi le bec & les jambes plus noires: le naturel de cette pie-grièche rouſſe eſt à très-peu près le même que celui de la pie-grièche griſe: toutes deux ſont auſſi hardies, auſſi méchantes l'une que l'autre; mais ce qui prouve que ce ſont néanmoins deux eſpèces différentes, c'eſt que la première reſte au pays toute l'année; au lieu que celle-ci le quitte en automne, & ne revient qu'au printemps; la famille qui ne ſe ſépare pas à la ſortie du nid, & qui demeure toujours raſſemblée, part vers le commencement de ſeptembre, ſans ſe réunir avec d'autres familles, & ſans faire de longs vols: ces oiſeaux ne vont que d'arbre en arbre, & ne volent pas de ſuite, même dans le temps de leur départ; ils reſtent pendant l'été dans nos campagnes, & font leur nid ſur quelque arbre touffu; au lieu que la pie-grièche griſe habite les bois dans cette même ſaiſon, & ne vient guère dans nos plaines que quand la pie-grièche rouſſe eſt partie: on prétend auſſi que de toutes les pie-grièches celle-ci eſt la meilleure,

planche XV. —*Pica minima; Lanius minor ſeu tertius.* Friſch, *tab. LXI*, avec des figures coloriées du mâle & de la femelle. — *Ampelis dorſo griſeo maculâ ad oculos longitudinali* (fœmina). Linn. *Faun. Suec.* tab. 2, n.° 180. — *Lanius rufus.* La Pie-grièche rouſſe. Briſſon, *tome II, page 147.*

ou si l'on veut, la seule, qui soit bonne à manger *(b)*.

Le mâle & la femelle sont à très-peu près de la même grosseur; mais ils diffèrent par les couleurs assez pour paroître des oiseaux de différente espèce: nous renvoyons sur cela aux planches enluminées que nous venons de citer, & qu'il suffira de comparer pour le reconnoître; nous observerons seulement au sujet de cette espèce & de la suivante, appelée *l'écorcheur*, que ces oiseaux font leur nid avec beaucoup d'art & de propreté, à peu près avec les mêmes matériaux qu'emploie la pie-grièche grise; la mousse & la laine y sont si bien entrelassées avec les petites racines souples, les herbes fines & longues, les branches pliantes des petits arbustes, que cet ouvrage paroît avoir été tissu: ils produisent ordinairement cinq ou six œufs, & quelquefois davantage; & ces œufs dont le fond est de couleur blanchâtre, sont en tout ou en partie tachés de brun ou de fauve.

(b) Lanius minor rutilus ad cibum aptior reliquis, delicatus & salubris. Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 292.



L'ÉCORCHEUR (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 31, figure 2; & n.° 475, figure 1; & planche XXI de ce volume.

L'ÉCORCHEUR est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, & lui ressemble assez par les habitudes naturelles, comme elle il arrive au printemps, fait son nid sur des arbres ou même dans des buissons en pleine campagne & non pas dans les bois, part avec sa famille vers le mois de septembre, se nourrit communément d'insectes, & fait aussi la guerre aux petits oiseaux; en sorte qu'on ne peut trouver aucune différence essentielle entr'eux, sinon la grandeur, la distribution & les nuances des couleurs, qui paroissent être constamment différentes dans chacune de ces espèces, tant celles du mâle que celles de la femelle; néanmoins comme entre le mâle & la femelle de chacune de ces deux espèces il y a dans

(a) Petite Pie-grièche, Pie-escrayère, Pie-ancrouelle. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 128; & *Portraits d'Oiseaux, page 21, recto*, avec figure. — *Collurionis parvi tertium genus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone*... *Merulæ congeneralia. Idem*, tom. II, pag. 625. *Cum alterâ icone.* — *Ampelis dorso griseo maculâ ad oculos longitudinali.* Linnæus, *Faun. Suec.* n.° 180. *Cum icone maris non accuratâ. Nota.* M. Linnæus s'est trompé en prenant l'espèce précédente & celle-ci pour la femelle & le mâle de la même espèce. — Petit Écorcheur. Albin, *tome II, page 10*, avec une figure coloriée, *planche XIV*... *Collurio.* L'Écorcheur. Brisson, *tome II, page 151.*

dans ce même caractère de la couleur encore plus de différence que d'une espèce à l'autre, on feroit très-bien fondé à ne les regarder que comme des variétés, & à réunir sous la même espèce, la pie-grièche rousse, l'écorcheur & l'écorcheur varié *(b)*, dont quelques Naturalistes ont encore fait une espèce distincte, & qui cependant pourroit bien être la femelle de celui dont il est ici question; nous renvoyons aux planches enluminées pour en juger par la comparaison.

Au reste, ces deux espèces de pie-grièches avec leurs variétés, nichent dans nos climats, & se trouvent en Suède comme en France; en sorte qu'elles ont pu passer d'un continent à l'autre: il est donc à présumer que les espèces étrangères de ce même genre, & qui ont des couleurs rousses, ne sont que des variétés de l'écorcheur, d'autant qu'ayant l'usage de passer tous les ans d'un climat à l'autre, elles ont pu se naturaliser dans des climats éloignés, encore plus aisément que la pie-grièche qui reste constamment dans notre pays.

Rien ne prouve mieux le passage de ces oiseaux de notre pays dans des climats plus chauds, pour y passer l'hiver, que de les retrouver au Sénégal; la pie-grièche rousse des planches enluminées, *n.° 477, figure 2*, nous a été envoyée par M. Adanson, & c'est absolument le même oiseau que notre pie-grièche rousse d'Europe;

(b) Collurionis parvi secundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 390. *Cum icone. . . . . Collurio varius.* L'Écorcheur varié. Brisson, *tome II, page 154. An præcedentis fæmina. Idem, ibidem.* pag. 158.

il y en a une autre (*voyez les planches enluminées, n.° 479*) qui nous a été également envoyée du Sénégal, & qui doit n'être regardée que comme une simple variété dans l'espèce, puisqu'elle ne diffère des autres que par la couleur de la tête qu'elle a noire, & par un peu plus de longueur de queue, ce qui ne fait pas à beaucoup près une assez grande différence pour en former une espèce distincte & séparée.

Il en est de même de l'oiseau que nous avons appelé l'*écorcheur des Philippines* (c), *voyez les planches*

(c) *Nota.* Il nous paroît que cet oiseau est le même que celui que M. Edwards a donné sous le nom de *pie-grièche rouge* ou *rousse huppée.* « Cet oiseau, dit-il, s'appelle *Charah*, dans le pays de Bengale, & diffère de nos pie-grièches par une huppe qu'il porte sur la tête »; mais cette différence est bien légère, car cette huppe n'en est pas une, c'est seulement une disposition de plumes qui paroissent hérissées comme celle du geai lorsqu'il est en colère, & que M. Edwards avoue lui-même qu'il n'a vue que dans l'oiseau mort; en sorte qu'on ne peut pas assurer si ces plumes n'avoient pas été redressées par quelque froissement avant ou après la mort de l'oiseau, ce qui est bien différent d'une huppe naturelle. La preuve de ce que je viens de dire, c'est qu'on voit une semblable huppe sur la tête de la pie-grièche blanche & noire de Surinam, dont le même M. Edwards a donné la figure dans la première partie de ses Glanures *: or nous avons cette espèce au Cabinet du Roi, & il est certain qu'elle n'a point de huppe; dès-lors nous ne pouvons nous empêcher de présumer que cette apparence de huppe, ou plutôt de plumes hérissées sur la tête, qui se trouve dans ces deux pie-grièches de M. Edwards, ne soit une disposition accidentelle ou momentanée, & qui probablement ne se manifeste que quand l'oiseau

* Glanures d'Edwards, *partie I, page 35, planche CCXXVI.*



de Seve del. *R. De Launay Junior Sculp.*

L'ÉCORCHEUR.

enluminées, n.° 476, figure 1; & encore de celle que nous avons appelée *pie-grièche de la Louisiane (voyez les planches enluminées, n.° 397)*, qui nous ont été envoyées de ces deux climats si éloignés l'un de l'autre, & qui néanmoins se ressemblent assez pour ne paroître que le même oiseau, & qui dans le réel ne sont ensemble qu'une variété de notre écorcheur, à la femelle duquel cette variété ressemble presqu'en tout.

est en colère; ainsi nous persistons à croire que cette pie-grièche de Bengale n'est qu'une variété de l'espèce de la pie-grièche rousse ou de l'écorcheur d'Europe.



OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport à la PIE-GRIÈCHE *griſe & à l'*ÉCORCHEUR.

I.

LE FINGAH.

L'OISEAU des Indes orientales, appelé à Bengale *Fingah,* dont M. Edwards a donné la deſcription ſous le nom de *pie-grièche des Indes,* à queue fourchue, qui eſt certainement une eſpèce différente de toutes les autres pie-grièches. Voici la traduction de ce que dit M. Edwards à ce ſujet : la forme du bec, les mouſtaches ou poils, qui en ſurmontent la baſe, la force des jambes m'ont déterminé à donner à cet oiſeau le nom de *pie-grièche,* quoique ſa queue ſoit faite tout autrement que celle des pie-grièches dont les plumes du milieu ſont les plus longues ; au lieu que dans celle-ci elles ſont beaucoup plus courtes que les plumes extérieures ; en ſorte que la queue paroît fourchue, c'eſt-à-dire, vide au milieu vers ſon extrémité : il a le bec épais & fort, voûté en arc, à peu près comme celui de l'épervier, plus long à proportion de ſa groſſeur, & moins crochu, avec des narines aſſez grandes ; la baſe de la mandibule ſupérieure eſt environnée de poils roides.... La tête entière, le cou, le dos & les

couvertures des ailes sont d'un noir brillant, avec un reflet de bleu, de pourpre & de vert, & qui se décide ou varie suivant l'incidence de la lumière....... La poitrine est d'une couleur cendrée, sombre & noirâtre: tout le ventre, les jambes & les couvertures du dessous de la queue sont blanches; les jambes, les pieds & les ongles sont d'un brun noirâtre: je doutois, ajoute M. Edwards, si je devois ranger cet oiseau avec les pie-grièches ou avec les pies; car il me paroissoit également voisin de chacun de ces deux genres, & je pense que tous deux pourroient n'en faire qu'un, les pies convenant en beaucoup de choses avec les pie-grièches; quoique personne en Angleterre ne l'ait remarqué, il paroît qu'en France on y a fait attention, & qu'on a observé cette conformité de nature dans ces deux oiseaux, puisqu'on les a tous deux appelés *pies (a)*.

(a) Edwards, *Hist. nat. of birds, tome II, page 56, planche LVI*, avec une figure bien coloriée.

II.

ROUGE-QUEUE.

L'OISEAU des Indes orientales, indiqué & décrit par Albin, sous le nom de *Rouge-queue de Bengale*; il est de la même grandeur que la pie-grièche grise d'Europe: le bec est d'un cendré brun; l'iris des yeux est blanchâtre, le dessus & le derrière de la tête noirs; il y a au-dessous des yeux une tache d'un rouge vif

terminée de blanc, & sur le cou quatre taches noires en portion de cercle; le dessus du cou, le dos, le croupion, les couvertures du dessus de la queue, celles du dessous des ailes, & les plumes scapulaires sont brunes; la gorge, le dessus du cou, la poitrine, le haut du ventre, les côtés & les jambes sont blanches; le bas du ventre & les couvertures du dessous de la queue sont rouges; la queue est d'un brun clair; les pieds & les ongles sont noirs *(b)*.

(b) Rouge-queue de Bengale. Albin, *tome III, page 24, planche LVI*, avec une figure coloriée. — La Pie-grièche de Bengale. Brisson, *tome II, page 175*.

III.

LANGRAIEN ET TCHA-CHERT.

Voyez les planches enluminées, n.° 9, figure 1; & n.° 32, fig. 2.

LES oiseaux envoyés de Manille & de Madagascar, le premier sous le nom de *Langraien*, & le second sous celui de *tcha-chert*, que l'on a rapportés peut-être mal-à-propos au genre des pie-grièches *(c)*, parce qu'ils en diffèrent par un caractère essentiel, ayant les ailes, lorsqu'elles sont pliées, aussi longues que la queue; tandis que toutes les autres pie-grièches, ainsi que les oiseaux étrangers, que nous y rapporterons, ont les ailes beaucoup plus courtes à proportion, ce

(c) Brisson, *tome II, pages 180 & 195*.

qui pourroit faire croire que ce sont des oiseaux d'un autre genre : néanmoins, comme celui de Madagascar approche assez de l'espèce de notre pie-grièche grise, à cette différence près de la longueur des ailes, on pourroit le regarder comme faisant la nuance entre notre pie-grièche & cet oiseau de Manille, auquel il ressemble encore plus qu'à notre pie-grièche ; & comme nous ne connoissons aucun genre d'oiseaux, auquel on puisse rapporter directement cet oiseau de Manille, nous avons suivi le sentiment des autres Naturalistes, en lui donnant le nom de *pie-grièche*, aussi-bien qu'à celui de Madagascar ; mais nous avons cru devoir ici marquer nos doutes sur la justesse de cette dénomination.

IV.

BÉCARDES.

Voyez les planches enluminées, n.os 304 & 377.

LES oiseaux* envoyés de Cayenne ; le premier, *n.° 304*, sous le nom de *Pie-grièche grise ;* & le second, sous celui de pie-grièche tachetée, qui sont d'une espèce différente de nos pie-grièches d'Europe, & que nous avons cru devoir appeler *bécardes*, à cause de la grosseur & de la longueur de leur bec, qu'ils ont aussi de couleur rouge ; ces bécardes diffèrent encore de nos pie-grièches en ce qu'elles ont la tête toute noire, & l'habitude du corps plus épaisse & plus longue ;

mais d'ailleurs elles leur reſſemblent plus qu'à tout autre oiſeau. Au reſte, l'une nous paroît être le mâle & l'autre la femelle de la même eſpèce, ſur laquelle nous obſerverons qu'il ſe trouve encore d'autres eſpèces ſemblables par la groſſeur du bec dans ce même climat de Cayenne, & dans d'autres climats très-éloignés, comme on le va voir dans les articles ſuivans.

V.

BÉCARDE À VENTRE JAUNE.

Voyez les planches enluminées, n.° 296.

L'OISEAU envoyé de Cayenne, ſous le nom de *Pie-grièche jaune*, qui par ſon long bec nous paroît être d'une eſpèce aſſez voiſine de la précédente, & que, par cette raiſon, nous avons appelé la *bécarde à ventre jaune*, car elles ne diffèrent guère que par les couleurs; les planches enluminées ſuffiront pour les faire reconnoître & diſtinguer aiſément l'une de l'autre.

VI.

LE VANGA OU BÉCARDE À VENTRE BLANC.

Voyez les planches enluminées, n.° 228.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, ſous le nom de *Vanga*, & qui quoique différent par l'eſpèce de nos pie-grièches & de nos écorcheurs, peut-être

peut-être même étant d'un autre genre, a néanmoins plus de rapport avec ces oiſeaux qu'avec aucun autre; c'eſt pour cette raiſon que nous l'avons nommé ſur les planches enluminées, *pie-grièche* ou *écorcheur de Madagaſcar.* Mais on pourroit à plus juſte titre le rapporter au genre des bécardes dont nous venons de parler, & l'appeler *bécarde à ventre blanc.*

VII.

LE SCHET-BÉ.

Voyez les planches enluminées, n.° 298, fig. 2.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, ſous le nom de *Schet-bé,* & dont l'eſpèce nous paroît ſi voiſine de la précédente, qu'on pourroit les regarder toutes deux comme n'en faiſant qu'une, ſi le climat de Cayenne n'étoit pas auſſi éloigné qu'il eſt de celui de Madagaſcar. Nous avons appelé cet oiſeau *pie-grièche rouſſe de Madagaſcar,* par la même raiſon que nous avons appelé le précédent *pie-grièche jaune de Cayenne;* & il faut avouer que cette pie-grièche rouſſe de Madagaſcar, approche un peu plus que celle de Cayenne de nos pie-grièches d'Europe, parce qu'elle a le bec plus court, & par conſéquent différent de celui de nos pie-grièches d'Europe; au reſte, ces deux eſpèces étrangères ſont plus voiſines l'une de l'autre, que de nos pie-grièches d'Europe.

VIII.

LE TCHA-CHERT-BÉ.

Voyez les planches enluminées, n.° 374.

L'OISEAU envoyé de Madagafcar par M. Poivre, fous le nom de *Tcha-chert-bé,* & que nous avons nommé au bas de nos planches enluminées, *grande pie-grièche verdâtre,* & qui ne nous paroît être qu'une efpèce très-voifine, ou même une variété d'âge ou de fexe dans l'efpèce précédente, dont elle ne diffère guère que parce qu'elle a le bec un peu plus court & moins crochu, & les couleurs un peu différemment diftribuées. Au refte, ces cinq oifeaux étrangers & à gros bec; favoir, la pie-grièche grife & la pie-grièche jaune de Cayenne, la pie-grièche rouffe, l'écorcheur & la pie-grièche verdâtre de Madagafcar, pourroient bien faire un petit genre à part auquel nous avons donné le nom de *bécardes,* à caufe de la grandeur & de la groffeur de leur bec, parce que dans le réel, tous ces oifeaux diffèrent affez des pie-grièches pour devoir en être féparés.

IX.

LE GONOLEK.

Voyez les planches enluminées, n.° 56.

L'OISEAU qui nous a été envoyé du Sénégal par M. Adanfon, fous le nom de *Pie-grièche rouge du Sénégal,*

& que les Nègres, dit-il, appellent *gonolek*, c'eſt-à-dire, mangeur d'inſectes. C'eſt un oiſeau remarquable par les couleurs vives dont il eſt peint; il eſt à très-peu près de la même grandeur que la pie-grièche d'Europe, & n'en diffère, pour ainſi dire, que par les couleurs, qui néanmoins ſuivent dans leur diſtribution à peu près le même ordre que ſur la pie-grièche griſe d'Europe; mais comme les couleurs en elles-mêmes ſont très-différentes, nous avons cru devoir regarder cet oiſeau comme étant d'une eſpèce différente.

X.

LE CALI-CALIC ET LE BRUIA.

Voyez les planches enluminées, n.° 299, fig. 1, le mâle; & fig. 2, la femelle.

L'OISEAU envoyé de Madagaſcar par M. Poivre, tant le mâle que la femelle, le premier ſous le nom de *Cali-calic*, & le ſecond ſous celui de *Bruia*, que l'on peut rapporter au genre de notre écorcheur d'Europe, à cauſe de ſa petiteſſe; mais qui du reſte en diffère aſſez pour être regardé comme un oiſeau d'eſpèce différente.

X I.

PIE-GRIÈCHE HUPPÉE.

Voyez les planches enluminées, n.° 475, fig. 2.

L'OISEAU envoyé du Canada sous le nom de *Pie-grièche huppée*, & qui porte en effet, sur le sommet de la tête, une huppe molle & de plumes longuettes qui retombent en arrière; mais qui du reste est une vraie pie-grièche, & assez semblable à notre pie-grièche rousse par la disposition des couleurs, pour qu'on puisse la regarder comme une espèce voisine, qui n'en diffère guère que par les caractères de cette huppe & du bec qui est un peu plus gros.



LES

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

Les yeux de ces oiſeaux ſont d'une ſenſibilité ſi grande, qu'ils paroiſſent être éblouis par la clarté du jour, & entièrement offuſqués par les rayons du ſoleil: il leur faut une lumière plus douce, telle que celle de l'aurore naiſſante ou du crépuſcule tombant; c'eſt alors qu'ils ſortent de leurs retraites pour chaſſer, ou plutôt pour chercher leur proie, & ils font cette quête avec grand avantage; car ils trouvent dans ce temps les autres oiſeaux & les petits animaux endormis, ou prêts à l'être: les nuits où la lune brille ſont pour eux les beaux jours, les jours de plaiſir, les jours d'abondance, pendant leſquels ils chaſſent pluſieurs heures de ſuite, & ſe pourvoient d'amples proviſions: les nuits où la lune fait défaut ſont beaucoup moins heureuſes; ils n'ont guère qu'une heure le ſoir & une heure le matin pour chercher leur ſubſiſtance; car il ne faut pas croire que la vue de ces oiſeaux qui s'exerce ſi parfaitement à une foible lumière, puiſſe ſe paſſer de toute lumière, & qu'elle perce en effet dans l'obſcurité la plus profonde; dès que la nuit eſt bien cloſe, ils ceſſent de voir, & ne diffèrent pas à cet égard des autres animaux, tels que les lièvres, les loups, les cerfs, qui

ſortent le ſoir des bois pour repaître ou chaſſer pendant la nuit: ſeulement ces animaux voient encore mieux le jour que la nuit; au lieu que la vue des oiſeaux nocturnes eſt ſi fort offuſquée pendant le jour, qu'ils ſont obligés de ſe tenir dans le même lieu ſans bouger, & que quand on les force à en ſortir, ils ne peuvent faire que de très-petites courſes, des vols courts & lents, de peur de ſe heurter; les autres oiſeaux qui s'aperçoivent de leur crainte ou de la gêne de leur ſituation, viennent à l'envi les inſulter: les mézanges, les pinçons, les rouge-gorges, les merles, les geais, les grives, &c. arrivent à la file: l'oiſeau de nuit perché ſur une branche, immobile, étonné, entend leurs mouvemens, leurs cris qui redoublent ſans ceſſe, parce qu'il n'y répond que par des geſtes bas, en tournant ſa tête, ſes yeux & ſon corps d'un air ridicule; il ſe laiſſe même aſſaillir & frapper, ſans ſe défendre; les plus petits, les plus foibles de ſes ennemis ſont les plus ardens à le tourmenter, les plus opiniâtres à le huer : c'eſt ſur cette eſpèce de jeu de moquerie ou d'antipathie naturelle, qu'eſt fondé le petit art de la pipée; il ſuffit de placer un oiſeau nocturne, ou même d'en contrefaire la voix, pour faire arriver les oiſeaux à l'endroit où l'on a tendu les gluaux *(a)*: il faut s'y

(a) Nota. Cette eſpèce de chaſſe étoit connue des Anciens; car Ariſtote l'indique clairement dans les termes ſuivans: *Die cæteræ aviculæ omnes noctuam circumvolant, quod mirari vocatur, advolanteſque percutiunt. Qua propter eâ conſtitutâ avicularum genera & varia multa capiunt. Hiſt. anim.* lib. IX, cap. 1.

prendre une heure avant la fin du jour, pour que cette chaſſe ſoit heureuſe; car ſi l'on attend plus tard, ces mêmes petits oiſeaux qui viennent pendant le jour provoquer l'oiſeau de nuit, avec autant d'audace que d'opiniâtreté, le fuient & le redoutent dès que l'obſcurité lui permet de ſe mettre en mouvement, & de déployer ſes facultés.

Tout cela doit néanmoins s'entendre avec certaines reſtrictions qu'il eſt bon d'indiquer, 1.° toutes les eſpèces de hiboux & de chouettes, ne ſont pas également offuſquées par la lumière du jour; le grand duc voit aſſez clair pour voler & fuir à d'aſſez grandes diſtances en plein jour; la chevèche, ou la plus petite eſpèce de chouettes chaſſe, pourſuit & prend des petits oiſeaux long-temps avant le coucher & après le lever du ſoleil. Les Voyageurs nous aſſurent que le grand duc ou hibou de l'Amérique ſeptentrionale *(b)*, prend les gélinottes blanches en plein jour, & même lorſque la neige en augmente encore la lumière; Belon dit très-bien dans ſon vieux langage *(c)*, que *quiconque prendra garde à la vue de ces oiſeaux, ne la trouvera pas ſi imbécille qu'on la crie;* 2.° il paroît que le hibou commun ou moyen duc voit plus mal que le ſcops ou petit duc,

(b) Voyage à la baie de Hudſon, *tome I, page 56.*

(c) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 133. *Nota.* C'eſt en effet avec cette reſtriction qu'on doit entendre ce que diſent à cet égard la plupart des Écrivains, & entr'autres Schwenckfeld. *Noctu perſpicaciſſimè videntes, diu cæcutientes. Theriotrop. Sil.* pag. 308.

& que c'eſt de tous les hiboux celui qui eſt le plus offuſqué par la lumière du jour, comme le ſont auſſi le chat-huant, l'effraie & la hulotte; car on voit les oiſeaux s'attrouper également pour les inſulter à la pipée; mais avant de donner les faits qui ont rapport à chaque eſpèce en particulier, il faut en préſenter les diſtinctions générales.

On peut diviſer en deux genres principaux les oiſeaux de proie nocturnes, le genre du hibou & celui de la chouette, qui contiennent chacun pluſieurs eſpèces différentes; le caractère diſtinctif de ces deux genres, c'eſt que tous les hiboux ont deux aigrettes de plumes en forme d'oreilles, droites de chaque côté de la tête *(d)*, tandis que les chouettes ont la tête arrondie ſans aigrettes & ſans aucunes plumes proéminentes *(e)*; nous réduirons à trois les eſpèces contenues dans le genre du hibou. Ces trois eſpèces ſont, 1.° le duc ou grand duc, 2.° le hibou ou moyen duc, 3.° le ſcops ou petit duc; mais nous ne pouvons réduire à

(d) Nota. Ces oiſeaux peuvent remuer & faire baiſſer ou élever ces aigrettes de plumes à volonté.

(e) Il paroît que Pline avoit remarqué cette différence générique, lorſqu'il dit: *Pennatorum animalium buboni tantùm & oto plumæ velut aures.* Lib. XI, cap. 37. Et ailleurs: *Otis bubone minor eſt, noctuis major, auribus plumeis eminentibus, unde & nomen illi; quidam latinè aſionem vocant.* Lib. X, cap. 23. *Nota.* Qu'il y a trois eſpèces de hiboux qui ont en effet des aigrettes de plumes, & que ces trois eſpèces ſont le grand duc, *bubo;* le moyen duc, *otus;* & le petit duc, *aſio*, que Pline confond avec l'*otus.*

moins

moins de cinq les eſpèces du genre de la chouette, & ces eſpèces ſont, 1.° la hulotte ou huette, 2.° le chat-huant, 3.° l'effraie ou freſſaie, 4.° la chouette ou grande chevêche, 5.° la chevêche ou petite chouette: ces huit eſpèces ſe trouvent toutes en Europe & même en France; quelques-unes ont des variétés qui paroiſſent dépendre de la différence des climats; d'autres ont des repréſentans dans le nouveau continent; la plupart des hiboux & des chouettes de l'Amérique ne diffèrent pas aſſez de celles de l'Europe, pour qu'on ne puiſſe leur ſuppoſer une même origine.

Ariſtote fait mention de douze eſpèces d'oiſeaux qui voient dans l'obſcurité, & volent pendant la nuit; & comme dans ces douze eſpèces il comprend l'orfraie & le tette-chèvre ou crapaud volant, ſous les noms de *phinis* & d'*ægotilas;* & trois autres ſous les noms de *capriceps*, de *chalcis* & de *charadrios,* qui ſont du nombre des oiſeaux pêcheurs & habitans des marais ou des rives des eaux & des torrens; il paroît qu'il a réduit à ſept eſpèces tous les hiboux & toutes les chouettes qui étoient connus en Grèce de ſon temps; le hibou ou moyen duc qu'il appelle Ὦτος, *otus*, précède & conduit, dit-il, les cailles, lorſqu'elles partent pour changer de climat *(f)*, & c'eſt par cette raiſon qu'on appelle cet oiſeau *dux* ou *duc;* l'étymologie me paroît

(f) Cum coturnices adeunt loca, ſine ducibus pergunt; at cum hinc abeunt; ducibus lingulaca, oto & matrice proficiſcuntur. Ariſtote, *Hiſt. anim.* lib. VIII, cap. 12.

fûre, mais le fait eft plus qu'incertain : il eft vrai que les cailles qui, lorfqu'elles partent en automne, font furchargées de graiffe, ne volent guère que la nuit, & qu'elles fe repofent pendant le jour à l'ombre pour éviter la chaleur, & que par conféquent on a pu s'apercevoir que le hibou accompagnoit ou précédoit quelquefois ces troupes de cailles; mais il ne paroît par aucune obfervation, par aucun témoignage bien conftaté, que le hibou foit comme la caille un oifeau de paffage; le feul fait que j'aie trouvé dans les Voyageurs, qui aille à l'appui de cette opinion, eft dans la Préface de l'Hiftoire Naturelle de la Caroline, par Catefby; il dit « qu'à vingt-fix degrés de latitude nord, » à peu près entre les deux continens d'Afrique & » d'Amérique, c'eft-à-dire, à fix cents lieues environ » de l'un & de l'autre, il vit en allant à la Caroline » un hibou au-deffus du vaiffeau où il étoit, ce qui » le furprit d'autant plus que ces oifeaux ayant les ailes » courtes, ne peuvent voler fort loin, & font aifément » laffés par les enfans, ce qui arrive tout au plus à la » troifième volée; il ajoute que ce hibou difparut » après avoir fait des tentatives pour fe repofer fur le vaiffeau *(g)* ».

On peut dire en faveur du fait, que tous les hiboux & toutes les chouettes n'ont pas les ailes courtes, puifque dans la plupart de ces oifeaux elles s'étendent au-delà de l'extrémité de la queue, & qu'il n'y a que

(g) Hift. nat. de la Caroline, par M. Catefby. *Préface, page 7.*

le grand duc & le *scops* ou petit duc, dont les ailes, lorsqu'elles sont pliées, n'arrivent pas jusqu'au bout de la queue; d'ailleurs on voit, ou plutôt on entend tous ces oiseaux faire d'assez longs vols en criant; dès-lors il semble que la puissance de voler au loin pendant la nuit leur appartient aussi-bien qu'aux autres; mais que n'ayant pas d'aussi bons yeux, & ne voyant pas de loin, ils ne peuvent se former un tableau d'une grande étendue de pays, & que c'est par cette raison qu'ils n'ont pas, comme la plupart des autres oiseaux, l'instinct des migrations, qui suppose ce tableau pour se déterminer à faire de grands voyages; quoi qu'il en soit, il paroît qu'en général nos hiboux & nos chouettes sont assez sédentaires: on m'en a apporté de presque toutes les espèces, non-seulement en été, au printemps, en automne, mais même dans les temps les plus rigoureux de l'hiver; il n'y a que le *scops* ou petit duc qui ne se trouve pas dans cette saison; & j'ai été en effet informé que cette petite espèce de hibou part en automne, & arrive au printemps; ainsi ce seroit plutôt au petit duc qu'au moyen duc qu'on pourroit attribuer la fonction de conduire les cailles; mais encore une fois ce fait n'est pas prouvé, & de même je ne sais pas sur quoi peut être fondé un autre fait avancé par Aristote, qui dit que le chat-huant (*glaux, noctua*, selon son interprète Gaza) *(h)*, se cache pendant quelques

(h) Paucis quibusdam diebus (glaux) *noctua latet.* Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 16.

jours de suite; car on m'en a apporté dans la plus mauvaise saison de l'année, qu'on avoit pris dans les bois; & si l'on prétendoit que le mot *glaux, noctua*, indique ici l'effraie, le fait seroit encore moins vrai; car à l'exception des soirées très-sombres & pluvieuses, on l'entend tous les jours de l'année souffler & crier à l'heure du crépuscule.

Les douze oiseaux de nuit, indiqués par Aristote, sont: *byas*[1], *otos*[2], *scops*[3], *phinis*[4], *ægotilas*[5], *eleos*[6], *nycticorax*[7], *ægolios*[8], *glaux*[9], *charadrios*[10], *chalcis*[11], *ægocephalos*[12], traduits en latin par Théodore Gaza.

Bubo[1], *otus*[2], *asio*[3], *ossifraga*[4], *caprimulgus*[5], *aluco*[6], { *cicunia*, *cicuma*, *ulula*, }[7] *ulula*[8], *noctua*[9], *charadrius*[10], *chalcis*[11], *capriceps*[12];

j'ai cru devoir interpréter en françois les neuf premiers comme il suit:

Le *duc* ou grand *duc*[1], le *hibou* ou moyen *duc*[2], le petit *duc*[3], l'*orfraie*[4], le *tette-chèvre* ou *crapaud volant*[5], l'*effraie* ou *fressaie*[6], la *hulotte*[7], la *chouette* ou grande *chevêche*[8], *le chat-huant*[9].

Tous les Naturalistes & les Littérateurs conviendront aisément avec moi, 1.° que le *byas* des Grecs, *bubo* des Latins, est notre duc ou grand duc; 2.° que l'*otos* des Grecs, *otus* des Latins, est notre hibou ou moyen duc; 3.° que le *scops* des Grecs, *asio* des Latins, est notre petit duc; 4.° que le *phinis* des

Grecs, *offifraga* des Latins, eft notre orfraie ou grand aigle de mer; 5.° que l'*œgotilas* des Grecs, *caprimulgus* des Latins, eft notre tette-chèvre ou crapaud volant; 6.° que l'*eleos* des Grecs, *aluco* des Latins, eft notre effraie ou freffaie; mais ils me demanderont en même temps par quelle raifon je prétends que le *glaux* eft notre chat-huant, le *nyćticorax*, notre hulotte & l'*œgolios*, notre chouette ou grande chevêche: tandis que tous les Interprètes & tous les Naturaliftes qui m'ont précédé ont attribué le nom *œgolios* à la hulotte, & qu'ils font forcés d'avouer qu'ils ne favent à quel oifeau rapporter celui de *nyćticorax*, non plus que ceux du *charadrios*, du *chalcis* & du *capriceps*, & qu'on ignore abfolument quels peuvent être les oifeaux défignés par ces noms; & enfin ils me reprocheront que c'eft mal-à-propos que je tranfporte aujourd'hui le nom de *glaux* au chat-huant, tandis qu'il appartient de tout temps, c'eft-à-dire, du confentement de tous ceux qui m'ont précédé, à la chouette ou grande chevêche, & même à la petite chouette ou chevêche proprement dite, comme à la grande.

Je vais leur expofer les raifons qui m'ont déterminé, & je les crois affez fondées pour les fatisfaire, & pour éclaircir l'obfcurité qui réfulte de leurs doutes & de leurs fauffes interprétations. De tous les oifeaux de nuit dont nous avons fait l'énumération, le chat-huant eft le feul qui ait les yeux bleuâtres, & la hulotte la feule qui les ait noirâtres; tous les autres ont l'iris des

yeux d'un jaune couleur d'or, ou du moins couleur de ſafran. Or les Grecs dont j'ai ſouvent admiré la juſteſſe de diſcernement & la préciſion des idées, par les noms qu'ils ont impoſés aux objets de la Nature, & qui ſont toujours relatifs à leurs caractères diſtinctifs & frappans, n'auroient eu aucune raiſon de donner le nom *glaux (glaucus)* vert de mer ou bleuâtre, à ceux de ces oiſeaux qui n'ont rien de bleuâtre, & dont les yeux ſont noirs ou orangés ou jaunes; & ils auront avec fondement impoſé ce nom à l'eſpèce de ces oiſeaux, qui parmi toutes les autres, eſt la ſeule en effet qui ait les yeux de cette couleur bleuâtre; de même ils n'auront pas appelé *nycticorax,* c'eſt-à-dire, corbeau de nuit, des oiſeaux qui ayant les yeux jaunes ou bleus, & le plumage blanc ou gris, n'ont aucun rapport au corbeau, & ils auront donné avec juſte raiſon ce nom à la hulotte, qui eſt la ſeule de tous ces oiſeaux nocturnes, qui ait les yeux noirs & le plumage auſſi preſque noir, & qui de plus approche du corbeau plus qu'aucun autre par ſa groſſeur.

Il y a encore une raiſon de convenance qui ajoute à la vraiſemblance de mon interprétation, c'eſt que le nycticorax chez les Grecs, & même chez les Hébreux, étoit un oiſeau commun & connu, puiſqu'ils en empruntoient des comparaiſons *(ſicut nycticorax in domicilio)*; il ne faut pas s'imaginer, comme le croient la plupart de ces Littérateurs, que ce fût un oiſeau ſi ſolitaire & ſi rare, qu'on ne puiſſe aujourd'hui en

retrouver l'eſpèce: la hulotte eſt par-tout aſſez commune; c'eſt de toutes les chouettes la plus groſſe, la plus noire & la plus ſemblable au corbeau: toutes les autres eſpèces en ſont abſolument différentes; je crois donc que cette obſervation, tirée de la choſe même, doit avoir plus de poids que l'autorité de ces Commentateurs, qui ne connoiſſent pas aſſez la Nature, pour en bien interpréter l'hiſtoire.

Or le *glaux* étant le chat-huant, ou ſi l'on veut, la chouette aux yeux bleuâtres, & le *nyčticorax* étant la hulotte ou chouette aux yeux noirs, *l'ægolios* ne peut être autre que la chouette aux yeux jaunes; ceci mérite encore quelque diſcuſſion.

Théodore Gaza traduit le mot *nyčticorax*, d'abord par *cicuma*, enſuite par *ulula*, & enfin par *cicunia;* cette dernière interprétation n'eſt vraiſemblablement qu'une faute des Copiſtes, qui de *cicuma* ont fait *cicunia;* car Feſtus avant Gaza, avoit également traduit *nyčticorax* par *cicuma*, & Iſidore par *cecuma*, & quelques autres par *cecua:* c'eſt même à ces noms qu'on pourroit rapporter l'étymologie des mots *zueta* en italien, *chouette* en françois: ſi Gaza eût fait attention aux caractères du *nyčticorax*, il s'en ſeroit tenu à ſa ſeconde interprétation *ulula*, & il n'eût pas fait double emploi de ce terme, car il eût alors traduit *ægolios* par *cicuma;* il me paroît donc par cet examen comparé de ces différens objets & par ces raiſons critiques, que le *glaux* eſt le chat-huant, le *nyčticorax* la hulotte; & l'*ægolios* la chouette ou grande chevêche.

Il reſte le *charadrios*, le *chalcis* & le *capriceps*. Gaza ne leur donne point de noms latins particuliers, & ſe contente de copier le mot grec, & de les indiquer par *charadrius*, *chalcis* & *capriceps*: comme ces oiſeaux ſont d'un genre différent de ceux dont nous traitons, & que tous trois paroiſſent être des oiſeaux de marais, & habitant le bord des eaux, nous n'en ferons pas ici plus ample mention; nous nous réſervons d'en parler lorſqu'il ſera queſtion des oiſeaux pêcheurs, parmi leſquels il y a, comme dans les oiſeaux de proie, des eſpèces qui ne voient pas bien pendant le jour, & qui ne pêchent que dans le temps où les hiboux & les chouettes chaſſent, c'eſt-à-dire, lorſque la lumière du jour ne les offuſque plus: en nous renfermant donc dans le ſujet que nous traitons, & ne conſidérant à préſent que les oiſeaux du genre des hiboux & des chouettes, je crois avoir donné la juſte interprétation des mots grecs qui les déſignent tous; il n'y a que la ſeule chevêche ou petite chouette dont je ne trouve pas le nom dans cette langue. Ariſtote n'en fait aucune mention nulle part, & il y a grande apparence qu'il n'a pas diſtingué cette petite eſpèce de chouette de celle du *ſcops* ou petit duc, parce qu'elles ſe reſſemblent en effet par la grandeur, la forme, la couleur des yeux, & qu'elles ne diffèrent eſſentiellement que par la petite plume proéminente que le ſcops porte de chaque côté de la tête; & dont la chevêche ou petite chouette eſt dénuée: mais toutes ces différences particulières ſeront

expoſées

exposées plus au long dans les articles suivans.

Aldrovande remarque avec raison, que la plupart des erreurs en Histoire Naturelle, sont venues de la confusion des noms, & que dans celle des oiseaux nocturnes, on trouve l'obscurité & les ténèbres de la nuit; je crois que ce que nous venons de dire pourra les dissiper en grande partie: nous ajouterons, pour achever d'éclaircir cette matière, quelques autres remarques; le nom *ule, eule* en Allemand; *owl, houlet* en Anglois; *huette, hulote* en François, vient du Latin *ulula,* & celui-ci vient du cri de ces oiseaux nocturnes de la grande espèce; il est très-vraisemblable, comme le dit M. Frisch, qu'on n'a d'abord nommé ainsi que les grandes espèces de chouettes, mais que les petites leur ressemblant par la forme & par le naturel, on leur a donné le même nom, qui dès-lors est devenu un nom général & commun à tous ces oiseaux; de-là la confusion à laquelle on n'a qu'imparfaitement remédié, en ajoutant à ce nom général une épithète prise du lieu de leur demeure ou de leur forme particulière, ou de leurs différens cris; par exemple, *stein-eule* en Allemand, chouette des rochers, qui est notre chouette ou grande chevêche; *kirch-eule* en Allemand, *churchowl* en Anglois, chouette des églises ou des clochers en François, qui est notre effraie, qu'on a aussi appelée *schleyer-eule,* chouette voilée, *perl-eule,* chouette perlée ou marquée de petites taches rondes; *ohr-eule* en Allemand, *horn-owl* en Anglois, chouette ou hibou à oreilles en François, qui est notre hibou ou moyen

duc; *knapp-eule,* chouette qui fait avec ſon bec le bruit que l'on fait en caſſant une noiſette, ce qui néanmoins ne peut déſigner aucune eſpèce particulière, puiſque toutes les groſſes eſpèces de hiboux & de chouettes font ce même bruit avec leur bec; le nom *bubo* que les Latins ont donné à la plus grande eſpèce de hibou, c'eſt-à-dire au grand duc, vient du rapport de ſon cri avec le mugiſſement du bœuf; & les Allemands ont déſigné le nom de l'animal par le cri même, *uhu (ouhou), puhu (pouhou).*

Les trois eſpèces de hiboux & les cinq eſpèces de chouettes que nous venons d'indiquer par des dénominations préciſes, & par des caractères auſſi précis, compoſent le genre entier des oiſeaux de proie nocturnes; ils diffèrent des oiſeaux de proie diurnes. 1.° Par le ſens de la vue, qui eſt excellent dans ceux-ci, & qui paroît fort obtus dans ceux-là, parce qu'il eſt trop ſenſible & trop affecté de l'éclat de la lumière; on voit leur pupille, qui eſt très-large, ſe rétrécir au grand jour d'une manière différente de celle des chats: la pupille des oiſeaux de nuit reſte toujours ronde en ſe rétréciſſant concentriquement; au lieu que celle des chats devient perpendiculairement étroite & longue. 2.° Par le ſens de l'ouïe, il paroît que ces oiſeaux de proie nocturnes ont ce ſens ſupérieur à tous les autres oiſeaux, & peut-être même à tous les animaux; car ils ont, toute proportion gardée, les conques des oreilles bien plus grandes qu'aucun des animaux; il y a auſſi

plus d'appareil & de mouvement dans cet organe, qu'ils sont maîtres de fermer & d'ouvrir à volonté, ce qui n'est donné à aucun animal. 3.° Par le bec dont la base n'est pas comme dans les oiseaux de proie diurnes, couverte d'une peau lisse & nue, mais est au contraire garnie de plumes tournées en devant; & de plus ils ont le bec court & mobile dans ses deux parties comme le bec des perroquets *(h)*, & c'est par la facilité de ces deux mouvemens, qu'ils font si souvent craquer leur bec, & qu'ils peuvent aussi l'ouvrir assez pour prendre de très-gros morceaux que leur gosier aussi ample, aussi large que l'ouverture de leur bec, leur permet d'avaler tout entiers. 4.° Par les serres dont ils ont un doigt antérieur de mobile, & qu'ils peuvent à volonté retourner en arrière, ce qui leur donne plus de fermeté & de facilité qu'aux autres pour se tenir perchés sur un seul pied. 5.° Par leur vol qui se fait en culbutant lorsqu'ils sortent de leur trou, & toujours de travers & sans aucun bruit, comme si le vent les emportoit: ce sont-là les différences générales entre ces oiseaux de proie nocturnes, & les oiseaux de proie diurnes, qui, comme l'on voit, n'ont pour ainsi dire rien de semblable que leurs armes, rien de commun que leur appétit pour la chair & leur goût pour la rapine.

(h) Utrumque rostrum sive mandibulæ ambæ mobiles sunt; insignesque superiori musculi ab utrâque parte dati qui illud removeant adducantque ad inferius rostrum relictus adductorum alter in uno latere ab occipite veniens tendinosâ expansione in palato desinit. Klein, *de Avib.* pag. 54.

LE DUC (a)

OU

GRAND DUC.

Voyez les planches enluminées, n.° 435 & 385; voyez aussi planche XXII dans ce volume.

LES Poëtes ont dédié l'Aigle à Jupiter, & le Duc à Junon; c'est en effet l'aigle de la nuit, & le roi de cette tribu d'oiseaux, qui craignent la lumière du jour, & ne volent que quand elle s'éteint: le duc paroît être au premier coup d'œil aussi gros, aussi fort que l'aigle commun; cependant il est réellement plus petit, & les proportions de son corps sont toutes différentes; il a les jambes, le corps & la queue plus courtes que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les

(a) En Grec, βύας; en Latin, *Bubo;* en Espagnol, *Buho;* en Portugais, *Mocho;* en Italien, *Duco, Dugo;* en Savoyard, *Chasseton;* en Allemand, *Uhu, Huhu, Schuffut, Bhu, Beeghu, Huhuy, Hub, Huo, Puhi;* en Polonois, *Puhacz, Suwalezna;* en Suédois, *Uf;* en Anglois, *Great horn owl, Eagle-owl.* — On l'appelle aussi en François, *Grand Hibou cornu;* en quelques endroits de l'Italie, *Barbagiani;* en quelques endroits de la France, *Barbaïan;* & en Provence, *Peteve.* — *Bubo.* Gesner, *Avium,* pag. 233. — Aldrov. *Avi* tom. I, pag. 502. — Grand duc. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 135. — Grand chat-huant. Albin, *tome II, page 5, planche IX*, avec une figure coloriée. — *Bubo noctua maxima.* Frisch, *planche XCIII*, avec une figure coloriée. — le Grand duc. Brisson, *Ornith.* tome I, page 477.

ailes bien moins longues, l'étendue du vol ou l'envergure n'étant que d'environ cinq pieds: on distingue aisément le duc à sa grosse figure, à son énorme tête, aux larges & profondes cavernes de ses oreilles, aux deux aigrettes qui surmontent sa tête, & qui sont élevées de plus de deux pouces & demi; à son bec court, noir & crochu; à ses grands yeux fixes & transparens; à ses larges prunelles noires & environnées d'un cercle de couleur orangée; à sa face entourée de poils, ou plutôt de petites plumes blanches & décomposées qui aboutissent à une circonférence d'autres petites plumes frisées; à ses ongles noirs, très-forts & très-crochus; à son cou très-court, à son plumage d'un roux brun taché de noir & de jaune sur le dos, & de jaune sur le ventre, marqué de taches noires & traversé de quelques bandes brunes mêlées assez confusément; à ses pieds couverts d'un duvet épais & de plumes roussâtres jusqu'aux ongles *(b)*; enfin à son cri effrayant *(c) hŭihōu, hŏuhōu, bŏuhōu, pŏuhōu,* qu'il

(b) Nota. La femelle ne diffère du mâle, qu'en ce que les plumes sur le corps, les ailes & la queue, sont d'une couleur plus sombre.

(c) Voici ce que rapporte M. Frisch au sujet des différens cris du *Puhu, Schuffut,* ou *Grand Duc,* qu'il a long-temps gardé vivant: Lorsqu'il avoit faim, dit cet Auteur, il formoit un son assez semblable à celui qui exprime son nom (en Allemand, *Puhu*) *Pouhou;* lorsqu'il entendoit tousser ou cracher un vieillard, il commençoit très-haut & très-fort, à peu-près du ton d'un paysan ivre qui éclate en riant, & il faisoit durer son cri *Oukou* ou *Pouhou,* autant qu'il pouvoit être de temps sans reprendre haleine; il m'a paru, ajoute

fait retentir dans le ſilence de la nuit, lorſque tous les autres animaux ſe taiſent; & c'eſt alors qu'il les éveille, les inquiète, les pourſuit & les enlève, ou les met à mort pour les dépecer & les emporter dans les cavernes qui lui ſervent de retraite; auſſi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées & ſituées au-deſſus des montagnes: il deſcend rarement dans les plaines, & ne ſe perche pas volontiers ſur les arbres, mais ſur les égliſes écartées & ſur les vieux châteaux. Sa chaſſe la plus ordinaire ſont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les ſouris qu'il avale tout entières, & dont il digère la ſubſtance charnue, vomit le poil *(d)*, les os & la peau

M. Friſch, que cela arrivoit lorſqu'il étoit en amour, & qu'il prenoit ce bruit qu'un homme fait en touſſant, pour le cri de ſa femelle: mais quand il crie par angoiſſe ou de peur, c'eſt un cri très-déſagréable, très-fort, & cependant aſſez ſemblable à celui des oiſeaux de proie diurnes. *Traduit de l'Allemand* de Friſch, article du *Bubo* ou *Grand Duc.*

(d) J'ai eu deux fois, dit M. Friſch, des grands Ducs vivans, & je les ai conſervés long-temps; je les nourriſſois de chair & de foie de bœuf, dont ils avaloient ſouvent de fort gros morceaux; lorſqu'on jetoit des ſouris à cet oiſeau, il leur briſoit les côtes & les autres os avec ſon bec, puis il les avaloit l'une après l'autre, quelquefois juſqu'à cinq de ſuite; au bout de quelques heures, les poils & les os ſe raſſembloient, ſe pelotonnoient dans ſon eſtomac par petites maſſes, après quoi il les ramenoit en haut, & les rejetoit par le bec; au défaut d'autre pâture, il mangeoit toute ſorte de poiſſons de rivière, petits & moyens, & après avoir de même briſé & pelotonné les arêtes dans ſon eſtomac, il les ramenoit le long

en pelotes arrondies; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, & en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries à cause de leur figure singulière; l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, & il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année, ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, & plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes & vieilles murailles; leur nid a près de trois pieds de diamètre, & est composé de petites branches de bois sec entrelassées de racines souples, & garni de feuilles en dedans: on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, & rarement trois; la couleur de ces œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule: les petits sont très-voraces, & les pères & mères très-habiles à la chasse qu'ils font dans le silence, & avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paroît le permettre; souvent ils se battent avec les buses, & sont ordinairement les plus

de son cou, & les rejetoit par le bec: il ne vouloit point du tout boire, ce que j'ai observé de même de quelques oiseaux de proie diurnes. *Nota.* Qu'à la vérité ces oiseaux peuvent se passer de boire, mais que cependant, quand ils sont à portée, ils boivent, en se cachant. *Voyez sur cela l'article du* jean-le-blanc.

forts & les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent; ils ſupportent plus aiſément la lumière du jour que les autres oiſeaux de nuit, car ils ſortent de meilleure heure le ſoir & rentrent plus tard le matin: on voit quelquefois le duc aſſailli par des troupes de corneilles qui le ſuivent au vol & l'environnent par milliers; il ſoutient leur choc *(e)*, pouſſe des cris plus forts qu'elles, & finit par les diſperſer, & ſouvent par en prendre quelqu'une lorſque la lumière du jour baiſſe; quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiſeaux de haut vol, ils ne laiſſent pas de s'élever aſſez haut, ſur-tout à l'heure du crépuſcule; mais ordinairement ils ne volent que bas & à de petites diſtances dans les autres heures du jour: on ſe ſert du duc dans la fauconnerie pour attirer le milan; on attache au duc une queue de renard, pour rendre ſa figure encore plus extraordinaire; il vole à fleur de terre, & ſe poſe dans la campagne, ſans ſe percher ſur aucun arbre; le milan qui l'aperçoit de loin, arrive & s'approche du duc, non pas pour le combattre ou l'attaquer, mais comme pour l'admirer, & il ſe tient auprès de lui aſſez long-temps pour ſe laiſſer tirer par le chaſſeur, ou prendre par les oiſeaux de proie qu'on lâche à ſa pourſuite: la plupart des faiſandiers tiennent auſſi dans leur faiſanderie un duc qu'ils mettent toujours en cage ſur des juchoirs dans un lieu découvert, afin

(e) *Fortiſſima avis ſæpius valde tumultuatur inter millenarii numeri cornices.* Klein, *Avi.* pag. 54 & ſuivantes.

que

que les corbeaux & les corneilles s'aſſemblent autour de lui, & qu'on puiſſe tirer & tuer un plus grand nombre de ces oiſeaux criards qui inquiètent beaucoup les jeunes faiſans; & pour ne pas effrayer les faiſans, on tire les corneilles avec une ſarbacane *(f)*.

On a obſervé à l'égard des parties intérieures de cet oiſeau, qu'il a la langue courte & aſſez large, l'eſtomac très-ample, l'œil enfermé dans une tunique cartilagineuſe en forme de capſule, & le cerveau recouvert d'une ſimple tunique plus épaiſſe que celle des autres oiſeaux, qui, comme les animaux quadrupèdes, ont deux membranes qui recouvrent la cervelle *(g)*.

Il paroît qu'il y a dans cette eſpèce une première variété qui ſemble en renfermer une ſeconde: toutes deux ſe trouvent en Italie, & ont été indiquées par Aldrovande, on peut appeler l'un le *duc aux ailes noires (h)*, & le ſecond le *duc aux pieds nus (i)*; le

(f) Voyez Friſch, à l'article du *grand Duc*.

(g) Vide Schwenckfeld, *Theriotrop. Sil.* pag. 308. *Nota.* Ceux qui voudront avoir des connoiſſances exactes ſur la ſtructure des parties intérieures des oiſeaux de ce genre, les trouveront dans les obſervations 51 & 52 de Jean de Muralto. *Éphémérid. des curieux de la Nature, an. 1682; & Coll. Acad. part. étrangère*, tome III, pages 474 & 475.

(h) Bubo noſter. Aldrov. *Avi.* tome I, page 508. — Grand duc aux ailes noires. Albin, *tome III, page 3*. — Le grand duc d'Italie. Briſſon, *tome I, page 482*. — Le grand hibou cornu d'Athènes. Edwards, *Glanures*, page 37, planche CCXXVII.

(i) Bubo noſter. Aldrov. *Avi.* tome I, page 508. — Le grand duc déchauſſé. Briſſon, *tome I, page 483*.

premier ne diffère en effet du grand duc commun que par les couleurs qu'il a plus brunes ou plus noires sur les ailes, le dos & la queue; & le second qui ressemble en entier à celui-ci par ces couleurs plus noires, n'en diffère que par la nudité des jambes & des pieds qui sont très-peu fournis de plumes; ils ont aussi tous deux les jambes plus menues & moins fortes que le duc commun.

Indépendamment de ces deux variétés qui se trouvent dans nos climats, il y en a d'autres dans des climats plus éloignés: le duc blanc de Lapponie, marqué de taches noires, qu'indique Linnæus *(k)*, ne paroît être qu'une variété produite par le froid du Nord; on sait que la plupart des animaux quadrupèdes sont naturellement blancs ou le deviennent dans les pays très-froids; il en est de même d'un grand nombre d'oiseaux: celui-ci qu'on trouve dans les montagnes de Lapponie est blanc, taché de noir, & ne diffère que par cette couleur du grand duc commun; ainsi on le peut rapporter à cette espèce comme simple variété.

Comme cet oiseau craint peu le chaud, & ne craint pas le froid, on le trouve également dans les deux continens au Nord & au Midi, & non-seulement on y trouve l'espèce même, mais encore les variétés de l'espèce: le jacurutu du Bresil *(l)*, décrit par Marcgrave,

(k) Strix capite aurito, corpore albido. Linnæus, *Faun. Suec.* numero 46. — Le grand duc de Lapponie. Brisson, *tome I, page 486.*

(l) Jacurutu *Brasiliensibus*, Bufo. *Lusitanis noctua est; magnitudine*

eſt abſolument le même oiſeau que notre grand duc commun; celui qui eſt repréſenté dans les planches enluminées, *n.° 385*, & qui nous a été apporté des terres Magellaniques, ne diffère pas aſſez du grand duc d'Europe pour en faire une eſpèce ſéparée; celui qui eſt indiqué par l'Auteur du voyage à la baie de Hudſon, ſous le nom de *hibou couronné (m)*, & par M. Edwards ſous le nom de *duc de Virginie (n)*, ſont

æquat anſeres: caput habet rotundum inſtar felis: roſtrum aduncum nigrum, ſuperiori parte longius: oculos magnos, elatos, rotundos & ſplendentes inſtar cryſtalli, in quibus interius circulus flavus verſus extrema apparet; latitudo oculorum aliquantò major groſſo miſnico; prope aurium foramina plumas habet duos digitos longas, quæ inſtar aurium in acutum deſinunt & attolluntur: cauda lata eſt, neque alæ pertingunt ad illius extremitatem; crura pennis veſtita uſque ad pedes, in quibus quatuor digiti, tres anterius, unus poſterius verſus, atque in quolibet unguis incurvatus, niger, pluſquam digitum longus & acutiſſimus; pennæ totius corporis variegantur e flavo, albo & nigricante pereleganter. Marcg. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 199.

(m) Le grand hibou couronné eſt fort commun dans les terres voiſines de la baie de Hudſon; c'eſt un oiſeau fort ſingulier, & dont la tête n'eſt guère plus petite que celle d'un chat; ce qu'on appelle ſes cornes ſont des plumes qui *s'élèvent préciſément au-deſſus du bec*, où elles ſont mêlées de blanc, devenant peu à peu d'un rouge-brun marqueté de noir. *Voyage de la baie de Hudſon, tome I, page 55.*

(n) « Cet oiſeau, dit M. Edwards, eſt de la plus grande eſpèce des hiboux, & très-approchant de la grandeur du hibou cornu, « que nous appelons *hibou aigle* (grand duc); ſa tête eſt auſſi groſſe « que celle d'un chat..... le bec eſt noir, la mandibule ſupérieure « en eſt crochue & ſurpaſſe la mandibule inférieure comme dans les «

des variétés qui se trouvent en Amérique les mêmes qu'en Europe; car la différence la plus remarquable qu'il y ait entre le duc commun & le duc de la baie de Hudson & de Virginie, c'est que les aigrettes

» aigles; il est recouvert d'une peau dans laquelle sont placées les » narines, & qui est recouverte à la base par des plumes grises qui » environnent le bec; les yeux sont grands, & l'iris en est brillante » & couleur d'or..... *Les plumes qui composent les cornes, prennent » leur naissance immédiatement au-dessus du bec,* où elles sont mélangées » d'un peu de blanc; mais à mesure qu'elles s'élèvent au-dessus de » la tête, elles deviennent d'un rouge-brun & se terminent par du » noir au dehors; le dessus de la tête, du cou, du dos, des ailes » & de la queue, sont d'un brun obscur, taché & entre-mêlé assez » confusément de petites lignes transversales rougeâtres & cendrées... » le haut de la gorge, sous le bec, est blanc; un peu plus bas, jaune-» orangé, taché de noir; le bas de la poitrine, le ventre, les jambes » & le dessous de la queue est blanc ou d'un gris-pâle, assez régu-» lièrement traversé de barres brunes; le dedans des ailes est varié & » coloré de la même façon; les pieds sont couverts, jusqu'aux ongles, » de plumes d'un gris-blanc, & les ongles sont d'une couleur de » corne brune & foncée: j'ai dessiné, ajoute M. Edwards, cet oiseau » vivant à Londres, où il étoit venu de Virginie: j'en ai chez moi la » dépouille d'un autre qui est empaillé, & qui a été apporté de la baie » de Hudson; il m'a paru qu'il étoit de la même espèce que le premier, » étant de la même grandeur & n'en différant que par quelques nuances de couleur ». Je ne ferai qu'une réflexion sur cette description dont je viens de donner la traduction par extrait, c'est qu'il n'y a que le caractère des aigrettes partant du bec, & non pas des oreilles, qui puisse faire regarder cet oiseau d'Amérique comme faisant une variété constante dans l'espèce du grand duc; & que cette variété se trouvant en Europe aussi-bien qu'en Amérique, elle est non-seulement constante, mais générale, & fait une branche particulière, une famille différente dans cette espèce.



De Seve del. C. Baron Sculp.

LE GRAND DUC.

partent du bec au lieu de partir des oreilles. Or on peut voir de même dans les figures des trois ducs, données par Aldrovande, qu'il n'y a que le premier, c'est-à-dire, le duc commun dont les aigrettes partent des oreilles; & que dans les autres, qui néanmoins sont des variétés qui se trouvent en Italie, les plumes des aigrettes ne partent pas des oreilles, mais de la base du bec, comme dans le duc de Virginie, décrit par M. Edwards: il me paroît donc que M. Klein a prononcé trop légèrement, lorsqu'il a dit que ce grand duc de Virginie étoit d'une espèce toute différente de l'espèce d'Europe, parce que les aigrettes partent du bec, au lieu que celles de notre duc partent des oreilles; s'il eût comparé les figures d'Aldrovande & celles de M. Edwards, il eût reconnu que cette même différence, qui ne fait qu'une variété, se trouve en Italie comme en Virginie, & qu'en général les aigrettes dans ces oiseaux ne partent pas précisément du bord des oreilles, mais plutôt du dessus des yeux & des parties supérieures à la base du bec.



LE HIBOU (a)
OU
MOYEN DUC.

Voyez les planches enluminées, n.os 29 & 473; & la planche XXII de ce volume.

LE Hibou, *Otus* ou moyen Duc, a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, & surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant *(b)*; mais ces aigrettes sont plus courtes que celles

(a) En Grec, Ὦτος; en Latin, *Asio* ou *Otus;* en Italien, *Guso, Barbagianni;* en Espagnol, *Mochuelo;* en Allemand, *Orheule* ou *Rautzeule, Ohrreutz, Kautzlein;* en Polonois, *Cluk-nocny* ou *Sowa-ursata;* en Suédois, *Horn-ugla;* en Anglois, *Horn-owl;* on l'appelle en quelques endroits *Chat-huant cornu;* en Bourgogne, *Choue Cornerote;* en Gascogne, *Ducquet,* c'est-à-dire, *Petit Duc;* en Sologne, *Chat-huant de bruyères,* parce qu'il se tient dans les landes & bruyères; en Anjou & en Bretagne, *Chouant,* & dans quelques autres endroits *Cloudet,* à cause de son cri *clöü, clöüd.* — *Asio.* Gesner, *Avi.* pag. 223..... *Otus. Idem,* pag. 635. — Moyen Duc ou Hibou cornu. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux,* page 137. — Grand Duc. Albin, *tome I, page 6, planche 10,* avec une figure coloriée. — *Noctua minor aurita. Scops.* Frisch, *planche XCIX,* avec une figure coloriée. — Le moyen Duc ou le Hibou. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 486. — *The long Eared owl.* Le Hibou à longues oreilles. Britisch Zoology. *Pl. B 4, fig. 1.*

(b) Nota. Aldrovande dit avoir observé que chaque plume auriculaire qui compose l'aigrette, peut se mouvoir séparément, & que

du grand duc, & n'ont guère plus d'un pouce de longueur; elles paroissent proportionnées à sa taille, car il ne pèse qu'environ dix onces, & n'est pas plus gros qu'une corneille; il forme donc une espèce évidemment différente de celle du grand duc, qui est gros comme une oie, & de celle du scops ou petit duc, qui n'est pas plus grand qu'un merle, & qui n'a au-dessus des oreilles que des aigrettes très-courtes. Je fais cette remarque, parce qu'il y a des Naturalistes, qui n'ont regardé le moyen & le petit duc, que comme de simples variétés d'une seule & même espèce: le moyen duc a environ un pied de longueur de corps, depuis le bout du bec jusqu'aux ongles, trois pieds de vol ou d'envergure, & cinq ou six pouces de longueur de queue; il a le dessus de la tête, du cou, du dos & des ailes rayé de gris, de roux & de brun; la poitrine & le ventre sont roux, avec des bandes brunes irrégulières & étroites; le bec est court & noirâtre, les yeux sont d'un beau jaune, les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles, qui sont assez grands & d'un brun noirâtre; on peut observer de plus qu'il a la langue charnue & un peu fourchue, les ongles très-aigus & très-tranchans, le doigt extérieur mobile, & pouvant se tourner en arrière, l'estomac assez ample, la vésicule du fiel très-grande, les boyaux longs d'environ vingt pouces, les deux *cæcum* de deux

la peau qui recouvre la cavité des oreilles naît de la partie intérieure la plus voisine de l'œil.

pouces & demi de profondeur, & plus gros à proportion que dans les autres oiseaux de proie. L'espèce en est commune & beaucoup plus nombreuse dans nos climats *(c)*, que celle du grand duc, qu'on n'y rencontre que rarement en hiver; au lieu que le moyen duc y reste toute l'année, & se trouve même plus aisément en hiver qu'en été: il habite ordinairement dans les anciens bâtimens ruinés, dans les cavernes des rochers *(d)*, dans le creux des vieux arbres, dans les forêts en montagne, & ne descend guère dans les plaines; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien, & des griffes & du bec; il se retourne aussi sur le dos, pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il paroît que cet oiseau, qui est commun dans nos provinces d'Europe, se trouve aussi en Asie; car Belon dit en avoir rencontré un dans les plaines de Cilicie.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés dont la première se trouve en Italie, & a été indiquée par Aldrovande; ce hibou d'Italie est plus gros que le hibou commun, & en diffère aussi par les couleurs:

(c) Nota. Il est plus commun en France & en Italie qu'en Angleterre. On le trouve très-fréquemment en Bourgogne, en Champagne, en Sologne & dans les montagnes de l'Auvergne.

(d) Sta il Gufo nelle grotte, per le buche degli alberi, nell'antriaglie o crepature di muri e tetti di case disabitate, ne dirupi e luoghi eremi. Olina. *Ucceller.* fog. 56.

voyez

voyez & comparez les descriptions qu'il a faites de l'un & de l'autre *(e)*.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid, ou se l'épargnent en entier; car tous les œufs & les petits qu'on m'a apportés, ont toujours été trouvés dans des nids étrangers, souvent dans des nids de pies, qui, comme l'on sait, abandonnent chaque année leur nid, pour en faire un nouveau; quelquefois dans des nids de buses, mais jamais on n'a pu me trouver un nid construit par un hibou: ils pondent ordinairement quatre ou cinq œufs, & leurs petits qui sont blancs en naissant, prennent des couleurs au bout de quinze jours.

Comme ce hibou n'est pas fort sensible au froid, qu'il passe l'hiver dans notre pays, & qu'on le trouve en Suède comme en France *(f)*, il a pu passer d'un continent à l'autre; il paroît qu'on le retrouve en Canada & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique septentrionale *(g)*; il se pourroit même que le hibou

(e) Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 519.

(f) *Strix capite aurito, pennis sex.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 47.

(g) *Nota.* 1.° C'est au hibou commun ou moyen duc qu'il faut appliquer le passage suivant. « On entend durant la nuit, presque dans toutes nos îles, une sorte de chat-huant qu'on appelle *canot,* « qui jette un cri lugubre, comme qui criroit *au canot,* ce qui lui a « fait porter ce nom; ces oiseaux ne sont pas plus gros que des « tourterelles, mais ils sont tout semblables en leur plumage aux hiboux « que nous voyons communément en France; ils ont deux ou trois « petites plumes aux deux côtés de la tête, qui semblent être des «

de la Caroline décrit par Catesby *(h)*, & celui de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée *(i)*, ne fussent que des variétés de notre hibou, produites par la différence des climats, d'autant qu'ils sont à très-peu près de la même grandeur, & qu'ils ne diffèrent que par les nuances & la distribution des couleurs.

On se sert du hibou & du chat-huant *(k)*, pour

» oreilles : ils se rassemblent quelquefois sept ou huit de ces oiseaux au-dessus des toits, où ils ne cessent de crier pendant toute la nuit ». *Nota.* 2.° Par la comparaison de la grandeur de ce hibou avec une tourterelle, il sembleroit que c'est le scops ou petit duc ; mais s'il a, comme le dit l'Auteur, plusieurs plumes éminentes aux côtés de la tête, ce ne peut être qu'une variété de l'espèce du moyen duc. Ce même Auteur ajoute que le chat-huant Canadien n'a de différence du François, qu'une petite fraise blanche autour du cou & un cri particulier. *Histoire de la nouvelle France, par Charlevoix, tome III, page 56.*

(h) Voyez la description & la figure coloriée de cet oiseau dans l'Histoire Naturelle de la Caroline, par Catesby, *page 7, planche VII.*

(i) Bubo ocro-cinereus pectore maculoso. Feuillée, *Obser. Physiq. pag. 59*, avec une figure. *Nota.* Il paroît qu'on peut rapporter à ce hibou de l'Amérique méridionale, indiqué par le P. Feuillée, celui dont Fernandès fait mention sous le nom de *Tecololt*, qui se trouve au Mexique & à la nouvelle Espagne; mais ceci n'est qu'une vraisemblance fondée sur les rapports de grandeur & de climat, car Fernandès n'a donné non-seulement aucune figure des oiseaux dont il parle, mais même aucune description assez détaillée pour qu'on puisse les reconnoître.

(k) Il Guso altramente Barbagianni uccellaccio notturno in forma di civetta (chat-huant) *grosso quanto una gallina, con le penne dal lato del capo che paion due cornicine, di color giallo, mesticato con profilature*

attirer les oiſeaux à la pipée, & l'on a remarqué que les gros oiſeaux viennent plus volontiers à la voix du hibou, qui eſt une eſpèce de cri plaintif ou de gémiſſement grave & alongé *clōw, clōud,* qu'il ne ceſſe de répéter pendant la nuit, & que les petits oiſeaux viennent en plus grand nombre à celle du chat-huant, qui eſt une voix haute, une eſpèce d'appel *hŏhō, hŏhō:* tous deux font pendant le jour des geſtes ridicules & bouffons en préſence des hommes & des autres oiſeaux. Ariſtote n'attribue cette eſpèce de talent ou de propriété qu'au hibou ou moyen duc, *otus;* Pline la donne au ſcops, & appelle ces geſtes bizarres, *motus ſatyricos;* mais ce ſcops de Pline eſt le même oiſeau que l'*otos* d'Ariſtote; car les Latins confondoient ſous le même nom ſcops, l'*otos* & le *ſcops* des Grecs, le moyen duc & le petit duc qu'ils réuniſſoient ſous une ſeule eſpèce, & ſous le même nom, en ſe contentant d'avertir qu'il exiſtoit néanmoins des grands ſcops & des petits.

C'eſt en effet au hibou, *otus*, ou moyen duc, qu'il faut principalement appliquer ce que diſent les Anciens de ces geſtes bouffons & mouvemens ſatyriques; & comme de très-habiles Phyſiciens & Naturaliſtes ont prétendu que ce n'étoit point au hibou, mais à un autre oiſeau d'un genre tout différent, qu'on appelle la *demoiſelle de Numidie,* qu'il faut rapporter ces paſſages des Anciens, nous ne pouvons nous diſpenſer de

di nero. Con queſto ſuccella a animali groſſi come tutte cornachie e nibbii con la civetta a uccelletti d'ogni ſorte. Olina. *Ucceller.* fog. 56.

discuter ici cette question, & de relever cette erreur.

Ce sont M.rs les Anatomistes de l'Académie des Sciences, qui dans la description qu'ils nous ont donnée de la demoiselle de Numidie, ont voulu établir cette opinion & s'expriment dans les termes suivans. « L'oiseau » (disent-ils) que nous décrivons est appelé *demoiselle de* » *Numidie*, parce qu'il vient de cette province d'Afrique, » & qu'il a certaines façons par lesquelles on a trouvé » qu'il sembloit imiter les gestes d'une femme qui » affecte de la grâce dans son port & dans son marcher, » qui semble tenir souvent quelque chose de la danse: » il y a plus de deux mille ans que les Naturalistes qui » ont parlé de cet oiseau, l'ont désigné par cette » particularité de l'imitation des gestes & des conte- » nances de la femme. Aristote lui a donné le nom » de *bateleur*, de *danseur* & de *bouffon*, contrefaisant » ce qu'il voit faire...... Il y a apparence que cet » oiseau danseur & bouffon étoit rare parmi les Anciens, » parce que Pline croit qu'il est fabuleux, en mettant » cet animal qu'il appelle *satyrique* au rang des pégases, » des griffons & des sirènes; il est encore croyable » qu'il a été jusqu'à présent inconnu aux Modernes, » puisqu'ils n'en ont point parlé comme l'ayant vu, » mais seulement comme ayant lû dans les écrits des » Anciens, la description d'un oiseau appelé *scops* & » *otus* par les Grecs, & *asio* par les Latins, à qui ils » avoient donné le nom de *danseur*, de *bateleur* & » de *comédien*, de sorte qu'il s'agit de voir si notre

contraire du hibou qu'on pourroit appeler *noctua aurita*, que vient évidemment ce nom, & ce qui achève de le démontrer, c'eſt ce qui ſuit immédiatement dans Ariſtote, *nonnulli eum (otum) ululam appellant alii aſionem.* C'eſt donc un oiſeau du genre des hiboux & des chouettes, puiſque quelques-uns lui donnoient ces noms; ce n'eſt donc point la demoiſelle de Numidie auſſi différente de tous ces oiſeaux, qu'un dindon peut l'être d'un épervier. Rien, à mon avis, n'eſt donc plus mal fondé, que tous ces prétendus rapports que l'on a voulu établir entre l'*otus* des Anciens, & l'oiſeau appelé *demoiſelle de Numidie*, & l'on voit bien que tout cela ne porte que ſur les geſtes & les mouvemens ridicules, que ſe donne la demoiſelle de Numidie; elle a en effet ces geſtes bien ſupérieurement au hibou, mais cela n'empêche pas que celui-ci, auſſi-bien que la plupart des oiſeaux de nuit, ne ſoit *blatero*, bavard ou criard *(l)*; *hallucinator*, ſe contrefaiſant; *planipes*, bouffon. Ce n'eſt encore qu'au hibou qu'on peut attribuer de ſe laiſſer prendre auſſi aiſément que les autres chouettes, comme le dit Ariſtote, &c. Je pourrois m'étendre encore plus ſur cette critique, en expoſant & comparant ce que dit Pline à ce ſujet; mais en voilà

(l) M. Friſch, en parlant de ce hibou, dit que ſon cri eſt très-fréquent & fort, qu'il reſſemble aux huées des enfans lorſqu'ils pourſuivent quelqu'un dont ils ſe moquent; que cependant ce cri eſt commun à pluſieurs eſpèces de chouettes. *Voyez Friſch, à l'article des Oiſeaux nocturnes.*

plus qu'il n'en faut pour mettre la chose hors de doute, & pour assurer que l'*otos* des Grecs n'a jamais pu désigner la demoiselle de Numidie, & ne peut s'appliquer qu'à l'oiseau de nuit, auquel nous donnons le nom de *hibou* ou moyen *duc:* j'observerai seulement que tous ces mouvemens bouffons ou *satyriques* attribués au hibou par les Anciens, appartiennent aussi à presque tous les oiseaux de nuit *(m)*, & que dans le fait ils se réduisent à une contenance étonnée, à de fréquens tournemens de cou, à des mouvemens de tête, en haut, en bas & de tous côtés, à des craquemens de bec, à des trépidations de jambes, & des mouvemens de pieds dont ils portent un doigt, tantôt en arrière, & tantôt en avant, & qu'on peut aisément remarquer tout cela en gardant quelques-uns de ces oiseaux en captivité; mais j'observerai encore qu'il faut les prendre très-jeunes lorsqu'on veut les nourrir; les autres refusent toute la nourriture qu'on leur présente dès qu'ils sont enfermés.

(m) Tous les hiboux peuvent tourner leur tête comme l'oiseau appelé *torcol.* Si quelque chose d'extraordinaire arrive, ils ouvrent de grands yeux, dressent leurs plumes & paroissent une fois plus gros; ils étendent aussi les ailes, se baissent ou s'accroupissent, mais ils se relèvent promptement, comme étonnés; ils font craquer deux ou trois fois leur bec. *Idem, ibidem.*

LE SCOPS



De Seve del

F Hubert Sculp

LE HIBOU ou MOYEN DUC.

LE SCOPS (a) OU PETIT DUC.

Voy. les planches enluminées, n.° 436; & la pl. XXIV, de ce volume.

VOICI la troisième & dernière espèce du genre des Hiboux, c'est-à-dire, des oiseaux de nuit qui portent

(a) En Grec, Σκώψ; en Latin, *Asio;* en Italien, *Zivetta* ou *Zuetta*, *Alochavello*, *Chivino;* en Allemand, *Stokeule;* en Polonois, *Sowka;* en Anglois, *Little horn-owl. Scops Aldrovandi. Avi.* tom. I, pag. 530. — Huette ou Hulotte ou Chouette, nommée par aucuns, *Petit Duc.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 141. Et Portraits d'oiseaux, *page 27.* — *Noctua minor, noctua aucuparia. Scops Plinii.* Rzac. *Hist. nat. Pol.* pag. 288. *Noctua minor. Scops Aldrovandi.* Rzac. *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 398. — *Scops Aldrovandi.* Willulghby, *Ornith.* p. 65, tab. XII. — Le petit Duc. *Pl. XXXVII, fig. 1. Ornith.* Brisson, *tome I, page 495.* — *The short eared owl.* Le Hibou à oreilles courtes. Britisch Zoology, *pl. B 3; & pl. B 4, fig. 2. Nota.* C'est pour ne rien omettre & pour tout indiquer, que je cite ici la Zoologie Britannique; car cet ouvrage, dont le principal mérite consiste dans les planches, est même à cet égard encore très-défectueux : par exemple, les aigrettes des hiboux, qui ne sont composées que de plumes, y sont représentées comme si c'étoit de vraies oreilles de chair, &c..... De même il est dit dans le texte que le hibou à oreilles courtes a treize pouces & demi Anglois de longueur, ce qui fait plus de douze pouces & demi de France : or ce même oiseau n'a que sept pouces & demi tout au plus; ainsi c'est probablement le moyen duc, que l'Auteur aura pris pour le petit duc; & ce qui prouve encore son peu de connoissance & d'exactitude,

des plumes élevées au-dessus de la tête, & elle est aisée à distinguer des deux autres, d'abord par la petitesse même du corps de l'oiseau, qui n'est pas plus gros qu'un merle, & ensuite par le raccourcissement très-marqué de ces aigrettes qui surmontent les oreilles, lesquelles dans cette espèce ne s'élèvent pas d'un demi-pouce, & ne sont composées que d'une seule petite plume *(b)*; ces deux caractères suffisent pour

c'est d'avoir également indiqué ce même oiseau dans les *planches B 3 & B 4, fig. 2*. On voit, au premier coup d'œil, que ce ne doit pas être le même oiseau, puisque la figure représentée dans la *planche B 4, fig. 2*, est d'un tiers plus petite que celle qui est représentée dans la *planche B 3*, & que le moyen duc qui est représenté dans la *planche B 4, fig. 1*, n'est pas plus grand que le petit duc, *B 4, fig. 2*: or le moyen duc ayant, comme le dit Willulghby, quatorze pouces & demi; si le petit duc en avoit treize & demi, comme le dit l'Auteur de la Zoologie Britannique, pourquoi ne pas appuyer sur ce fait & relever l'erreur de ceux qui ne lui donnent que sept pouces! ou bien dire qu'en Angleterre les petits ducs sont plus gros qu'ailleurs, ou bien encore que c'est une espèce particulière à la Grande-Bretagne: cela valoit bien la peine d'être discuté; mais cet Auteur ne discute rien, ne dit rien de nouveau, ni même rien de moderne, car il paroît ignorer beaucoup de choses qui ont été dites avant lui sur les sujets qu'il traite. L'ouvrage de M. Edwards est infiniment meilleur; car indépendamment de ce que les dessins & les planches coloriées sont plus correctes, c'est que ses descriptions sont plus exactes, ses comparaisons plus justes, & que par-tout il paroît avoir une pleine connoissance de ce qui a été fait avant lui sur les objets qui ont rapport à ceux qu'il nous présente.

(b) Aures vel plumulæ in aurium modum surrectæ, in mortuo vix apparent, in vivo manifestiores, ex unâ tantùm pinnulâ constantes. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 531.

diſtinguer le petit duc du moyen & du grand duc, & on le reconnoîtra encore aiſément à la tête qui eſt proportionnellement plus petite par rapport au corps que celle des deux autres, & encore à ſon plumage plus élégamment bigarré & plus diſtinctement tacheté que celui des autres, car tout ſon corps eſt très-joliment varié de gris, de roux, de brun & de noir; & ſes jambes ſont couvertes juſqu'à l'origine des ongles, de plumes d'un gris-rouſſâtre mêlé de taches brunes; il diffère auſſi des deux autres par le naturel, car il ſe réunit en troupe en automne & au printemps, pour paſſer dans d'autres climats; il n'en reſte que très-peu, ou point du tout en hiver dans nos provinces, & on les voit partir après les hirondelles, & arriver à peu près en même temps; quoiqu'ils habitent de préférence les terreins élevés, ils ſe raſſemblent volontiers dans ceux où les mulots ſe ſont le plus multipliés, & y font un grand bien par la deſtruction de ces animaux qui ſe multiplient toujours trop, & qui dans de certaines années pullulent à un tel point, qu'ils dévorent toutes les graines & toutes les racines des plantes les plus néceſſaires à la nourriture & à l'uſage de l'homme: on a ſouvent vu dans les temps de cette eſpèce de fléau, les petits ducs arriver en troupe, & faire ſi bonne guerre aux mulots qu'en peu de jours ils en purgent la terre *(c)*; les hiboux ou moyens ducs

(c) Nota. 1.° Samuel Dale en cite deux exemples d'après Childrey, & il les rapporte dans les termes ſuivans. *In the year 1580 at*

ſe réuniſſent auſſi quelquefois en troupe de plus de cent; nous en avons été informés deux fois par des témoins oculaires, mais ces aſſemblées ſont rares, au lieu que celles des ſcops ou petits ducs ſe font tous les ans; d'ailleurs c'eſt pour voyager qu'ils ſemblent ſe raſſembler, & il n'en reſte point au pays, au lieu qu'on y trouve des hiboux ou moyens ducs en tout temps; il eſt même à préſumer que les petits ducs font des voyages de long cours, & qu'ils paſſent d'un continent à l'autre; l'oiſeau de la nouvelle Eſpagne indiqué par Nieremberg, ſous le nom de *talchicuatli*, eſt ou de la même eſpèce, ou d'une eſpèce très-voiſine de celle du ſcops ou petit duc *(d)*; au reſte, quoiqu'il voyage par troupes nombreuſes, il eſt aſſez rare partout, & difficile à prendre; on n'a jamais pu m'en procurer ni les œufs ni les petits, & on a même de

hallontide an army of mices ſo overrun the marshes near ſouth-minſter that the eat up the graſſ to the very roots..... But at lenght a great number of Strange painted *owls came and devoured all the* mice. *The like happened again in Eſſex anno 1648.* Childrey, *Britanniâ botanicâ*, pag. 100. —*Dale's appendix thò the hiſtory of Harwich.* London, 1732, pag. 397. *Nota.* 2.° Que quoique Dale rapporte ces faits à l'*otus* ou *moyen duc*, je crois qu'il faut les attribuer au ſcops ou petit duc, à cauſe de l'indication *Strange painted owls*, qui ſuffit pour faire reconnoître ici le ſcops ou petit duc.

(d) Exoticum oti genus talchicuatli videtur: cornuta avis eſt ſive auriculata, parva corpore, reſima, roſtro brevi, nigra lumine, luteâ erubeſcens iride fuſca & cinerea plumis uſque ad crura, atra & incurva unguibus. Cætera ſimilis noſtrati oto. Euſeb. Nieremberg, *Hiſt. nat.* Lib. X, cap. XXXIX, pag. 221.



De Seve delin. *Menil Sculp.*

LE SCOPS ou PETIT DUC.

la peine à l'indiquer aux Chaſſeurs qui le confondent toujours avec la chevêche, parce que ces deux oiſeaux ſont à peu près de la même groſſeur, & que les petites plumes éminentes qui diſtinguent le petit duc ſont très-courtes, & trop peu apparentes pour faire un caractère qu'on puiſſe reconnoître de loin.

Au reſte, la couleur de ces oiſeaux varie beaucoup ſuivant l'âge & le climat, & peut-être le ſexe; ils ſont tous gris dans le premier âge, il y en a de plus bruns les uns que les autres quand ils ſont adultes, la couleur des yeux paroît ſuivre celle du plumage, les gris n'ont les yeux que d'un jaune très-pâle, les autres les ont plus jaunes ou d'une couleur de noiſette plus brune, mais ces légères différences ne ſuffiſent pas pour en faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.



LA HULOTTE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 441.

LA Hulotte qu'on peut appeler aussi la *chouette noire*, & que les Grecs appeloient *nycticorax* ou le *corbeau de nuit*, est la plus grande de toutes les chouettes; elle a

(a) En Grec, Νυκτικόραξ; en Latin, *Ulula*, & aussi en Italien selon Gesner; *Alocho* & quelquefois *Lucharo* selon Aldrovande; en Portugais, *Corusa;* en Catalogne, *Xura*, *Kuta;* en Allemand, *Huhu;* en Polonois, *Lelok*, *Sowka*, *Puszzik;* en Anglois, *Howlet;* on l'appelle en Bourgogne *Choüe*, ce qui est un augmentatif de *Chouette*. Salerne dit qu'on l'appelle en Champagne le *Trembleur*, parce que cet oiseau crie comme en frissonnant & tremblant de froid. *Ulula*. Gesner. *Avi.* pag. 772. — Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538. — *Ulula Latinis. Ray*, *Syn. Avi.* pag. 26, n.° 4..... *Ulula Gesneri*, *idem*, *ibidem*, n.° 5. — *Ulula Aldrovandi.* Willugh. *Ornith.* pag. 68. — Hibou sans cornes ou Chat-huant. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 139.... Hibou, Chat-huant, appelé aussi *Dame. Idem.* Portraits d'Oiseaux, *page 26, A. Nota.* Cette dénomination *Dame* vient probablement de ce que cet oiseau a la face environnée d'un collier & d'une espèce de chaperon assez semblable à ceux que portent les femmes pour se couvrir la tête; mais on peut dire la même chose de l'effraie & du chat-huant. — *Ulula.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 538... *Aluco. Idem*, tom. I, pag. 534. — Chouette noire. Albin, *tome III*, *page 4*, *planche VIII*, avec une figure mal coloriée. *Nota.* Albin me paroît avoir fait une faute, en disant dans sa description, que cet oiseau a l'iris des yeux jaune, à moins qu'il n'appelle jaune le brun couleur de noisette, couleur où il entre en effet un peu de jaune obscur. — *Noctua major.* Frisch, *planche XCIV*, avec une figure bien coloriée. — La Hulotte. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 507.

près de quinze pouces de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles; elle a la tête très-grosse, bien arrondie & sans aigrettes, la face enfoncée & comme encavée dans sa plume, les yeux aussi enfoncés & environnés de plumes grisâtres & décomposées, l'iris des yeux noirâtre ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscure, le bec d'un blanc-jaunâtre ou verdâtre, le dessus du corps couleur de gris-de-fer foncé, marqué de taches noires & de taches blanchâtres; le dessous du corps blanc, croisé de bandes noires transversales & longitudinales; la queue d'un peu plus de six pouces, les ailes s'étendant un peu au-delà de son extrémité, l'étendue du vol de trois pieds, les jambes couvertes jusqu'à l'origine des doigts, de plumes blanches tachetées de points noirs *(b)*; ces caractères sont plus que suffisans pour faire distinguer la hulotte de toutes les autres chouettes; elle vole légèrement & sans faire de bruit avec ses ailes, & toujours de côté comme toutes les autres chouettes; c'est son cri *(c)*,

(b) On peut encore ajouter à ces caractères un signe distinctif, c'est que la plume la plus extérieure de l'aile est plus courte de deux ou trois pouces que la seconde, qui est elle-même plus courte d'un pouce que la troisième, & que les plus longues de toutes sont la quatrième & la cinquième, au lieu que dans l'effraie la seconde & la troisième sont les plus longues, & l'extérieure n'est plus courte que d'un demi-pouce.

(c) Cet oiseau pousse la nuit, sur-tout quand il gèle, une voix terrible, qui fait peur aux femmes & aux enfans. Salerne, *Ornithol.* page 53.

hoū oū oū oū oū oū oū, qui reſſemble aſſez au hurlement du loup, qui lui a fait donner par les Latins le nom d'*ulula,* qui vient d'*ululare,* heurler ou crier comme le loup, & c'eſt par cette même analogie que les Allemands l'appellent *hū hū* ou plutôt *hōu hōu (d).*

La hulotte ſe tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations, elle chaſſe & prend les petits oiſeaux, & plus encore les mulots & les campagnols: elle les avale tout entiers, & en rend auſſi par le bec les peaux roulées en pelotons: lorſque la chaſſe de la campagne ne lui produit rien, elle vient dans les granges pour y chercher des ſouris & des rats; elle retourne au bois de grand matin à l'heure de la rentrée des lièvres, & elle ſe fourre dans les taillis les plus épais, ou ſur les arbres les plus feuillés, & y paſſe tout le jour, ſans changer de lieu: dans la mauvaiſe ſaiſon, elle demeure dans des arbres creux pendant le jour, & n'en ſort qu'à la nuit; ces habitudes

(d) Nota. C'eſt d'après Geſner que je dis ici que les Allemands appellent cette chouette, *hu hu;* cependant c'eſt le grand duc auquel appartient ce nom: il dit auſſi qu'ils l'appellent *ul* & *eul.* M. Friſch ne lui donne que le nom générique *eule,* & dit que les autres ſurnoms qu'on lui donne en Allemand ſont ſans fondement, comme celui de *knapp eule,* par exemple, qui exprime le craquement que cet oiſeau fait avec ſon bec, mais que toutes les eſpèces de chouettes ſont également; & *nacht eul* qui ſignifie *chouette de nuit,* puiſque toutes les chouettes ſont également des oiſeaux de nuit.

lui

lui ſont communes avec le hibou ou moyen duc, auſſi-bien que celle de pondre leurs œufs dans des nids étrangers, ſur-tout dans ceux des buſes, des creſſerelles, des corneilles & des pies; elle fait ordinairement quatre œufs d'un gris ſale, de forme arrondie, & à peu près auſſi gros que ceux d'une petite poule.



LE

CHAT-HUANT (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 437; & la pl. XXV de ce volume.

APRÈS la hulotte, qui est la plus grande de toutes les chouettes, & qui a les yeux noirâtres, se trouvent le Chat-huant qui les a bleuâtres, & l'Effraie qui les a jaunes : tous deux sont à peu près de la même grandeur; ils ont environ douze à treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, ainsi ils n'ont guère que deux pouces de moins que la hulotte, mais ils paroissent sensiblement moins gros à proportion. On reconnoîtra le chat-huant d'abord à ses yeux bleuâtres, & ensuite à la beauté & à la variété distincte de son plumage *(b)*; & enfin à son

(a) En Grec, Γλαῦξ; en Latin, *Noctua;* en Catalogne, *Cabeca;* en Allemand, *Milchsanger, Kinder, Melcker, Stock-eule;* en Anglois, *Common brown-owl* ou *Leech-owl.* — *Strix.* Gesner, *Avi,* pag. 738. —Aldrov. *Avi,* tom. I, pag. 561. — Chouette. Albin, *tome I, page 10, planche IX,* avec une figure mal coloriée. — *Noctua major.* Frisch, *pl. XCVI,* avec une figure coloriée du mâle; *& pl. XCV,* avec une figure coloriée de la femelle. — Le Chat-huant. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 500. — *The tawny owl.* Britisch Zoology, *planche B 3. Nota.* Que faute d'exactitude, l'Auteur de la Zoologie Britannique a marqué du même *numero B 3,* deux planches différentes, & que l'une de ces planches représente le hibou ou moyen duc, & l'autre le chat-huant dont il est ici question.

(b) Voyez-en la description très-détaillée & très-exacte dans

cri *hŏhō, hŏhō, hŏhŏhŏhŏ,* par lequel il ſemble huer, hôler ou appeler à haute voix.

Geſner, Aldrovande, & pluſieurs autres Naturaliſtes après eux, ont employé le mot *ſtrix,* pour déſigner cette eſpèce, mais je crois qu'ils ſe ſont trompés, & que c'eſt à l'effraie qu'il faut le rapporter : *ſtrix,* pris dans cette acception, c'eſt-à-dire, comme nom d'un oiſeau de nuit, eſt un mot plutôt latin que grec ; Ovide nous en donne l'étymologie, & indique aſſez clairement quel eſt l'oiſeau nocturne auquel il appartient, par le paſſage ſuivant :

—— Strigum
Grande caput, ſtantes oculi, roſtra apta rapinæ
Canities pennis, unguibus hamus ineſt.
Eſt illis ſtrigibus nomen, Sed nominis hujus
Cauſa quod horrenda ſtridere nocte ſolent.

La tête groſſe, les yeux fixes, le bec propre à la rapine, les ongles en hameçon, ſont des caractères communs à tous ces oiſeaux ; mais la blancheur du plumage, *canities pennis,* appartient plus à l'effraie qu'à aucun autre ; & ce qui détermine ſur cela mon ſentiment, c'eſt que le mot *ſtridor,* qui ſignifie en latin un

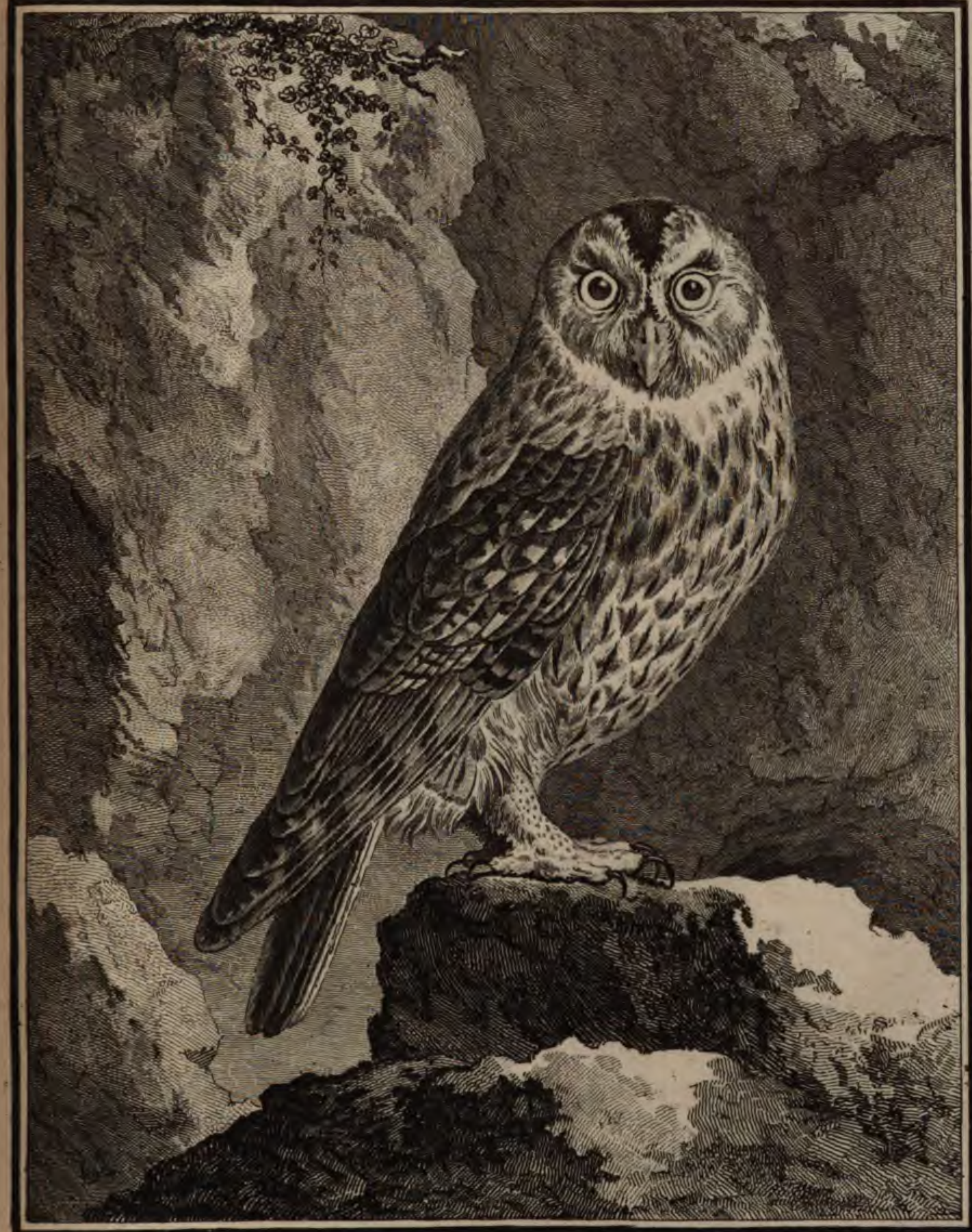
l'Ornithologie de M. Briſſon, *tome I, page 500 & ſuivantes :* il ſuffit de dire ici que les couleurs du chat-huant ſont bien plus claires que celles de la hulotte ; le mâle chat-huant eſt à la vérité plus brun que la femelle, mais il n'a que très-peu de noir en comparaiſon de la hulotte, qui de toutes les chouettes eſt la plus grande & la plus brune.

craquement, un grincement, un bruit désagréablement entrecoupé & semblable à celui d'une scie, est précisément le cri *grë, grëi* de l'effraie ; au lieu que le cri du chat-huant est plutôt une voix haute, un hôlement qu'un grincement.

On ne trouve guère les chat-huans ailleurs que dans les bois; en Bourgogne ils sont bien plus communs que les hulottes, ils se tiennent dans des arbres creux, & l'on m'en a apporté quelques-uns dans le temps le plus rigoureux de l'hiver, ce qui me fait présumer qu'ils restent toujours dans le pays, & qu'ils ne s'approchent que rarement de nos habitations. M. Frisch donne le chat-huant comme une variété de l'espèce de la hulotte, & prend encore pour une seconde variété de cette même espèce le mâle du chat-huant: sa *planche cotée XCIV*, est la hulotte; la *planche XCV*, la femelle du chat-huant; & la *planche XCVI* le chat-huant mâle: ainsi au lieu de trois variétés qu'il indique, ce sont deux espèces différentes, ou si l'on vouloit que le chat-huant ne fût qu'une variété de l'espèce de la hulotte, il faudroit pouvoir nier les différences constantes & les caractères qui les distinguent l'un de l'autre, & qui me paroissent assez sensibles & assez multipliés pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

Comme le chat-huant se trouve en Suède & dans les autres terres du Nord *(c)*, il a pu passer d'un

(c) *Strix capite lævi, corpore ferrugineo, remige tertiâ longiore.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 55.



De Seve del.

Grœnberg sc.

LE CHAT-HUANT.

continent à l'autre; auſſi le retrouve-t-on en Amérique juſque dans les pays chauds. Il y a au cabinet de M. Mauduyt, un chat-huant qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, qui ne nous paroît être qu'une variété de l'eſpèce d'Europe, dont il ne diffère que par l'uniformité des couleurs ſur la poitrine & ſur le ventre qui ſont rouſſes & preſque ſans taches, & encore par les couleurs plus foncées des parties ſupérieures du corps.



L'EFFRAIE
OU
LA FRESAIE (a).

Voyez les planches enluminées, n.[os] 474 & 440; & la planche XXVI de ce volume.

L'EFFRAIE qu'on appelle communément la chouette des clochers, effraie en effet par ses soufflemens, *chē, chēi, chēū, chiōū*, ses cris âcres & lugubres *grēī, grē,*

(a) En Grec, Ε'λέος; en Latin, *Aluco;* en Allemand & en Flamand, *Kirch-eule*, ce qui signifie *Chouette des églises; Schleyer-eule*, Chouette voilée, parce qu'elle semble avoir la tête encapuchonnée; *Perl-eule*, parce que son plumage est parsemé de taches rondes comme des perles ou des gouttes de liqueur; en Anglois, *White-owl*, Chouette blanche. *Nota.* Salerne dit qu'on l'appelle dans l'Orléanois, la Sologne, &c..... *Frésaie;* en Poitou, *Présaie;* en Gascogne, *Bresague* ou *Fresaco;* dans le Vendômois, *Chouart.* — Effraie ou Fresaïe. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 142... Petit Chat-huant plombé. *Idem.* Portraits d'oiseaux, *page 26, B. Nota.* Il paroît que Belon confond, à quelques égards, l'effraie ou fresaïe avec le tette-chèvre ou crapaud-volant, & Gesner le lui a reproché avec juste raison. — *Aluco minor.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 536. — *Ululæ genus alterum quod quidam flammeatum cognominant.* Gesner, *Avi*, pag. 774. — *Aluco minor Aldrovandi.* Willulgh. *Ornith.* pag. 67, tab. XIII. — Lucheran ou Chouette-blanche. Albin, *tome II, page 7, planche XI*, avec une figure coloriée. — *Noctua guttata.* Frisch, *pl. XCVII*, avec une figure coloriée. — Le petit Chat-huant. Brisson, *Ornith.* tome I, page 503. — *The White owl.* British Zoology, *planche B.*

creï, & sa voix entrecoupée qu'elle fait souvent retentir dans le silence de la nuit ; elle est, pour ainsi dire domestique, & habite au milieu des villes les mieux peuplées; les tours, les clochers, les toits des églises & des autres bâtimens élevés lui servent de retraite pendant le jour, & elle en sort à l'heure du crépuscule, son soufflement qu'elle réitère sans cesse, ressemble à celui d'un homme qui dort la bouche ouverte; elle pousse aussi en volant & en se reposant, différens sons aigres, tous si désagréables que cela joint à l'idée du voisinage des cimetières & des églises, & encore à l'obscurité de la nuit, inspire de l'horreur & de la crainte aux enfans, aux femmes, & même aux hommes soumis aux mêmes préjugés, & qui croient aux revenans, aux sorciers, aux augures; ils regardent l'effraie comme l'oiseau funèbre, comme le messager de la mort; ils croient que quand il se fixe sur une maison, & qu'il y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, c'est pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage ; elle est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, plus petite que la hulotte, & plus grande que la chouette proprement dite, dont nous parlerons dans l'article suivant; elle a un pied ou treize pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a que cinq pouces de longueur; elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris & de brun, & taché de points blancs; le

deſſous du corps blanc, marqué de points noirs; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches & ſi fines, qu'on les prendroit pour des poils; l'iris d'un beau jaune, le bec blanc, excepté le bout du crochet qui eſt brun; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs & les ongles noirâtres; il y en a d'autres qui, quoique de la même eſpèce, paroiſſent au premier coup d'œil être aſſez différentes; elles ſont d'un beau jaune ſur la poitrine & ſur le ventre, marquées de même de points noirs; d'autres ſont parfaitement blanches ſur ces mêmes parties, ſans la plus petite tache noire: d'autres enfin ſont parfaitement jaunes & ſans aucune tache, telle que la planche, *n.° 440*, la repréſente.

J'ai eu pluſieurs de ces chouettes vivantes, il eſt fort aiſé de les prendre, en oppoſant un petit filet, une trouble à poiſſon aux trous qu'elles occupent dans les vieux bâtimens; elles vivent dix ou douze jours dans les volières où elles ſont renfermées, mais elles refuſent toute nourriture, & meurent d'inanition au bout de ce temps; le jour elles ſe tiennent ſans bouger au bas de la volière, le ſoir elles montent au ſommet des juchoirs où elles font entendre leur ſoufflement, *chē, chēi,* par lequel elles ſemblent appeler les autres: j'ai vu pluſieurs fois en effet, d'autres effraies arriver au ſoufflement de l'effraie priſonnière, ſe poſer au-deſſus de la volière, y faire le même ſoufflement, & s'y laiſſer prendre au filet. Je n'ai jamais entendu leur

cri

cri âcre *(ſtridor), creï, greï* dans les volières; elles ne pouſſent ce cri qu'en volant & lorſqu'elles ſont en pleine liberté; la femelle eſt un peu plus groſſe que le mâle, & a les couleurs plus claires & plus diſtinctes; c'eſt de tous les oiſeaux nocturnes celui dont le plumage eſt le plus agréablement varié.

L'eſpèce de l'effraie eſt nombreuſe, & par-tout très-commune en Europe; comme on la voit en Suède auſſi-bien qu'en France *(b)*, elle a pu paſſer d'un continent à l'autre; auſſi la trouve-t-on en Amérique, depuis les terres du Nord juſqu'à celles du Midi. Marcgrave l'a vue & reconnue au Breſil, où les naturels du pays l'appellent *tuidara (c)*.

L'effraie ne va pas comme la hulotte & le chat-huant, pondre dans des nids étrangers; elle dépoſe ſes œufs à crud dans des trous de murailles, ou ſur des ſolives ſous les toits, & auſſi dans des creux d'arbres; elle n'y met ni herbes ni racines, ni feuilles pour les recevoir; elle pond de très-bonne heure au printemps, c'eſt-à-dire, dès la fin de mars ou le commencement d'avril; elle fait ordinairement cinq œufs & quelquefois

(b) Strix capite lævi, corpore luteo. Linn. *Faun. Suec.* n.° 49. *Nota.* M. Salerne s'eſt trompé lorſqu'il a dit que Linnæus n'en parle point, & qu'apparemment la freſaie ne ſe trouve point en Suède. *Voyez Salerne,* Ornithol. *page 50.*

(c) Tuidara Braſilienſibus; ululæ eſt ſpecies, Germanis SCHLEIER-EULE, *Belgis kerkuyle..... Deſcribitur & à Geſnero.* Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 205.

ſix & même ſept, d'une forme alongée, & de couleur blanchâtre; elle nourrit ſes petits d'inſectes & de morceaux de chair de ſouris; ils ſont tout blancs dans le premier âge, & ne ſont pas mauvais à manger au bout de trois ſemaines, car ils ſont gras & bien nourris; les pères & mères purgent les égliſes de ſouris; ils boivent auſſi aſſez ſouvent, ou plutôt mangent l'huile des lampes, ſur-tout ſi elle vient à ſe figer; ils avalent les ſouris & les mulots, les petits oiſeaux tout entiers, & en rendent par le bec les os, les plumes & les peaux roulées; leurs excrémens ſont blancs & liquides comme ceux de tous les autres oiſeaux de proie; dans la belle ſaiſon, la plupart de ces oiſeaux vont le ſoir dans les bois voiſins, mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment & ronflent juſqu'aux heures du ſoir; & quand la nuit arrive, ils ſe laiſſent tomber de leur trou, & volent en culbutant preſque juſqu'à terre: lorſque le froid eſt rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou ſix dans le même trou, ou cachées dans les fourrages; elles y cherchent l'abri, l'air tempéré & la nourriture; les ſouris ſont en effet alors en plus grand nombre dans les granges que dans tout autre temps: en automne, elles vont ſouvent viſiter pendant la nuit les lieux où l'on a tendu des *rejettoires* & des lacets pour prendre des bécaſſes & des grives *(d)*,

(d) Rejettoire, baguette de bois vert courbée, au bout de laquelle on attache un lacet, & qui par ſon reſſort en ſerre le nœud coulant & enlève l'oiſeau.



L'EFFRAIE.

elles tuent les bécasses qu'elles trouvent suspendues, & les mangent sur le lieu; mais elles emportent quelquefois les grives & les autres petits oiseaux qui sont pris aux lacets, elles les avalent souvent entiers & avec la plume, mais elles déplument ordinairement, avant de les manger, ceux qui sont un peu plus gros: ces dernières habitudes, aussi-bien que celle de voler de travers, c'est-à-dire, comme si le vent les emportoit, & sans faire aucun bruit des ailes, sont communes à l'effraie, au chat-huant, à la hulotte, & à la chouette proprement dite dont nous allons parler.



LA CHOUETTE
OU
LA GRANDE CHEVÊCHE (a).

Voyez les planches enluminées, n.° 438; & la planche XXVII de ce volume.

CETTE espèce, qui est la Chouette proprement dite, & qu'on peut appeler la *chouette des rochers* ou la *grande chevêche*, est assez commune, mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie; elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtimens ruinés & éloignés des lieux habités: il semble qu'elle préfère les pays de montagne, & qu'elle cherche les précipices escarpés & les endroits solitaires; cependant on ne la trouve pas dans les bois, & elle ne se loge pas dans des arbres creux *(b)*, on la

(a) En Grec, Αἰγώλιος; en Latin, *Cicuma*; en Allemand, *Stein-kutz* ou *Stein-eule*; en Polonois, *Sowa*; en Anglois, *Great Brown owl*. — *Noctua quam saxatilem Helvetii cognominant. Noctua saxatilis.* Gesner, *Avi.* pag. 622. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 545. — Grande Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 140. . . . Chevêche grimaut; Machette. *Idem.* Portraits d'oiseaux, *page 27*, *A.* Grande Chouette brune. Albin, *tome III, page 4, planche VII*, avec une figure mal coloriée. — *Ulula flammeata. Kutz* jaune sans oreilles ou *Stein-eule.* Chouette ou Souette. Frisch, *planche XCVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La grande Chouette. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 511.

(b) Nous laisserons (dit M. Frisch) à cette Chouette son nom

distinguera aisément de la hulotte & du chat-huant par la couleur des yeux qui sont d'un très-beau jaune, au lieu que ceux de la hulotte sont d'un brun presque noir, & ceux du chat-huant d'une couleur bleuâtre; on la distinguera plus difficilement de l'effraie, parce que toutes deux ont l'iris des yeux jaunes, environnés de même d'un grand cercle de petites plumes blanches; que toutes deux ont du jaune sous le ventre, & qu'elles sont à peu près de la même grandeur; mais la chouette des rochers est en général plus brune, marquée de taches plus grandes & longues comme de petites flammes; au lieu que les taches de l'effraie, lorsqu'elle en a, ne sont, pour ainsi dire, que des points ou des gouttes, & c'est par cette raison qu'on a appelé l'effraie *noctua guttata*, & la chouette des rochers dont il est ici question, *noctua flammeata*; elle a aussi les pieds bien plus garnis de plumes, & le bec tout brun; tandis que celui de l'effraie est blanchâtre, & n'a de brun qu'à son extrémité. Au reste, la femelle, dans cette espèce, a les couleurs plus claires, & les taches plus petites que le mâle, comme nous l'avons aussi remarqué sur la femelle du chat-huant.

Belon dit que cette espèce s'appelle la *grande chevêche*; ce nom n'est pas impropre, car cet oiseau

distinctif *Stein-eule*, parce que je ne l'ai jamais trouvée dans des arbres creux, mais seulement dans des bâtimens en ruines ou du moins abandonnés depuis long-temps, & dans les rochers. *Frisch*, article des *Oiseaux nocturnes*.

ressemble assez par son plumage & par ses pieds bien garnis de duvet, à la petite chevêche que nous appelons simplement *chevêche;* il paroît être aussi du même naturel, ne se tenant tous deux que dans les rochers, les carrières, & très-peu dans les bois: ces deux espèces ont aussi un nom particulier, *kautz* ou *kautz-lein* en Allemand, qui répond au nom particulier, chevêche en François. M. Salerne dit que la chouette du pays d'Orléans est certainement la grande chevêche de Belon; qu'en Sologne on l'appelle *chevêche*, & plus communément *chavoche* ou *caboche*; que les Laboureurs font grand cas de cet oiseau, en ce qu'il détruit quantité de mulots; que dans le mois d'avril on l'entend crier jour & nuit *gout*, mais d'un ton assez doux, & que quand il doit pleuvoir, elle change de cri & semble dire *gayon;* qu'elle ne fait point de nid, ne pond que trois œufs tout blancs, parfaitement ronds, & gros comme ceux d'un pigeon ramier; il dit aussi qu'elle loge dans des arbres creux, & qu'Olina se trompe lourdement quand il avance qu'elle couve les deux derniers mois de l'hiver: cependant ce dernier fait n'est pas éloigné du vrai; non-seulement cette chouette, mais même toutes les autres pondent au commencement de mars, & couvent par conséquent dans ce même temps; & à l'égard de la demeure habituelle de la chouette ou grande chevêche dont il est ici question, nous avons observé qu'elle ne la prend pas dans des arbres creux, comme l'assure M. Salerne,

mais dans des trous de rochers & dans les carrières, habitude qui lui est commune avec la petite chevêche dont nous allons parler dans l'article suivant; elle est aussi considérablement plus petite que la hulotte, & même plus petite que le chat-huant, n'ayant guère que onze pouces de longueur depuis le bout du bec jusqu'aux ongles.

Il paroît que cette grande chevêche qui est assez commune en Europe, sur-tout dans les pays de montagnes, se retrouve en Amérique dans celles du Chily, & que l'espèce indiquée par le P. Feuillée sous le nom de *chevêche-lapin (c)*, & à laquelle il a donné ce surnom de *lapin*, parce qu'il l'a trouvée dans un trou fait dans la terre, que cette espèce, dis-je, n'est qu'une variété de notre grande chevêche ou chouette des rochers d'Europe, car elle est de la même grandeur & n'en diffère que par la distribution des couleurs, ce qui n'est pas suffisant pour en faire une espèce distincte & séparée. Si cet oiseau creusoit lui-même son trou, comme le P. Feuillée paroît le croire, ce seroit une raison pour le juger d'une autre espèce que notre chevêche *(d)*, & même que toutes nos autres

(c) Espèce de chevêche-lapin ou *ulula cunicularia*. Feuillée, *Journal des Observations physiques*, page 562. — La chouette de Coquimbo. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 525, où l'on peut en voir la description aussi bien que dans l'ouvrage du P. Feuillée.

(d) Nota. 1.° Le P. du Tertre, en parlant de l'oiseau nocturne appelé *diable* dans nos îles de l'Amérique, dit qu'il est gros comme

chouettes ; mais il ne s'ensuit pas de ce qu'il a trouvé cet oiseau au fond d'un terrier, que ce soit l'oiseau qui l'ait creusé ; & ce qu'on en peut seulement induire, c'est qu'il est du même naturel que nos chevêches d'Europe, qui préfèrent constamment les trous, soit dans les pierres, soit dans les terres, à ceux qu'elles pourroient trouver dans les arbres creux.

un canard, qu'il a la vue affreuse, le plumage mêlé de blanc & de noir, qu'il repaire sur les plus hautes montagnes, qu'il *se territ comme le lapin dans les trous qu'il fait dans la terre,* où il pond ses œufs, les y couve & élève ses petits, ... qu'il ne descend jamais de la montagne que de nuit, & qu'en volant il fait un cri fort lugubre & effroyable. *Hist. des Antilles, tome II, page 257. Nota.* 2.° Cet oiseau est certainement le même que celui du P. Feuillée, & quelques-uns des habitans de nos îles se trouvera peut-être à portée de vérifier s'il creuse en effet un terrier pour se loger & y élever ses petits. Tout le reste des indications que nous donnent ces deux Auteurs, s'accorde à ce que cet oiseau soit de la même espèce que notre chevêche ou chouette des rochers.



LA CHEVÊCHE



De Seve delin. *Blanchon Sculp. 1770.*

LA CHOUETTE.

LA CHEVÊCHE (a) OU PETITE CHOUETTE.

Voy. les planches enluminées, n.° 439; & la pl. XXVIII de ce volume.

LA Chevêche & le Scops ou petit Duc, sont à peu près de la même grandeur: ce sont les plus petits oiseaux du genre des hiboux & des chouettes; ils ont

(a) *Nota.* Les Grecs & les Latins n'ont pas distingué cette espèce par un nom particulier, & ils l'ont vraisemblablement confondue avec celle du scops ou petit duc, *asio.* Il en est de même des Italiens qui les appellent tous deux *Zuetta* ou *Civetta;* en Espagnol, *Lechuza;* en Portugais, *Mocho;* en Allemand, *Kutz* ou plutôt *Kautzlein;* en Polonois, *Szowa;* en Anglois, *Little owl. Noctuæ genus parvum.* Gesner, *Icon. Avi.* pag. 15. — Petite Chevêche. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 140. — *Noctua.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 543. — Petite Chouette. Albin, *tome II, page 8, planche XII,* avec une figure coloriée. — Petit Hibou. Edwards, *Glanures*, page 39, *planche CCXXVIII*, avec une bonne figure coloriée. — La petite Chouette ou la Chevêche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 514. — *The Little owl.* Britisch Zoology, *planche B 5*. *Nota.* M. Edwards, M. Frisch & l'Auteur de la Zoologie Britannique ont chacun donné une planche coloriée de cet oiseau: la meilleure & la plus ressemblante à la Nature, est celle de M. Edwards; elle représente la femelle de cette espèce. La planche de la Zoologie Britannique & celle de M. Frisch représentent le mâle; mais ce dernier Auteur a fait une faute en donnant des yeux d'un bleu noirâtre à cet oiseau, car il les a d'un jaune pâle.

ſept ou huit pouces de longueur, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des ongles, & ne ſont que de la groſſeur d'un merle; mais on ne les prendra pas l'un pour l'autre, ſi l'on ſe ſouvient que le petit duc a des aigrettes, qui ſont à la vérité, très-courtes & compoſées d'une ſeule plume, & que la chevêche a la tête dénuée de ces deux plumes éminentes; d'ailleurs elle a l'iris des yeux d'un jaune plus pâle, le bec brun à la baſe & jaune vers le bout, au lieu que le petit duc a tout le bec noir; elle en diffère auſſi beaucoup par les couleurs, & peut aiſément être reconnue par la régularité des taches blanches qu'elle a ſur les ailes & ſur le corps, & auſſi par ſa queue courte comme celle d'une perdrix; elle a encore les ailes beaucoup plus courtes à proportion, plus courtes même que la grande chevêche, elle a un cri ordinaire *poŭpoŭ poŭpoŭ*, qu'elle pouſſe & répète en volant, & un autre cri qu'elle ne fait entendre que quand elle eſt poſée, qui reſſemble beaucoup à la voix d'un jeune homme qui s'écrieroit, *aīmĕ, hēmĕ, ēſmĕ* pluſieurs fois de ſuite *(b)*; elle ſe

(a) Nota. Étant couché dans une des vieilles tours du château de Montbard, une chevêche vint ſe poſer un peu avant le jour, à trois heures du matin, ſur la tablette de la fenêtre de ma chambre, & m'éveilla par ſon cri *hēmĕ, ēdmĕ;* comme je prêtois l'oreille à cette voix, qui me parut d'abord d'autant plus ſingulière qu'elle étoit tout près de moi, j'entendis un de mes gens, qui étoit couché dans la chambre au-deſſus de la mienne, ouvrir ſa fenêtre, & trompé par la reſſemblance du ſon bien articulé *ēdmĕ*, répondre à l'oiſeau; *qui es-tu là-bas, je ne m'appelle pas Edme, je m'appelle Pierre.* Ce domeſtique

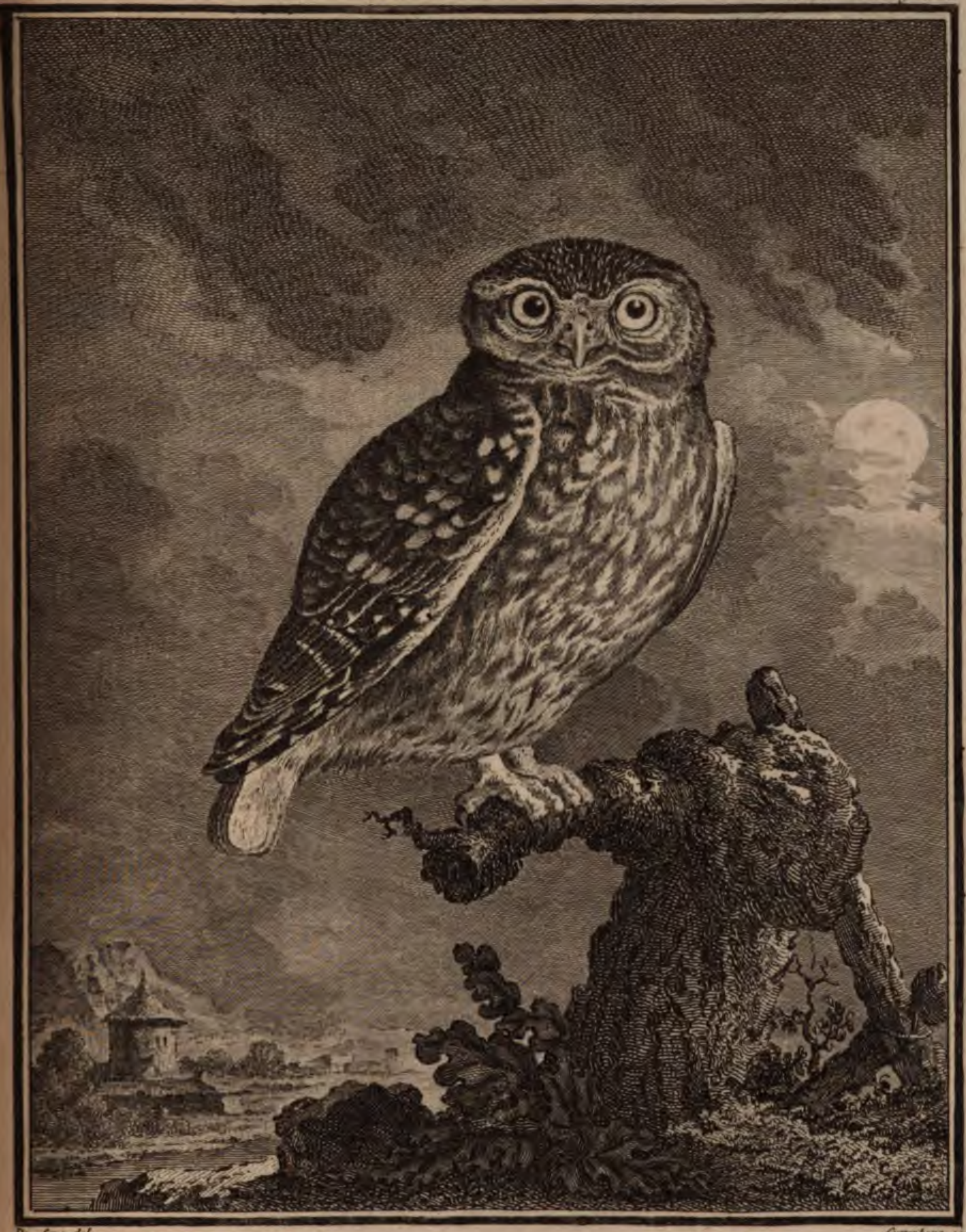
tient rarement dans les bois, son domicile ordinaire est dans les masures écartées des lieux peuplés, dans les carrières, dans les ruines des anciens édifices abandonnés; elle ne s'établit pas dans les arbres creux, & ressemble par toutes ces habitudes à la grande chevêche; elle n'est pas absolument oiseau de nuit, elle voit pendant le jour beaucoup mieux que les autres oiseaux nocturnes, & souvent elle s'exerce à la chasse des hirondelles & des autres petits oiseaux, quoiqu'assez infructueusement, car il est rare qu'elle en prenne; elle réussit mieux avec les souris & les petits mulots qu'elle ne peut avaler entiers & qu'elle déchire avec le bec & les ongles, elle plume aussi très-proprement les oiseaux avant de les manger; au lieu que les hiboux, la hulotte & les autres chouettes les avalent avec la plume, qu'elles vomissent ensuite, sans pouvoir la digérer; elle pond cinq œufs qui sont tachetés de blanc & de jaunâtre, & fait son nid presqu'à crud dans des trous de rochers ou de vieilles murailles. M. Frisch dit que comme cette petite chouette cherche la solitude, qu'elle habite communément les églises, les voûtes, les cimetières où l'on construit des tombeaux, quelques-uns l'ont nommée *oiseau* d'*église* ou *de cadavre*, *kircken-oder*, *leich en-huhu*, & que comme on a remarqué aussi qu'elle voltigeoit quelquefois autour des maisons

croyoit, en effet, que c'étoit un homme qui en appeloit un autre, tant la voix de la chevêche ressemble à la voix humaine & articule distinctement ce mot.

où il y avoit des mourans... Le peuple ſuperſtitieux l'a appelée *oiſeau de mort* ou *de cadavre*, s'imaginant qu'elle préſageoit la mort des malades. M. Friſch n'a pas fait attention que c'eſt à l'effraie, & non pas à la chevêche qu'appartiennent toutes ces imputations, car cette petite chouette eſt très-rare en comparaiſon de l'effraie; elle ne ſe tient pas comme celle-ci dans les clochers, dans les toits des égliſes; elle n'a pas le ſoufflement lugubre, ni le cri âcre & effrayant de l'autre, & ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi cette petite chouette ou chevêche eſt regardée en Allemagne comme l'oiſeau de la mort, en France c'eſt à l'effraie qu'on donne ce nom ſiniſtre. Au reſte, la chevêche ou petite chouette dont M. Friſch a donné la figure, & qui ſe trouve en Allemagne, paroît être une variété dans l'eſpèce de notre chevêche; elle eſt beaucoup plus noire par le plumage, & a auſſi l'iris des yeux noir, au lieu que notre chevêche eſt beaucoup moins brune, & a l'iris des yeux jaune: nous avons auſſi au cabinet une variété de l'eſpèce de la chevêche, qui nous a été envoyée de Saint-Domingue, & qui ne diffère de notre chevêche de France, qu'en ce qu'elle a un peu moins de blanc ſous la gorge, & que la poitrine & le ventre ſont rayés tranſverſalement de bandes brunes aſſez régulières; au lieu que dans notre chevêche, il n'y a que des taches brunes ſemées irrégulièrement ſur ces mêmes parties.

Pour préſenter en raccourci, & d'une manière plus

facile à saisir les caractères qui distinguent les cinq espèces de chouettes dont nous venons de parler, nous dirons: 1.° Que la hulotte est la plus grande & la plus grosse, qu'elle a les yeux noirs, le plumage noirâtre, & le bec d'un blanc-jaunâtre, qu'on peut la nommer la *grosse chouette noire aux yeux noirs:* 2.° Que le chat-huant est moins grand & beaucoup moins gros que la hulotte, qu'il a les yeux bleuâtres, le plumage roux mêlé de gris-de-fer, le bec d'un blanc-verdâtre, & qu'on peut l'appeler la *chouette rousse & gris-de-fer aux yeux bleus:* 3.° Que l'effraie est à peu près de la même grandeur que le chat-huant, qu'elle a les yeux jaunes, le plumage d'un jaune-blanchâtre, varié de taches bien distinctes, & le bec blanc avec le bout du crochet brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette blanche* ou *jaune aux yeux orangés:* 4.° Que la grande chevêche ou chouette des rochers n'est pas si grande que le chat-huant ni l'effraie, quoiqu'elle soit à peu près aussi grosse, qu'elle a le plumage brun, les yeux d'un beau jaune & le bec brun, & qu'on peut l'appeler la *chouette brune aux yeux jaunes & au bec brun:* 5.° Que la petite chouette ou chevêche est beaucoup plus petite qu'aucune des autres, qu'elle a le plumage brun, régulièrement taché de blanc, les yeux d'un jaune pâle & le bec brun à la base, & jaune vers le bout, & qu'on peut l'appeler la *petite chouette brune aux yeux jaunâtres, au bec brun & orangé.* Ces caractères se trouveront vrais en général; les femelles & les mâles



De Seve del. Guttenberg sc.

LA CHEVÊCHE ou PETITE CHOUETTE.

OISEAUX ÉTRANGERS,

Qui ont rapport aux HIBOUX *&* *aux* CHOUETTES.

I.

L'OISEAU appelé *Cabure* ou *Caboure* par les Indiens du Brefil, qui a des aigrettes de plumes fur la tête, & qui n'eft pas plus gros qu'une litorne ou grive des genevriers; ces deux caractères fuffifent pour indiquer qu'il tient de très-près à l'efpèce du fcops ou petit duc, fi même il n'eft pas une variété de cette efpèce. Marcgrave eft le feul qui ait décrit cet oifeau *(a)*, il n'en donne pas la figure; c'eft, dit-il, une efpèce de hibou de la grandeur d'une litorne *(turdela)*; il a la tête ronde, le bec court, jaune & crochu avec deux trous pour narines; les yeux beaux, grands, ronds, jaunes avec la pupille noire; fous les yeux & à côté du bec, il y a des poils longuets & bruns; les jambes font courtes & entièrement couvertes, auffi-bien que les pieds, de plumes jaunes; quatre doigts à l'ordinaire, avec des ongles fémilunaires, noirs & aigus; la queue large, & à l'origine de laquelle fe terminent les ailes; le corps, le dos, les ailes & la queue, font de couleur d'ombre pâle, marquée fur la tête & le cou de très-petites

(a) Marcgrave, *Hift. Braf.* pag. 212.

taches blanches, & sur les ailes de plus grandes taches de cette même couleur; la queue est ondée de blanc, la poitrine & le ventre sont d'un gris-blanchâtre, marqué d'ombre pâle (c'est-à-dire d'un brun clair). Marcgrave ajoute que cet oiseau s'apprivoise aisément, qu'il peut tourner la tête & alonger le cou, de manière que l'extrémité de son bec touche au milieu de son dos; qu'il joue avec les hommes comme un singe, & fait à leur aspect diverses bouffonneries & craquemens de bec; qu'il peut outre cela remuer les plumes qui sont des deux côtés de la tête, de manière qu'elles se dressent & représentent des petites cornes ou des oreilles; enfin qu'il vit de chair crue: on voit par cette description, combien ce hibou approche de notre scops ou petit duc d'Europe, & je ne serois pas éloigné de croire que cette même espèce du Bresil se retrouve au cap de Bonne-espérance. Kolbe dit que les chouettes qu'on trouve en quantité au Cap, sont de la même taille que celles d'Europe, que leurs plumes sont partie rouges & partie noires, avec un mélange de taches grises qui les rendent très-belles, & qu'il y a plusieurs Européens au Cap, qui gardent des chouettes apprivoisées, qu'on voit courir autour de leurs maisons, & qu'elles servent à nettoyer leurs chambres de souris *(b)*: quoique cette description ne soit pas assez détaillée pour en faire une bonne comparaison avec celle de Marcgrave, on peut

(b) Description du cap de Bonne-espérance, *tome III, pages 198 & 199.*

croire

croire que ces chouettes du Cap, qui s'apprivoifent aifément, comme les hiboux du Brefil, font plutôt de cette même efpèce que de celles d'Europe, parce que les influences du climat font à peu près les mêmes au Brefil & au Cap, & que les différences & les variétés des efpèces font toujours analogues aux influences du climat.

II.

L'OISEAU de la baie de Hudfon, appelé dans cette partie de l'Amérique, *Caparacoch,* très-bien décrit, deffiné, gravé & colorié par M. Edwards, qui l'a nommé *hawk-owl (c),* chouette-épervier, parce qu'il participe des deux, & qu'il femble faire en effet la nuance entre ces deux genres d'oifeaux; il n'eft guère plus gros qu'un épervier de la petite efpèce { *fparrow-hawk* / épervier des moineaux }, la longueur de fes ailes & de fa queue lui donne l'air d'un épervier; mais la forme de fa tête & de fes pieds démontre qu'il touche de plus près au genre des chouettes: cependant il vole, chaffe & prend fa proie en plein jour, comme les autres oifeaux de proie diurnes; fon bec eft femblable à celui de l'épervier, mais fans angles fur les côtés; il eft luifant & de couleur orangée, couvert prefqu'en entier de poils, ou plutôt de petites plumes décompofées & grifes, comme dans la plupart des efpèces de chouettes; l'iris

(c) *The Little Hawk-owl.* Edwards, *Hift. of Birds,* tom. II, pag. 62, *planche LXII,* avec une bonne figure coloriée.

des yeux eſt de la même couleur que celle du bec, c'eſt-à-dire, orangée; ils ſont entourés de blanc, ombragés d'un peu de brun moucheté de petites taches longuettes & de couleur obſcure, un cercle noir environne cet eſpace blanchâtre, & s'étend autour de la face juſqu'auprès des oreilles; au-delà de ce cercle noir ſe trouve encore un peu de blanc; le ſommet de la tête eſt d'un brun foncé, marqueté de petites taches blanches & rondes; le tour du cou & les plumes, juſqu'au milieu du dos, ſont d'un brun obſcur & bordées de blanc; les ailes ſont brunes & élégamment tachées de blanc, les plumes ſcapulaires ſont rayées tranſverſalement de blanc & de brun; les trois plumes les plus voiſines du corps ne ſont pas tachées, mais ſeulement bordées de blanc; la partie inférieure du dos, le croupion & les couvertures du deſſus de la queue ſont d'un brun foncé, avec des raies tranſverſales d'un brun plus léger; la partie inférieure de la gorge, la poitrine, le ventre, les côtés, les jambes, la couverture du deſſous de la queue & les petites couvertures du deſſous des ailes ſont blanches, avec des raies tranſverſales brunes; les grandes ſont d'un cendré obſcur, avec des taches blanches ſur les deux bords; la première des grandes plumes de l'aile eſt toute brune, ſans tache ni bordure blanche, & il n'y a rien de ſemblable aux autres plumes de l'aile, comme on peut auſſi le remarquer dans les autres chouettes; les plumes de la queue ſont au nombre de douze,

d'une couleur cendrée en deſſous, d'un brun obſcur en deſſus, avec des raies tranſverſales étroites & blanches; les jambes & les pieds ſont couverts de plumes fines, douces & blanches comme celles du ventre, traverſées de lignes brunes plus étroites & plus courtes; les ongles ſont crochus, aigus & d'un brun foncé.

Un autre individu de la même eſpèce étoit un peu plus gros, & avoit les couleurs plus claires, ce qui fait préſumer que celui qu'on vient de décrire eſt le mâle; & ce ſecond-ci la femelle: tous deux ont été apportés de la baie de Hudſon en Angleterre, par M. Light, à M. Edwards.

III.

LE HARFANG.

Voyez les planches enluminées, n.° 458.

L'OISEAU qui ſe trouve dans les terres ſeptentrionales des deux continens, que nous appellerons *Harfang*, du nom *harfaong (d)*, qu'il porte en Suède, & qui par ſa grandeur eſt à l'égard des chouettes, ce que le grand duc eſt à l'égard des hiboux; car ce harfang n'a point d'aigrettes ſur la tête, & il eſt encore plus grand & plus gros que le grand duc; comme la plupart des oiſeaux du Nord, il eſt preſque par-tout d'un très-beau

(d) *Strix capite lævi, corpore albido.* Harfaong. *Linn. Faun. Suec.* n.° 54. . . . Nyctea. *Strix capite lævi, corpore albido, maculis lunatis diſtantibus fuſcis. Idem. Syſt. nat.* edit. X . . . *Noctua ſcandiana maxima ex albo & cinereo variegata.* Rudbeck cité par Linnæus. *Ibid.*

blanc, mais nous ne pouvons rien faire de mieux ici, que de traduire de l'Anglois la bonne description, que M. Edwards nous a donnée de cet oiseau rare, & que nous n'avons pu nous procurer: « la grande » chouette blanche, dit cet Auteur, est de la première » grandeur dans le genre des oiseaux de proie noc- » turnes, & c'est en même-temps l'espèce la plus » belle à cause de son plumage qui est blanc comme » neige; sa tête n'est pas si grosse, à proportion, que » celle des autres chouettes; ses ailes, lorsqu'elles » sont pliées, ont seize pouces (Anglois), depuis » l'épaule jusqu'à l'extrémité de la plus longue plume, » ce qui peut faire juger de sa grandeur: on dit que » c'est un oiseau diurne, & qu'il prend en plein jour » les perdrix blanches dans les terres de la baie de » Hudson *(e)*, où il demeure pendant toute l'année; » son bec est crochu comme celui d'un épervier, » n'ayant point d'angles sur les côtés; il est noir & » percé de larges ouvertures ou narines, il est de plus » presqu'entièrement couvert de plumes roides, sem- » blables à des poils plantés dans la base du bec, & » se retournant en dehors; la pupille des yeux est » environnée d'une iris brillante & jaune, la tête aussi- » bien que le corps, les ailes & la queue sont d'un » blanc pur; le dessus de la tête est seulement marqué » de petites taches brunes, la partie supérieure du

(e) Nota. Que ces perdrix blanches des terres du nord de l'Amérique ne sont pas des perdrix, mais des gélinotes.

dos eſt rayée tranſverſalement de quelques lignes « brunes, les côtés ſous les ailes ſont auſſi rayés de « même, mais par des lignes plus étroites & plus « claires; les grandes plumes des ailes ſont tachées « de brun ſur les bords extérieurs, il y a auſſi des « taches brunes ſur les couvertures des ailes, mais « leurs couvertures en deſſous ſont purement blanches, « le bas du dos & le croupion ſont blancs & ſans « taches; les jambes & les pieds ſont couverts de « plumes blanches, les ongles ſont longs, forts, d'une « couleur noire & très-aigus: j'ai eu un autre individu « de cette eſpèce, ajoute M. Edwards, qui ne différoit « de celui-ci qu'en ce qu'il avoit des taches plus « fréquentes & d'une couleur plus foncée » *(f)*. Cet oiſeau qui eſt commun dans les terres de la baie de Hudſon, eſt apparemment confiné dans les pays du Nord, car il eſt très-rare en Penſilvanie, dans le nouveau continent, & en Europe, on ne le trouve plus en-deçà de la Suède & du pays de Dantzick; il eſt preſque blanc & ſans taches dans les montagnes de Lapponie. M. Klein dit que cet oiſeau qu'on appelle *hûrfang* en Suède, ſe nomme *weiſſebunte ſchliĉtete-eule* en Allemagne, qu'il a eu à Dantzick le mâle & la femelle vivans, pendant pluſieurs mois *(g)*, en 1747.

(f) Edwards, *Hiſt. of Birds*, tom. II, pag. *61*, *planche LXI*, avec une bonne figure coloriée.

(g) — *Ulula alba maculis terrei coloris.* Hûrfang, *Suec.* Weiſſebunte Schliĉtete-eule. *Ejuſmodi avem anno 1747, 3 jan. infarĉtam inter*

M. Ellis rapporte que le grand hibou blanc ſans oreilles (c'eſt-à-dire, cette grande chouette blanche), abonde auſſi-bien que le hibou couronné (c'eſt-à-dire, le grand duc), dans les terres qui avoiſinent la baie de Hudſon : il eſt, dit cet Auteur, d'un blanc éblouiſſant, & l'on a peine à le diſtinguer de la neige ; il y paroît pendant toute l'année, il vole ſouvent en plein jour, & donne la chaſſe aux perdrix blanches *(h)*: on voit par tous ces témoignages, que le harfang, qui eſt ſans comparaiſon la plus grande de toutes les chouettes, ſe trouve aſſez communément dans les terres ſeptentrionales des deux continens *(i)*; mais qu'apparemment cet oiſeau craint le chaud, puiſqu'on ne le trouve dans aucun pays du Midi.

curioſa ſocietatis Gûar repoſui. Pondus æquabat $3\frac{1}{2}$ ℔ *poſteà marem & fæminam vivos obtinui, poſt menſes ſex fæminâ mortuâ, marem libertate donavi. Eadem apud Edwardum*, tom. II, pag. 61. *Ab unco roſtri ad exitum caudæ* $1\frac{1}{16}$ *ulnæ dant alis expanſis* $2\frac{3}{8}$, *roſtrum & ungues nigri; genæ, alæ infernæ, uropygium pedes piloſa lactea; truncus ſupernè ſuper albo ex cinereo marmoratus*. Klein, *Avi.* pag. 54.

(h) Voyage de la baie de Hudſon, *tome I, pages 55 & 56. Nota.* J'ai déjà averti que ces perdrix étoient des gélinottes.

(i) Nota. On le trouve, comme on voit, en Lapponie, en Suède & dans le nord de l'Allemagne ; on le trouve à la baie de Hudſon & en Penſilvanie ; on le trouve auſſi en Iſlande, car Anderſon l'a fait deſſiner & graver. *Voyez la Deſcription de l'Iſlande, par Anderſon, tome I, page 85, planche 1;* & quoique Horrobous, qui a fait la critique de l'ouvrage d'Anderſon, aſſure qu'il n'y a aucun hibou ni chouette en Iſlande, ce fait négatif & général ne doit pas être admis ſur la parole d'un ſeul garant, dont il paroît que le but principal étoit de contredire Anderſon.

I V.

LE CHAT-HUANT de Cayenne.

Voyez les planches enluminées, n.° 442.

L'OISEAU que nous avons cru devoir appeler le *Chat-huant de Cayenne*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste; il est en effet de la grandeur du chat-huant, dont cependant il diffère par la couleur des yeux qu'il a jaunes, en sorte qu'on pourroit peut-être le rapporter également à l'espèce de l'effraie; mais dans le vrai, il ne ressemble ni à l'un ni à l'autre, & nous paroît être un oiseau différent de tous ceux que nous avons indiqués: il est particulièrement remarquable par son plumage roux, rayé transversalement de lignes en ondes brunes & très-étroites, non-seulement sur la poitrine & le ventre, mais même sur le dos, il a aussi le bec couleur de chair & les ongles noirs; cette courte description, avec la planche enluminée, suffira pour faire distinguer cette espèce nouvelle de toutes les autres chouettes.

V.

La CHOUETTE ou grande CHEVÊCHE de Canada.

CET oiseau qui a été indiqué par M. Brisson *(k)*, sous le nom de *Chat-huant de Canada*, nous a paru

(k) Brisson, *Ornithol.* tome I, page 518, *planche XXXVII*, *figure 2*.

approcher beaucoup plus de l'eſpèce de la grande chevêche, & c'eſt par cette raiſon que nous lui en avons donné le nom; la planche enluminée qui le repréſente, comparée avec celle de notre chevêche & de notre chat-huant, ſuffit pour démontrer que cet oiſeau a plus de rapport avec la première qu'avec le ſecond; elle diffère néanmoins de notre chevêche, en ce qu'elle a ſur la poitrine & ſur le ventre des bandes brunes tranſverſales, régulièrement diſpoſées; & c'eſt choſe aſſez ſingulière, qui ſe trouve également dans la petite chevêche d'Amérique dont nous avons parlé à l'article de la chevêche ou petite chouette, & que nous n'avons conſidérée que comme une variété de cette petite eſpèce.

V I.

La CHOUETTE *ou grande* CHEVÊCHE *de Saint-Domingue.*

CET oiſeau nous a été envoyé de Saint-Domingue, & nous paroît être une eſpèce nouvelle différente de toutes celles qui ont été indiquées par tous les Naturaliſtes; nous avons cru devoir la rapporter par le nom à celle de la chouette ou grande chevêche d'Europe, parce qu'elle s'en éloigne moins que d'aucune autre; mais dans le réel, elle nous paroît faire une eſpèce à part, & qui mériteroit un nom particulier; elle a le bec plus grand, plus fort & plus crochu qu'aucune eſpèce

eſpèce de chouette, & elle diffère encore de notre grande chevêche, en ce qu'elle a le ventre d'une couleur rouſſâtre, uniforme, & qu'elle n'a ſur la poitrine que quelques taches longitudinales; au lieu que la chouette ou grande chevêche d'Europe, a ſur la poitrine & ſur le ventre de grandes taches brunes, oblongues & pointues, qui lui ont fait donner le nom de Chouette flambée, *noctua flammeata.*



OISEAUX
QUI NE PEUVENT VOLER.

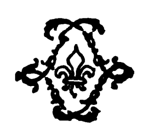
DES Oiſeaux les plus légers & qui percent les nues, nous paſſons aux plus peſans qui ne peuvent quitter la terre; le pas eſt bruſque, mais la comparaiſon eſt la voie de toutes nos connoiſſances, & le contraſte étant ce qu'il y a de plus frappant dans la comparaiſon, nous ne ſaiſiſſons jamais mieux que par l'oppoſition, les points principaux de la nature des êtres que nous conſidérons. De même, ce n'eſt que par un coup d'œil ferme ſur les extrêmes que nous pouvons juger les milieux. La Nature déployée dans toute ſon étendue, nous préſente un immenſe tableau, dans lequel tous les ordres des êtres ſont chacun repréſentés par une chaîne qui ſoutient une ſuite continue d'objets aſſez voiſins, aſſez ſemblables pour que leurs différences ſoient difficiles à ſaiſir; cette chaîne n'eſt pas un ſimple fil qui ne s'étend qu'en longueur, c'eſt une large trame ou plutôt un faiſceau, qui, d'intervalle à intervalle, jette des branches de côté pour ſe réunir avec les faiſceaux d'un autre ordre; & c'eſt ſur-tout aux deux extrémités que ces faiſceaux ſe plient, ſe ramifient pour en atteindre d'autres. Nous avons vu dans l'ordre des quadrupèdes, l'une des extrémités de la chaîne, s'élever vers l'ordre des oiſeaux par les

polatouches, les rouſſettes, les chauve-ſouris, qui, comme eux, ont la faculté de voler. Nous avons vu cette même chaîne, par ſon autre extrémité, ſe rabaiſſer juſqu'à l'ordre des cétacées par les phoques, les morſes, les lamantins. Nous avons vu dans le milieu de cette chaîne, une branche s'étendre du ſinge à l'homme par le magot, le gibbon, le pithèque & l'orang-outang. Nous l'avons vue dans un autre point, jeter un double & triple rameau, d'un côté vers les reptiles par les fourmillers, les phatagins, les pangolins, dont la forme approche de celle des crocodiles, des iguanes, des lézards; & d'autre côté vers les cruſtacés, par les tatous, dont le corps en entier eſt revêtu d'une cuiraſſe oſſeuſe. Il en ſera de même du faiſceau qui ſoutient l'ordre très-nombreux des oiſeaux, ſi nous plaçons au premier point en haut les oiſeaux aëriens les plus légers, les mieux volans, nous deſcendrons par degrés & même par nuances preſqu'inſenſibles aux oiſeaux les plus peſans, les moins agiles, & qui denués des inſtrumens néceſſaires à l'exercice du vol, ne peuvent ni s'élever ni ſe ſoutenir dans l'air; & nous trouverons que cette extrémité inférieure du faiſceau, ſe diviſe en deux branches, dont l'une contient les oiſeaux terreſtres, tels que l'autruche, le touyou, le caſoar, le dronte, &c. qui ne peuvent quitter la terre; & l'autre ſe projette de côté ſur les pingoins & autres oiſeaux aquatiques, auxquels l'uſage ou plutôt le ſéjour de la terre & de l'air ſont également interdits, & qui

ne peuvent s'élever au-dessus de la surface de l'eau; qui paroît être leur élément particulier. Ce sont-là les deux extrêmes de la chaîne que nous avons raison de considérer d'abord avant de vouloir saisir les milieux, qui tous s'éloignent plus ou moins ou participent inégalement de la nature de ces extrêmes, & sur lesquels milieux nous ne pourrions jeter en effet que des regards incertains, si nous ne connoissions pas les limites de la Nature par la considération attentive des points où elles sont placées: Pour donner à cette vue métaphysique toute son étendue, & en réaliser les idées par de justes applications, nous aurions dû, après avoir donné l'histoire des animaux quadrupèdes, commencer celle des oiseaux par ceux dont la Nature approche le plus de celle de ces animaux. L'autruche qui tient d'une part au chameau par la forme de ses jambes, & au porc-épic par les tuyaux ou piquans dont ses ailes sont armées, devoit donc suivre les quadrupèdes; mais la Philosophie est souvent obligée d'avoir l'air de céder aux opinions populaires, & le peuple des Naturalistes qui est fort nombreux, souffre impatiemment qu'on dérange ses méthodes, & n'auroit regardé cette disposition que comme une nouveauté déplacée, produite par l'envie de contredire ou le desir de faire autrement que les autres: cependant on verra qu'indépendamment des deux rapports extérieurs dont je viens de parler, indépendamment de l'attribut de la grandeur, qui seul suffiroit pour faire placer

l'autruche à la tête de tous les oiſeaux; elle a encore beaucoup d'autres conformités par l'organiſation intérieure avec les animaux quadrupèdes, & que tenant preſqu'autant à cet ordre qu'à celui des oiſeaux, elle doit être donnée comme faiſant la nuance entre l'un & l'autre.

Dans chacune de ces ſuites ou chaînes, qui ſoutiennent un ordre entier de la Nature vivante, les rameaux qui s'étendent vers d'autres ordres ſont toujours aſſez courts & ne forment que de très-petits genres. Les oiſeaux qui ne peuvent voler, ſe réduiſent à ſept ou huit eſpèces; les quadrupèdes qui volent, à cinq ou ſix; & il en eſt de même de toutes les autres branches qui s'échappent de leur ordre ou du faiſceau principal, elles y tiennent toujours par le plus grand nombre de conformités, de reſſemblances, d'analogies, & n'ont que quelques rapports & quelques convenances avec les autres ordres; ce ſont, pour ainſi dire, des traits fugitifs que la Nature paroît n'avoir tracés que pour nous indiquer toute l'étendue de ſa puiſſance, & faire ſentir au Philoſophe qu'elle ne peut être contrainte par les entraves de nos méthodes, ni renfermée dans les bornes étroites du cercle de nos idées.



L'AUTRUCHE (a).

Voy. les planches enluminées, n.° 457; & pl. XXIX de ce volume.

L'AUTRUCHE eſt un oiſeau très-anciennement connu; puiſqu'il en eſt fait mention dans le plus ancien des Livres ; il falloit même qu'il fût très-connu, car il fournit aux Écrivains ſacrés pluſieurs comparaiſons tirées de ſes mœurs & de ſes habitudes *(b)*; & plus anciennement encore ſa chair étoit, ſelon toute apparence, une viande commune, au moins parmi le peuple, puiſque le Légiſlateur des Juifs la leur interdit comme une nourriture immonde *(c)*; enfin, il en eſt queſtion dans Hérodote, le plus ancien des Hiſtoriens profanes *(d)*, & dans les Écrits des premiers Philoſophes

(a) Autruche, en Hébreu, *Jacuah;* en Arabe, *Neamah;* en Grec, Στρουθὸς; en Latin, *Struthio;* en Eſpagnol, *Aveſtruz;* en Italien, *Strutzo;* en Allemand, *Struſſ* ou *Strauſſ;* en Anglois, *Oſtrich.* — Autruche. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux,* page 231. — Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 113*, avec une aſſez bonne figure. — Albin, *tome III, page 13, planche XXXI,* avec une figure coloriée.

(b) Habitabunt ibi ſtruthiones. Iſaïe, *chap. XIII,* ℣. *21.* — *Filia populi mei crudelis quaſi ſtruthio in deſerto.* Jérém. *Thren.* cap. IV, ℣. 3. — *Luctum quaſi ſtruthionum.* Mich. *cap. I,* ℣. *8.*

(c) Levitic. cap. XI, ℣. 16. — *Deuteron.* cap. XIV, ℣. 15.

(d) Nota. Hérodote, ſi l'on en croit M. de Salerne *(Ornithologie,*

qui ont traité des choſes naturelles ; en effet, comment

page 79), parle de trois ſortes d'autruches ; le *ſtrouthos aquatique* ou *marin,* qui eſt le poiſſon plat nommé *plye ;* l'*aërien,* qui eſt notre moineau, & le terreſtre *(katagaios),* qui eſt notre autruche. De ces trois eſpèces, la dernière eſt la ſeule dont j'aie trouvé l'indication dans Hérodote *(In Melpomene, verſus finem),* encore ne puis-je être de l'avis de M. Salerne ſur la manière d'entendre le *ſtrouthos katagaios* qui, ſelon moi, doit être ici traduit par *autruche ſe creuſant des trous dans la terre,* non que j'admette de telles autruches, mais parce qu'Hérodote parle en cet endroit des productions ſingulières & propres à une certaine région de l'Afrique, & non de celles qui lui étoient communes avec d'autres contrées *(Hæ ſunt illic feræ, & item quæ alibi).* Or l'autruche ordinaire étant très-répandue & par conſéquent très-connue dans toute l'Afrique, ou bien il n'en auroit pas fait mention en ce lieu, puiſqu'elle n'étoit pas une production propre au païs dont il parloit, ou du moins s'il en eût fait mention, il auroit omis l'épithète de terreſtre, qui n'ajoutoit rien à l'idée que tout le monde en avoit ; & en cela cet Hiſtorien n'eût fait que ſuivre ſes propres principes, puiſqu'il dit ailleurs *(in Thalia),* en parlant du chameau, *Græcis utpotè ſcientibus non puto deſcribendum.* Il faut donc, pour donner au paſſage ci-deſſus un ſens conforme à l'eſprit de l'Auteur, rendre le *katagaios* comme je l'ai rendu, d'autant plus qu'il exiſte réellement des oiſeaux qui ont l'inſtinct de ſe cacher dans le ſable, & qu'il eſt queſtion dans le même paſſage de choſes encore plus étranges, comme de ſerpens & d'ânes cornus, d'acéphales, &c. & l'on ſait que ce Père de l'Hiſtoire n'étoit pas toujours ennemi des fables ni du merveilleux.

A l'égard des deux autres eſpèces de *ſtrouthos,* l'aërien & l'aquatique, je ne puis non plus accorder à M. Salerne que ce ſoit notre moineau & le poiſſon nommé *plye,* ni imputer avec lui à la langue Grecque ſi riche, ſi belle, ſi ſage, l'énorme diſparate de comprendre ſous un même nom des êtres auſſi diſſemblables que l'autruche, le moineau & une eſpèce de poiſſon. S'il falloit prendre un parti ſur les deux

un animal ſi conſidérable par ſa grandeur, ſi remarquable par ſa forme, ſi étonnant par ſa fécondité, attaché d'ailleurs par ſa nature à un certain climat, qui eſt l'Afrique & une partie de l'Aſie, auroit-il pu demeurer inconnu dans des pays ſi anciennement peuplés, où il ſe trouve à la vérité des déſerts, mais où il ne s'en trouve point que l'homme n'ait pénétrés & parcourus!

La race de l'autruche eſt donc une race très-ancienne; puiſqu'elle prouve juſqu'aux premiers temps, mais elle n'eſt pas moins pure qu'elle eſt ancienne; elle a ſu ſe conſerver pendant cette longue ſuite de ſiècles, & toujours dans la même terre, ſans altération comme ſans méſalliance; en ſorte qu'elle eſt dans les oiſeaux, comme l'éléphant dans les quadrupèdes, une eſpèce entièrement iſolée & diſtinguée de toutes les autres eſpèces par des caractères auſſi frappans qu'invariables.

L'autruche paſſe pour être le plus grand des oiſeaux; mais elle eſt privée, par ſa grandeur même, de la principale prérogative des oiſeaux, je veux dire la puiſſance de voler: l'une de celles ſur qui Valliſnieri a fait ſes obſervations, peſoit, quoique très-maigre, cinquante-cinq livres toute écorchée & vidée de ſes parties intérieures; en ſorte que paſſant vingt à vingt-cinq

dernières ſortes de *ſtrouthos*, l'aërien & l'aquatique, je dirois que le premier eſt cette outarde à long cou, qui porte encore aujourd'hui dans plus d'un endroit de l'Afrique le nom d'*autruche volante*, & que le ſecond eſt quelque gros oiſeau aquatique à qui ſa peſanteur ou la foibleſſe de ſes ailes ne permet pas de voler.

cinq livres pour ces parties & pour la graiſſe qui lui manquoit *(e)*; on peut, ſans rien outrer, fixer le poids moyen d'une autruche vivante & médiocrement graſſe, à ſoixante & quinze ou quatre-vingts livres: or quelle force ne faudroit-il pas dans les ailes & dans les muſcles moteurs de ces ailes, pour ſoulever & ſoutenir au milieu des airs une maſſe auſſi peſante! Les forces de la Nature paroiſſent infinies lorſqu'on la contemple en gros & d'une vue générale; mais lorſqu'on la conſidère de près & en détail, on trouve que tout eſt limité; & c'eſt à bien ſaiſir les limites que s'eſt preſcrit la Nature par ſageſſe & non par impuiſſance, que conſiſte la bonne méthode d'étudier & ſes ouvrages & ſes opérations. Ici un poids de ſoixante & quinze livres, eſt ſupérieur par ſa ſeule réſiſtance à tous les moyens que la Nature ſait employer pour élever & faire voguer dans le fluide de l'atmoſphère des corps, dont la gravité ſpécifique eſt un millier de fois plus grande que celle de ce fluide; & c'eſt par cette raiſon qu'aucun des oiſeaux dont la maſſe approche de celle de l'autruche, tels que le thouiou, le caſoar, le dronte, n'ont ni ne peuvent avoir la faculté de voler; il eſt

(e) Ses deux ventricules, bien nettoyés, peſoient ſeuls ſix livres; le foie, une livre huit onces; le cœur, avec ſes oreillettes & les troncs des gros vaiſſeaux, une livre ſept onces; les deux pancréas, une livre; & il faut remarquer que les inteſtins, qui ſont très-longs & très-gros, doivent être d'un poids conſidérable. *Voy. Notomia dello Struzzo.* Tome I *des Œuvres de Vallisnieri,* page 239 & ſuivantes.

vrai que la pesanteur n'est pas le seul obstacle qui s'y oppose; la force des muscles pectoraux, la grandeur des ailes, leur situation avantageuse, la fermeté de leurs pennes *(f)*, &c. seroient ici des conditions d'autant plus nécessaires, que la résistance à vaincre est plus grande: or toutes ces conditions leur manquent absolument; car pour me renfermer dans ce qui regarde l'autruche, cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes éfilées, décomposées, & que leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, & ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage, ce qui est la principale fonction des pennes de l'aile; celles de la queue sont aussi de la même structure, & ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable; elles ne sont pas même disposées pour pouvoir gouverner le vol en s'étalant ou se resserrant à propos, & en prenant différentes inclinaisons; & ce qu'il y a de remarquable, c'est que toutes les plumes qui recouvrent le corps sont encore faites de même; l'autruche n'a pas, comme la plupart des autres oiseaux, des plumes de plusieurs sortes, les

(f) Nota. J'appelle & dans la suite j'appellerai toujours ainsi les grandes plumes de l'aile & de la queue qui servent, soit à l'action du vol, soit à sa direction, me conformant en cela à l'analogie de la langue latine & à l'usage des Écrivains des bons siècles, lesquels n'ont jamais employé le mot *penna* dans un autre sens. *Rapidis secat pennis.* Virgil.

unes lanugineuſes & duvetées, qui ſont immédiatement ſur la peau, les autres d'une conſiſtance plus ferme & plus ſerrée qui recouvrent les premières, & d'autres encore plus fortes & plus longues qui ſervent au mouvement, & répondent à ce qu'on appelle *les œuvres vives* dans un vaiſſeau: toutes les plumes de l'autruche ſont de la même eſpèce, toutes ont pour barbes des filets détachés, ſans conſiſtance, ſans adhérence réciproque, en un mot, toutes ſont inutiles pour voler ou pour diriger le vol; auſſi l'autruche eſt attachée à la terre comme par une double chaîne, ſon exceſſive peſanteur & la conformation de ſes ailes; & elle eſt condamnée à en parcourir laborieuſement la ſurface, comme les quadrupèdes, ſans pouvoir jamais s'élever dans l'air; auſſi a-t-elle, ſoit au dedans, ſoit au dehors, beaucoup de traits de reſſemblance avec ces animaux: comme eux, elle a ſur la plus grande partie du corps, du poil plutôt que des plumes; ſa tête & ſes flancs n'ont même que peu ou point de poil, non plus que ſes cuiſſes qui ſont très-groſſes, très-muſculeuſes, & où réſide ſa principale force; ſes grands pieds nerveux & charnus qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau qui, lui-même, eſt un animal ſingulier entre les quadrupèdes par la forme de ſes pieds; ſes ailes armées de deux piquans ſemblables à ceux du porc-épic, ſont moins des ailes que des eſpèces de bras, qui lui ont été donnés pour ſe défendre; l'orifice des oreilles eſt à découvert, & ſeulement

garni de poil dans la partie intérieure où eſt le canal auditif; ſa paupière ſupérieure eſt mobile comme dans preſque tous les quadrupèdes, & bordée de longs cils comme dans l'homme & l'éléphant; la forme totale de ſes yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiſeaux, & ils ſont diſpoſés de manière qu'ils peuvent voir tous deux à la fois le même objet *(g)*; enfin les eſpaces calleux & dénués de plumes & de poils qu'elle a, comme le chameau, au bas du *ſternum*, & à l'endroit des os *pubis*, en dépoſant de ſa grande peſanteur, la mettent de niveau avec les bêtes de ſomme les plus terreſtres, les plus lourdes par elles-mêmes, & qu'on a coutume de ſurcharger des plus rudes fardeaux. Thevenot étoit ſi frappé de la reſſemblance de l'autruche avec le chameau dromadaire *(h)*, qu'il a cru lui voir une boſſe ſur le dos *(i)*; mais quoiqu'elle ait le dos arqué, on n'y trouve rien de pareil à cette éminence charnue des chameaux & des dromadaires.

Si de l'examen de la forme extérieure, nous paſſons à celui de la conformation interne, nous trouverons à

(g) Voyez Mémoires de l'Académie, *année 1735, page 146*.

(h) *Nota*. Il faut que les rapports de reſſemblance qu'a l'autruche avec le chameau ſoient en effet bien frappans, puiſque les Grecs modernes, les Turcs, les Perſans, &c. l'ont nommée, chacun dans leur langue, *oiſeau chameau :* ſon ancien nom grec, *ſtrouthos*, eſt la racine de tous les noms, ſans exception, qu'elle a dans les différentes langues de l'Europe.

(i) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313*.

l'autruche de nouvelles diſſemblances avec les oiſeaux, & de nouveaux rapports avec les quadrupèdes.

Une tête fort petite *(k)*, aplatie, & compoſée d'os très-tendres & très-foibles *(l)*, mais fortifiée à ſon ſommet par une plaque de corne eſt ſoutenue dans une ſituation horizontale ſur une colonne oſſeuſe d'environ trois pieds de haut, & compoſée de dix-ſept vertèbres : la ſituation ordinaire du corps eſt auſſi parallèle à l'horizon; le dos a deux pieds de long & ſept vertèbres, auxquelles s'articulent ſept paires de côtes, dont deux de fauſſes & cinq de vraies: ces dernières ſont doubles à leur origine, puis ſe réuniſſent en une ſeule branche. La clavicule eſt formée d'une troiſième paire de fauſſes côtes; les cinq véritables vont s'attacher par des appendices cartilagineuſes au *ſternum*, qui ne deſcend point juſqu'au bas du ventre, comme dans la plupart des oiſeaux, il eſt auſſi beaucoup moins ſaillant au dehors; ſa forme a du rapport avec celle d'un bouclier, & il a plus de largeur que dans l'homme même. De l'os ſacrum naît une eſpèce de queue compoſée de ſept vertèbres ſemblables aux vertèbres

(k) Nota. Scaliger a remarqué que pluſieurs autres oiſeaux peſans, tels que le coq, le paon, le dindon, &c. avoient auſſi la tête petite; au lieu que la plupart des oiſeaux qui volent bien, petits & grands, ont la tête plus groſſe à proportion. *Exercit. in Cardanum,* fol. 308, *verſo.*

(l) M.rs de l'Académie ont trouvé une fracture au crâne de l'un des ſujets qu'ils ont diſſéqués. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des Animaux*, partie III, page 151.

humaines, le femur a un pied de long, le tibia & le tarfe, un pied & demi chacun; & chaque doigt eft compofé de trois phalanges comme dans l'homme, & contre ce qui fe voit ordinairement dans les doigts des oifeaux, lefquels ont très-rarement un nombre égal de phalanges *(m)*.

Si nous pénétrons plus à l'intérieur, & que nous obfervions les organes de la digeftion; nous verrons d'abord un bec affez médiocre *(n)*, capable d'une très-grande ouverture, une langue fort courte & fans aucun veftige de papilles; plus loin s'ouvre un ample pharynx proportionné à l'ouverture du bec, & qui peut admettre un corps de la groffeur du poing; l'œfophage eft auffi très-large & très-fort, & aboutit au premier ventricule qui fait ici trois fonctions; celle de jabot, parce qu'il eft le premier; celle de ventricule, parce qu'il eft en partie mufculeux, & en partie muni de fibres mufculeufes, longitudinales & circulaires *(o)*; enfin celle du bulbe glanduleux qui fe trouve ordinairement dans la partie inférieure de l'œfophage la plus voifine du géfier,

(m) Voyez Ambr. Paré, *lib. XXIV, cap. 22;* & Vallifnieri, *tome I, page 246 & feqq.*

(n) Nota. M. Briffon dit que le bec eft unguiculé; Vallifnieri, que la pointe en eft obtufe & fans crochet : la langue n'eft point non plus d'une forme ni d'une grandeur conftante dans tous les individus. *Voyez* Animaux de Perrault, *partie II, page 125;* & Vallifnieri, *ubi fupra.*

(o) Vallifnieri, *ubi fupra.* — Ramby, *n.os 386 & 413 des Tranf. Philofophiques de Londres.*

puiſqu'il eſt en effet garni d'un grand nombre de glandes; & ces glandes ſont conglomérées, & non conglobées comme dans la plupart des oiſeaux *(p)*: ce premier ventricule eſt ſitué plus bas que le ſecond, en ſorte que l'entrée de celui-ci que l'on nomme communément l'*orifice ſupérieur*, eſt réellement l'orifice inférieur par ſa ſituation; ce ſecond ventricule n'eſt ſouvent diſtingué du premier que par un léger étranglement, & quelquefois il eſt ſéparé lui-même en deux cavités diſtinctes par un étranglement ſemblable, mais qui ne paroît point au dehors; il eſt parſemé de glandes & revêtu intérieurement d'une tunique villeuſe preſque ſemblable à la flanelle, ſans beaucoup d'adhérence, & criblée d'une infinité de petits trous répondant aux orifices des glandes: il n'eſt pas auſſi fort que le ſont communément les géſiers des oiſeaux, mais il eſt fortifié par dehors de muſcles très-puiſſans, dont quelques-uns ſont épais de trois pouces; ſa forme extérieure approche beaucoup de celle du ventricule de l'homme.

M. du Verney a prétendu que le canal hépatique ſe terminoit dans ce ſecond ventricule *(q)*, comme cela a lieu dans la tanche & pluſieurs autres poiſſons, & même quelquefois dans l'homme, ſelon l'obſervation de Galien *(r)*; mais Ramby *(ſ)* & Valliſnieri *(t)*

(p) Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *page 129.*

(q) Hiſt. de l'Académie des Sciences, *année 1694, page 213.*

(r) Valliſnieri, *ubi ſupra.*

(ſ) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 386.*

(t) Valliſnieri, *tome I, page 241.*

assurent avoir vu constamment dans plusieurs autruches l'insertion de ce canal dans le *duodenum*, deux pouces, un pouce, quelquefois même un demi-pouce seulement au-dessous du pylore; & Vallisnieri indique ce qui auroit pu occasionner cette méprise, si c'en est une, en ajoutant plus bas, qu'il avoit vu dans deux autruches une veine allant du second ventricule au foie, laquelle veine il prit d'abord pour un rameau du canal hépatique, mais qu'il reconnut ensuite dans les deux sujets pour un vaisseau sanguin, portant du sang au foie & non de la bile au ventricule *(u)*.

Le pylore est plus ou moins large dans différens sujets, ordinairement teint en jaune & imbibé d'un suc amer, ainsi que le fond du second ventricule, ce qui est facile à comprendre, vu l'insertion du canal hépatique tout au commencement du *duodenum*, & sa direction de bas en haut.

Le pylore dégorge dans le *duodenum* qui est le plus étroit des intestins, & où s'insèrent encore les deux canaux pancréatiques, un pied & quelquefois deux & trois pieds au-dessous de l'insertion de l'hépatique, au lieu qu'ils s'insèrent ordinairement dans les oiseaux tout près du cholédoque.

Le *duodenum* est sans valvules, ainsi que le *jejunum*, l'ileon en a quelques-unes aux approches de sa jonction avec le colon: ces trois intestins grêles sont à

(u) Vallisnieri, *tome I, page 245.*

peu

peu près la moitié de la longueur de tout le tube intestinal, & cette longueur est fort sujette à varier, même dans des sujets d'égale grandeur, étant de soixante pieds dans les uns *(x)*, & de vingt-neuf dans les autres *(y)*.

Les deux *cæcum* naissent ou du commencement du colon, selon les Anatomistes de l'Académie, ou de la fin de l'ileon, selon le docteur Ramby *(z)*; chaque *cæcum* forme une espèce de cône creux, long de deux ou trois pieds, large d'un pouce à sa base, garni à l'intérieur d'une valvule en forme de lame spirale, faisant environ vingt tours de la base au sommet, comme dans le lièvre, le lapin & dans le renard marin, la raie, la torpille, l'aiguille de mer, &c.

Le colon a aussi ses valvules en feuillet, mais au lieu de tourner en spirale comme dans le *cæcum*, la lame ou feuillet de chaque valvule, forme un croissant qui occupe un peu plus que la demi-circonférence du colon; en sorte que les extrémités des croissans opposés empiètent un peu les unes sur les autres, & se croisent de toute la quantité dont elles surpassent le demi-cercle; structure qui se retrouve dans le colon du singe & dans le *jejunum* de l'homme, & qui se marque au dehors de l'intestin par des cannelures

(x) Voyez Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII.*

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 132.*

(z) Transactions Philosophiques, *n.° 386.*

tranſverſales, parallèles, eſpacées d'un demi-pouce, & répondant aux feuillets intérieurs ; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces feuillets ne ſe trouvent pas dans toute la longueur du colon, ou plutôt c'eſt que l'autruche a deux colons bien diſtincts, l'un plus large & garni de ces feuillets intérieurs en forme de croiſſans, ſur une longueur d'environ huit pieds ; l'autre plus étroit & plus long, qui n'a ni feuillets ni valvules, & s'étend juſqu'au *rectum*, c'eſt dans ce ſecond colon que les excrémens commencent à ſe figurer ſelon Valliſnieri.

Le *rectum* eſt fort large, long d'environ un pied, & muni à ſon extrémité de fibres charnues: il s'ouvre dans une grande poche ou veſſie compoſée des mêmes membranes que les inteſtins, mais plus épaiſſes, & dans laquelle on a trouvé quelquefois juſqu'à huit onces d'urine *(a)*; car les uretères s'y rendent auſſi par une inſertion très-oblique, telle qu'elle a lieu dans la veſſie des animaux terreſtres ; & non-ſeulement ils y charrient l'urine, mais encore une certaine pâte blanche qui accompagne les excrémens de tous les oiſeaux.

Cette première poche, à qui il ne manque qu'un

(a) Nota. L'urine d'autruche enlève les taches d'encre, ſelon Hermolaüs ; ce fait peut n'être point vrai, mais Geſner a eu tort de le nier ſur le fondement unique qu'aucun oiſeau n'avoit d'urine ; car tous les oiſeaux ont des reins, des uretères, & par conſéquent de l'urine, & ils ne diffèrent des quadrupèdes, ſur ce point, qu'en ce que chez eux le *rectum* s'ouvre dans la veſſie.

col pour être une véritable vessie, communique par un orifice muni d'une espèce de sphincter à une seconde & dernière poche plus petite, qui sert de passage à l'urine & aux excrémens solides, & qui est presque remplie par une sorte de noyau cartilagineux, adhérant par sa base à la jonction des os pubis, & refendu par le milieu à la manière des abricots.

Les excrémens solides ressemblent beaucoup à ceux des brebis & des chèvres, ils sont divisés en petites masses, dont le volume n'a aucun rapport avec la capacité des intestins où ils se sont formés: dans les intestins grêles, ils se présentent sous la forme d'une bouillie, tantôt verte & tantôt noire, selon la quantité des alimens, qui prennent de la consistance en approchant des gros intestins, mais qui ne se figurent, comme je l'ai déjà dit, que dans le second colon *(b)*.

On trouve quelquefois aux environs de l'*anus*, de petits sacs à peu près pareils à ceux que les lions & les tigres ont au même endroit.

Le mésentère est transparent dans toute son étendue, & large d'un pied en de certains endroits. Vallisnieri prétend y avoir vu des vestiges non obscurs de vaisseaux lymphatiques; Ramby dit aussi que les vaisseaux du mésentère sont fort apparens, & il ajoute que les glandes en sont à peine visibles *(c)*; mais il faut avouer qu'elles

(b) Vallisnieri, *ubi supra.*

(c) Transactions Philosophiques, *n.°* 386.

ont été absolument invisibles pour la plupart des autres observateurs.

Le foie est divisé en deux grands lobes, comme dans l'homme, mais il est situé plus au milieu de la région des hypocondres, & n'a point de vésicule du fiel: la rate est contiguë au premier estomac, & pèse au moins deux onces.

Les reins sont fort grands, rarement découpés en plusieurs lobes, comme dans les oiseaux, mais le plus souvent en forme de guittare, avec un bassin assez ample.

Les uretères ne sont point non plus comme dans la plupart des autres oiseaux, couchés sur les reins, mais renfermés dans leur substance *(d)*.

L'épiploon est très-petit, & ne recouvre qu'en partie le ventricule; mais à la place de l'épiploon, on trouve quelquefois sur les intestins & sur tout le ventre, une couche de graisse ou de suif, renfermée entre les aponévroses des muscles du bas-ventre, épaisse depuis deux doigts jusqu'à six pouces *(e)*; & c'est de cette graisse mêlée avec le sang, que se forme la *mantèque*, comme nous le verrons plus bas: cette graisse étoit fort estimée & fort chère chez les Romains, qui, selon

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 142.*

(e) Ramby, *Transactions Philosophiques*, n.° 386. — G. Warren, *ibid.* n.° 394. — Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129.*

le témoignage de Pline ; la croyoient plus efficace que celle de l'oie, contre les douleurs de rhumatisme, les tumeurs froides, la paralysie ; & encore aujourd'hui les Arabes l'emploient aux mêmes usages *(f)*. Vallisnieri est peut-être le seul, qui ayant apparemment disséqué des autruches fort maigres, doute de l'existence de cette graisse, d'autant plus qu'en Italie la maigreur de l'autruche a passé en proverbe ; *magro comme uno Struzzo* ; il ajoute, que les deux qu'il a observées, paroissoient, étant disséquées, des squelettes décharnés, ce qui doit être vrai de toutes les autruches qui n'ont point de graisse, ou même, à qui on l'a enlevée, attendu qu'elles n'ont point de chair sur la poitrine ni sur le ventre, les muscles du bas-ventre ne commençant à devenir charnus que sur les flancs *(g)*.

Si des organes de la digestion, je passe à ceux de la génération, je trouve de nouveaux rapports avec l'organisation des quadrupèdes : le plus grand nombre des oiseaux n'a point de verge apparente ; l'autruche en a une assez considérable, composée de deux ligamens blancs, solides & nerveux, ayant quatre lignes de diamètre, revêtus d'une membrane épaisse, & qui ne s'unissent qu'à deux doigts près de l'extrémité : dans quelques sujets, on a aperçu de plus dans cette partie, une substance rouge, spongieuse, garnie d'une multi-

(f) The World Displayed, tom. XIII, pag. 15.

(g) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 127.* — Vallisnieri, *tome I, pages 251 & 252.*

tude de vaiſſeaux, en un mot, fort approchante des corps caverneux qu'on obſerve dans la verge des animaux terreſtres; le tout eſt renfermé dans une membrane commune, de même ſubſtance que les ligamens, quoique cependant moins épaiſſe & moins dure: cette verge n'a ni gland, ni prépuce, ni même de cavité qui pût donner iſſue à la matière ſéminale, ſelon M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie *(h)*; mais G. Warren prétend avoir diſſéqué une autruche, dont la verge longue de cinq pouces & demi, étoit creuſée longitudinalement dans ſa partie ſupérieure, d'une eſpèce de ſillon ou gouttière, qui lui parut être le conduit de la ſemence *(i)*. Soit que cette gouttière fût formée par la jonction des deux ligamens, ſoit que G. Warren ſe ſoit mépris, en prenant pour la verge ce noyau cartilagineux de la ſeconde poche du *rectum*, qui eſt en effet fendu, comme je l'ai remarqué plus haut; ſoit que la ſtructure & la forme de cette partie ſoit ſujette à varier en différens ſujets: il paroît que cette verge eſt adhérente par ſa baſe à ce noyau cartilagineux, d'où ſe repliant en deſſous, elle paſſe par la petite poche, & ſort par ſon orifice externe, qui eſt l'*anus*, & qui étant bordé d'un repli membraneux, forme à cette partie un faux prépuce, que le Docteur Browne a pris ſans doute pour un prépuce véritable, car il eſt le ſeul qui en donne un à l'autruche *(k)*.

(h) Partie II, page 135.
(i) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 394, article V.*
(k) Collections Philoſophiques, *n.° 5, article VIII.*

Il y a quatre muſcles qui appartiennent à *l'anus* & à la verge, & de-là réſulte entre ces parties, une correſpondance de mouvement, en vertu de laquelle, lorſque l'animal fiente, la verge ſort de pluſieurs pouces *(l)*.

Les teſticules ſont de différentes groſſeurs en différens ſujets, & varient à cet égard dans la proportion de quarante-huit à un, ſans doute ſelon l'âge, la ſaiſon, le genre de maladie qui a précédé la mort, &c. Ils varient auſſi pour la configuration extérieure, mais la ſtructure interne eſt toujours la même : leur place eſt ſur les reins, un peu plus à gauche qu'à droite; G. Warren croit avoir aperçu des véſicules ſéminales.

Les femelles ont auſſi des teſticules; car je penſe qu'on doit nommer ainſi ces corps glanduleux, de quatre lignes de diamètre ſur dix-huit de longueur, que l'on trouve dans les femelles au-deſſus de l'ovaire, adhérente à l'aorte & à la veine-cave, & qu'on ne peut avoir pris pour des glandes ſurrénales, que par la prévention réſultante de quelque ſyſtème adopté précédemment. Les cannes-petières femelles ont auſſi des teſticules ſemblables à ceux des mâles *(m)*, & il y a lieu de croire, que les outardes femelles en ont pareillement, & que ſi M.[rs] les Anatomiſtes de l'Académie, dans leurs nombreuſes diſſections, ont cru

(l) *Nota.* Warren a appris ce fait de ceux qui étoient chargés du ſoin de pluſieurs autruches en Angleterre. *Voy. Tranſ. Philoſ.* n.° 394.

(m) Hiſt. de l'Académie des Sciences, *année 1756, page 44.*

qui est une partie simple *(p)*, au lieu d'avouer qu'ils représentent en effet les testicules, qui sont au nombre des parties doubles, dans les mâles des oiseaux comme dans les quadrupèdes.

L'entonnoir de *l'oviductus* s'ouvre au-dessous de l'ovaire, & jette à droite & à gauche, deux appendices membraneuses, en forme d'aileron, lesquelles ont du rapport à celles qui se trouvent à l'extrémité de la trompe dans les animaux terrestres *(q)*. Les œufs qui se détachent de l'ovaire, sont reçus dans cet entonnoir, & conduits le long de *l'oviductus* dans la dernière poche intestinale, où ce canal débouche par un orifice de quatre lignes de diamètre, mais qui paroît capable d'une dilatation proportionnée au volume des œufs, étant plissé ou ridé dans toute sa circonférence; l'intérieur de *l'oviductus* étoit aussi ridé, ou plutôt

(p) Nota. Le bécharu est le seul oiseau dans lequel M.rs les Anatomistes de l'Académie aient cru trouver deux ovaires; mais ces prétendus ovaires étoient, selon eux, deux corps glanduleux d'une substance dure & solide, dont l'un (c'est le gauche) se divisoit en plusieurs grains de grosseurs inégales; mais sans m'arrêter à la différente structure de ces deux corps, & en tirer des conséquences contre l'identité de leurs fonctions, je remarquerai seulement que c'est une observation unique & dont on ne doit rien conclure jusqu'à ce qu'elle ait été confirmée; d'ailleurs, j'aperçois dans cette observation même une tendance à l'unité, puisque *l'oviductus*, qui est certainement une dépendance de l'ovaire, étoit unique.

(q) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 136.*

feuilleté, comme le troisième & le quatrième ventricule des ruminans *(r)*.

Enfin la seconde & dernière poche intestinale dont je viens de parler, a aussi dans la femelle son noyau cartilagineux, comme dans le mâle; & ce noyau, qui sort quelquefois de plus d'un demi-pouce hors de l'*anus*, a une petite appendice de la longueur de trois lignes, mince & recourbée, que M.rs les Anatomistes de l'Académie regardent comme un clitoris *(s)*, avec d'autant plus de fondement, que les deux mêmes muscles qui s'insèrent à la base de la verge dans les mâles, s'insèrent à la base de cette appendice dans les femelles.

Je ne m'arrêterai point à décrire en détail les organes de la respiration, vu qu'ils ressemblent presque entièrement à ce qu'on voit dans tous les oiseaux, étant composés de deux poumons de substance spongieuse, & de dix cellules à air, cinq de chaque côté, dont la quatrième est plus petite ici, comme dans tous les autres oiseaux pesans: ces cellules reçoivent l'air des poumons, avec lesquels elles ont des communications fort sensibles; mais il faut qu'elles en aient aussi de moins apparentes avec d'autres parties, puisque Vallisnieri, en soufflant dans la trachée-artère, a vu un

(r) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 137.*

(s) *Ibidem*, page 135.

gonflement le long des cuisses & sous les ailes *(t)*, ce qui suppose une conformation semblable à celle du pélican, dans lequel M. Méry a aperçu, sous l'aisselle, & entre la cuisse & le ventre, des poches membraneuses qui se remplissoient d'air au temps de l'expiration, ou lorsqu'on souffloit avec force dans la trachée-artère, & qui en fournissoient apparemment au tissu cellulaire *(u)*.

Le Docteur Browne dit positivement, que l'autruche n'a point d'épiglotte *(x)*: M. Perrault le suppose, puisqu'il attribue à un certain muscle, la fonction de fermer la glotte, en rapprochant les cartilages du larynx *(y)*: G. Warren prétend avoir vu une épiglotte dans le sujet qu'il a disséqué *(z)*; & Vallisnieri concilie toutes ces contrariétés, en disant, qu'en effet il n'y a pas précisément une épiglotte, mais que la partie postérieure de la langue en tient lieu, en s'appliquant sur la glotte dans la déglutition *(a)*.

Il y a aussi diversité d'avis sur le nombre & la forme des anneaux cartilagineux du larynx: Vallisnieri n'en

(t) Vallisnieri, *Tome I, page 249*.

(u) Mémoires de l'Académie des Sciences, *année 1693, tome X, page 436*.

(x) Collections Philosophiques, *n.° 5, article VIII*.

(y) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 142*.

(z) Transactions Philosophiques, *n.° 394*.

(a) Vallisnieri, *Tome I, page 249*.

compte que deux cents dix-huit, & foutient avec M. Perrault, qu'ils font tous entiers: Warren en a trouvé deux cents vingt-fix entiers, fans compter les premiers qui ne le font point, non plus que ceux qui font immédiatement au-deffous de la bifurcation de la trachée. Tout cela peut être vrai, attendu les grandes variétés auxquelles eft fujette la ftructure des parties internes; mais tout cela prouve en même temps, combien il eft téméraire de vouloir décrire une efpèce entière d'après un petit nombre d'individus, & combien il eft dangereux par cette méthode, de prendre ou de donner des variétés individuelles pour des caractères conftans. M. Perrault a obfervé que chacune des deux branches de la trachée-artère, fe divife en entrant dans le poumon, en plufieurs rameaux membraneux, comme dans l'éléphant *(b)*.

Le cerveau avec le cervelet, forme une maffe d'environ deux pouces & demi de long fur vingt lignes de large; Vallifnieri affure que celui qu'il a examiné, ne pefoit qu'une once, ce qui ne feroit pas la douze-centième partie du poids de l'animal: il ajoute, que la ftructure en étoit femblable à celle du cerveau des oifeaux, & telle précifément qu'elle eft décrite par Willis; je remarquerai néanmoins avec M.[rs] les Anatomiftes de l'Académie, que les dix paires de nerfs prennent leur origine & fortent hors du crâne, de la

(b) Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des Animaux, *partie II, page 144.*

même manière que dans les animaux terrestres: que la partie corticale & la partie moëlleuse du cervelet, sont disposées comme dans ces mêmes animaux: qu'on y trouve quelquefois les deux apophyses vermiformes qui se voient dans l'homme, & un ventricule, de la forme d'une plume à écrire, comme dans la plupart des quadrupèdes *(c)*.

Je ne dirai qu'un mot sur les organes de la circulation, c'est que le cœur est presque rond, au lieu que les oiseaux l'ont ordinairement plus alongé.

A l'égard des sens externes, j'ai déjà parlé de la langue, de l'oreille & de la forme extérieure de l'œil; j'ajouterai seulement ici, que sa structure interne est celle qu'on observe ordinairement dans les oiseaux. M. Ramby prétend que le globe tiré de son orbite, prend de lui-même une forme presque triangulaire *(d)*; il a aussi trouvé l'humeur aqueuse en plus grande quantité, & l'humeur vitrée en moindre quantité qu'à l'ordinaire *(e)*.

Les narines sont dans le bec supérieur, non loin de sa base; il s'élève du milieu de chacune des deux ouvertures, une protubérance cartilagineuse revêtue d'une membrane très-fine, & ces ouvertures communiquent avec le palais, par deux conduits qui y abou-

(c) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 153.*

(d) Transactions Philosophiques, *n.° 413.*

(e) *Ibidem*, n.° 386.

tiſſent dans une fente aſſez conſidérable ; on ſe tromperoit, ſi l'on vouloit conclure de la ſtructure un peu compliquée de cet organe, que l'autruche excelle par le ſens de l'odorat ; les faits les mieux conſtatés nous apprendront bientôt tout le contraire, & il paroît en général, que les ſenſations principales & dominantes de cet animal, ſont celles de la vue & du ſixième ſens.

Cet expoſé ſuccinct de l'organiſation intérieure de l'autruche, eſt plus que ſuffiſant pour confirmer l'idée que j'ai donnée d'abord de cet animal ſingulier qui doit être regardé comme un être de nature équivoque, & faiſant la nuance entre le quadrupède & l'oiſeau *(f)*; ſa place, dans une méthode où l'on ſe propoſeroit de repréſenter le vrai ſyſtème de la Nature, ne ſeroit ni dans la claſſe des oiſeaux, ni dans celle des quadrupèdes, mais ſur le paſſage de l'une à l'autre ; en effet, quel autre rang aſſigner à un animal, dont le corps, mi-parti d'oiſeau & de quadrupède, eſt porté ſur des pieds de quadrupède, & ſurmonté par une tête d'oiſeau, dont le mâle a une verge, & la femelle un clitoris, comme les quadrupèdes, & qui néanmoins eſt ovipare, qui a un géſier comme les oiſeaux, & en même temps pluſieurs eſtomacs & des inteſtins, qui par leur capacité & leur ſtructure, répondent en partie à ceux des ruminans, en partie à ceux d'autres quadrupèdes !

(f) Partim avis partim quadrupes, dit très-bien Ariſtote, *lib. IV, de partibus animalium*, cap. ultimo.

Dans l'ordre de la fécondité, l'autruche semble encore appartenir de plus près à la classe des quadrupèdes qu'à celle des oiseaux; car elle est très-féconde, & produit beaucoup. Aristote dit, qu'après l'autruche, l'oiseau qu'il nomme *atricapilla,* est celui qui pond le plus; & il ajoute que cet oiseau *atricapilla,* pond vingt œufs & davantage *(g);* d'où il suivroit que l'autruche en pond au moins vingt-cinq: d'ailleurs, selon les Historiens modernes & les voyageurs les plus instruits, elle fait plusieurs couvées de douze ou quinze œufs chacune. Or, si on la rapportoit à la classe des oiseaux, elle seroit la plus grande, & par conséquent devroit produire le moins, suivant l'ordre que suit constamment la Nature dans la multiplication des animaux, dont elle paroît avoir fixé la proportion en raison inverse de la grandeur des individus; au lieu qu'étant rapportée à la classe des animaux terrestres, elle se trouve très-petite, relativement aux plus grands, & plus petite que ceux de grandeur médiocre, tels que le cochon, & sa grande fécondité rentre dans l'ordre naturel & général.

Oppien, qui croyoit mal-à-propos que les chameaux de la Bactriane s'accouploient à rebours & en se tournant le derrière, a cru par une seconde erreur, qu'un *oiseau-chameau* (car c'est le nom qu'on donnoit dès-lors à l'autruche) ne pourroit manquer de s'accoupler de la même façon; & il l'a avancé comme un

(g) Hist. animal. lib. IX, cap. XXV.

fait certain ; mais cela n'eſt pas plus vrai de l'oiſeau-chameau, que du chameau lui-même, comme je l'ai dit ailleurs *(h)*: & quoique, ſelon toute apparence, peu d'obſervateurs aient été témoins de cet accouplement, & qu'aucun n'en ait rendu compte, on eſt en droit de ſuppoſer qu'il ſe fait à la manière accoutumée, juſqu'à ce qu'il y ait preuve du contraire.

Les autruches paſſent pour être fort laſcives & s'accoupler ſouvent, & ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit ci-deſſus des dimenſions de la verge du mâle, on concevra, que ces accouplemens ne ſe paſſent point en ſimples compreſſions, comme dans preſque tous les oiſeaux, mais qu'il y a une intromiſſion réelle des parties ſexuelles du mâle dans celles de la femelle. Thévenot eſt le ſeul qui diſe qu'elles s'aſſortiſſent par paires, & que chaque mâle n'a qu'une femelle, contre l'uſage des oiſeaux peſans *(i)*.

Le temps de la ponte dépend du climat qu'elles habitent, & c'eſt toujours aux environs du ſolſtice d'été, c'eſt-à-dire au commencement de juillet, dans l'Afrique ſeptentrionale *(k)*, & ſur la fin de décembre, dans l'Afrique méridionale *(l)*. La température du climat influe auſſi beaucoup ſur leur manière de couver; dans la zone torride, elles ſe contentent de dépoſer

(h) Voyez le *tome XI* de cet Ouvrage, *page 238*.

(i) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313*.

(k) Albert, *de Animal.* lib. XXIII.

(l) Voyage de Dampierre autour du monde, *tome II, page 251*.

leurs

leurs œufs sur un amas de sable qu'elles ont formé grossièrement avec leurs pieds, & où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit: & cela même n'est pas toujours nécessaire, puisqu'on en a vu éclore, qui n'avoient point été couvés par la mère, ni même exposés aux rayons du soleil *(m)*; mais, quoique les autruches ne couvent point ou que très-peu leurs œufs, il s'en faut beaucoup qu'elles les abandonnent: au contraire, elles veillent assidûment à leur conservation, & ne les perdent guère de vue; c'est de-là qu'on a pris occasion de dire qu'elles les couvoient des yeux, à la lettre: & Diodore rapporte une façon de prendre ces animaux, fondée sur leur grand attachement pour leur couvée; c'est de planter en terre, aux environs du nid & à une juste hauteur, des pieux armés de pointes bien acérées, dans lesquelles la mère s'enferre d'elle-même lorsqu'elle revient avec empressement se poser sur ses œufs *(n)*.

Quoique le climat de la France soit beaucoup moins chaud que celui de la Barbarie, on a vu des autruches pondre à la ménagerie de Versailles; mais M.rs de l'Académie ont tenté inutilement de faire éclore ces œufs par une incubation artificielle, soit en employant

(m) Jannequin étant au Sénégal, mit dans sa cassette deux œufs d'autruche bien enveloppés d'étoupes; quelque temps après il trouva que l'un de ces œufs étoit prêt d'éclore. *Voyez Histoire générale des voyages, tome II, page 458.*

(n) De fabulosis antiquorum gestis.

la chaleur du ſoleil, ou celle d'un feu gradué & ménagé avec art: ils n'ont jamais pu parvenir à découvrir dans les uns ni dans les autres, aucune organiſation commencée, ni même aucune diſpoſition apparente à la génération d'un nouvel être; le jaune & le blanc de celui qui avoit été expoſé au feu, s'étoient un peu épaiſſis; celui qui avoit été mis au ſoleil, avoit contracté une très-mauvaiſe odeur; & aucun ne préſentoit la moindre apparence d'un fœtus ébauché *(o)*, en ſorte que cette incubation philoſophique n'eut aucun ſuccès. M. de Reaumur n'exiſtoit pas encore.

Ces œufs ſont très-durs, très-peſans & très-gros; mais on ſe les repréſente quelquefois encore plus gros qu'ils ne ſont en effet, en prenant des œufs de crocodiles pour des œufs d'autruche *(p)*: on a dit qu'ils étoient comme la tête d'un enfant *(q)*, qu'ils pouvoient contenir juſqu'à une pinte de liqueur *(r)*, qu'ils peſoient quinze livres *(ſ)*, & qu'une autruche en pondoit cinquante dans une année *(t)*: Élien a dit juſqu'à quatre-vingts; mais la plupart de ces faits me paroiſſent

(o) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 138.*

(p) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 239.

(q) Willulghby, *Ornithologia*, pag. 105.

(r) Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 233.

(ſ) Léon-l'Africain, *Deſcription de l'Afrique*, lib. IX. — Willulghby, *ubi ſupra.*

(t) Willulghby, *ibidem.*

évidemment exagérés ; car, 1.° comment se peut-il faire, qu'un œuf dont la coque ne pèse pas plus d'une livre, & qui contient au plus une pinte de liqueur, soit du poids total de quinze livres ! il faudroit pour cela que le blanc & le jaune de cet œuf, fût sept fois plus dense que l'eau, trois fois plus que le marbre, & à peu-près autant que l'étain, ce qui est dur à supposer.

2.° En admettant avec Willulghby, que l'autruche pond dans une année cinquante œufs, pesant quinze livres chacun, il s'ensuivroit que le poids total de la ponte, seroit de sept cents cinquante livres, ce qui est beaucoup pour un animal qui n'en pèse que quatre-vingts.

Il me paroît donc qu'il y a une réduction considérable à faire, tant sur le poids des œufs que sur leur nombre, & il est fâcheux qu'on n'ait pas de mémoires assez sûrs, pour déterminer avec justesse la quantité de cette réduction ; on pourroit, en attendant, fixer le nombre des œufs d'après Aristote, à vingt-cinq ou trente ; & d'après les Modernes qui ont parlé le plus sagement, à trente-six : en admettant deux ou trois couvées, & douze œufs par chaque couvée, on pourroit encore déterminer le poids de chaque œuf, à trois ou quatre livres, en passant une livre plus ou moins pour la coque, & deux ou trois livres pour la pinte de blanc & de jaune qu'elle contient : mais il y a bien loin de cette fixation conjecturale à une observation précise. Beaucoup de gens écrivent, mais il en est peu qui

de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus courtes sont sur la partie inférieure du cou, la seule qui en soit revêtue; elles deviennent plus longues sur le ventre & sur le dos, les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue & des ailes, & ce sont les plus recherchées. M. Klein dit, d'après Albert, que les plumes du dos sont très-noires dans les mâles & brunes dans les femelles *(y)*: cependant M.rs de l'Académie qui ont disséqué huit autruches, dont cinq mâles & trois femelles, ont trouvé le plumage à peu près semblable dans les unes & les autres *(z)*; mais on n'en a jamais vu qui eussent des plumes rouges, vertes, bleues & jaunes, comme Cardan semble l'avoir cru, par une méprise bien déplacée dans un ouvrage *sur la subtilité.*

Redi a reconnu par de nombreuses observations, que presque tous les oiseaux étoient sujets à avoir de la vermine dans leurs plumes, & même de plusieurs espèces; & que la plupart avoient leurs insectes particuliers qui ne se rencontroient point ailleurs; mais il n'en a jamais trouvé en aucune saison dans les autruches, quoiqu'il ait fait ses observations sur douze de ces animaux, dont quelques-uns étoient récemment arrivés de Barbarie *(a)*.

(y) Klein, *Hist. Avium*, pag. 16. — Albert, *Apud Gesnerum de Avibus*, pag. 742.

(z) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 113.*

(a) Collection Acad. *tome I de l'*Histoire naturelle, *page 464.*

D'un autre côté Vallisnieri qui en a disséqué deux, n'a trouvé dans leur intérieur ni lombrils, ni vers, ni insectes quelconques *(b)*; il semble qu'aucun de ces animaux n'ait d'appétit pour la chair de l'autruche, qu'ils l'évitent même & la craignent, & que cette chair ait quelque qualité contraire à leur multiplication, à moins qu'on ne veuille attribuer cet effet, du moins pour l'intérieur, à la force de l'estomac & de tous les organes digestifs, car l'autruche a une grande réputation à cet égard; il y a bien des gens encore qui croient qu'elle digère le fer, comme la volaille commune digère les grains d'orge; quelques Auteurs ont même avancé qu'elle digéroit le fer rouge *(c)*, mais on me dispensera, sans doute, de réfuter sérieusement cette dernière assertion; ce sera bien assez de déterminer d'après les faits, dans quel sens on peut dire que l'autruche digère le fer à froid.

Il est certain que ces animaux vivent principalement de matières végétales, qu'ils ont le gésier muni de muscles très-forts, comme tous les granivores *(d)*, &

(b) Œuvres de Vallisnieri, *tome I, page 246.*

(c) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome I, page 64.

(d) Nota. Quoique l'autruche soit omnivore dans le fait, il semble néanmoins qu'on doit la ranger parmi les granivores, puisque dans ses déserts elle vit de dattes & autres fruits ou matières végétales, & que dans les ménageries on la nourrit de ces mêmes matières: d'ailleurs, Strabon nous dit, *liv. VI*, que lorsque les chasseurs veulent l'attirer dans le piége qu'ils lui ont préparé, ils lui présentent du grain pour appât.

qu'ils avalent fort ſouvent du fer *(e)*, du cuivre, des pierres, du verre, du bois & tout ce qui ſe préſente; je ne nierois pas même qu'ils n'avalaſſent quelquefois du fer rouge, pourvu que ce fût en petite quantité, & je ne penſe pas avec cela que ce fût impunément: il paroît qu'ils avalent tout ce qu'ils trouvent, juſqu'à ce que leurs grands eſtomacs ſoient entièrement pleins, & que le beſoin de les leſter par un volume ſuffiſant de matière, eſt l'une des principales cauſes de leur voracité. Dans les ſujets diſſéqués par Warren *(f)* & par Ramby *(g)*, les ventricules étoient tellement remplis & diſtendus, que la première idée qui vint à ces deux Anatomiſtes, fut de douter que ces animaux euſſent jamais pu digérer une telle ſurcharge de nourriture. Ramby ajoute que les matières contenues dans ces ventricules paroiſſoient n'avoir ſubi qu'une légère altération. Valliſnieri trouva auſſi le premier ventricule entièrement plein d'herbes, de fruits, de légumes, de noix, de cordes, de pierres, de verre, de cuivre jaune & rouge, de fer, d'étain, de plomb & de bois; il y en avoit entr'autres un morceau, & c'étoit le dernier avalé, puiſqu'il étoit tout au-deſſus, lequel ne

(e) Je dis fort ſouvent, car Albert aſſure très-poſitivement qu'il n'a jamais pu faire avaler du fer à pluſieurs autruches, quoiqu'elles dévoraſſent avidement des os fort durs & même des pierres. *Voyez Geſner*, de Avibus, *pag. 742, C.*

(f) Tranſactions Philoſophiques, *n.° 394.*

(g) Ibidem, n.° 386.

pesoit pas loin d'une livre *(h)*. M.rs de l'Académie assurent que les ventricules des huit autruches qu'ils ont observées, se sont toujours trouvés remplis de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os., de monnoies, de cuivre & de cailloux, dont quelques-uns avoient la grosseur d'un œuf *(i)*; l'autruche entasse donc les matières dans ses estomacs à raison de leur capacité, & par la nécessité de les remplir; & comme elle digère avec facilité & promptitude, il est aisé de comprendre pourquoi elle est insatiable.

Mais quelque insatiable qu'elle soit, on me demandera toujours, non pas pourquoi elle consomme tant de nourriture, mais pourquoi elle avale des matières qui ne peuvent point la nourrir, & qui peuvent même lui faire beaucoup de mal; je répondrai que c'est parce qu'elle est privée du sens du goût, & cela est d'autant plus vraisemblable, que sa langue étant bien examinée par d'habiles Anatomistes, leur a paru dépourvue de toutes ces papilles sensibles & nerveuses, dans lesquelles on croit avec assez de fondement que réside la sensation du goût *(k)*: je croirois même qu'elle auroit le sens de l'odorat fort obtus, car ce sens est celui qui sert le plus aux animaux pour le discernement de leur nourriture; & l'autruche a si peu

(h) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 240.

(i) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129*.

(k) Vallisnieri, *tome I, page 249*.

de

de ce discernement, qu'elle avale non-seulement le fer, les cailloux, le verre, mais même le cuivre qui a une si mauvaise odeur, & que Vallisnieri en a vu une qui étoit morte pour avoir dévoré une grande quantité de chaux vive (l): les gallinacés & autres granivores, qui n'ont pas les organes du goût fort sensibles, avalent bien de petites pierres qu'ils prennent apparemment pour de petites graines, lorsqu'elles sont mêlées ensemble; mais si on leur présente pour toute nourriture un nombre connu de ces petites pierres, ils mourront de faim, sans en avaler une seule (m); à plus forte raison ne toucheroient-ils point à la chaux vive: & l'on peut conclure de-là, ce me semble, que l'autruche est un des oiseaux dont les sens du goût & de l'odorat, & même celui du toucher dans les parties internes de la bouche, sont les plus émoussés & les plus obtus; en quoi il faut convenir qu'elle s'éloigne beaucoup de la nature des quadrupèdes.

Mais enfin que deviennent les substances dures, réfractaires & nuisibles, que l'autruche avale sans choix & dans la seule intention de se remplir! que deviennent sur-tout le cuivre, le verre, le fer! sur cela les avis sont partagés, & chacun cite des faits à l'appui de son opinion. M. Perrault ayant trouvé soixante & dix doubles dans l'estomac d'un de ces animaux, remarqua qu'ils

(l) Vallisnieri, *tome I, page 239.*

(m) Collection Académique, *tome I de l'*Histoire naturelle, *page 498.*

étoient la plupart usés & consumés presque aux trois quarts; mais il jugea que c'étoit plutôt par leur frottement mutuel & celui des cailloux, que par l'action d'aucun acide, vu que quelques-uns de ces doubles qui étoient bossus, se trouvèrent fort usés du côté convexe, qui étoit aussi le plus exposé aux frottemens, & nullement endommagés du côté concave; d'où il conclut que dans les oiseaux, la dissolution de la nourriture ne se fait pas seulement par des esprits subtils & pénétrans, mais encore par l'action organique du ventricule qui comprime & bat incessamment les alimens avec les corps durs que ces mêmes animaux ont l'instinct d'avaler; & comme toutes les matières contenues dans cet estomac, étoient teintes en vert; il conclut encore que la dissolution du cuivre s'y étoit faite, non par un dissolvant particulier, ni par voie de digestion, mais de la même manière qu'elle se feroit si l'on broyoit ce métal avec des herbes, ou avec quelque liqueur acide ou salée: il ajoute que le cuivre, bien loin de se tourner en nourriture dans l'estomac de l'autruche, y agissoit au contraire comme poison, & que toutes celles qui en avaloient beaucoup mouroient bientôt après *(n)*.

Vallisnieri pense au contraire que l'autruche digère ou dissout les corps durs, principalement par l'action du dissolvant de l'estomac, sans exclure celle des

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 129*.

chocs & frottemens qui peuvent aider à cette action principale; voici ses preuves:

1.° Les morceaux de bois, de fer ou de verre qui ont séjourné quelque temps dans les ventricules de l'autruche, ne sont point lisses & luisans comme ils devroient l'être, s'ils eussent été usés par le frottement; mais ils sont raboteux, sillonnés, criblés comme ils doivent l'être, en supposant qu'ils aient été rongés par un dissolvant actif:

2.° Ce dissolvant réduit les corps les plus durs, de même que les herbes, les grains & les os, en molécules impalpables qu'on peut apercevoir au microscope & même à l'œil nu:

3.° Il a trouvé dans un estomac d'autruche un clou implanté dans l'une de ses parois, & qui traversoit cet estomac de façon que les parois opposées ne pouvoient s'approcher ni par conséquent comprimer les matières contenues, autant qu'elles le font d'ordinaire; cependant les alimens étoient aussi-bien dissous dans ce ventricule, que dans un autre qui n'étoit traversé d'aucun clou, ce qui prouve au moins que la digestion ne se fait pas dans l'autruche uniquement par trituration:

4.° Il a vu un dés à coudre, de cuivre, trouvé dans l'estomac d'un chapon, lequel n'étoit rongé que dans le seul endroit par où il touchoit au gésier, & qui par conséquent étoit le moins exposé aux chocs des autres corps durs; preuve que la dissolution des métaux, dans

l'estomac des chapons, se fait plutôt par l'action d'un dissolvant quel qu'il soit, que par celle des chocs & des frottemens: & cette conséquence s'étend assez naturellement aux autruches:

5.° Il a vu une pièce de monnoie rongée si profondément, que son poids étoit réduit à trois grains:

6.° Les glandes du premier estomac donnent, étant pressées, une liqueur visqueuse, jaunâtre, insipide, & qui néanmoins imprime très-promptement sur le fer, une tache obscure:

7.° Enfin, l'activité de ces sucs, la force des muscles du gésier, & la couleur noire qui teint les excrémens des autruches qui ont avalé du fer, comme elle teint ceux des personnes qui font usage des martiaux & les digèrent bien, venant à l'appui des faits précédens, autorisent Vallisnieri à conjecturer, non pas tout-à-fait, que les autruches digèrent le fer & s'en nourrissent, comme divers insectes ou reptiles se nourrissent de terre & de pierres; mais que les pierres, les métaux & sur-tout le fer, dissous par le suc des glandes, servent à tempérer, comme absorbans, les fermens trop actifs de l'estomac, qu'ils peuvent se mêler à la nourriture comme élémens utiles, l'assaisonner, augmenter la force des solides, & d'autant plus que le fer entre, comme on sait, dans la composition des êtres vivans; & que lorsqu'il est suffisamment atténué par des acides convenables, il se volatilise & acquiert une tendance à végéter, pour ainsi dire, & à prendre des formes analogues

à celles des plantes, comme on le voit dans l'arbre de mars *(o)*; & c'eſt en effet le ſeul ſens raiſonnable dans lequel on puiſſe dire que l'autruche digère le fer; & quand elle auroit l'eſtomac aſſez fort pour le digérer véritablement, ce n'eſt que par une erreur bien ridicule qu'on auroit pu attribuer à ce géſier, comme on a fait, la qualité d'un remède & la vertu d'aider la digeſtion, puiſqu'on ne peut nier qu'il ne ſoit par lui-même un morceau tout-à-fait indigeſte : mais telle eſt la nature de l'eſprit humain; lorſqu'il eſt une fois frappé de quelque objet rare & ſingulier, il ſe plaît à le rendre plus ſingulier encore, en lui attribuant des propriétés chimériques & ſouvent abſurdes: c'eſt ainſi qu'on a prétendu que les pierres les plus tranſparentes qu'on trouve dans les ventricules de l'autruche, avoient auſſi la vertu, étant portées au cou, de faire faire de bonnes digeſtions; que la tunique intérieure de ſon géſier avoit celle de ranimer un tempérament affoibli & d'inſpirer de l'amour; ſon foie, celle de guérir le mal caduc; ſon ſang, celle de rétablir la vue; la coque de ſes œufs réduite en poudre, celle de ſoulager les douleurs de la goutte & de la gravelle, &c. Valliſnieri a eu occaſion

(o) Mémoires de l'Académie des Sciences, *années 1705, 1706 & ſuivantes.* — Valliſnieri, *tome I, page 242 ;* & il confirme encore ſon ſentiment par les obſervations de Santorini ſur des pièces de monnoie & des clous trouvés dans l'eſtomac d'une autruche qu'il avoit diſſéquée à Veniſe, & par les expériences de l'Académie *del Cimento*, ſur la digeſtion des Oiſeaux.

de conſtater par ſes expériences, la fauſſeté de la plupart de ces prétendues vertus; & ſes expériences ſont d'autant plus déciſives, qu'il les a faites ſur les perſonnes les plus crédules & les plus prévenues *(p)*.

L'autruche eſt un oiſeau propre & particulier à l'Afrique, aux îles voiſines de ce continent *(q)*, & à la partie de l'Aſie qui confine à l'Afrique; ces régions qui ſont le pays natal du chameau, du rhinoceros, de l'éléphant & de pluſieurs autres grands animaux, devoient être auſſi la patrie de l'autruche, qui eſt l'éléphant des oiſeaux; elles ſont très-fréquentes dans les montagnes ſituées au ſud-oueſt d'Alexandrie, ſuivant le docteur Pokoke. Un Miſſionnaire dit qu'on en trouve à Goa, mais beaucoup moins qu'en Arabie *(r)*; Philoſtrate prétend même qu'Apollonius en trouva juſqu'au de-là du Gange *(ſ)*, mais c'étoit ſans doute dans un temps où ce pays étoit moins peuplé qu'aujourd'hui : les Voyageurs modernes n'en ont point aperçu dans ce même pays, ſinon celles qu'on y avoit menées d'ailleurs *(t)*, & tous conviennent qu'elles ne s'écartent

(p) Valliſnieri, *tome I, page 253.*

(q) Le vorou-patra de Madagaſcar eſt une eſpèce d'autruche qui ſe retire dans les lieux déſerts & pond des œufs d'une ſingulière groſſeur. *Hiſt. générale des voyages, tome VIII, page 606*, citant Flaccour.

(r) Voyage du Fr. Philippe, Carme-déchauſſé, *page 378.*

(ſ) Vita Apollonii, lib. III.

(t) On en nourrit dans les ménageries du roi de Perſe, ſelon Thévenot *(tome II, page 200)*, ce qui ſuppoſe qu'elles ne ſont

guère au-delà du trente-cinquième degré de latitude, de part & d'autre de la Ligne; & comme l'autruche ne vole point, elle est dans le cas de tous les quadrupèdes des parties méridionales de l'ancien continent, c'est-à-dire, qu'elle n'a pu passer dans le nouveau; aussi n'en a-t-on point trouvé en Amérique, quoiqu'on ait donné son nom au thouyou, qui lui ressemble en effet, en ce qu'il ne vole point & par quelques autres rapports, mais qui est d'une espèce différente, comme nous le verrons bientôt dans son histoire: par la même raison, on ne l'a jamais rencontrée en Europe, où elle auroit cependant pu trouver un climat convenable à sa nature dans la Morée, & au midi de l'Espagne & de l'Italie; mais pour se rendre dans ces contrées, il eût fallu ou franchir les mers qui l'en séparoient, ce qui lui étoit impossible, ou faire le tour de ces mers, & remonter jusqu'au cinquantième degré de latitude pour revenir par le Nord en traversant des régions très-peuplées, nouvel obstacle doublement insurmontable à la migration d'un animal, qui ne se plaît que dans les pays chauds & les déserts: les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires & les plus arides, où il ne pleut presque jamais *(u)*, &

pas communes dans ce pays. — Sur la route d'Ispahan à Schiras on amena dans le caravanserai quatre autruches, dit Gemelli Carreri, *tome II, page 238.*

(u) Struthum generari in parte Africæ quâ non pluit inquit Theophrastus, de Hist. plant. 44, *apud Gesnerum*, pag. 74. *Nota.* Tous les

cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point; elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, & ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane: leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes & stériles, mais elles y trouvent la liberté & l'amour; & quel désert, à ce prix, ne seroit un lieu de délices! c'est pour jouir, au sein de la Nature, de ces biens inestimables qu'elles fuient l'homme; mais l'homme qui sait le profit qu'il en peut tirer, les va chercher dans leurs retraites les plus sauvages; il se nourrit de leurs œufs, de leur sang, de leur graisse, de leur chair, il se pare de leurs plumes; il conserve peut-être l'espérance de les subjuguer tout-à-fait, & de les mettre au nombre de ses esclaves. L'autruche promet trop d'avantages à l'homme, pour qu'elle puisse être en sûreté dans ses déserts.

Voyageurs & les Naturalistes sont d'accord sur ce point; G. Warren est le seul qui ait fait un oiseau aquatique de l'autruche, l'animal le plus anti-aquatique qu'il y ait: il convient bien qu'elle ne sait point nager; mais elle a les jambes hautes & le cou long, ce qui lui donne le moyen de marcher dans l'eau & d'y saisir sa proie; d'ailleurs, on a remarqué que sa tête avoit quelque ressemblance avec celle de l'oie; en faut-il davantage pour prouver que l'autruche est un oiseau de rivière! *Voy. Transact. Philos. n.° 394.* Un autre ayant ouï dire qu'on voyoit en Abissinie des autruches de la grosseur d'un âne, & ayant appris, d'ailleurs, qu'elles avoient le cou & les pieds d'un quadrupède, en a conclut & écrit qu'elles avoient le cou & les pieds d'un âne, *Suidas.* Il n'y a guère de sujet d'Histoire naturelle qui ait fait dire autant d'absurdités que l'autruche.

Des

Des peuples entiers ont mérité le nom de *Struthophages*, par l'usage où ils étoient de manger de l'autruche *(x)*; & ces peuples étoient voisins des Éléphantophages, qui ne faisoient pas meilleure chère. Apicius prescrit, & avec grande raison, une sauce un peu vive pour cette viande *(y)*, ce qui prouve au moins qu'elle étoit en usage chez les Romains; mais nous en avons d'autres preuves. L'empereur Héliogabale fit un jour servir la cervelle de six cents autruches dans un seul repas *(z)*; cet Empereur avoit, comme on sait, la fantaisie de ne manger chaque jour que d'une seule viande, comme faisans, cochon, poulets, & l'autruche étoit du nombre *(a)*, mais apprêtée sans doute à la manière d'Apicius: encore aujourd'hui les habitans de la Lybie, de la Numidie, &c. en nourrissent de privées, dont ils mangent la chair & vendent les plumes *(b)*; cependant les chiens ni les chats ne voulurent pas même sentir la chair d'une autruche que Vallisnieri avoit disséquée, quoique cette chair fût encore fraîche & vermeille, à la vérité l'autruche étoit d'une très-grande maigreur *(c)*; de plus, elle pouvoit être vieille; & Léon-l'Africain qui en avoit goûté sur les lieux, nous apprend qu'on ne

(x) Strabon, *lib. XVI.*—Diod. Sic. *de Fabul. Antiq. gestis*, lib. IV.

(y) Apicius, *lib. VI, cap. 1.*

(z) Lamp. *in vita Heliogabali.*

(a) *Idem, ibidem.*

(b) Belon, *Hist. natur. des Oiseaux*, page 231. — Marmol, *Description de l'Afrique*, tome III, page 25.

(c) *Opere di Vallisnieri*, tom. I, pag. 253.

mangeoit guère que les jeunes, & même après les avoir engraiſſées *(d)*; le Rabin, David Kimbi, ajoute qu'on préféroit les femelles *(e)*, & peut-être en eût-on fait un mets paſſable en les ſoumettant à la caſtration.

Cadamoſto & quelques autres Voyageurs diſent avoir goûté des œufs d'autruche, & ne les avoir point trouvés mauvais; de Brue & le Maire aſſurent que dans un ſeul de ſes œufs, il y a de quoi nourrir huit hommes *(f)*; d'autres qu'il pèſe autant que trente œufs de poule *(g)*, mais il y a bien loin de-là à quinze livres.

On fait avec la coque de ces œufs, des eſpèces de coupes qui durciſſent avec le temps, & reſſemblent en quelque ſorte à de l'ivoire.

Lorſque les Arabes ont tué une autruche, ils lui ouvrent la gorge, font une ligature au-deſſous du trou, & la prenant enſuite à trois ou quatre, ils la ſecouent & la reſſaſſent, comme on reſſaſſeroit une outre pour la rincer; après quoi la ligature étant défaite, il ſort par le trou fait à la gorge, une quantité conſidérable de mantéque en conſiſtance d'huile figée; on en tire quelquefois juſqu'à vingt livres d'une ſeule autruche, cette mantèque n'eſt autre choſe que le ſang de l'animal mêlé, non avec ſa chair, comme on l'a dit, puiſqu'on ne lui en trouvoit point ſur le

(d) Deſcrip. de l'Afr. *liv. IX.*

(e) Geſner, *de Avibus*, p. 741.

(f) Voyage au Sénégal, &c. *page 104.*

(g) Kolbe, *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance.*

ventre & la poitrine, où en effet il n'y en a jamais; mais avec cette graiſſe, qui dans les autruches graſſes, forme, comme nous avons dit, une couche épaiſſe de pluſieurs pouces ſur les inteſtins: les habitans du pays prétendent que la mantèque eſt un très-bon manger, mais qu'elle donne le cours de ventre *(h)*.

Les Éthiopiens écorchent les autruches & vendent leurs peaux aux Marchands d'Alexandrie; le cuir en eſt très-épais *(i)*, & les Arabes s'en faiſoient autrefois des eſpèces de ſoubreveſtes, qui leur tenoient lieu de cuiraſſe & de bouclier *(k)*. Belon a vu une grande quantité de ces peaux toutes emplumées dans les boutiques d'Alexandrie *(l)*, les longues plumes blanches de la queue & des ailes ont été recherchées dans tous les temps; les Anciens les employoient comme ornement & comme diſtinction militaire, & elles avoient ſuccédé aux plumes de cygne; car les oiſeaux ont toujours été en poſſeſſion de fournir aux peuples policés, comme aux peuples ſauvages, une partie de leur parure. Aldrovande nous apprend qu'on voit encore à Rome deux ſtatues anciennes, l'une de Minerve & l'autre de Pyrrhus, dont le caſque eſt

(h) Voyage de Thévenot, *tome I, page 313*.

(i) *Nota.* Schwenckfeld prétend que ce cuir épais eſt fait pour garantir l'autruche contre la rigueur du froid; il n'a pas pris garde qu'elle n'habitoit que les pays chauds. *Voy.* Aviarium Sileſiæ, *pag. 350*.

(k) Pollux, *apud Geſnerum*, de Avibus, *pag. 744*.

(l) Belon, *Obſerv.* fol. 96.

orné de plumes d'autruche *(m)*; c'eſt apparemment de ces mêmes plumes qu'étoit compoſé le pennache des ſoldats Romains, dont parle Polybe *(n)*, & qui conſiſtoit en trois plumes noires ou rouges d'environ une coudée de haut; c'eſt précifément la longueur des grandes plumes d'autruche. En Turquie, aujourd'hui, un Janiſſaire *(o)* qui s'eſt ſignalé par quelques faits d'armes *(p)*, a le droit d'en décorer ſon turban, & la Sultane, dans le férail, projetant de plus douces victoires, les admet dans ſa parure avec complaiſance. Au royaume de Congo, on mêle ces plumes avec celles du paon, pour en faire des enſeignes de guerre *(q)*, & les Dames d'Angleterre & d'Italie s'en font des eſpèces d'éventails *(r)*; on ſait aſſez quelle prodigieuſe conſommation il s'en fait en Europe pour les chapeaux, les caſques, les habillemens de théâtre, les ameublemens, les dais, les cérémonies funèbres, & même pour la parure des femmes; & il faut avouer qu'elles font un bon effet, ſoit par leurs couleurs naturelles ou artificielles, ſoit par leur mouvement doux & ondoyant: mais il eſt bon de ſavoir que les plumes dont on fait le plus de cas, ſont celles qui s'arrachent à l'animal vivant, & on les reconnoît en ce que leur tuyau étant preſſé dans les doigts, donne un ſuc ſanguinolent;

(m) Ald. *de Avibus*, t. I, p. 596.
(n) Polybe, *Hiſt.* lib. VI.
(o) Belon, *Obſerv.*.. fol. 96.
(p) Ald. *de Avibus*, t. I, p. 596.
(q) Hiſt. gén. des Voyages, *tome V, page 76.*
(r) Aldrov. *ubi ſupra.* — Willughby, *page 105.*

celles au contraire qui ont été arrachées après la mort, sont sèches, légères & fort sujettes aux vers *(s)*.

Les autruches, quoique habitantes du désert, ne sont pas aussi sauvages qu'on l'imagineroit: tous les Voyageurs s'accordent à dire qu'elles s'apprivoisent facilement, sur-tout lorsqu'elles sont jeunes. Les habitans de Dara, ceux de Lybie, &c. en nourrissent des troupeaux *(t)*, dont ils tirent sans doute ces plumes de première qualité, qui ne se prennent que sur les autruches vivantes; elles s'apprivoisent même sans qu'on y mette de soin, & par la seule habitude de voir des hommes & d'en recevoir la nourriture & de bons traitemens. Brue en ayant acheté deux à Serinpate sur la côte d'Afrique, les trouva tout apprivoisées lorsqu'il arriva au fort Saint-Louis *(u)*.

On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval; & ce n'est pas une invention moderne, car le tyran Firmius qui régnoit en Égypte sur la fin du troisième siècle, se faisoit porter, dit-on, par de grandes autruches *(x)*. Moore, Anglois, dit avoir vu, à Joar en Afrique, un homme voyageant sur une autruche *(y)*. Vallisnieri parle d'un jeune homme qui

(s) Hist. gén. des Voyages, *tome II, page 632.*

(t) Marmol, *Description de l'Afrique*, tome III, page 11.

(u) Hist. gén. des Voyages, *tome II, page 608.*

(x) *Firmius imperator vectus est ingentibus Struthionibus.* Textor off. apud Gesnerum, *pag. 573.*

(y) Hist. gén. des Voyages, *tome III, page 84.*

s'étoit fait voir à Venise monté sur une autruche, & lui faisant faire des espèces de voltes devant le menu peuple *(z)*; enfin M. Adanson a vu au comptoir de Podor, deux autruches encore jeunes, dont la plus forte couroit plus vîte que le meilleur coureur Anglois, quoiqu'elle eût deux Nègres sur son dos *(a)*; tout cela prouve que ces animaux, sans être absolument farouches, sont néanmoins d'une nature rétive, & que

(z) Vallisnieri, *tome I, page 251.*

(a) « Deux autruches qu'on élevoit depuis près de deux ans au » comptoir de Podor, sur le Niger, quoique jeunes encore, égaloient, » à très-peu près, la grosseur des plus grosses de celles que je n'avois » aperçues qu'en passant dans les campagnes brûlées & sablonneuses » de la gauche du Niger : celles-ci étoient si privées, que deux petits » Noirs montèrent ensemble la plus grande des deux ; celle-ci n'eut » pas plutôt senti ce poids, qu'elle se mit à courir de toutes ses forces » & leur fit faire plusieurs fois le tour du village, sans qu'il fût » possible de l'arrêter autrement qu'en lui barrant le passage... Pour » essayer la force de ces animaux, je fis monter un Nègre de taille » sur la plus petite, & deux autres sur la plus grosse : cette charge » ne parut pas disproportionnée à leur vigueur ; d'abord elles trot- » tèrent un petit galop des plus serrés ; ensuite, lorsqu'on les eût un » peu excitées, elles étendirent leurs ailes comme pour prendre le » vent, & s'abandonnèrent à une telle vîtesse, qu'elles sembloient » perdre terre... Je suis persuadé qu'elles auroient laissé bien loin » derrière elles les plus fiers chevaux Anglois... Il est vrai qu'elles » ne fourniroient pas une course aussi longue qu'eux ; mais à coup » sûr elles pourroient l'exécuter plus promptement. J'ai été plusieurs » fois témoin de ce spectacle, qui doit donner une idée de la force » prodigieuse de l'autruche, & faire connoître de quel usage elle » pourroit être si on trouvoit moyen de la maîtriser & de l'instruire comme on dresse un cheval ». *Voyage au Sénégal, page 48.*

si on peut les apprivoiser jusqu'à se laisser mener en troupeaux, revenir au bercail & même à souffrir qu'on les monte, il est difficile & peut-être impossible de les réduire à obéir à la main du cavalier, à sentir ses demandes, comprendre ses volontés & s'y soumettre: nous voyons par la relation même de M. Adanson, que l'autruche de Podor ne s'éloigna pas beaucoup, mais qu'elle fit plusieurs fois le tour de la bourgade, & qu'on ne put l'arrêter qu'en lui barrant le passage; docile à un certain point par stupidité, elle paroît intraitable par son naturel; & il faut bien que cela soit, puisque l'Arabe qui a dompté le cheval & subjugué le chameau, n'a pu encore maîtriser entièrement l'autruche: cependant jusque-là on ne pourra tirer parti de sa vîtesse & de sa force, car la force d'un domesttique indocile, se tourne presque toujours contre son maître.

Au reste, quoique les autruches courent plus vîte que le cheval, c'est cependant avec le cheval qu'on les court & qu'on les prend, mais on voit bien qu'il y faut un peu d'industrie; celle des Arabes consiste à les suivre à vue, sans les trop presser, & sur-tout à les inquiéter assez pour les empêcher de prendre de la nourriture, mais point assez pour les déterminer à s'échapper par une fuite prompte; cela est d'autant plus facile qu'elles ne vont guère sur une ligne droite, & qu'elles décrivent presque toujours dans leur course un cercle plus ou moins étendu; les Arabes peuvent donc diriger leur marche sur un cercle concentrique,

On s'eſt encore ſervi de chiens & de filets pour cette chaſſe, mais il paroît qu'on la fait plus communément à cheval; & cela ſeul ſuffit pour expliquer l'antipathie qu'on a cru remarquer entre le cheval & l'autruche.

Lorſque celle-ci court, elle déploie ſes ailes & les grandes plumes de ſa queue *(e)*, non pas qu'elle en tire aucun ſecours pour aller plus vîte, comme je l'ai déjà dit, mais par un effet très-ordinaire de la correſpondance des muſcles, & de la manière qu'un homme qui court agite ſes bras, ou qu'un éléphant qui revient ſur le Chaſſeur, dreſſe & déploie ſes grandes oreilles *(f)*; la preuve, ſans replique, que ce n'eſt point pour accélérer ſon mouvement que l'autruche relève ainſi ſes ailes, c'eſt qu'elle les relève lors même qu'elle va contre le vent, quoique dans ce cas elles ne puiſſent être qu'un obſtacle: la vîteſſe d'un animal n'eſt que l'effet de ſa force employée contre ſa peſanteur; & comme l'autruche eſt en même temps très-peſante & très-vîte à la courſe, il s'enſuit qu'elle doit avoir beaucoup de force: cependant malgré ſa force, elle conſerve les mœurs des granivores; elle n'attaque point les animaux plus foibles, rarement même ſe met-elle en défenſe contre ceux qui l'attaquent; bordée ſur tout le corps d'un cuir épais & dur, pourvue d'un large *ſternum* qui lui tient lieu de cuiraſſe, munie d'une ſeconde cuiraſſe d'inſenſibilité, elle s'aperçoit à peine

(e) Léon Afric. *Deſcription*, lib. IX.
(f) Élien, *Hiſt. animal.*

des petites atteintes du dehors, & elle sait se soustraire aux grands dangers par la rapidité de sa fuite; si quelquefois elle se défend, c'est avec le bec, avec les piquans de ses ailes *(g)*, & sur-tout avec les pieds. Thévenot en a vu une qui d'un coup de pied renversa un chien *(h)*. Belon dit dans son vieux langage, qu'elle pourroit ainsi *ruer par terre* un homme qui fuiroit devant elle *(i)*; mais qu'elle jette, en fuyant, des pierres à ceux qui la poursuivent *(k)*, j'en doute beaucoup, & d'autant plus que la vîtesse de sa course en avant seroit autant de retranché sur celle des pierres qu'elle lanceroit en arrière, & que ces deux vîtesses opposées étant à peu près égales, puisqu'elles ont toutes deux pour principe le mouvement des pieds, elles se détruiroient nécessairement: d'ailleurs ce fait avancé par Pline, & répété par beaucoup d'autres, ne me paroît point avoir été confirmé par aucun Moderne digne de foi, & l'on sait que Pline avoit beaucoup plus de génie que de critique.

Léon-l'Africain a dit que l'autruche étoit privée du sens de l'ouïe *(l)*; cependant nous avons vu plus haut qu'elle paroissoit avoir tous les organes d'où

(g) Albert, *de Animal. apud Gesn.* pag. 742.

(h) Voyages de Thévenot, *tome I, page 313.*

(i) Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 233.

(k) Ungulæ iis. . . bisulcæ, comprehendenais lapidibus utiles, quos in fugâ contra sequentes ingerunt. Lib. X, cap. 1.

(l) Descriptionæ Africæ, lib. IX.



Dessiné par De Sève. Gravé par Dufour.

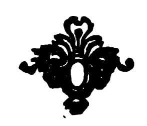
L'AUTRUCHE.

dépendent les sensations de ce genre, l'ouverture des oreilles est même fort grande, & n'est point ombragée par les plumes; ainsi il est probable ou qu'elle n'est sourde qu'en certaines circonstances, comme le tetras, c'est-à-dire dans la saison de l'amour, ou qu'on a imputé quelquefois à surdité ce qui n'étoit que l'effet de la stupidité.

C'est aussi dans la même saison, selon toute apparence, qu'elle fait entendre sa voix; elle la fait rarement entendre, car très-peu de personnes en ont parlé; les Écrivains sacrés comparent son cri à un gémissement *(m)*, & on prétend même que son nom hébreu *jacnah* est formé d'*ianah*, qui signifie hurler. Le docteur Browne dit que ce cri ressemble à la voix d'un enfant enroué, & qu'il est plus triste encore *(n)*; comment donc avec cela ne paroîtroit-il pas lugubre & même terrible, selon l'expression de M. Sandys, à des Voyageurs qui ne s'enfoncent qu'avec inquiétude dans l'immensité de ces déserts, & pour qui tout être animé, sans en excepter l'homme, est un objet à craindre & une rencontre dangereuse!

(m) Michée, *cap. I. Luctum quasi Struthionum.*

(n) Collections Philosophiques, *n.° 5, art. VIII.*



LE TOUYOU (a).

L'AUTRUCHE de l'Amérique méridionale, appelée aussi *autruche d'Occident, autruche de Magellan & de la Guyane*, n'est point une autruche : je crois que le Maire est le premier Voyageur qui, trompé par quelques traits de ressemblance avec l'autruche d'Afrique, lui ait appliqué ce nom *(b)*. Klein qui a bien vu que l'espèce étoit différente, s'est contenté de l'appeler *autruche bâtarde (c)*. M. Barrère la nomme tantôt un *héron (d)*, tantôt une *grue ferrivore (e)*, tantôt un *émeu à long cou (f)*; d'autres ont cru beaucoup mieux faire en lui appliquant d'après des rapports, à la vérité mieux saisis, cette dénomination composée, *casoar gris à bec d'autruche ;* Moehring *(g)* & M. Brisson *(h)* lui

(a) Touyou *ou* Touyouyou. — *Struthio.* Euf. Nieremberg, *pag. 217;* la figure, *page 218*, sous le nom *Émeu.* — Nhanduguam. Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 190 ; & Pison, *page 84*, avec une figure. —Autruche de Guiane. Desmarchais, *tome III*, *page 324.*

(b) Voy. ses Navigations Australes, *page 129*, *dans le sommaire du n.° 22.*

(c) Avium. Hist. pag. 17.

(d) Ornithologia, pag. 67.

(e) France Équinoxiale, *page 133.*

(f) Ornithologia, pag. 64.

(g) Meth. *Avi. Gen.* 65.

(h) Brisson, *tome V, page 8.*

donnent le nom latin de *rhea*, auquel le dernier ajoute le nom *Américain de touyou*, formé de celui de *touyouyou* qu'il porte communément dans la Guyane *(i)*; d'autres Sauvages lui ont donné d'autres noms, *yardu, yandu, andu & nandu-guacu*, au Bresil *(k)*; *sallian*, dans l'île de Maragnan *(l)*; *suri*, au Chili *(m)*, &c. voilà bien des noms pour un oiseau si nouvellement connu; pour moi j'adopterai volontiers celui de touyou que lui a donné, ou plutôt que lui a conservé M. Brisson, & je préférerai sans hésiter ce nom barbare, qui vraisemblablement a quelque rapport à la voix ou au cri de l'oiseau, je le préférerai, dis-je, aux dénominations scientifiques, qui trop souvent ne sont propres qu'à donner de fausses idées, & aux noms nouveaux qui n'indiquent aucun caractère, aucun attribut essentiel de l'être auquel on les applique.

M. Brisson paroît croire qu'Aldrovande a voulu désigner le touyou sous le nom d'*avis eme (n)*, & il est très-vrai qu'au *tome III* de l'Ornithologie de ce dernier, *page 541*, il se trouve une planche qui représente le touyou & le casoar, d'après les deux planches de Nieremberg, *page 218*; & qu'au-dessus de la

(i) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(k) Nieremberg, *page 217*; Marcgrave, *page 190*; Pison, *page 84*; de Laët, &c.

(l) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316*.

(m) Nieremberg, *page 217*.

(n) Brisson, *tome V* de son Ornithologie, *page 8*.

planche d'Aldrovande est écrit en gros caractère, *AVIS EME,* de même que la figure du touyou, dans Nieremberg, porte en tête le nom d'*émeu;* mais il est visible que ces deux titres ont été ajoutés par les Graveurs ou les Imprimeurs, peu instruits de l'intention des Auteurs, car Aldrovande ne dit pas un mot du touyou, Nieremberg n'en parle que sous les noms d'*yardou,* de *suri* & d'*autruche d'Occident;* & tous deux, dans leur description, appliquent les noms d'*eme* & d'*émeu* au seul casoar de Java; en sorte que pour prévenir la confusion des noms, l'eme d'Aldrovande & l'émeu de Nieremberg, ne doivent plus désormais reparoître dans la liste des dénominations du touyou. Marcgrave dit que les Portugais l'appelent *ema* dans leur langue *(o);* mais les Portugais qui avoient beaucoup de relations dans les Indes orientales, connoissoient l'émeu de Java, & ils ont donné son nom au touyou d'Amérique, qui lui ressembloit plus qu'à aucun autre oiseau, de même que nous avons donné le nom d'*autruche* à ce même touyou; & il doit demeurer pour constant que le nom d'émeu est propre au casoar des Indes orientales, & ne convient ni au touyou ni à aucun autre oiseau d'Amérique.

En détaillant les différens noms du touyou, j'ai indiqué en partie les différentes contrées où il se trouve; c'est un oiseau propre à l'Amérique méridionale,

(o) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* page 190.

mais qui n'eſt pas également répandu dans toutes les provinces de ce continent. Marcgrave nous apprend qu'il eſt rare d'en voir aux environs de Fernambouc, il ne l'eſt pas moins au Pérou & le long des côtes les plus fréquentées, mais il eſt plus commun dans la Guyane *(p)*, dans les capitaineries de Sérégippe & de Rio-grande *(q)*, dans les provinces intérieures du Breſil *(r)*, au Chili *(ſ)*, dans les vaſtes forêts qui ſont au nord de l'embouchure de la Plata *(t)*, dans les ſavanes immenſes qui s'étendent au ſud de cette rivière *(u)* & dans toute la terre Magellanique *(x)*, juſqu'au port Deſiré, & même juſqu'à la côte qui borde le détroit de Magellan *(y)*: autrefois il y avoit des cantons dans le Paraguai qui en étoient remplis, ſur-tout les campagnes arroſées par l'Uraguai; mais à meſure que les hommes s'y ſont multipliés, ils en ont tué un grand nombre, & le reſte s'eſt éloigné *(z)*: le capitaine Vood aſſure que bien qu'ils abondent ſur la côte ſeptentrionale du détroit de Magellan, on n'en voit

(p) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(q) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 190.

(r) Hiſtoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299.*

(ſ) Hiſtoire des Incas, *tome II, page 274 & ſuivantes.*

(t) Wafer, *Nouveaux Voyages de Dampier*, tome V, page 308.

(u) *Ibidem*, page 68.

(x) *Ibidem*, tome IV, page 69; & tome V, page 181.

(y) *Ibidem*, page 192.

(z) Hiſtoire du Paraguai du P. Charlevoix, *tome I, page 33; & tome II, page 172.*

point du tout ſur la côte méridionale *(a)*; & quoique Coréal diſe qu'il en a aperçu dans les îles de la mer du ſud *(b)*, ce détroit paroît être la borne du climat qui convient au touyou, comme le cap de Bonne-eſpérance eſt la borne du climat qui convient aux autruches; & ces îles de la mer du ſud, où Coréal dit avoir vu des touyous, ſeront apparemment quelques-unes de celles qui avoiſinent les côtes orientales de l'Amérique au-delà du détroit: il paroît de plus, que le touyou qui ſe plaît comme l'autruche, ſous la zone torride, s'habitue plus facilement à des pays moins chauds, puiſque la pointe de l'Amérique méridionale, qui eſt terminée par le détroit de Magellan, s'approche bien plus du pôle que le cap de Bonne-eſpérance ou qu'aucun autre climat habité volontairement par les autruches: mais, comme ſelon toutes les relations, le touyou n'a pas plus que l'autruche la puiſſance de voler, qu'il eſt, comme elle, un oiſeau tout-à-fait terreſtre, & que l'Amérique méridionale eſt ſéparée de l'ancien continent, par des mers immenſes; il s'enſuit qu'on ne doit pas plus trouver de touyous dans ce continent, qu'on ne trouve d'autruches en Amérique, & cela eſt en effet conforme au témoignage de tous les Voyageurs.

Le touyou, ſans être tout-à-fait auſſi gros que l'autruche,

(a) Suite des Voyages de Dampier, *tome V, page 192.*

(b) Voyages de Coréal, *tome II, page 208.*

l'autruche, est le plus gros oiseau du nouveau monde, les vieux ont jusqu'à six pieds de haut *(c)*; & Wafer qui a mesuré la cuisse d'un des plus grands, l'a trouvée presque égale à celle d'un homme *(d)*; il a le long cou, la petite tête & le bec aplati de l'autruche *(e)*, mais pour tout le reste, il a plus de rapport avec le casoar: je trouve même dans l'histoire du Bresil, par M. l'abbé Prevôt *(f)*, mais point ailleurs, l'indication d'une espèce de corne que cet oiseau a sur le bec, & qui, si elle existoit en effet, seroit un trait de ressemblance de plus avec le casoar.

Son corps est de forme ovoïde, & paroît presque entièrement rond, lorsqu'il est revêtu de toutes ses plumes: ses ailes sont très-courtes & inutiles pour le vol, quoiqu'on prétende qu'elles ne soient pas inutiles pour la course; il a sur le dos & aux environs du croupion, de longues plumes qui lui tombent en arrière & recouvrent l'anus, il n'a point d'autre queue; tout ce plumage est gris sur le dos & blanc sur le

(c) Barrère, *France Équinoxiale*, page 133.

(d) Suite des Voyages de Dampier, *tome IV, page 308.*

(e) Nota. On voit dans la figure de Nieremberg, *page 218*, une espèce de calotte sur le sommet de la tête, qui a du rapport à la plaque dure & calleuse que l'autruche a au même endroit, selon le Docteur Brown (Voy. l'*Histoire de l'Autruche*); mais il n'est question de cette calotte ni dans la Description de Nieremberg, ni dans aucune autre.

(f) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 299.*

ventre: c'eſt un oiſeau très-haut monté, ayant trois doigts à chaque pied, & tous trois en avant, car on ne doit pas regarder comme un doigt, ce tubercule calleux & arrondi qu'il a en arrière, & ſur lequel le pied ſe repoſe comme ſur une eſpèce de talon; on attribue à cette conformation la difficulté qu'il a de ſe tenir ſur un terrein gliſſant, & d'y marcher ſans tomber; en récompenſe, il court très-légèrement en pleine campagne, élevant tantôt une aile, tantôt une autre, mais avec des intentions qui ne ſont pas encore bien éclaircies; Marcgrave prétend que c'eſt afin de s'en ſervir comme d'une voile pour prendre le vent; Nieremberg, que c'eſt pour rendre le vent contraire aux chiens qui le pourſuivent; Piſon & Klein, pour changer ſouvent la direction de ſa courſe, afin d'éviter par ces zig-zags les flèches des Sauvages; d'autres enfin, qu'il cherche à s'exciter à courir plus vîte, en ſe piquant lui-même avec une eſpèce d'aiguillon dont ſes ailes ſont armées *(g)*: mais, quoi qu'il en ſoit des intentions des touyous, il eſt certain qu'ils courent avec une très-grande vîteſſe, & qu'il eſt difficile à aucun chien de chaſſe de pouvoir les atteindre; on

(g) Voyez tous ces Auteurs aux endroits indiqués ci-deſſus; mais il faut remarquer que Piſon, Marcgrave ni aucun autre qui ait vu le touyou, ne parle de cet aiguillon de l'aile, & qu'il pourroit bien avoir été donné à cet oiſeau ſeulement par analogie, ou parce qu'on a cru pouvoir lui attribuer, en ſa qualité d'autruche, les propriétés de l'autruche d'Afrique; ſuite inévitable de la confuſion des noms.

en cite un qui se voyant coupé, s'élança avec une telle rapidité qu'il en imposa aux chiens, & s'échappa vers les montagnes *(h)*: dans l'impossibilité de les forcer, les Sauvages sont réduits à user d'adresse & à leur tendre des piéges pour les prendre *(i)*. Marcgrave dit qu'ils vivent de chair & de fruits *(k)*, mais si on les eût mieux observés, on eût reconnu, sans doute, pour laquelle de ces deux sortes de nourritures ils ont un appétit de préférence ; au défaut des faits on peut conjecturer que ces oiseaux ayant le même instinct que celui des autruches & des frugivores, qui est d'avaler des pierres, du fer & autres corps durs *(l)*, ils sont aussi frugivores, & que s'ils mangent quelquefois de la chair, c'est, ou parce qu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ayant les sens du goût & de l'odorat obtus comme l'autruche, ils avalent indistinctement tout ce qui se présente.

Nieremberg conte des choses fort étranges au sujet de leur propagation; selon lui, c'est le mâle qui se charge de couver les œufs; pour cela il fait en sorte de rassembler vingt ou trente femelles, afin qu'elles pondent dans un même nid; dès qu'elles ont pondu, il les chasse à grands coups de bec, & vient se poser

(h) Navigations aux terres Australes, *pages 20 — 27*.

(i) Histoire générale des Voyages, *tome XIV, page 316*.

(k) Marcgrave, *Hist. nat. Bras.* ubi suprà.

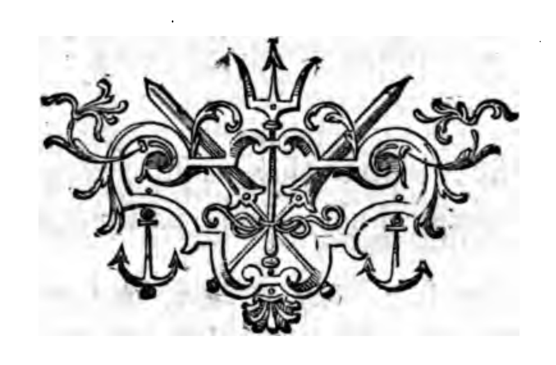
(l) Idem, *ubi suprà*. — Wafer, *Suite des Voyages de Dampier*, tome IV, page 308.

ſur leurs œufs, avec la ſingulière précaution d'en laiſſer deux à l'écart qu'il ne couve point; lorſque les autres commencent à éclore, ces deux-là ſe trouvent gâtés; & le mâle prévoyant ne manque pas d'en caſſer l'un, qui attire une multitude de mouches, de ſcarabées & d'autres inſectes dont les petits ſe nourriſſent; lorſque le premier eſt conſommé, le couveur entame le ſecond & s'en ſert au même uſage *(m)*: il eſt certain que tout cela a pu arriver naturellement; il a pu ſe faire que des œufs inféconds ſe ſoient caſſés par accident, qu'ils aient attiré des inſectes, leſquels aient ſervi de pâture aux jeunes touyous: il n'y a que l'intention du père qui ſoit ſuſpecte ici, car ce ſont toujours ces intentions qu'on prête aſſez légèrement aux bêtes, qui ſont le roman de l'Hiſtoire Naturelle.

A l'égard de ce mâle qui ſe charge, dit-on, de couver à l'excluſion des femelles; je ſerois fort porté à douter du fait, & comme peu avéré & comme contraire à l'ordre de la Nature: mais ce n'eſt pas aſſez d'indiquer une erreur, il faut, autant qu'on peut, en découvrir les cauſes, qui remontent quelquefois juſqu'à la vérité; je croirois donc volontiers que celle-ci eſt fondée ſur ce qu'on aura trouvé à quelques couveuſes des teſticules, & peut-être une apparence de verge comme on en voit à l'autruche femelle, & qu'on ſe ſera cru en droit d'en conclure que c'étoit autant de mâles.

(m) Nieremberg, *Hiſt. nat. Peregr.* pag. 217.

obligés de deviner ce qui eſt, d'après ce qui doit être; de commenter un mot échappé par haſard, d'interpréter juſqu'au ſilence; au défaut du vrai, de nous contenter du vraiſemblable, en un mot de nous réſoudre à douter de la plus grande partie des faits principaux, & à ignorer preſque tout le reſte, juſqu'à ce que les obſervations futures nous mettent en état de remplir les lacunes que, faute de mémoires ſuffiſans, nous laiſſons aujourd'hui dans ſon hiſtoire.



LE CASOAR (a).

Les Hollandois font les premiers qui ont fait voir cet oifeau à l'Europe, ils le rapportèrent de l'île de Java, en 1597, à leur retour du premier voyage qu'ils avoient fait aux Indes orientales *(b)*; les habitans du pays l'appellent *Eme*, dont nous avons fait *emeu:* ceux qui l'ont apporté lui ont auffi donné le nom de *caffoware (c)*, que nous prononçons cafoar, & que j'ai adopté, parce qu'il n'a jamais été appliqué à aucun autre oifeau; au lieu que celui d'emeu a été appliqué, quoique mal-à-propos, au touyou, comme nous l'avons vu ci-deffus dans l'hiftoire de cet oifeau.

Le cafoar, fans être auffi grand ni même auffi gros que l'autruche, paroît plus maffif aux yeux, parce qu'avec un corps d'un volume prefque égal, il a le

(a) Cafoar. Aux Indes, *Eme* ou *Emeu;* en Europe, *Cafoar* ou *Cafowar.* —Emeu. *Avis, Clufii, Exot.* lib. v, pag. 97, avec une affez bonne figure, *page 98.* — Cafoar. Mémoires pour fervir à l'Hiftoire des Animaux, *partie II, page 157, planche LVI,* avec une affez bonne figure. — Cafowary. Albin, *tome II, page 39, planche LX,* avec une mauvaife figure. — *Cafuarius.* Frifch, *planche CV,* avec une figure coloriée. — Le Cafoar. Briffon, *Ornithol.* tome V, page 10, planche 1, figure 2.

(b) Hift. générale des Voyages, *tome VIII, page 112.* — *Clufius, Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 97, edit. fol. 1605, *ex Off.* Plantin.

(c) Bontius. — Frifch, *ad Tabulam,* pag. 105.

cou

cou & les pieds moins longs & beaucoup plus gros à proportion, & la partie du corps plus renflée, ce qui lui donne un air plus lourd.

Celui qui a été décrit par M.[rs] de l'Académie des Sciences, avoit cinq pieds & demi, du bout du bec au bout des ongles *(d)*: celui que Clusius a observé étoit d'un quart plus petit *(e)*. Houtman lui donne une grosseur double de celle du cygne *(f)*, & d'autres Hollandois celle d'un mouton : cette variété de mesures, loin de nuire à la vérité, est au contraire la seule chose qui puisse nous donner une connoissance approchée de la véritable grandeur du casoar; car la taille d'un seul individu n'est point la grandeur de l'espèce, & l'on ne peut se former une idée juste de celle-ci, qu'en la considérant comme une quantité variable entre certaines limites; d'où il suit qu'un Naturaliste qui auroit comparé avec une bonne critique, toutes les dimensions & les descriptions des Observateurs, auroit des notions plus exactes & plus sûres de l'espèce, que chacun de ces Observateurs qui n'auroit connu que l'individu qu'il aura mesuré & décrit.

Le trait le plus remarquable dans la figure du casoar, est cette espèce de casque conique, noir par-devant,

(d) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 157.*

(e) Ibidem. — & Clusius, *ubi suprà.*

(f) Voyage d'Houtman dans *le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise aux Indes Orientales*, année 1596.

jaune dans tout le reste, qui s'élève sur le front, depuis la base du bec jusqu'au milieu du sommet de la tête, & quelquefois au-delà : ce casque est formé par le renflement des os du crâne en cet endroit, & il est recouvert d'une enveloppe dure, composée de plusieurs couches concentriques, & analogues à la substance de la corne de bœuf; sa forme totale est à peu près celle d'un cône tronqué, qui a trois pouces de haut, un pouce de diamètre à sa base & trois lignes à son sommet. Clusius pensoit que ce casque tomboit tous les ans avec les plumes, lorsque l'oiseau étoit en mue *(g)*: mais M.[rs] de l'Académie des Sciences ont remarqué avec raison, que c'étoit tout au plus l'enveloppe extérieure qui pouvoit tomber ainsi, & non le noyau intérieur, qui, comme nous l'avons dit, fait partie des os du crâne, & même ils ajoutent qu'on ne s'est point aperçu de la chute de cette enveloppe à la ménagerie de Versailles pendant les quatre années que le casoar qu'ils décrivoient y avoit passées *(h)*: néanmoins il peut se faire qu'elle tombe en effet, mais en détail, & par une espèce d'exfoliation successive, comme le bec de plusieurs oiseaux, & que cette particularité ait échappé aux Gardes de la ménagerie.

L'iris des yeux est d'un jaune de topase, & la cornée singulièrement petite, relativement au globe de l'œil *(i)*,

(g) Clusius, *Exotic. ubi suprà*, pag. 98.

(h) Mém. pour servir à l'Hist. des Animaux, *Partie II, page 161*.

(i) Le globe de l'œil avoit un pouce & demi de diamètre ; le

ce qui donne à l'animal un regard également farouche & extraordinaire; la paupière inférieure eſt la plus grande, & celle du deſſus eſt garnie dans ſa partie moyenne d'un rang de petits poils noirs, lequel s'arrondit au-deſſus de l'œil en manière de ſourcil & forme au caſoar *(k)* une ſorte de phyſionomie que la grande ouverture du bec achève de rendre menaçante; les orifices extérieurs des narines ſont fort près de la pointe du bec ſupérieur.

Dans le bec, il faut diſtinguer la charpente du tégument qui la recouvre: cette charpente conſiſte en trois pièces très-ſolides, deux deſquelles forment le pourtour, & le troiſième l'arête ſupérieure qui eſt beaucoup plus relevée que dans l'autruche; toutes les trois ſont recouvertes par une membrane qui remplit les entre-deux.

Les mandibules ſupérieure & inférieure du bec ont leurs bords un peu échancrés vers le bout, & paroiſſent avoir chacune trois pointes.

La tête & le haut du cou n'ont que quelques petites plumes, ou plutôt quelques poils noirs & clair-ſemés; en ſorte que dans ces endroits la peau paroît à découvert; elle eſt de différentes couleurs, bleue ſur les côtés, d'un violet ardoiſé ſous la gorge, rouge par-derrière en pluſieurs places, mais principalement vers

criſtallin, quatre lignes, & la cornée trois lignes ſeulement. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux*, partie II, page 167.

(k) Ibidem, pag. 161.

le milieu ; & ces places rouges sont un peu plus relevées que le reste, par des espèces de rides ou de hachures obliques dont le cou est sillonné : mais il faut avouer qu'il y a variété dans la disposition de ces couleurs.

Les trous des oreilles étoient fort grands dans le casoar décrit par M.rs de l'Académie *(l)*, fort petits dans celui décrit par Clusius *(m)*, mais découverts dans tous deux, & environnés comme les paupières, de petits poils noirs.

Vers le milieu de la partie antérieure du cou, à l'endroit où commencent les grandes plumes, naissent deux barbillons rouges & bleus, arrondis par le bout, que Bontius met dans la figure immédiatement au-dessus du bec, comme dans les poules. Frisch en a représenté quatre, deux plus longs sur les côtés du cou, & deux en devant, plus petits & plus courts ; le casque paroît aussi plus large dans sa figure, & approche de la forme d'un turban *(n)*. Il y a au cabinet du Roi une tête qui paroît être celle d'un casoar, & qui porte un tubercule différent du tubercule du casoar ordinaire ; c'est au temps & à l'observation à nous apprendre si ces variétés & celles que nous remarquerons dans la suite, sont constantes ou non ; si quelques-unes ne

(l) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *Partie II, page 161.*

(m) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. 111, pag. 98.

(n) Frisch, *page 105.*

viendroient pas du peu d'exactitude des Dessinateurs, ou si elles ne tiendroient pas à la différence du sexe ou à quelqu'autre circonstance. Frisch prétend avoir reconnu dans deux casoars empaillés, des variétés qui distinguoient le mâle de la femelle; mais il ne dit pas quelles sont ces différences.

Le casoar a les ailes encore plus petites que l'autruche, & tout aussi inutiles pour le vol; elles sont armées de piquans & même en plus grand nombre que celles de l'autruche. Clusius en a trouvé quatre à chaque aile; M.rs de l'Académie cinq, & on en compte sept bien distincts dans la *figure* de Frisch, *pl. 105*; ce sont comme des tuyaux de plumes qui paroissent rouges à leur extrémité, & sont creux dans toute leur longueur; ils contiennent dans leur cavité une espèce de moelle semblable à celle des plumes naissantes des autres oiseaux: celui du milieu a près d'un pied de longueur & environ trois lignes de diamètre, c'est le plus long de tous; les latéraux vont en décroissant de part & d'autre comme les doigts de la main & à peu près dans le même ordre. Swammerdam s'en servoit en guise de chalumeau pour souffler des parties très-délicates, comme les trachées des insectes, &c *(o)*. On a dit que ces ailes avoient été données au casoar pour l'aider à aller plus vîte *(p)*; d'autres qu'il pouvoit

(o) Collect. Acad. étrangère, *tome II de l'*Histoire Naturelle, *page 217*.

(p) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 98.

s'en ſervir pour frapper, comme avec des houſſines *(q)*; mais perſonne ne dit avoir vu quel uſage il en fait réellement: le caſoar a encore cela de commun avec l'autruche, qu'il n'a qu'une ſeule eſpèce de plumes ſur tout le corps, aux ailes, autour du croupion, &c. mais la plupart de ces plumes ſont doubles, chaque tuyau donnant ordinairement naiſſance à deux tiges plus ou moins longues & ſouvent inégales entr'elles; elles ne ſont pas d'une ſtructure uniforme dans toute leur longueur, les tiges ſont plates, noires & luiſantes, diviſées par nœuds en deſſous, & chaque nœud produit une barbe ou un filet, avec cette différence que depuis la racine au milieu de la tige, ces filets ſont plus courts, plus ſouples, plus branchus, & pour ainſi dire duvetés, & d'une couleur de gris-tanné; au lieu que depuis le milieu de la même tige à ſon extrémité, ils ſont plus longs, plus durs & de couleur noire; & comme ces derniers recouvrent les autres & ſont les ſeuls qui paroiſſent, le caſoar, vu de quelque diſtance, ſemble être un animal velu, & du même poil que l'ours ou le ſanglier: les plumes les plus courtes ſont au cou, les plus longues autour du croupion, & les moyennes dans l'eſpace intermédiaire; celles du croupion ont juſqu'à quatorze pouces, & retombent ſur la partie poſtérieure du corps, elles tiennent lieu de la queue qui manque abſolument *(r)*.

(q) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *Partie II, page 160.*

(r) Idem, Partie II, page 158.

Il y a, comme à l'autruche, un espace calleux & nu sur le *sternum*, à l'endroit où porte le poids du corps lorsque l'oiseau est couché; & cette partie est plus saillante & plus relevée dans le casoar que dans l'autruche *(s)*.

Les cuisses & les jambes sont revêtues de plumes presque jusqu'auprès du genou, & ces plumes tiroient au gris de cendre dans le sujet observé par Clusius; les pieds, qui sont très-gros & très-nerveux, ont trois doigts & non pas quatre comme le dit Bontius, tous trois dirigés en avant; les Hollandois racontent que le casoar se sert de ses pieds pour sa défense, ruant & frappant par-derrière comme un cheval *(t)*, selon les uns; & selon les autres, s'élançant en avant contre celui qui l'attaque & le renversant avec les pieds, dont il lui frappe rudement la poitrine *(u)*. Clusius qui en a vu un vivant dans les jardins du comte de Solms à la Haye, dit qu'il ne se sert point de son bec pour se défendre, mais qu'il se porte obliquement sur son adversaire, & qu'il le frappe en ruant; il ajoute que le même comte de Solms lui montra un arbre gros comme la cuisse que cet oiseau avoit fort maltraité, & entièrement écorché avec ses pieds & ses ongles *(x)*: il est vrai qu'on n'a pas remarqué à la ménagerie de

(s) Voyages de la Compagnie Hollandoise, *tome VII, page 349*.
(t) Histoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112*.
(u) *Ibidem.*
(x) Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III.

Verſailles, que les caſoars qu'on y a gardés fuſſent ſi méchans & ſi forts; mais peut-être étoient-ils plus apprivoiſés que celui de Cluſius: d'ailleurs ils vivoient dans l'abondance & dans une plus étroite captivité, toutes circonſtances qui adouciſſent à la longue les mœurs des animaux qui ne ſont pas abſolument féroces, énervent leur courage, abâtardiſſent leur naturel & les rendent méconnoiſſables au travers des habitudes nouvellement acquiſes.

Les ongles du caſoar ſont très-durs, noirs au dehors & blancs en dedans *(y)*. Linnæus dit qu'il frappe avec l'ongle du milieu qui eſt le plus grand *(z)*; cependant les deſcriptions & les figures de M.[rs] de l'Académie & de M. Briſſon, repréſentent l'ongle du doigt intérieur comme le plus grand, & il l'eſt en effet *(a)*.

Son allure eſt bizarre; il ſemble qu'il rue du derrière, faiſant en même temps un demi-ſaut en avant *(b)*; mais malgré la mauvaiſe grâce de ſa démarche, on prétend qu'il court plus vîte que le meilleur coureur *(c)*; la vîteſſe eſt tellement l'attribut des oiſeaux, que les plus peſans de cette famille ſont encore plus légers

(y) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 162.*

(z) Gen. 86, edit. X. *Ungue intermedio majore ferit.*

(a) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 158.* — Ornithologie de Briſſon, *tome V, page 11.*

(b) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(c) Ibidem.

à la

à la courſe que les plus légers d'entre les animaux terreſtres.

Le caſoar a la langue dentelée ſur les bords, & ſi courte, qu'on a dit de lui, comme du coq de bruyère, qu'il n'en avoit point: celle qu'a obſervée M. Perrault avoit ſeulement un pouce de long & huit lignes de large *(d)*; il avale tout ce qu'on lui jette, c'eſt-à-dire, tout corps dont le volume eſt proportionné à l'ouverture de ſon bec. Friſch ne voit avec raiſon, dans cette habitude, qu'un trait de conformité avec les gallinacés, qui avalent leurs alimens tout entiers & ſans les briſer dans leur bec *(e)*; mais les Hollandois qui paroiſſent avoir voulu rendre plus intéreſſante l'hiſtoire de cet oiſeau, déjà ſi ſingulier, en y ajoutant du merveilleux, n'ont pas manqué de dire, comme on l'a dit de l'autruche, qu'il avaloit non-ſeulement les pierres, le fer, les glaçons, &c. mais encore des charbons ardens, & ſans même en paroître incommodé *(f)*.

On dit auſſi qu'il rend très-promptement ce qu'il a pris *(g)*, & quelquefois des pommes de la groſſeur du poing auſſi entières qu'il les avoit avalées *(h)*; & en effet, le tube inteſtinal eſt ſi court que les alimens

(d) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, page 167.*

(e) Friſch, *page & figure 105.*

(f) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

(g) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349.*

(h) Hiſtoire générale des Voyages, *tome VIII, page 112.*

doivent paſſer très-vîte; & ceux qui par leur dureté ſont capables de quelque réſiſtance, doivent éprouver peu d'altération dans un ſi petit trajet, ſur-tout lorſque les fonctions de l'eſtomac ſont dérangées par quelque maladie: on a aſſuré à Cluſius, que dans ce cas il rendoit quelquefois les œufs de poule dont il étoit fort friand, tels qu'il les avoit pris, c'eſt-à-dire, bien entiers avec la coque, & que les avalant une ſeconde fois, il les digéroit bien *(i)*: le fonds de la nourriture de ce même caſoar, qui étoit celui du comte de Solms, c'étoit du pain blanc coupé par gros morceaux, ce qui prouve qu'il eſt frugivore, ou plutôt il eſt omnivore, puiſqu'il dévore en effet tout ce qu'on lui préſente, & que s'il a le jabot & le double eſtomac des animaux qui vivent de matières végétales *(k)*, il a les courts inteſtins des animaux carnaſſiers: le tube inteſtinal de celui qui a été diſſéqué par M.rs de l'Académie, avoit quatre pieds huit pouces de long & deux pouces de diamètre dans toute ſon étendue:

(i) Cluſius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(k) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *partie II, pages 155, 156, 157 & 170. Nota.* Il y a dans ce dernier endroit une ligne omiſe au bas de la page qui indiquoit la différence qui ſe trouve entre les ventricules dans divers individus; cette différence conſiſte, ſi je ne me trompe, en ce qu'ils ſont tantôt muſculeux & tantôt membraneux; ſtructure indéciſe, & qui convient aſſez à la nature équivoque d'un animal qui n'eſt proprement ni *oiſeau* ni quadrupède, & qui réunit les eſtomacs des granivores avec les inteſtins des carnaſſiers.

le *cæcum* étoit double & n'avoit pas plus d'une ligne de diamètre sur trois, quatre & cinq pouces de longueur *(l)*; à ce compte le casoar a les intestins treize fois plus courts que l'autruche, ou du moins de celles qui les ont le plus longs; & par cette raison, il doit être encore plus vorace & avoir plus de disposition à manger de la chair *(m)*, c'est ce dont on pourra s'assurer, lorsqu'au lieu de se contenter d'examiner des cadavres, les Observateurs s'attacheront à étudier la nature vivante.

Le casoar a une vésicule du fiel, & son canal qui se croise avec le canal hépatique, va s'insérer plus haut que celui-ci dans le *duodenum*, & le pancréatique s'insère encore au-dessus du cystique *(n)*, conformation absolument différente de ce qu'on voit dans l'autruche. Celle des parties de la génération du mâle s'en éloigne beaucoup moins; la verge a sa racine dans la partie supérieure du *rectum*, sa forme est celle d'une pyramide triangulaire, large de deux pouces à sa base & de deux lignes à son sommet; elle est composée de deux ligamens cartilagineux très-solides, fortement attachés l'un à l'autre en dessus, mais séparés en dessous, & laissant entr'eux un demi-canal qui est revêtu de la peau; les vaisseaux déférens & les uretères n'ont aucune

(l) Animaux de Perrault, *page 163*.

(m) Voyez le *tome IV in-4.°* de cette Histoire Naturelle, *page 442*; & le *tome VII*, *page 36*.

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *page 163*.

communication apparente avec le canal de la verge *(o)*, en ſorte que cette partie qui paroît avoir quatre fonctions principales dans les animaux quadrupèdes, la première de ſervir de conduit à l'urine, la ſeconde de porter la liqueur ſéminale du mâle dans la matrice de la femelle, la troiſième de contribuer par ſa ſenſibilité à l'émiſſion de cette liqueur, la quatrième d'exciter la femelle par ſon action à répandre la ſienne, ſemble être réduite dans le caſoar & l'autruche aux deux dernières fonctions, qui ſont de produire dans les réſervoirs de la liqueur ſéminale du mâle & de la femelle les mouvemens de correſpondance néceſſaires, pour l'émiſſion de cette liqueur.

On a rapporté à Cluſius que l'animal étant vivant, on avoit vu quelquefois ſa verge ſortir par l'anus *(p)*, nouveau trait de reſſemblance avec l'autruche.

Les œufs de la femelle ſont d'un gris de cendre, tirant au verdâtre, moins gros & plus alongés que ceux de l'autruche, & ſemés d'une multitude de petits tubercules d'un vert foncé, la coque n'en eſt pas fort épaiſſe ſelon Cluſius, qui en a vu pluſieurs; le plus grand de tous ceux qu'il a obſervés, avoit quinze pouces de tour d'un ſens & un peu plus de douze de l'autre *(q)*.

(o) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, *page 164*.

(p) Cluſius, *Exotic. ubi ſuprà*, pag. 99.

(q) Ibidem. *Ova punctis excavatis*, dit Linnæus: cela ne reſſemble point à ceux que Cluſius a obſervés.

Le casoar a les poumons & les dix cellules à air comme les autres oiseaux, & particulièrement comme les oiseaux pesans, cette bourse ou membrane noire propre aux yeux des oiseaux, & cette paupière interne qui, comme on sait, est retenue dans le grand angle de l'œil des oiseaux par deux muscles ordinaires *(r)*, & qui est ramenée par instans sur la cornée par l'action d'une espèce de poulie musculaire, qui mérite toute la curiosité des Anatomistes *(s)*.

Le midi de la partie orientale de l'Asie paroît être le vrai climat du casoar, son domaine commence, pour ainsi dire, où finit celui de l'autruche, qui n'a jamais beaucoup dépassé le Gange, comme nous l'avons vu dans son histoire; au lieu que celui-ci se trouve dans les îles Moluques, dans celles de Banda, de Java, de Sumatra, & dans les parties correspondantes du continent *(t)*: mais il s'en faut bien que cette espèce soit aussi multipliée dans son district que l'autruche l'est dans le sien, puisque nous voyons un roi de Joardam, dans l'île de Java, faire présent d'un casoar à Scellinger, capitaine de vaisseau Hollandois, comme d'un oiseau rare *(u)*; la raison en est, ce me

(r) Histoire de l'Académie royale des Sciences de Paris, *tome II, page 279*.

(s) Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux, *partie II, page 167*.

(t) Voyage des Hollandois, *tome VII, page 349*. — Clusius, *Exotic.* lib. V, cap. III, pag. 99.

(u) Histoire générale des Voyages, *tome VIII; page 112*.

femble, que les Indes orientales font beaucoup plus peuplées que l'Afrique; & l'on fait qu'à mefure que l'homme fe multiplie dans une contrée, il détruit ou fait fuir devant lui les animaux fauvages qui vont toujours cherchant des afiles plus paifibles, des terres moins habitées ou occupées par des peuples moins policés, & par conféquent moins deftructeurs.

Il eft remarquable que le cafoar, l'autruche & le touyou, les trois plus gros oifeaux que l'on connoiffe, font tous trois attachés au climat de la zone torride, qu'ils femblent s'être partagée entr'eux, & où ils fe maintiennent chacun dans leur terrein, fans fe mêler ni fe furmarcher; tous trois véritablement terreftres, incapables de voler, mais courant d'une très-grande viteffe; tous trois avalent à peu près tout ce qu'on leur jette, grains, herbes, chairs, os, pierres, cailloux, fer, glaçons, &c. tous trois ont le cou plus ou moins long, les pieds hauts & très-forts, moins de doigts que la plupart des oifeaux, & l'autruche encore moins que les deux autres; tous trois n'ont de plumes que d'une feule forte, différentes des plumes des autres oifeaux, & différentes dans chacune de ces trois efpèces; tous trois n'en ont point du tout fur la tête & le haut du cou, manquent de queue proprement dite, & n'ont que des ailes imparfaites, garnies de quelques tuyaux fans aucunes barbes, comme nous avons remarqué que les quadrupèdes des pays chauds avoient moins de poil que ceux des régions du Nord;

tous trois, en un mot, paroiſſent être la production naturelle & propre de la zone torride: mais malgré tant de rapports, ces trois eſpèces ſont différenciées par des caractères trop frappans pour qu'on puiſſe les confondre: l'autruche ſe diſtingue du caſoar & du touyou par ſa grandeur, par ſes pieds de chameau & par la nature de ſes plumes; elle diffère du caſoar, en particulier, par la nudité de ſes cuiſſes & de ſes flancs, par la longueur & la capacité de ſes inteſtins, & parce qu'elle n'a point de véſicule du fiel; & le caſoar diffère du touyou & de l'autruche par ſes cuiſſes couvertes de plumes, preſque juſqu'au tarſe, par les barbillons rouges qui lui tombent ſur le cou, & par le caſque qu'il a ſur la tête.

Mais j'aperçois encore dans ce dernier caractère diſtinctif, une analogie avec les deux autres eſpèces; car ce caſque n'eſt autre choſe, comme on ſait, qu'un renflement des os du crâne, lequel eſt recouvert d'une enveloppe de corne; & nous avons vu dans l'hiſtoire de l'autruche & du touyou, que la partie ſupérieure du crâne de ces deux animaux étoit pareillement munie d'une plaque dure & calleuſe.



LE DRONTE (a).

ON regarde communément la légèreté comme un attribut propre aux oiseaux, mais si l'on vouloit en faire le caractère essentiel de cette classe, le Dronte n'auroit aucun titre pour y être admis, car loin d'annoncer la légèreté par ses proportions ou par ses mouvemens, il paroît fait exprès pour nous donner l'idée du plus lourd des êtres organisés; représentez-vous un corps massif & presque cubique, à peine soutenu sur deux piliers très-gros & très-courts, surmonté d'une tête si extraordinaire qu'on la prendroit pour la fantaisie d'un Peintre de grotesques; cette tête portée sur un cou renforcé & goistreux, consiste presque toute entière dans un bec énorme où sont deux gros yeux noirs entourés d'un cercle blanc, & dont l'ouverture des mandibules se prolonge bien au-delà des yeux, & presque jusqu'aux oreilles: ces deux mandibules concaves dans le milieu de leur longueur, renflées par les deux bouts & recourbées à la pointe en sens contraire, ressemblent à deux cuillers pointues, qui s'appliquent l'une à l'autre la

(a) *Dronte* est le nom que lui donnent les habitans de l'île Maurice & des lieux voisins: les Portugais l'ont appelé *Dodo;* les Hollandois, *Dod-aerts* & *Walgh-vogel.* — *Dronte aliis, Dod-aerts.* Bontius, *Indes Orientales*, page 30. — *Gallinaceus gallus peregrinus.* Clusius, *Exotic.* lib. V, pag. 99. — Edwards, *Glanures, pl. CCXCIV.*

convexité

convexité en dehors: de tout cela il résulte une physionomie stupide & vorace, & qui, pour comble de difformité, est accompagnée d'un bord de plumes, lequel suivant le contour de la base du bec s'avance en pointe sur le front, puis s'arrondit autour de la face en manière de capuchon, d'où lui est venu le nom de *cygne encapuchonné (cycnus cucullatus).*

La grosseur qui, dans les animaux, suppose la force, ne produit ici que la pesanteur; l'autruche, le touyou, le casoar, ne sont pas plus en état de voler que le dronte, mais du moins ils sont très-vîtes à la course; au lieu que le dronte paroît accablé de son propre poids, & avoir à peine la force de se traîner: c'est dans les oiseaux ce que le paresseux est dans les quadrupèdes; on diroit qu'il est composé d'une matière brute, inactive, où les molécules vivantes ont été trop épargnées; il a des ailes, mais ces ailes sont trop courtes & trop foibles pour l'élever dans les airs; il a une queue, mais cette queue est disproportionnée & hors de sa place; on le prendroit pour une tortue qui se seroit affublée de la dépouille d'un oiseau, & la Nature en lui accordant ces ornemens inutiles, semble avoir voulu ajouter l'embarras à la pesanteur, la gaucherie des mouvemens à l'inertie de la masse, & rendre sa lourde épaisseur encore plus choquante, en faisant souvenir qu'il est un oiseau.

Les premiers Hollandois qui le virent dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île de France *(b)*, l'appelèrent

(b) Nota. Les Portugais avoient auparavant nommé cette île, *Ilha*

noirs; chaque pied a quatre doigts, dont trois dirigés en avant & le quatrième en arrière; c'eſt celui-ci qui a l'ongle le plus long *(c)*.

Quelques-uns ont prétendu que le dronte avoit ordinairement dans l'eſtomac une pierre auſſi groſſe que le poing *(d)*, & à laquelle on n'a pas manqué d'attribuer la même origine & les mêmes vertus qu'aux bézoards; mais Cluſius qui a vu deux de ces pierres de forme & de grandeur différentes *(e)*, penſe que l'oiſeau les avoit avalées comme font les granivores, & qu'elles ne s'étoient point formées dans ſon eſtomac.

Le dronte paroît propre & particulier aux îles de France & de Bourbon, & probablement aux terres de ce continent qui en ſont les moins éloignées; mais je ne ſache pas qu'aucun Voyageur ait dit l'avoir vu ailleurs que dans ces deux îles.

Quelques Hollandois l'ont nommé *dodarſe* ou *dodaers;* les Portugais & les Anglois, *dodo;* dronte eſt ſon nom original, je veux dire celui ſous lequel il eſt connu dans le lieu de ſon origine; & c'eſt par cette raiſon que j'ai cru devoir le lui conſerver, & parce qu'ordinairement les noms impoſés par les peuples

(c) Voyez Cluſius, *Exotic.* pag. 100. — Edwards, *figure CCXCIV.*

(d) Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, *tome III, page 214.*

(e) Cluſius, *ubi ſuprà.*

LE SOLITAIRE
ET
L'OISEAU DE NAZARE.

LE Solitaire dont parlent Leguat *(a)* & Carré *(b)*, & l'oiſeau de Nazareth dont parle Fr. Cauche *(c)*, paroiſſent avoir beaucoup de rapports avec le dronte, mais ils en diffèrent auſſi en pluſieurs points; & j'ai cru devoir rapporter ce qu'en diſent ces Voyageurs, parce que ſi ces trois noms ne déſignent qu'une ſeule & unique eſpèce, les relations diverſes ne pourront qu'en compléter l'hiſtoire; & ſi au contraire ils déſignent trois eſpèces différentes, ce que j'ai à dire pourra être regardé comme un commencement d'hiſtoire de chacune, ou du moins comme une notice de nouvelles eſpèces à examiner, de même que l'on voit dans les cartes Géographiques une indication des terres inconnues; dans tous les cas ce ſera un avis aux Naturaliſtes qui ſe trouveront à portée d'obſerver ces oiſeaux de plus près, de les comparer, s'il eſt poſſible, & de nous en donner une connoiſſance plus diſtincte &

(a) Voyage en deux îles déſertes des Indes Orientales, *tome I, pages 98 — 102.*

(b) Voyage de Carré, cité dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, tome IX, page 3.

(c) Deſcription.... de l'île de Madagaſcar, *page 130 & ſuiv.*

plus précife : les feules queftions que l'on a faites fur des chofes ignorées, ont valu fouvent plus d'une découverte.

Le folitaire de l'île Rodrigue eft un très-gros oifeau, puifqu'il y a des mâles qui pèfent jufqu'à quarante-cinq livres : le plumage de ceux-ci eft ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles, c'eft tantôt le brun & tantôt le jaune-blond qui domine. Carré dit que le plumage de ces oifeaux eft d'une couleur changeante, tirant fur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle ; & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable.

Les femelles ont au-deffus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes fe renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui repréfentent imparfaitement le fein d'une femme ; les plumes des cuiffes s'arrondiffent par le bout en forme de coquilles, ce qui fait un fort bon effet ; & comme fi ces femelles fentoient leurs avantages, elles ont grand foin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajufter prefque continuellement, en forte qu'une plume ne paffe pas l'autre ; elles ont, felon Leguat, l'air noble & gracieux tout enfemble ; & ce Voyageur affure que fouvent leur bonne mine leur a fauvé la vie *(d)*, fi cela eft ainfi, & que le folitaire & le dronte foient de la même efpèce, il faut admettre une

(d) Voyez *la figure (page 98)* du Voyage de Leguat.

très-grande différence entre le mâle & la femelle quant à la bonne mine.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête sans crête ni huppe & presque point de queue; son derrière, qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*.

Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler, mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards; l'os de l'aileron se renfle à son extrémité en une espèce de bouton sphérique qui se cache dans les plumes & lui sert à deux usages; premièrement pour se défendre, comme il fait aussi avec le bec; en second lieu pour faire une espèce de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne avec un bruit qui a du rapport à celui d'une cresserelle & s'entend de deux cents pas.

On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espèce soit assez nombreuse; quelques-uns disent même qu'on n'en voit guère deux ensemble *(e)*.

Ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte,

(e) Histoire générale des Voyages, *tome IX, page 3*, citant le *Voyage de Carré*.

éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide des oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie, le père & la mère demeurent toujours unis & fidèles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espèce: les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, semblent en avoir resserré les liens, & lorsque la saison les y invite ils recommencent une nouvelle ponte.

On assure qu'à tout âge on leur trouve une pierre dans le gésier, comme au dronte ; cette pierre est grosse comme un œuf de poule, plate d'un côté, convexe de l'autre, un peu raboteuse & assez dure pour servir de pierre à aiguiser; on ajoute que cette pierre est toujours seule dans leur estomac, & qu'elle est trop grosse pour pouvoir passer par le canal intermédiaire qui fait la seule communication du jabot au gésier, d'où l'on voudroit conclure que cette pierre se forme naturellement & à la manière des bézoards, dans le gésier du solitaire; mais pour moi j'en conclus seulement que cet oiseau est granivore, qu'il avale des pierres & des cailloux comme tous les oiseaux de cette classe, notamment comme l'autruche, le touyou, le casoar & le dronte, & que le canal de communication du jabot au gésier est susceptible d'une dilatation plus grande que ne l'a cru Leguat.

Le seul nom de solitaire indique un naturel sauvage;

mois de mars au mois de septembre, qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui est aussi le temps où ils sont le plus gras : la chair des jeunes sur-tout, est d'un goût excellent.

Telle est l'idée que Leguat nous donne du solitaire *(h)*; il en parle non-seulement comme témoin oculaire, mais comme un Observateur qui s'étoit attaché particulièrement & long-temps à étudier les mœurs & les habitudes de cet oiseau; & en effet, sa relation, quoique gâtée en quelques endroits par des idées fabuleuses *(i)*, contient néanmoins plus de détails historiques sur le solitaire que je n'en trouve dans une foule d'écrits sur des oiseaux plus généralement & plus anciennement connus. On parle de l'autruche depuis trente siècles, & l'on ignore encore aujourd'hui combien elle pond d'œufs & combien elle est de temps à les couver.

L'oiseau de nazareth, appelé sans doute ainsi par corruption, pour avoir été trouvé dans l'île de Nazare *(k)*, a été observé par Fr. Cauche dans l'île Maurice, aujourd'hui l'île Françoise; c'est un très-gros oiseau,

(h) Voyage de Leguat, *tome I, pages 98 — 102.*

(i) Par exemple, au sujet du premier accouplement des jeunes solitaires, où son imagination prévenue lui a fait voir les formalités d'une espèce de mariage; au sujet de la pierre de l'estomac, &c.

(k) L'île de Nazare est plus haute que l'île Maurice à 17 degrés de latitude sud. *Voyez la* Description ...... de Madagascar, *par Fr. Cauche, page 130 & suiv.*

dans cette discussion particulière, & sans prétendre résoudre un problème où il n'y a pas encore assez de données; je me contenterai d'indiquer ici les rapports & les différences qui résultent de la comparaison des trois descriptions.

Je vois d'abord en comparant ces trois oiseaux à la fois, qu'ils appartiennent au même climat & presque aux mêmes contrées; car le dronte habite l'île de Bourbon & l'île Françoise, à laquelle il semble avoir donné son nom d'île au cygne, comme je l'ai remarqué plus haut; le solitaire habitoit l'île Rodrigue dans le temps qu'elle étoit entièrement déserte, & on l'a vu dans l'île Bourbon; l'oiseau de Nazare se trouve dans l'île de Nazare, d'où il a tiré son nom & dans l'île Françoise *(m)*; or ces quatre îles sont voisines les unes des autres, & il est à remarquer qu'aucun de ces oiseaux n'a été aperçu dans le continent.

Ils se ressemblent aussi tous trois plus ou moins par la grosseur, par l'impuissance de voler, par la forme des aîles, de la queue & du corps entier; & on leur a trouvé à tous une ou plusieurs pierres dans le gésier, ce qui les suppose tous trois granivores; outre cela ils ont tous trois une allure fort lente, car, quoique Leguat ne dise rien de celle du solitaire, on peut juger par la figure qu'il donne de la femelle *(n)*, que c'est un oiseau très-pesant.

(m) Voyez ci-dessus l'histoire de ces oiseaux.

(n) Voyage de Leguat, *tome I, page 98.*

ne dit rien du tout de celle de l'oiſeau de Nazare.

Les deux derniers ſont haut montés, au lieu que le dronte a les pieds très-gros & très-courts.

Celui-ci, & le ſolitaire qu'on dit avoir à peu près les pieds du dindon, ont quatre doigts, & l'oiſeau de Nazare n'en a que trois, ſelon le témoignage de Cauche.

Le ſolitaire a un battement d'ailes très-remarquable, & qui n'a point été remarqué dans les deux autres.

Enfin il paroît que la chair des ſolitaires, & ſur-tout des jeunes, eſt excellente; que celle de l'oiſeau de Nazare eſt médiocre, & celle du dronte mauvaiſe.

Si cette comparaiſon qui a été faite avec la plus grande exactitude, ne nous met pas en état de prendre un parti ſur la queſtion propoſée, c'eſt parce que les obſervations ne ſont ni aſſez multipliées ni aſſez ſûres; il ſeroit donc à deſirer que les Voyageurs, & ſur-tout les Naturaliſtes, qui ſe trouveront à portée, examinaſſent ces trois oiſeaux, & qu'ils en fiſſent une deſcription exacte, qui porteroit principalement:

Sur la forme de la tête & du bec:

Sur la qualité des plumes:

Sur la forme & les dimenſions des pieds:

Sur le nombre des doigts:

Sur les différences qui ſe trouvent entre le mâle & la femelle:

Entre les pouſſins & les adultes:

Sur leur façon de marcher & de courir:

